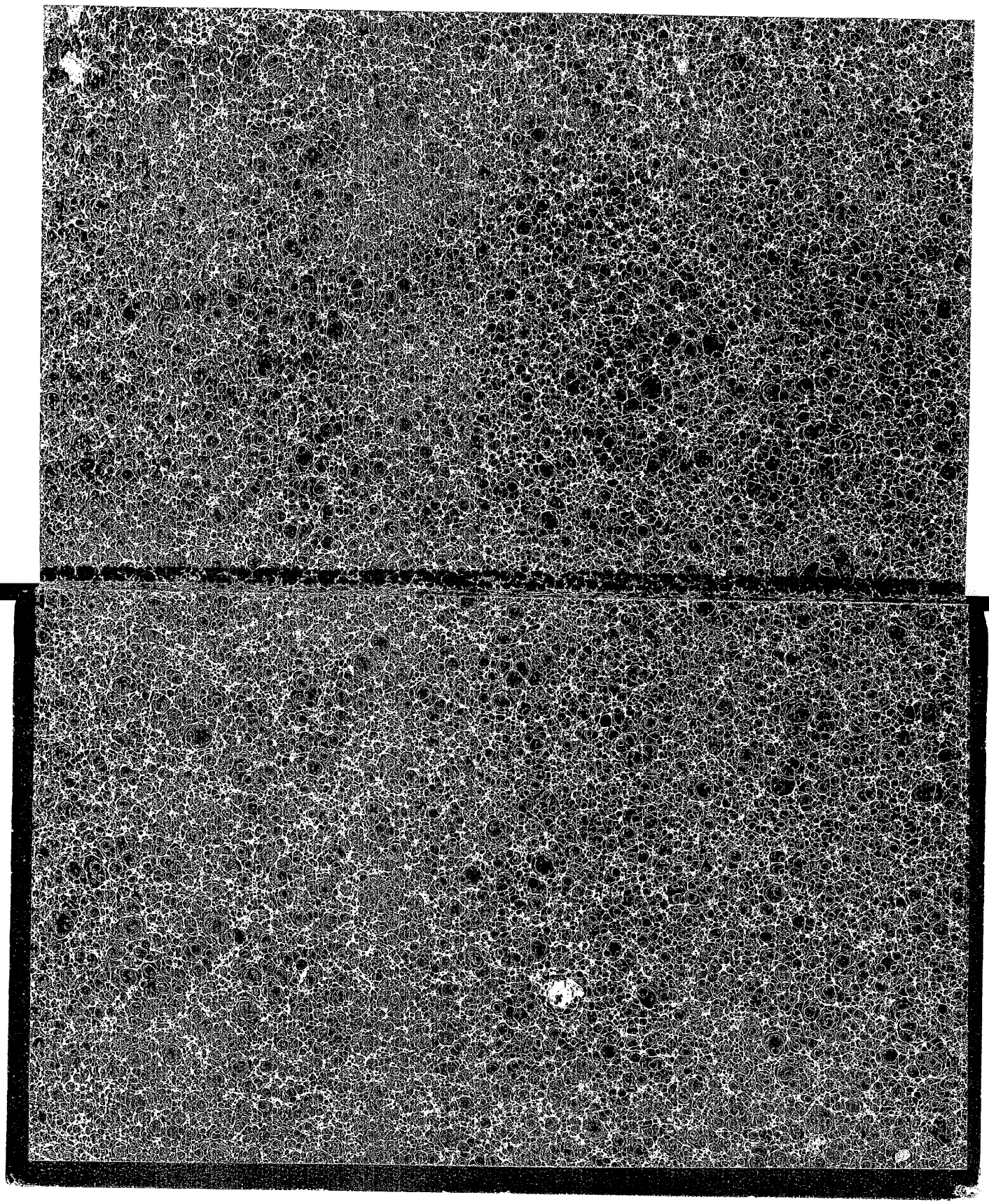
00120002



Le Bien naît du bien — le bien naît aussi de l'excès du mal — c'est à dire que le progrès est une loi providentielle tellement inflexible qu'il est produit par les actes qui lui semblent le plus contraires. Mais il n'en est pas moins vrai que l'historien ne doit louer que les actes qui ont eu le progrès pour fin pour résultat immédiat, & non ceux qui empirant les choses, ou lassant la patience du peuple ont amené ces terribles réactions morales qu'on appelle révolutions. Les exemples ici se présentent en foule : les scandales & les débauches de l'empire Romain & de l'ancien paganisme ont rendu plus facile le triomphe du christianisme — les exactions & les ignobles trafics de Léon X ont ouvert la porte à la Réforme — les horreurs de la St Barthélemy & toutes les violences sacerdotales devaient rendre plus cher à tous les cœurs le dogme sacré de la tolérance & de la charité — les dilapidations & les orgies du règne de Louis 15 hâtaient l'immense Réforme de 89 — les conquêtes de l'empire & l'oppression du peuple devaient les initier aux nouvelles idées de la Révolution française — les ordonnances de Polignac avaient pour résultat nécessaire les immortelles Journées — les hontes du gouvernement de Juillet ont ruiné à tout jamais l'influence du parti Bourgeois & le culte du veau d'or. pour les âmes qui ne sont pas entièrement corrompues la contemplation de l'infamie est une excitation à la vertu.

E48068

○本は大切に扱いましょう
○返却は遅れないように致しましょう
○本の配列を乱さないように致しましょう
○切取、無断持出はやめましょう

東京経済大学図書館

VOYAGE EN ICARIE.

Se vend aussi :

CHEZ L'AUTEUR,

Imp. de la Corderie-St-Honoré, 34.

VOYAGE

ET

AVENTURES

DE

LORD VILLIAM CARISDALL

EN ICARIE,

TRADUITS DE L'ANGLAIS

DE FRANCIS ADAMS

PAR TH. DUFRUIT,

MAITRE DE LANGUES.

II

Paris,

HIPPOLYTE SOUVERAIN, ÉDITEUR,

De *F. SOULIE, H. DE BALZAC, ALPHONSE BROT, JULES LECOMTE*, etc.

RUE DES BEAUX-ARTS, 5, A L'ENTRESOL.

1840.

369.2
C 11-a
V. 2

E48068

VOYAGE ET AVENTURES

DE

LORD CARISDALL EN ICARIE.

CHAPITRE PREMIER.

JALOUSIE ET FOLIE; RAISON ET DÉVOUEMENT.

Milord va partir. — Il écrit à Valmor. — La fièvre le prend. — Maladie; délire. — Premier réveil. — Convalescence. — Il apprend ce qui vient de se passer. — Indiscrétions du délire. — Révélations complètes; lettre de Corilla à Milord; elle lui apprend que Dinaïse l'aime; jalousie de Valmor; son désespoir et sa fuite. — Générosité de Milord; il persiste à partir. — Billet de Corilla. — Lettre de Dinaïse à Corilla; elle justifie son amour et celui de Milord; mais elle ne l'épousera pas à cause de Valmor. — 2e billet de Corilla. — 1re lettre de Valmor à Corilla. — 2e lettre; sa jalousie; ses accusations contre Milord et contre Dinaïse; sa fureur; ses horribles tentations. Réponse de Corilla; elle cherche à le calmer; elle excuse Milord et Dinaïse — 3e lettre de Valmor; il commence à s'apaiser. — Nouvelle lettre de Corilla. — 4e lettre de Valmor. — 5e lettre; raison, générosité, dévouement. — Retour de Valmor; il se mariera pour forcer Dinaïse à épouser Milord.

Je ne les ai pas vus depuis deux jours; et je dois partir ce soir (24 mai), la quitter pour jamais, sans lui laisser connaître le mal qu'elle m'a fait!

J'écrirai seulement à Valmor pour lui dire que je vais être absent quelques jours et pour m'excuser auprès de sa famille et de ses amis. Plus tard, j'écrirai de nouveau pour m'excuser encore de quitter Icarie sans les avoir remerciés. Qu'ils me plaindraient s'ils savaient les tourments que j'endure !

J'avais commencé ma lettre : mais mon sang bouillonnait dans mes veines ; ma tête brûlait comme un volcan et semblait prête à s'entr'ouvrir ; bientôt un froid glacial me fit frissonner et battre des dents ; ma vue s'obscurcit ; mes doigts laissèrent tomber ma plume ; et... je ne sais plus ce qui suivit.

Maladie, délire, premier réveil.

Quel mauvais sommeil ! Quelle longue insomnie ! Que la nuit et le cahos sont horribles !..... De noirs tourbillons qui disparaissent et reparaissent sans cesse et que l'œil suit toujours sans jamais pouvoir les atteindre !...

C'est vous, Eugène ? Pourquoi m'avez-vous donc abandonné depuis si longtemps ?

J'ai vu Dinaïse qui pleurait ! qu'avait-elle ? où est-elle Dinaïse ?

Quand finira donc mon voyage ?..... J'ai les os et les membres brisés !

Mais, où suis-je donc ?..... — Chez un ami fidèle, répondit Eugène en me serrant doucement la main ; reposez-vous encore, mon cher William ! dormez tranquille !

Et cette voix, cette main, cette douce étreinte de l'amitié, semblaient verser dans mes veines la fraîcheur et la vie...

Mais bientôt après j'étais retombé dans le néant.

Convalescence.

Je renais à la vie ; et le bon Eugène vient de m'apprendre que j'ai été indisposé, mais que je serai bientôt rétabli.

Je me croyais en Angleterre... et je suis dans un des hospices d'Icara !

Mais on ne veut pas encore me permettre de parler !..

Il apprend ce qui vient de se passer.

Mes forces reviennent ; et Eugène, qui chaque jour prenait toutes sortes de précautions pour m'instruire de ce qui s'est passé, vient enfin de tout m'apprendre.

Pendant sept jours, une fièvre ardente a mis mon existence en danger. Je ne reconnaissais plus personne, pas même Eugène ni Valmor. Ce n'est pas Dinaïse que j'ai vue, mais Corilla, qui fondait en larmes. Les médecins n'ont plus d'inquiétude ; mais il faut encore de la prudence et des ménagements, si je veux être bientôt en état de partir.

Indiscrétions du délire.

Pressé par mes questions, Eugène vient de m'avouer que, dans mon délire, je prononçais continuellement le nom de Dinaïse, et que Valmor, qui se trouvait présent, en avait été si péniblement affecté qu'il était sorti brusquement pour ne plus reparaître. Mais il ne s'est point passé

de jours sans que Corilla ait envoyé plusieurs fois demander de mes nouvelles.

Bonne Corilla ! Pauvre Valmor ! Pourvu que Dinaïse ne connaisse pas mes indiscrétions involontaires ! Mais pourquoi donc Dinaros ne vient-il pas ?

Révélations complètes.

Mes cheveux ont blanchi : cependant je vais assez bien pour qu'Eugène me permette de lire une lettre de Corilla : lisons vite.

Lettre de Corilla à Milord.

30 mai.

« Enfin, mon cher William, vous voilà rétabli ! Si « vous saviez combien votre maladie m'a coûté de larmes « et combien je suis heureuse de votre guérison !

« Et cependant, je devrais peut-être vous haïr, mal- « heureux ! Que d'inquiétudes vous nous donnez à tous ! « Que de désolation vous jetez dans deux familles qui vous « ont accueilli avec affection ! Que de mal vous faites à « mon pauvre frère ! Que de mal vous avez fait à madame « Dinamé, à Dinaros, à ma pauvre amie !... »

A Dinaïse, m'écriai-je ! Que lui est-il arrivé ? Ne me cachez rien, Eugène, Eugène, parlez ! Comment va Dinaïse ? — Mieux.

Elle a été malade ! comment ? pourquoi ? Dites-moi out, mon cher Eugène !

Calmez-vous ; je vais tout vous dire : Corilla et Dinaïse se trouvaient ensemble quand Dinaros leur a annoncé votre maladie subite. Dinaïse ne laissa paraître aucune émotion, tandis que Corilla se montra vivement émue. Mais le lendemain, Valmor ayant ajouté que dans votre délire vous prononciez souvent le nom de *miss Henriet*, Dinaïse, frappée comme d'un coup de foudre, est tombée dans d'affreuses convulsions...

Elle m'aime !... et je tombai moi-même évanoui.

— Et où est-elle, m'écriai-je aussitôt que j'eus repris connaissance ?

— Elle est chez sa mère depuis quelques jours ; mais elle a été longtemps à l'hospice, presqu'aussi dangereusement malade que vous...

— Elle m'aime !... Mais Valmor ?...

— Valmor s'est éloigné pour quelque temps, et ne tardera pas, je l'espère, à revenir... Mais calmez-vous, mon cher William ! reposez-vous !

— Pauvre Valmor !... Eugène, nous partirons toujours ! Mais si vous saviez quel baume a versé dans mon sang la nouvelle que je suis aimé !

Après quelques heures de repos, nous achevâmes la lecture de la lettre de Corilla.

Fin de la lettre de Corilla.

« Que de mal vous avez fait à madame Dinamé, à Di-

« naros, à ma pauvre amie, dont le repos est à jamais « perdu!

« Nous sommes tous bien malheureux aujourd'hui, « William, et c'est moi peut-être qui souffre le plus; car « je souffre cruellement de l'injustice dont vous êtes l'ob- « jet : l'une de mes tantes et son mari vous accusent d'être « la cause de tous nos maux; madame Dinamé est quel- « quefois très-irritée et me reproche à moi de vous avoir « introduit dans sa famille; et tandis que Dinaros ose à « peine prononcer quelques mots pour votre défense, Val- « mor est furieux contre vous. Ah! qu'il m'a fallu de cou- « rage et d'amitié pour ne pas vous maudire moi-même, « quand j'ai vu Dinaïse presque mourante, tout le monde « en larmes, et mon frère, mon frère bien-aimé, presque « fou de désespoir!

« Mais mon cœur ne s'est jamais trompé sur vous; je « vous connais mieux que les autres; et j'étais sûre que « vous n'étiez nullement coupable et que nous n'avions « tous à nous plaindre que de la nature et du hasard.

« Eugène (oh! que vous devez l'aimer ce bon Eugène!), « Eugène m'a d'ailleurs tout confié, tout; et votre amie « a trouvé des forces nouvelles pour vous défendre.

« J'ai calmé la bonne madame Dinamé; Dinaros ira « bientôt vous voir; j'ai écrit deux lettres, trois lettres à « mon pauvre Valmor, et j'espère que ma tendresse ré- « veillera sa raison; ma tante et mon oncle sont toujours « obstinés, mais nous les ramènerons!

« Espérons donc, mon ami, non le bonheur, car je « crois qu'il ne peut plus y en avoir pour nous; mais es- « pérons que nous nous aiderons tous à trouver des conso-

« solations dans l'amitié : pour moi, je serai forte et cou- « rageuse tant que vous en conserverez un peu pour celle « qui en a tant pour vous.

« Corilla.

« P. S. Je ne sais si vous persisterez dans votre pro- « jet de départ aussitôt que vous serez complètement réta- « bli : peut-être ferez-vous bien : mais, je vous en prie, « William, ne partez pas sans nous dire adieu!... Au « reste, non, pas d'adieu! »

Quelle amie, m'écriai-je en embrassant Eugène! Quel mortel serait plus heureux que moi sur la terre, si l'ami de Corilla était encore l'époux de Dinaïse! Mais Valmor!... Pauvre Valmor!... Nous partirons bientôt, Eugène! et sans dire adieu!

Billet de Corilla.

3 juin.

« Eugène m'a dit que vous me conjuriez de vous tout « dire sur Valmor et Dinaïse et que vous me promettiez « d'être sage et courageux : je cède, et vous envoie une « lettre de la malheureuse : mais du courage, William! « vous me l'avez promis! »

Lettre de Dinaïse à Corilla.

1er juin.

« Tu dois être bien fatiguée, ma tendre amie!... Tant

« de nuits passées, sans dormir, au chevet de mon lit ! et
« je viens te fatiguer encore de mes lettres ! Mais quand
« je ne te vois pas, il faut que je t'écrive ou que je te lise,
« ma Corilla chérie !

« Comment te trouves-tu ? Viens vite, que je t'em-
« brasse comme je t'aime !... Dis-moi que tu vas venir...
« Moi, j'ai bien dormi ; j'ai fait des rêves !... Je te les di-
« rai. Je vais mieux, bien, très-bien. C'est toi qui m'as
« sauvée par le seul mot que tu m'as dit à l'oreille !...

« N'amène plus ta tante !... je ne veux plus la voir !...
« Est-ce ma faute à moi si je n'ai pu maîtriser mon cœur ?...
« On me parle des qualités, des talents, des vertus de
« Valmor... Mais personne ne connaît mieux et n'appré-
« cie mieux son âme ; personne ne l'estime et ne le res-
« pecte autant que moi ; personne même ne trouve plus
« aimable son caractère et ses manières. Je l'aimais, ton
« frère ! je le croyais du moins ! et même je l'aime encore,
« autant que je t'aime, autant que tu l'aimes toi-même...
« Je l'aurais épousé ; je croyais pouvoir faire son bon-
« heur ; j'aurais été heureuse d'être sa femme ; et je ne
« soupçonnais pas qu'un autre pût m'inspirer d'autres
« sentiments.

« Mais William a paru, et depuis ce moment, tout mon
« être est bouleversé... Pourquoi ? je n'en sais rien ; car
« j'aimais déjà Valmor, mon ami d'enfance, le frère de
« ma bien-aimée, tandis que William était un étranger
« que je n'avais jamais vu et pour qui j'avais alors autant
« d'indifférence qu'il en avait pour moi.

« Il ne m'a jamais dit qu'il m'aimait ; il ne me l'a jamais
« laissé voir ; je l'ignorais ; je croyais même que je n'étais

« rien pour lui ; et cependant j'éprouvais à son aspect un
« trouble qui m'était inconnu.

« Quand je le comparais à Valmor, ma raison me con-
« duisait à ton frère ; mais quelque irrésistible puissance
« me poussait et m'entraînait vers ton ami.

« Tu l'aimais aussi, Corilla, en même temps que tu
« aimais ton frère !... Valmor l'aimait aussi ; vous l'aimiez
« tous, même mon frère et ma mère...

« Pauvre mère, comme elle est désolée, à cause de
« Valmor ! Comme je souffre à cause d'elle ! Plains-moi,
« Corilla ! car mon cœur a bien des blessures et saigne
« bien douloureusement quand je vois pleurer ma mère...
« La malheureuse femme, elle n'ose pas me gronder ! Ce
« matin, pourtant, après ton départ, elle s'est presque
« plainte de ce que je lui avais caché mon amour... Mais,
« tu le sais bien, Corilla, je l'ignorais moi-même, et tu
« l'ignorais avec moi. La première fois que je l'ai vu, sur
« le bateau, avec ton frère, je me suis cachée, par un mou-
« vement machinal, comme si quelque secret pressenti-
« ment m'eût avertie que c'était un ennemi qui s'avançait
« pour m'enchaîner. Depuis, tu l'as vu, je l'ai presque
« toujours évité ; tu me reprochais ma sauvagerie et mon
« air effrayé ; et sans le coup de poignard que m'a porté la
« jalousie (et j'en rougis quand j'y pense), j'ignorerais
« probablement encore que je l'aimais.

« Il m'aimait aussi, sans le savoir et sans le vouloir ; il
« partait sans me le dire, sans connaître mes sentiments ;
« il se sacrifiait à moi ; il me sacrifiait à Valmor et à l'hon-
« neur ; c'est la fièvre et presque la mort qui vous a révélé
« notre amour ; et ta tante, qui n'a peut-être jamais aimé,

« nous accuse au lieu de nous plaindre! Ah, cette injus-
« tice fait taire ma timidité naturelle et me donne de la
« hardiesse et du courage! Je me sens maintenant une
« âme de feu, une énergie capable de braver l'infortune.
« Oui, je l'aime! oui, je suis heureuse de me savoir ai-
« mée! oui, qu'il parte ou qu'il reste, je l'aimerai tou-
« jours! Je pourrais mourir de douleur; mais ni ta tante
« ni personne ne pourra m'ôter mon amour pour lui, pas
« plus que mon amitié pour toi!

« Mais Valmor, le bon Valmor, le pauvre Valmor!...
« Je te l'ai dit et je te le répète, je l'aime aussi plus que
« jamais! Tu ne penses donc pas que je puisse être heu-
« reuse de son malheur : non, mon amie, je le jure à toi
« comme à lui, je ne lui donnerai jamais le chagrin de me
« voir la femme d'un autre; et c'est moi, faible et chétive
« créature, qui veux lui donner l'exemple de chercher le
« bonheur dans la pure et sainte amitié. Là, je pourrai les
« aimer tous deux, vous aimer tous, et chérir encore ma
« Corilla de toute la puissance de mon âme.

« Dinaise. »

Je n'entreprendrai pas de raconter les sentiments qu'ex-
cita dans moi la lecture de cette lettre : non, je ne trouve
point d'expressions qui puissent donner l'idée de mon émo-
tion, de mon trouble, de mon admiration, de mon bonheur,
de mes délicieuses larmes...

Je ne pourrais pas plus exprimer le plaisir et les trans-
ports que me causa la lecture des lettres suivantes... Je ne

sais même comment tant d'émotions si vives ne m'ont pas
tué!...

Deuxième billet de Corilla.

6 juin.

« Bonne nouvelle, mon cher William! Valmor re-
« vient! Je vous envoie toutes ses lettres et l'une de celles
« que je lui ai écrites; mais soyez sage! »

Première lettre de Valmor à Corilla.

Mola, 24 mai.

« Rassure notre mère, ma chère sœur. Je lui demande
« pardon de l'inquiétude que je lui cause.

« J'ai fait deux cents lieues en vingt heures, à pied, à
« cheval, en voiture, sur les chemins de fer, en bateau, en
« ballon même : je suis exténué, brisé, moulu, et ma tête
« est plus fatiguée que mon corps! Mais je suis content
« d'avoir cherché du repos dans la fatigue! J'étouffais...

« Je t'écrirai demain. Écris-moi de suite, poste restante,
« à Valdira. »

Deuxième lettre de Valmor à Corilla.

Mola, 25 mai.

« Oh, que j'ai bien fait de fuir! Je ne me connaissais
« plus... J'aurais fait un malheur... Oui, ma sœur, j'ai
« eu l'horrible pensée de le tuer, de la tuer, et de me

« tuer après eux...; et même, quelques heures après,
« courant dans la campagne, j'ai encore eu (j'ai honte à te
« le dire) la plus affreuse tentation.

« Mais aussi, avoue-le, ma chère sœur, a-t-on jamais vu
« malheur égal au mien? Je l'accueille, je le comble d'ami-
« tiés, je le traite en frère, je lui confie mon amour, et il
« me vole mon bonheur!

« J'étais presque guéri et il rouvre toutes mes bles-
« sures!

« A peine sais-je qu'il est malade, je cours lui sacrifier
« mon repos et mon sommeil, et c'est pour l'entendre ré-
« péter sans cesse qu'il est mon insolent rival!

« Et quand j'oublie mes souffrances pour ne penser
« qu'à l'intérêt d'une ingrate, c'est elle-même qui m'ap-
« prend qu'elle me préfère un traître!

« Insensible à dix ans d'amour, infidèle à son amitié
« d'enfance, parjure à ses promesses, elle repousse mes
« hommages sous l'hypocrite prétexte qu'elle a fait vœu
« de ne se marier jamais, et quelques jours après la per-
« fide se jette à la tête du premier étranger qui se pré-
« sente!

« Ils s'aiment, Corilla! ils mourraient l'un pour l'au-
« tre! Ils seront heureux et triomphants! Ils pourront rire
« de ma crédulité, de ma confiance, de mon supplice!

« Non, non, je ne serai pas seul malheureux! Je re-
« tourne à Icara... Ils me reverront bientôt!...

« P. S. Je rouvre ma lettre. Non, ma sœur, je ne re-
« tourne pas encore. J'étais fou! heureusement, il me
« vient assez de raison pour continuer ma route. »

Réponse de Corilla à Valmor.

Icara, 26 mai.

« Ta lettre, mon cher frère, nous a fait verser bien des
« larmes à ma mère et à moi. Que je te plains, mon pauvre
« Valmor! que tu es malheureux! Ils seraient bien coupa-
« bles tous deux s'ils méritaient tes reproches, et je les
« haïrais bien, moi qui sentais tant d'amitié pour eux!

« Mais, mon ami, les apparences ne sont-elles pas sou-
« vent trompeuses? Si tu te trompais!... s'ils étaient inno-
« cents!... si William ne t'avait jamais trahi!... si Di-
« naïse!... Tu ne la reverras peut-être plus, ma pauvre
« Dinaïse!... ni William, qui ce matin était mourant!

« Eugène nous a tout raconté, à ma mère, à mon grand-
« père et à moi : écoute-moi bien, mon frère!

« Trois jours avant la crise, William ne connaissait pas
« lui-même ses sentiments pour Dinaïse; c'est Eugène qui
« s'en est douté et qui les lui a fait connaître. William, ne
« pensant qu'à toi et au chagrin qu'il pourrait te faire, a
« pris aussitôt la résolution de quitter Icarie, sans rien dire
« à Dinaïse, sans connaître ses sentiments et sans même
« faire aucun adieu. Il devait partir trois jours après avec
« Eugène, qui l'aurait accompagné jusqu'à la frontière.
« Mais quelques heures avant celle fixée pour le départ, la
« fièvre l'a empêché de partir; et tu sais le reste...

« Eh bien! mon cher Valmor, toi dont la tête est ordi-
« nairement si supérieure et dont le cœur est toujours si
« excellent, dis-moi, comment pourrions-nous appeler ce

« pauvre William un perfide et un traître? N'est-il pas, au « contraire, un ami fidèle, généreux et dévoué?

« Tu ne peux lui reprocher que de n'avoir pu voir im- « punément Dinaïse : mais, réfléchis, mon ami ! n'est-ce « pas un malheur dont il est la première victime? Et n'en « sommes-nous pas tous la cause, toi d'abord qui l'entre- « tenais sans cesse des perfections de l'objet de ton amour, « ma mère et moi qui lui vantions souvent les qualités de « Dinaïse et qui le rendions témoin de notre amitié pour « elle? Oui, mon cher ami, accuse ta mère et surtout ta « sœur, car ce sont elles (elles qui donneraient leur vie « pour toi) qui ont fait connaître Dinaïse à William, et « qui l'ont exposé au danger de devenir malheureux pour « toujours.

« Quant à cette malheureuse Dinaïse, que nous chéris- « sions tant, tu le sais bien, mon frère, rien ne nous aurait « rendus plus heureux que son amour pour toi, et rien ne « pouvait m'affliger davantage que l'impossibilité de l'ap- « peler ma sœur... Je l'aurais en horreur si c'était une « ingrate, une perfide, une infidèle!... Mais, crois-en ta « Corilla, je suis sûre qu'elle ne se connaissait pas elle- « même et qu'elle est la victime d'une sorte de fatalité; je « suis certaine qu'elle a pour toi l'affection la plus sincère « et la plus tendre : je n'ai pu l'interroger depuis qu'elle « est malade, mais je la connais assez pour oser jurer « qu'elle n'épousera jamais William. Pauvre fille, elle « peut nous reprocher aussi d'avoir détruit son repos et « son bonheur !

« Plains-la donc, mon frère, mon bon frère ! Je ne « suis qu'une femme, mais je suis ton amie; et si la voix

« de l'amitié n'est pas assez puissante, consulte ta propre « raison; rappelle-toi tes réflexions, ton courage, ta réso- « lution de te vaincre, tes serments à M. Mirol, tes com- « bats et ta victoire ! Ta sagesse t'avait guéri; et la décou- « verte d'un fait qui t'est étranger aurait rouvert toutes tes « blessures ! C'est la jalousie qui t'égarerait ! cette passion « des âmes vulgaires serait maîtresse de Valmor ! Non, « mon frère, non ! tu nous dois à tous des exemples de cou- « rage, de justice, de bonté et de vertu ! Tu nous les dois « et tu nous les donneras ! Mais n'oublie pas que ta sœur « ne dormira pas jusqu'à ce qu'elle ait reçu la réponse de « son frère bien-aimé.

« Corilla. »

Troisième lettre de Valmor.

Valdira, 29 mai.

« Je reçois ta lettre du 28. Il est mourant ! elle est en « danger ! Et il partait, à cause de moi, sans lui dire qu'il « l'aimait ! Est-il bien vrai? Ah, Corilla, ma sœur !... « cours vite à William ! non, cours à Dinaïse ! cours !

« Écris-moi, écris-moi ! »

Lettre de Corilla à Valmor.

Icara, 2 juin.

(Cette lettre, mentionnée dans la suivante, contenait la copie de celle de Dinaïse rapportée ci-avant.)

Quatrième lettre de Valmor.

Valdira, 3 juin.

« Réjouis-toi, chère Corilla! car tu m'as fait un bien « extrême en m'apprenant que tous deux sont hors de dan- « ger. Je reçois ta lettre du 2 et la copie de celle de Di- « naïse.

« Quoi! William persiste à partir et Dinaïse me sacri- « fie son amour!... Que je suis petit à côté d'eux!

« Ma tête est trop brûlante encore pour que je te ré- « ponde à l'instant... J'ai besoin de marcher, de courir au « grand air... Je t'écrirai tantôt... tu seras contente! »

Cinquième lettre de Valmor.

Valdira, 4 juin.

« Je me vengerai, Corilla! je me vengerai de moi!

« Je viens de relire tes lettres et celle de Dinaïse : je les « ai relues dix fois, dévorées et baisées!

« Que je suis faible et téméraire, injuste et fou, lâche « et violent! mais je me vengerai!

« Oui, c'est la jalousie, l'aveugle, la stupide, la féroce « jalousie, qui m'avait égaré et dénaturé : mais je me ven- « gerai!

« Oh, ma chère sœur, que je te remercie! que je suis « fier d'être ton frère! avec quel plaisir je te presserai dans « mes bras fraternels!

« Embrasse William! presse Dinaïse contre ton cœur!

« Je veux leur rendre les sacrifices qu'ils m'ont faits; « je veux, je l'ai résolu, mettre mon bonheur à voir leur « bonheur.

« Qu'ils s'aiment en me conservant leur amitié!

« J'aurai peut-être encore des combats à livrer, des ef- « forts à faire, des douleurs à supporter; il me faudra du « temps encore, et je ne vous rejoindrai pas immédiate- « ment : mais je veux vaincre ou mourir, et je vaincrai, « j'espère.

« Puissé-je vous rendre le bonheur à tous pour réparer, « autant que possible, le mal que je vous ai fait involontai- « rement! Mais ce dont je suis bien sûr, ma belle et bonne « Corilla, c'est que ton frère t'aimera toujours bien ten- « drement. »

Rétablissement.

Sept jours après, le 11 juin, deux jours avant les fêtes, Valmor était de retour; Dinaïse était complètement réta- blie; j'étais si près de l'être que son retour me rendit tout- à-fait mes forces. Il nous embrassa tous avec tant d'effu- sion et de tendresse que nous commençâmes à goûter, après la plus horrible quinzaine, un bonheur que nous croyions tous perdu pour jamais.

Cependant Dinaïse persistait dans son vœu de ne se ja- mais marier; je persistais à partir, et c'était Valmor qui nous pressait de renoncer à notre double résolution.

Ne pouvant nous persuader d'abord, il déclara qu'il le voulait, qu'il le demandait en grâce, qu'il l'exigeait, qu'il l'ordonnait et qu'il saurait bien nous y contraindre; et

comme nous rions beaucoup de cette nouvelle folie qui succédait à la première, il ajouta d'un air triomphant : — Et si je me mariais moi-même avant un mois, sûr d'épouser une femme qui me rendrait heureux, certain surtout de rendre heureuse l'épouse qui me confiera son bonheur?... Si j'épousais Alaé, la cousine de Dinaïse, qui m'a toujours beaucoup aimé et pour qui j'ai toujours eu beaucoup d'amitié?... (Imaginez notre étonnement!)

Eh bien, continua-t-il, tout est réglé : avant de revenir, je suis allé passer quatre jours chez le grand-père de Dinaïse ; je lui ai tout raconté. Alaé, qui connaît bien mes sentiments, n'a pas repoussé ma proposition ; nos deux familles y consentent ; et dans deux mois nous ferons trois noces en un jour.... Et, maintenant que je suis dégonflé, taisez-vous!

Corilla donna le signal en se jetant à son cou; nous l'embrassâmes avec des transports impossibles à décrire, et nous commençâmes une nouvelle ère de félicité avec les fêtes préparées pour célébrer l'anniversaire de la nouvelle ère du bonheur d'Icarie.

CHAPITRE II.

PRÉLUDE AUX FÊTES DE L'ANNIVERSAIRE. — NAISSANCE SCHOLAIRE ; OUVRIÈRE ; CIVIQUE.

Naissance scholaire à 5 ans; ouvrière à 18 et 17; civique à 21. — Listes des nouveaux écoliers, ouvriers, citoyens. [—] RÉCEPTION CIVIQUE. — Valmor conduit Milord et Eugène. — Cérémonie; tous les garçons de 21 ans. — Parrains les présentent. — Ceux de 20 ans assistent. — Musique. — Allocution. — *Serment.* — Proclamés citoyens; uniforme; signe civique. — Même opération dans les 1,000 communes. [—] Préparatifs pour la fête. — Représentation des 13 et 14 juin.

C'EST demain l'Anniversaire de la Régénération icarienne. On y prélude par trois actes d'un immense intérêt populaire.

L'année commençant au 13 juin, jour de l'insurrection du Peuple, c'est à ce jour qu'on a fixé *la naissance* SCHOLAIRE pour tous les enfants qui se trouvent avoir *cinq ans* révolus, la naissance OUVRIÈRE, pour tous les garçons de *dix-huit ans* et les filles de *dix-sept*, et la naissance CIVIQUE, pour les hommes de *vingt-un ans*.

Dès le matin, aujourd'hui, on a publié, par de magnifiques affiches, dans chaque Commune, la liste des nouveaux *écoliers*, c'est-à-dire de tous les enfants de cinq ans.

On a également affiché la liste de tous les nouveaux *ouvriers*, c'est-à-dire de tous les garçons de dix-huit ans et de toutes les filles de dix-sept, avec les différentes *professions* choisies par eux dans les *concours* qui viennent d'avoir lieu ces jours derniers.

Ce soir, on affichera celle de tous les nouveaux *citoyens*, qui auront, dans la journée, obtenu leur admission civique. Cette dernière cérémonie est si intéressante que Valmor a voulu nous y conduire avec Eugène, qui désormais est notre inséparable.

RÉCEPTION CIVIQUE.

Nous arrivâmes tous trois au Palais communal, au moment où la séance allait commencer.

Celui que vous voyez dans le fauteuil, nous dit Valmor, est le Président de l'Assemblée populaire de la Commune : à sa droite est le Président de l'Exécutoire communal; celui qui se trouve à sa gauche est le Prêtre; ceux qui les entourent sont les principaux Magistrats populaires.

Ces beaux garçons qui remplissent la première enceinte sont tous les jeunes hommes de la Commune qui ont aujourd'hui *vingt-un ans* révolus : ce sont eux qu'on va recevoir Citoyens.

Ces hommes de tous âges que vous apercevez derrière eux sont leurs *Parrains*, c'est-à-dire des amis de leurs

famille qui les présentent à la *Société* (car c'est ici notre véritable *naissance sociale*), et qui leur serviront de *conseils et d'amis* pendant tout le reste de leur vie.

Les bancs supérieurs sont occupés par tous les jeunes gens de la Commune qui ont aujourd'hui *vingt ans* révolus : ils sont obligés d'assister à cette cérémonie, et de fréquenter assiduement, pendant l'année, les Assemblées populaires, afin d'y compléter leur éducation civique. L'année prochaine, ce sont eux qui seront proclamés Citoyens et admis à l'exercice de tous les droits civiques.

Les autres spectateurs sont, comme nous, de simples curieux qu'intéresse vivement cette cérémonie.

Quand la musique eût cessé (car en Icarie on entend une délicieuse musique dans tous les lieux de réunions publiques, comme ailleurs dans les églises), le Président ouvrit la séance, et donna la parole à l'un des Magistrats, qui fit un petit discours sur l'importance de cette cérémonie civique. Puis le secrétaire commença l'appel des jeunes Citoyens et de leurs Parrains.

Le Président et les Membres du Bureau en interrogèrent alors quinze ou vingt, indiqués par le sort, sur *la Constitution* et sur *les droits* et *les devoirs* du Citoyen. Inutile d'ajouter que tous répondirent avec confiance et dignité.

Le Président leur lut le SERMENT CIVIQUE (*dévouement à la patrie, obéissance aux lois, accomplissement de tous les devoirs et fraternité avec tous les concitoyens*), et leur fit sentir l'importance de ce serment, que

la République n'exige qu'une seule fois de chaque Citoyen, quelles que soient les fonctions qui lui seront confiées par la suite : tous le prêtèrent à la fois, debout, et tendant les deux mains.

Alors, le Président, au nom de la République, les proclama *Citoyens,* membres du Peuple souverain, électeurs et éligibles. Il ordonna que leurs noms fussent inscrits sur les tableaux des membres de l'Assemblée populaire et de la Garde nationale.

Il ordonna aussi que l'*uniforme* du Citoyen leur serait distribué, et remit lui-même le *signe* du civisme à leurs Parrains, qui l'attachèrent devant les poitrines de leurs jeunes amis, pendant que la musique faisait entendre un air patriotique.

Le Président termina cette majestueuse cérémonie par une courte allocution sur l'amour que les Icariens devaient avoir pour leur République.

Près d'un million de nouveaux citoyens naissaient ainsi, à la même heure, dans les soixante Communes d'Icara et dans les mille Communes d'Icarie!

Cependant tout est en mouvement pour le grand Anniversaire de la révolution dont la fête de demain doit être une *représentation fidèle* : les deux armées s'organisent pour jouer le *drame historique*, l'une devant représenter la garde royale, l'autre le Peuple insurgé. Les compagnies, les petites troupes, les bandes, les patrouilles, se préparent

et reçoivent le mot d'ordre. Les postes et les rôles sont distribués, les uns devant figurer Icar et ses généraux, d'autres Lixdox et Cloramide.

Des matériaux pour des barricades sont amassés dans l'*arène de l'insurrection* située près de la grosse cloche qui sonna le tocsin le matin du 13 juin 1782 et qui seule est restée dans Icara ; un palais en planches représentant l'ancien palais de la Reine s'élève à l'une des extrémités de la grande *arène de la Victoire*.

Tout est prêt et le soleil, magnifique à son coucher, promet d'être magnifique encore demain, pour rendre complète la répétition des deux brillantes et glorieuses journées.

CHAPITRE III.

ANNIVERSAIRE DE LA RÉVOLUTION.

1re *Journée : insurrection ; combat ; victoire.*

L'air est pur; le Soleil, plus étincelant qu'hier, semble un Dieu qui veut éclairer l'affranchissement d'un grand Peuple.

Dès les cinq heures, j'entends le tocsin, puis des cris et le tambour d'alarme.

Je cours avec Eugène prendre Valmor et Dinaros, comme nous en étions convenus, et nous courons tous quatre au tocsin.

A peine sortis, nous rencontrons de nombreuses troupes de jeunes gens, qui chantent des hymnes de combat et de liberté, qui affichent une proclamation insurrectionnelle d'Icar, et qui courent en agitant de petits drapeaux noirs, et en criant *aux armes! aux armes, citoyens!*

Bientôt nous apercevons un énorme drapeau noir flottant sur la haute tour où le tocsin redouble son bruit électrisant.

Bientôt encore nous voyons les citoyens sortir et s'amasser autour des proclamations. On en lit des milliers, écrites à la main et toutes différentes, car chacun fait la sienne.

Des patrouilles de la garde royale croisent la baïonnette ou font feu et dispersent les rassemblements.

Des troupes de citoyens portent des cadavres en criant *vengeance! aux armes!*

Mais les attroupements résistent; les coups de fusils répondent aux coups de fusils; des barricades se forment partout, avec des cordes, des chaînes, des perches et des voitures; et l'on s'y fusille des deux côtés.

Nous sommes forcés de rétrograder pour prendre d'autres rues.

Puis arrivent les feux de pelotons et de bataillons, puis le canon; et nous finissons par entendre, dans toutes les directions, des fusillades et des canonnades, mêlées au tocsin, au tambour, aux cris *aux armes! au champ de l'insurrection!*

Toutes ces nouveautés me bouleversaient et me plaisaient en même temps : mais Eugène était tellement électrisé qu'il en paraissait fou : Courons donc, courons donc, répétait-il à chaque instant! je me crois au 27 juillet!

En continuant, nous rencontrons des bandes de *fuyards* composées tantôt d'insurgés et tantôt de soldats.

Nous rencontrons aussi des bandes de *prisonniers*, les unes composées de citoyens emmenés par les gardes, les

autres de gardes royaux désarmés, emmenés par des citoyens qui tiennent leurs armes.

Nous sommes plusieurs fois arrêtés nous-mêmes, tantôt par des insurgés qui veulent nous entraîner avec eux, tantôt par des soldats qui nous entraînent prisonniers; mais nous parvenons à nous échapper.

Nous arrivons avec la foule au champ de l'*insurrection*, et nous nous plaçons sur les gradins élevés qui entourent l'arène et qui se couvrent de curieux; car le tiers de la population est *spectateur*, tandis qu'un autre tiers est *acteur* dans ce drame immense.

Beaucoup d'insurgés sont déjà dans l'arène, où se font remarquer des uniformes de la garde bourgeoise et des orateurs haranguant ceux qui les entourent.

Nous voyons sans cesse arriver des citoyens, des femmes, des enfants en habits d'ouvriers ou de bourgeois, et portant toutes sortes d'armes et d'instruments.

Icar est à cheval, au milieu, qui les organise et qui les excite au combat.

A côté d'Icar, Dinaros me fait remarquer un de ses aides-de-camp mieux vêtu que lui, qui paraît déjà blessé; et je reconnais le grand-père de Valmor.

Et toujours le tocsin, les tambours, les trompettes, les coups de fusils et de canon!

Bientôt la fusillade et la canonnade se rapprochent; les insurgés qui sont aux prises avec la garde royale accourent en fuyant; des barricades s'élèvent pour arrêter les soldats.

La première barricade est vivement attaquée, vivement défendue, prise enfin; la seconde l'est également; la troisième est, sous nos yeux, la scène d'un combat héroïque: le canon gronde à nos oreilles; un enfant plante un drapeau sur la barricade, y brave longtemps la fusillade, et tombe enfin comme percé de balles.

Les soldats poussent des cris de victoire et vont escalader la barricade: mais le tocsin redouble avec le danger; la trompette et le tambour animent les combattants; Icar s'élance à la tête des bandes qu'il vient d'organiser dans l'arène; tous se précipitent en chantant l'*hymne du combat*, et la garde est repoussée: le feu devient terrible devant la première barricade reformée par les soldats; mais elle est reprise; des cris, la trompette, le bruit du canon qui s'éloigne, annoncent que les insurgés vainqueurs poursuivent la garde royale du côté de l'*arène de la victoire*.

Mais le bruit cesse; on n'entend plus que quelques coups de fusils tirés par intervalles; l'Arène de l'Insurrection se vide; et chacun rentre quand la chaleur arrive.

Peu après trois heures, nous repartons tous ensemble, Dinaïse, Corilla et les deux familles, pour nous rendre dans l'*arène de la victoire*. Toute la population s'y rend également, les uns comme *acteurs*, les autres comme *spectateurs*, tous dans l'ordre le plus parfait, le passage et la place de chaque quartier ayant été indiqués par le *programme*, et chacun étant assuré d'être bien placé et de bien voir.

Point de gendarmes ni de mouchards, mais des Com-

missaires de cérémonie élus dans chaque quartier, respectueux et respectés.

La grande arène est immense, plus grande que le Champ-de-Mars à Paris. Le sol en est parfaitement uni, composé d'un mastic qu'on arrose et qui ne fait ni boue ni poussière.

Tout autour, à dix pieds du sol, commencent des *gradins* propres et commodes, élevés circulairement en *amphithéâtre*, sur lesquels peuvent s'asseoir plus d'un million de spectateurs, abrités sous une couverture légère présentant la forme de mille *tentes* supportées par de minces colonnes.

Le Peuple de chacun des soixante quartiers d'Icara, les Provinciaux, les Coloniens, les Étrangers, leurs Ambassadeurs, les différentes Magistratures, ont leurs places séparées et leurs *drapeaux*, tous de différentes couleurs.

Ces milliers de drapeaux flottant sur ces mille tentes, le nombre des spectateurs et la variété des vêtements, forment déjà un imposant *spectacle*.

Mais l'intérieur de l'arène forme un *autre spectacle* superbe : elle est remplie de troupes royales en uniformes rouges, verts, jaunes, noirs, etc., infanterie, cavalerie et artillerie : le palais de la Reine, situé à l'une des issues, est rempli et entouré de canons et de soldats.

Bientôt le tocsin recommence ; la fusillade et la canonnade se raniment et se rapprochent, et 5 ou 600,000

spectateurs couvrent les gradins, lorsque, vers quatre heures, le combat recommence sérieusement sous nos yeux.

Nous voyons l'armée royale manœuvrer pour se ranger en bataille ; Cloramide, Lixdox et la cour, en costumes magnifiques, caracollant sur de superbes chevaux, la passent en revue et font tous leurs efforts pour obtenir quelques *vivat*.

La canonnade et la fusillade, plus rapprochées, annoncent que la garde royale est en retraite.

Le tocsin, la trompette et le tambour sonnant et battant la charge, la fusillade plus nourrie du côté des insurgés et leurs cris, annoncent qu'ils ne sont pas loin.

L'avant-garde royale arrive, fuyant en désordre, soldats, chevaux, canons, tout pêle-mêle.

Quelques pièces défendent l'entrée et font un feu continuel : mais des enfants, se glissant le long des colonnes des portiques ou se traînant ventre à terre, s'emparent d'une batterie, que des citoyens tournent aussitôt contre l'armée, tandis que quelques cavaliers populaires enlèvent une autre batterie voisine, sur laquelle leurs chevaux se sont précipités comme l'éclair.

Les soldats se barricadent à leur tour : mais les insurgés arrivent en foule, les uns avec leurs habits d'ouvriers et de bourgeois et leurs armes de tous genres, les autres à demi vêtus ; et la *barricade* est attaquée au milieu d'une vive fusillade appuyée par le canon des insurgés. C'est une jeune fille qui l'escalade et paraît la première au sommet, agitant un drapeau, à côté d'un jeune homme en habit militaire.

D'innombrables cris saluent leur apparition, et la barricade est emportée.

Le gros de l'armée royale s'ébranle alors et s'avance contre les assaillants; et les deux armées se trouvent en présence, l'une composée de masses, l'autre composée de petites troupes, au milieu desquelles on aperçoit Icar à cheval, entouré d'aides-de-camp, parmi lesquels nous distinguons le grand-père de Valmor.

La fusillade et la canonnade recommencent des deux côtés: mais plusieurs régiments de cavalerie et d'infanterie renversent leurs fusils et leurs sabres, inclinent leurs drapeaux et passent du côté des citoyens en criant *vive le Peuple!* Les spectateurs applaudissent et crient bravo, tandis que les insurgés répondent en criant : *A bas la Tyrannie! vive l'Armée!*

Effrayée de cette défection et de ces cris, la garde royale et surtout la garde étrangère rentrent dans le palais ou fuient par derrière.

Icar, s'avançant à la tête des siens, tombe de cheval comme *blessé* par une balle : mais il reparaît bientôt, et sa blessure ne fait qu'enflammer davantage l'ardeur populaire.

Alors commencent l'*attaque du palais*, *l'assaut et l'escalade*, dans lesquels les assiégeants déploient tous les prodiges de *la gymnastique et du génie militaires*.

Enfin le palais est pris, après une fusillade et une canonnade effroyables.

Cent trompettes, qui fendent l'air du haut de la terrasse

du palais, annoncent que les insurgés peuvent s'asseoir sur le trône de la Reine.

On ne voit plus que des uniformes rouges ou des costumes de Cour précipités des fenêtres par les vainqueurs; et le drapeau royal tombe aux applaudissements des spectateurs.

Bientôt la Reine, arrêtée par ses propres gardes, est amenée par elles, au milieu des cris et des bravos; et le vilain Lixdox, qu'on a vu tout-à-l'heure en habit couvert d'or et qu'on vient de découvrir caché dans un charbonnier, est amené en habit de cuisinière, au milieu des huées, des imprécations.

Cependant l'*incendie* éclate dans le palais; des torrents de fumée et de flammes s'en échappent par les croisées et dans tous les sens; des amas de poudre font explosion; les colonnes éclatent et s'écrasent avec fracas au milieu d'une éblouissante clarté.

Soudain, des milliers de trompettes font retentir l'air, puis des centaines de tambours, puis je ne sais combien d'orchestres composés chacun de mille instruments; et, vers neuf heures, la Royauté s'éteint dans les cendres de son palais, au bruit des *chants de victoire* entonnés par 50,000 insurgés vainqueurs, et répétés par plus de 800,000 témoins de leur combat et de leur triomple.

Et la population, escortée par de nombreuses troupes de tambours, de trompettes et de musiciens qui se dirigent

dans tous les quartiers, rentre en chantant des *hymnes à la liberté et à la patrie !*

Et je me garderai bien d'essayer la description des transports d'enthousiasme et d'admiration qu'a fait éclater cette première journée !

2me JOUR : FUNÉRAILLES.

Honneurs aux anciens martyrs, aux héros et aux dernières victimes.

Dès le matin, la grosse cloche, le canon tiré à de longs intervalles dans tous les quartiers de la ville, de lugubres tambours parcourant toutes les rues en même temps, annoncent une grande cérémonie funèbre.

Tous les citoyens, les femmes et les enfants revêtent leur *habit de deuil ;* et le drapeau national est partout recouvert d'un crêpe funéraire.

Partout on lit ou l'on prononce l'*éloge* des anciens martyrs et des dernières victimes, tous les citoyens étant invités à composer de ces éloges funèbres.

Après cinq heures, soixante *cortéges funéraires*, de quatre ou cinq mille personnes chacun, partent des soixante quartiers d'Icara, tandis que sept ou huit cent mille spectateurs vont couvrir les gradins de la grande arène.

Chacun de ces cortéges comprend : des tambours ; plusieurs musiques ; une troupe de jeunes filles portant des corbeilles de fleurs ; une troupe de jeunes garçons portant des couronnes et des guirlandes ; trois troupes représentant des citoyens *blessés*, des *combattants* non blessés portant leurs armes, et ceux qui se sont distingués par quelque trait d'*héroïsme ;* des chevaux blancs couverts de draperies noires ; des chars portant des blessés ; d'autres chars portant des cercueils ; d'autres chars portant les femmes et les enfants des morts ; les magistrats communaux ; et des bataillons de garde nationale à pied et à cheval.

Au milieu de l'arène est un énorme *bûcher* entouré de cent autels, sur lesquels brûlent des parfums. Au-dessus du bûcher paraissent, comme suspendus sous des couronnes d'immortelles, les noms des principales *victimes ;* autour, et moins élevés, paraissent de même les noms des *héros*, puis ceux de cent des anciens *martyrs* ; ces trois catégories se distinguant, les unes au-dessus des autres, par des couleurs différentes.

A six heures, la cloche et le canon annoncent l'arrivée du premier convoi.

Il entre dans l'arène, les chevaux marchant de front, les chars aussi, et s'arrête autour du bûcher. Pendant qu'on y transporte les cercueils, les tambours roulent, la musique fait entendre des sons lugubres, les jeunes filles jettent des fleurs, les jeunes garçons jettent des couronnes, et la garde nationale abaisse ses armes et ses drapeaux ; puis le convoi se remet en marche, revient sur lui-même en côtoyant celui qui lui succède immédiatement, s'arrête près de l'ouverture par laquelle il est entré, et prend position perpendiculairement au bûcher, les jeunes filles en tête, puis les jeunes garçons, les tambours, la musique,

la garde nationale, les chevaux, enfin les chars adossés aux gradins.

Les blessés qui sont à pied, les héros et les combattants, vont s'asseoir sur les premiers gradins, et les magistrats vont s'asseoir à leur place.

Les soixante convois défilent ainsi sans interruption, à la suite les uns des autres, comme un seul et immense convoi.

Arrivent ensuite Icar à cheval et blessé, puis la Représentation nationale toute entière, en grand costume de deuil, qui vient se placer autour du cercueil.

Jusque-là les évolutions des convois et leurs différentes attitudes présentaient un spectacle aussi animé qu'imposant.

Maintenant que tous les cortéges ont pris position, vers les huit heures, l'arène présente le plus magnifique spectacle. On aperçoit : le bûcher au centre ; autour les cent autels ; au-dessus, les centaines de couronnes et d'inscriptions suspendues au milieu de nuages d'encens ; autour encore le large cercle de la Représentation nationale ; puis, dans un sens, soixante rayons perpendiculaires formés par les soixante convois, et, dans un autre sens, une multitude de cercles différents ; d'abord un large cercle de jeunes filles en blanc ; un large cercle de jeunes gens en noir ; un cercle de tambours et de musiciens ; deux cercles de gardes nationaux à pied et à cheval, en uniforme ; des cercles de chevaux blancs et de chevaux noirs ; un cercle de chars vides ; un autre de chars couverts de veuves et d'orphelins ; et par-dessus, les gradins présentant des cercles de blessés

de héros et de combattants, puis douze cercles mélangés ; et, par-dessus encore, le sommet de mille tentes surmontées de milliers de drapeaux ! Et chacun voit tout, étant vu de tous ! Chacun est *spectateur* et *spectacle !*

Alors commencent les *honneurs* funèbres.

Au signal qui leur est donné, on entend successivement le son lugubre de la grosse cloche, le long roulement du cercle des tambours et le son des soixante musiques. L'encens fume de nouveau et plus abondamment ; Icar et la Représentation nationale jettent des couronnes aux Martyrs, aux Héros, aux Victimes ; puis ils montent à leur place sur les gradins, tandis que tous les autres cercles font un mouvement pour se rapprocher du bûcher.

Quelle magique harmonie vient alors animer les airs ! Le cercle des jeunes filles chante, en jetant des fleurs vers le bûcher, le premier couplet d'un hymne à la gloire des Victimes, des Héros et des Martyrs, dont les jeunes garçons répètent le refrain avec elles ; le cercle des garçons chante, en jetant des couronnes, le deuxième couplet, dont les jeunes filles répètent le refrain avec eux ; la garde nationale chante, en abaissant ses armes et ses drapeaux, le troisième couplet, dont les filles et les garçons répètent le refrain ; et tous ensemble chantent un quatrième couplet, dont 600,000 spectateurs répètent le refrain avec eux.

Puis, au son de cent trompettes, paraissent, à cinquante pieds au-dessus du bûcher, une lumière éclatante et ces mots en lettres de feu : *La Patrie adopte leurs enfants leurs femmes.*

Au même moment soixante étoiles paraissent et brillent sur les soixante groupes de chars qui portent les Veuves et les orphelins. Puis, au son nouveau de cent trompettes, la Représentation nationale, les Provinciaux, les Coloniens, le Peuple et les Magistrats se lèvent tous ensemble pour ratifier l'*adoption*.

Alors disparaît l'inscription et paraît cette autre en sa place : *Gloire aux héros!* et soixante étoiles brillent au-dessus de leurs têtes; et tous les spectateurs se lèvent de nouveau au bruit des chants et de la musique.

Puis succèdent d'autres étoiles et de nouvelles cérémonies avec ces inscriptions : *Honneur aux Blessés! Honneur aux Combattants!*

Puis, au bruit de la cloche, des canons, des tambours, de la musique et des chants, le bûcher s'allume, s'enflamme et devient le foyer d'un immense et superbe *incendie*, dont la flamme tantôt rouge et tantôt violette illumine le ciel et l'arène.

A cette lumière éblouissante succèdent des torrents de noire fumée et une obscurité profonde, au milieu de laquelle réapparaissent soudainement les noms des Victimes, des Héros et des Martyrs, illuminés par des couronnes d'étincelantes *étoiles*; et plus haut cette inscription en énormes lettres de feu: *Gloire immortelle à nos Martyrs révolutionnaires!*

Tout s'éteint, et cependant tout n'est pas fini; car, plus haut encore, à cinq ou six cents pieds, paraissent cent larges *couronnes de lumières* supportées par cent énormes ballons, et une *immense couronne* formée par le

cordon lumineux qui réunit ces cent ballons circulairement rangés.

Et la population rentre sous ses portiques, maintenant obscurs et privés d'éclairage, au bruit des soixante musiques, qui parcourent ses soixante quartiers.

Et je n'entreprendrai pas encore de décrire les sentiments de cette population, éblouie, électrisée, transportée d'enthousiasme et de reconnaissance pour le dévouement patriotique!

TROISIÈME JOUR.

Dictature d'Icar; triomphe.

Le canon et la grosse cloche, maintenant accompagnés d'un harmonieux carillon, annoncent une fête de triomphe; et pendant toute la matinée, on ne voit que des troupes de musiciens parcourant les rues, les unes à pied, les autres à cheval ou sur des chars; on n'entend que des fanfares guerrières, des airs de victoire et des chants de triomphe.

A quatre heures, presque toute la population d'Icara et de ses 60 quartiers ou Communes, 100,000 Provinciaux, 10,000 Coloniens (dont près de 8,000 noirs ou cuivrés) et 25,000 Etrangers, sont réunis dans la grande *Arène de la Victoire*.

Tous sont réunis en groupes nombreux, distingués par leurs costumes, leurs couleurs et leurs drapeaux : voilà les 2,000 Députés composant la Représentation nationale; les

100,000 Provinciaux, les 10,000 Coloniens; les 720 Députés composant la Représentation provinciale des 6 provinces d'Icara; les Magistrats communaux de ses 60 quartiers; le Peuple d'Icara; les 25,000 Etrangers et leurs Ambassadeurs, placés à la place d'honneur, entre la Représentation nationale et le Peuple.

Sur les gradins occupés par le Peuple, on aperçoit d'abord des cercles d'enfants, de jeunes filles et de jeunes garçons, qui devront descendre dans l'arène pour danser et chanter.

Bientôt arrivent plus de 300,000 *Gardes nationaux*, infanterie et cavalerie composant la Garde nationale des 60 quartiers ou communes d'Icara, avec ses 60 musiques qui se placent sur les gradins en laissant entre elles des intervalles égaux, tandis que les 60 Brigades de Garde nationale prennent position en occupant le centre et faisant face aux spectateurs.

Tous les Fonctionnaires ont leurs éclatants *costumes*; ous les citoyens ont leurs *habits de fête*; tous les ornements de plumages, de fleurs, d'étoffes brillantes et de pierreries, sont dehors aujourd'hui pour embellir la beauté: partout des guirlandes de verdure et de fleurs, partout des drapeaux déployés et flottants.

Et, au milieu, 100 *autels* sur lesquels brûlent des parfums aux pieds d'une femme de haute stature représentant Icarie assise sur un *trône* élevé, de brillants uniformes, de superbes panaches, des chevaux, des armes brillantes, des casques étincelants et des drapeaux: non, on ne peut rien voir de plus magnifique!

Et je suis assis entre Dinaïse et Corilla, parées et belles comme des Divinités! Et mon âme, enivrée de bonheur et d'espérance, est ouverte à toutes les jouissances de l'admiration!!

La cloche, le canon, les 60 musiques annoncent l'ouverture de la fête, la *dictature*.

Aussitôt entre dans l'arène une troupe de *combattants* composée d'hommes, de femmes et d'enfants, les uns à pied, d'autres à cheval, tous armés différemment, les uns portant des habits de toutes espèces, les autres les bras nus, criant: *Icar dictateur! Icar dictateur!* et adressant leurs bruyantes acclamations à un homme à cheval qui se trouve au milieu d'eux et qui représente *Icar blessé*, près duquel Corilla, les yeux brillants de joie, nous fait remarquer son grand-père.

Icar et son cortége font le tour de l'arène, entre les spectateurs et le front circulaire de la Garde nationale; et à mesure qu'ils avancent, au bruit du tambour et de la musique, la Garde nationale abaisse ses drapeaux et présente les armes en criant: *Icar dictateur!*

Puis ils parcourent une seconde fois l'arène en se tournant vers les gradins, et tous les spectateurs se lèvent en poussant le même cri, mêlé au bruit des tambours et de la musique.

Puis Icar monte auprès d'Icarie, qui lui met sur la tête une couronne de laurier, pendant que tous les tambours battent, que toutes les musiques jouent, que toute la Garde nationale lui présente les armes, que tous les drapeaux s'inclinent vers lui, que tous les spectateurs se lèvent en agitant

leurs chapeaux ou leurs écharpes, et que l'arène entière répète le cri *Icar dictateur!*

C'est maintenant la cérémonie du *triomphe*.

La troupe des insurgés vainqueurs, qui accompagnait Icar en arrivant, rentre alors par l'ouverture opposée et passe sous un arc triomphal caché jusques-là sous une toile et qui se montre subitement à découvert.

Elle porte en trophées ou traîne à terre les emblèmes de la Royauté, des débris du trône, des costumes de Cour, des armoiries de la Noblesse, et fait le tour de l'arène au bruit de la cloche et de son carillon, des canons, des tambours, des trompettes, de la musique et des chants de victoire, sous une pluie de couronnes, de lauriers et de fleurs, jetés par le Peuple depuis les gradins.

Elle traîne à sa suite la Reine, conduite par ses gardes qui l'ont arrêtée; ses Ministres, les uns en habits brodés et les autres déguisés en laquais et en mendiants; des Seigneurs en magnifiques costumes déchirés; enfin Lixdox, en habit de cuisinière, enfermé dans *une cage*, sur un chariot qui le laisse en évidence.

On ne dit rien à la Reine: mais ses Ministres, ses Courtisans et surtout Lixdox, sont reçus partout avec des huées et des malédictions.

Viennent enfin des triomphateurs à cheval ou sur des chars; puis, sur un char triomphal, *Icar*, tête nue, aux pieds d'*Icarie*, couverte d'un magnifique manteau et d'une brillante couronne.

La cérémonie triomphale terminée, *Icarie* et *Icar* se

replacent au centre, elle sur le trône, lui sur le premier degré, pour présider aux *jeux* et aux *exercices* qui commencent.

Soixante mâts sortent de terre; et pendant un quart d'heure, les rires éclatent à l'aspect des jeunes gens qui s'y succèdent pour grimper, et qui glissent jusqu'à ce que l'un d'eux parvienne au sommet.

Les mâts disparaissent et les rires redoublent à la vue des garçons qui courent, enfermés dans des sacs, et dont la plupart tombent avant d'arriver au but.

D'autres jeux se succèdent rapidement et font éclater la joie sur tous les points.

Suivent diverses courses de jeunes garçons et de jeunes filles, de chevaux et de chars, toutes exécutées au son de la trompette et remplacées par des exercices d'équitation.

Maintenant c'est la *revue* de la Garde nationale, organisée par Icar quelques jours après la Révolution. Monté sur un superbe cheval, escorté du grand père de Valmor et de quelques généraux caracollant sur des chevaux ardents, il parcourt rapidement le front de la ligne entre elle et les spectateurs.

Vient la *manœuvre* militaire, pendant laquelle la Garde nationale exécute mille évolutions différentes d'infanterie et de cavalerie.

Puis la *Représentation nationale*, organisée et convoquée par Icar après la révolution, quitte ses gradins et défile devant Icar et Icarie, en cent pelotons de vingt Dépu-

tés, portant les cent drapeaux Provinciaux et les mille drapeaux Communaux.

Rangée autour des cent autels, entourée de la Garde nationale, elle prête *serment* à la CONSTITUTION républicaine et communitaire présentée par Icarie et par Icar, et le serment est répété par la Garde nationale et par les spectataurs qui, tous debout et découverts, tiennent leurs bras tendus.

Voilà vingt mille enfants, de six à dix ans, qui descendent des gradins dans l'arène, passent entre les brigades de la Garde nationale, et forment un premier cercle central.

Trente mille jeunes filles et trente mille jeunes garçons, de dix à vingt-un ans, descendent de même et forment deux autres cercles: les uns portent des fleurs et des couronnes, les autres des écharpes et des guirlandes, des branches et des drapeaux.

Alors commencent le *ballet*, les danses, les rondes entre ces quatre vingt mille danseurs, qui forment mille évolutions en jetant des fleurs et des couronnnes vers Icar et Icarie, en agitant leurs rameaux et leurs écharpes, leurs guirlandes et leurs drapeaux.

Voici le *chant:* les 20,000 enfants, puis les 30,000 jeunes filles, puis les 30,000 garçons, puis plus d'un million de voix, répètent un hymne de reconnaissance à la Communauté.

Voici maintenant le *concert:* la cloche et son carillon,

puis le canon sur toutes les places de la ville, puis 5 ou 600 tambours, puis 5 ou 600 trompettes, puis les 60 musiques dispersées sur les gradins, puis toutes ces musiques et près de 10,000 instruments réunis en masse autour du centre, font retentir l'arène tantôt de différents airs de victoire et de triomphe, tantôt de la plus ravissante harmonie.

Et cependant la nuit est commencée: mais un immense *feu d'artifice* est préparé sur des charpentes dispersées partout et masquées par des guirlandes, des feuillages et des drapeaux; et bientôt le ciel paraît embrasé de mille feux qui s'élancent de tous côtés, qui se croisent en tous sens, qui présentent mille couleurs et mille formes, et qui se terminent par le plus gigantesque et le plus magnifique *bouquet* qu'on puisse imaginer.

La fête n'est cependant pas terminée; car en quittant l'arène, accompagné des 60 musiques, le Peuple trouve ses portiques décorés de guirlandes et de drapeaux, son éclairage ordinaire remplacé par une *illumination* (toujours au gaz) qui, dans les rues comme sur les façades des monuments ou dans le feuillage des arbres des promenades publiques, présente mille couleurs, mille inscriptions différentes et mille formes diverses.

Ce n'est pas tout encore: arrivés chez Valmor, nous montons tous sur la *terrasse*, où le souper a été préparé avant le départ; et là, en soupant, nous jouissons d'un spectacle d'une magnificence toute nouvelle.

Nous voyons toutes les terrasses illuminées et couvertes

de familles soupant, riant et chantant ; toutes les balustrades dessinées par l'illumination ; et, par-dessus, tous les sommets des monuments illuminés également et dessinés par la lumière.

Puis, pour le signal de la retraite, la large voûte des cieux, obscurcie par la nuit, paraît subitement enflammée par des milliers de feux de toutes couleurs lancés dans toutes les directions par les 100 ballons, dispersés à 5 ou 600 pieds au-dessus de la ville, qui versent enfin sur elle une immense pluie d'étoiles et de feux.

Il est certain qu'après un pareil spectacle il n'en est plus que l'œil puisse contempler avec plaisir !

CHAPITRE IV.

FÊTES ; JEUX ; PLAISIRS ; LUXE.

On passe la soirée dans le jardin; Dinaise, jardinière.—Milord, enthousiaste. Fêtes anglaises; peu pour les riches; point pour les pauvres. — Fêtes françaises ; médiocres pour les riches ; presque point pour le Peuple ; gendarmes ; cervelas ; anniversaire de juillet dérisoire. [—] Fêtes icariennes, ordonnées par le Peuple, pour le Peuple, exécutées par le Peuple. — Loi ; comité. — Education prépare danseurs, chanteurs, musiciens. — Commodités pour le Peuple. — Fêtes sont toujours arrangées pour en faire des drames, dans un but populaire. [—] Milord devenu démocrate ; pourquoi ? — Tous les citoyens invisés à composer des proclamations, des éloges funèbres, des hymnes. [—] Autres fêtes ; navales ; patinage. — Icariens admettent tous les jeux, tous les plaisirs ; luxe. — Faut une loi ; le nécessaire avant ; l'égalité. — Progrès dans les jouissances. — Peuple anglais privé de plaisirs ; Peuple icarien heureux.

En arrivant chez madame Dinamé, où nous devions passer la soirée, Eugène et moi, nous trouvâmes les deux familles prenant le frais dans le jardin, au milieu de la verdure, des fleurs et de leurs parfums. Dinaïse, en habit de jardinière, plantait et semait des fleurs, tandis que les enfants arrosaient et que Corilla donnait des ordres pour diriger l'arrosage.

Corilla m'ayant fait un signe, je m'approchai: Voyez, me dit-elle tout bas, comme elle est coquette !... Elle a mis son habit de travail pour que vous voyez qu'elle est encore plus jolie qu'en habit de fête, et que moi en habit de société.—O la méchante, répondit Dinaïse ! — O la rusée, répliqua Corilla ! — O le flatteur, me dirent-elles toutes deux quand je leur eus dit en m'éloignant que toutes deux étaient charmantes !

Hé bien, messieurs, nous dit le grand-père de Valmor, comment vous trouvez-vous aujourd'hui? Je ne demande pas à mon ami Eugène s'il a bien dormi; car je suis sûr qu'il a tiré des coups de fusil toute la nuit : mais vous, milord, avez-vous encore la fièvre? Savez-vous qu'hier et les deux jours précédents vous paraissiez aussi fou (je veux dire aussi enthousiaste, reprit-il en souriant) que notre aimable Eugène? Comme vous avez pris feu à notre fête !

Et le moyen, dit Valmor, de ne pas prendre feu quand on est sous le feu, entre deux feux, entouré de feux !

Bien, mon fils, dit le vieillard en riant : tu es bien heureux que Dinaïse et Corilla ne t'entendent pas !

Croyez-vous, Milord, que nos fêtes icariennes soient moins belles que vos *fêtes anglaises?*

Ho oui, s'écria Eugène, elles sont belles les fêtes anglaises ! Pour l'Aristocratie, des réceptions à la Cour, en belles toilettes et en beaux équipages dans lesquels on a l'incomparable plaisir de faire queue pendant des heures entières, pour avoir l'honneur et le bonheur de faire une umble révérence au Roi, à la Reine, à quelque marmot

au berceau quand il s'en trouve; des *festivals*, où l'on a l'avantage de s'enrhumer dans une église pour entendre un orchestre de 4 ou 500 musiciens; des courses de chevaux où beaucoup se ruinent en paris; quelques revues militaires où l'on tire des coups de canon et de fusil; de grands dîners dans des salons dorés ou de grands déjeuners dans des parcs !... Et pour le Peuple, rien, absolument rien, que quelques misérables processions les jours de fête des Saints patrons des corporations; la vue de quelques illuminations sans goût et sans variété le jour de la fête du Roi; et, pour le petit nombre de ceux qui peuvent perdre un jour de travail, la vue des équipages, des laquais et du luxe de l'Aristocratie !

Mais vous, Eugène, lui dit le vieillard, croyez-vous que nos fêtes soient moins belles que vos *fêtes françaises?*

Ho oui, elles sont belles les fêtes françaises, répondis-je avant Eugène ! Des adulations pour le Roi, pour Charles X comme pour Napoléon; des arcs de triomphe pour un Prince enfant ou lâche comme pour un héros; des bals et des dîners pour l'Aristocratie; et, pour la masse, des revues qu'elle ne voit pas, de maigres feux d'artifice qu'on ne voit qu'à moitié en se dressant péniblement sur la pointe des pieds et en se mêlant dans la foule, au risque d'être étouffé ou écrasé ou volé ! Ha ! j'oubliais les *gendarmes* qu'on trouve partout pour humilier, vexer et empoigner les spectateurs ! J'oubliais aussi les *cervelas* et le vin livrés à la populace pour avoir le plaisir de la voir se battre et s'enivrer ! J'oubliais encore l'*Anniversaire* des fameuses journées de juillet !... Oui, il est beau l'Anniversaire de juillet !...

Ah, s'écria Eugène d'un accent profondément affligé, ne parlez pas de l'Anniversaire de juillet! Nous n'en avons plus! Nous n'en avons même jamais eu; car je n'ai vu qu'ici l'Anniversaire d'une Révolution populaire!

Voilà ce qu'on peut appeler un Anniversaire! Voilà un Peuple qui ne renie pas son ouvrage! Voilà un Gouvernement, né des barricades révolutionnaires, qui n'est pas infidèle à son origine; qui ne supprime pas le récit des traits d'héroïsme des citoyens insurgés; qui n'efface pas la trace des balles lancées contre la tyrannie par la liberté; qui ne répudie pas comme une catastrophe, la gloire d'une révolution légitime; qui ne se trouve pas réduit à proscrire les vainqueurs après les avoir proclamés des héros; qui ne redoute ni les proclamations insurrectionnelles, ni les cris aux armes, ni les attroupements, ni le souvenir des défections militaires, ni la révolte des gardes contre un tyran; et qui ne remplace pas par des fêtes royales et dynastiques l'anniversaire de la grande œuvre du Peuple répandant son sang pour conquérir l'affranchissement et le bonheur!!

Eh, mon cher ami, dit le vieillard, souffrez que je vous le dise franchement, vos plaintes me paraissent peu raisonnables! Comment voulez-vous qu'une Royauté et une Aristocratie puissent aimer le souvenir d'une insurrection et d'une révolution populaires? Et comment une fête pourrait-elle être belle sans la coopération spontanée du Peuple? C'est nue République qui organise ici notre Anniversaire et nos fêtes! C'est le Peuple qui les ordonne! C'est pour lui qu'elles sont faites! Et c'est lui qui les exécute avec tout son enthousiasme et toute sa puissance! C'est

notre carnaval à nous, notre théâtre d'amateurs, un de nos grands proverbes exécutés en grande famille!

Hélas! répondit Eugène, nous espérions... — Vous espériez pauvre Eugène! hé bien, espérez encore; car nous avons longtemps espéré nous-mêmes, jusqu'à ce que la longueur et l'inutilité de nos espérances aient enfin réduit au désespoir l'opinion publique et notre Peuple tout entier.

Mais comprenez-vous bien, Milord, continua le vieillard en s'adressant à moi, que tous les citoyens veuillent et puissent être *acteurs* dans nos grands *drames politiques*, et que nos fêtes puissent être si magnifiques?

Sans doute; je le comprends très-bien.

Non, non, s'écrièrent en riant Dinaïse et Corilla qui revenaient vers nous; il ne comprend pas! il ne comprend pas!

Vraiment, mesdemoiselles, je ne comprends pas!... Eh bien, nous allons voir! On ne m'a pas dit que tout ce qui concerne les fêtes, celle de l'Anniversaire par exemple, est réglé par une *loi;* que cette loi est faite sur le projet présenté par le *comité des fêtes* publiques; que ce comité a pu consulter toutes les fêtes des peuples anciens et modernes; et que la loi a pu être soumise à l'approbation du Peuple, en sorte que c'est le Peuple entier lui-même qui a réglé et ordonné la fête, et que, par conséquent, il n'est pas étonnant que le Peuple exécute ce qu'il s'est volontairement chargé d'exécuter: on ne me l'a pas dit; mais j'en suis sûr! — Bravo, bravo, s'écria toute la compagnie!

On ne m'a pas dit non plus que, puisque la loi veut qu'il y ait tant de chanteurs, tant de danseurs et tant de musi-

ciens dans les fêtes, elle ordonne aussi l'éducation de manière que tous les enfants soient exercés, de cinq à vingt-un ans, pour pouvoir y danser, chanter et jouer d'un instrument : on ne me l'a pas dit ; mais j'en suis convaincu ! — Les applaudissements redoublèrent.

Je comprends de même parfaitement que le Peuple veuille et puisse assister à ses fêtes sans poussière et sans boue, sans gendarmes et sans mouchards, à couvert, commodément assis, de manière que tous puissent bien voir et voir également bien.

Je comprends parfaitement encore que toutes les fêtes soient organisées comme une *pièce dramatique ;* qu'elles aient toutes un but moral et politique ; et que ce but soit toujours, non le plaisir personnel et la servile flatterie d'un Roi, mais l'intérêt, la gloire, et le bonheur du Peuple.

Et si j'admire, au-delà de toute expression, la magnifique magnificence de vos fêtes, je n'admire pas moins l'ordre, la prévoyance, la sagesse, la... je ne sais plus que dire de votre République !

Comme vous avez fait du chemin, dit Corilla, dans le champ de l'enthousiame et du sentiment républicain !

C'est vrai, dit Valmor ! la démocratie d'Eugène va bientôt pâlir devant celle d'un milord ! Quel miracle ! Nous pourrons nous vanter, mon grand-père, Dinaros, Eugène et moi, d'avoir opéré la miraculeuse métamorphose !

Et vous oubliez, dit Eugène, quatre autres personnes qui, pour cette prodigieuse conversion, ont fait beaucoup plus que nous quatre ; la République, la Commuuauté, et... et... — Les deux autres, cria Valmor ?

Vous ne les connaissez pas, répondit Eugène. — Nommez-les, nommez-les !

Vous ne les connaissez pas ! — C'est Dinaïse et moi, s'écria Corilla. — Non... — Si...

Et le pauvre Eugène, bientôt forcé dans ses derniers retranchements par Corilla et Dinaïse, soutint qu'il était plus difficile de résister à la malice de deux jeunes filles que de repousser les attaques de deux vigoureux champions.

Vous riez, dit le grand-père : mais savez-vous, mes enfants, que ces deux petites filles pourraient bien vous en apprendre en effet, et qu'aucun de vous, peut-être, ne ferait une proclamation insurrectionnelle aussi électrisante que celle de Corilla, ni des vers aussi brûlants d'enthousiasme patriotique que ceux de Dinaïse !

Nous lûmes ces deux pièces, ainsi qu'une proclamation de Dinaros, qui était fort belle ; et nous rîmes si fort en sifflant celle-ci et en applaudissant les deux autres que nos voisins de droite, qui se trouvaient aussi dans leur jardin, se mirent à rire avec nous.

Valmor nous expliqua que tous les Icariens étaient invités à composer de pareilles pièces pour les trois jours de la fête ; qu'on en avait fait circuler un nombre immense ; que beaucoup étaient très-remarquables ; et que les dix meilleures de chaque genre seraient signalées, imprimées et distribuées dans quelque temps sur le rapport d'une Commission chargée de les examiner toutes.

La conversation continua sur les autres fêtes ou grands

spectacles publics, qui toujours se célèbrent dans l'une des deux *arènes*. Valmor nous raconta qu'on y voit quelquefois tous les ouvriers et ouvrières, groupés par professions, avec des bannières différentes pour chacune d'elles; ou tous les chevaux, ou toutes les voitures, ou tous les chiens : il raconta qu'on y amène jusqu'à dix pieds d'eau, et qu'on y voit alors une multitude de vaisseaux, de bateaux à vapeur, de barques et de nageurs, qui, par leur nombre, par leurs évolutions, par la variété de leurs formes, de leurs couleurs et de leurs drapeaux, présentent un des plus magnifiques spectacles, comme le *patinage* en hiver forme l'un des plus gracieux et des plus amusants.

Vous voyez, dit Dinaros, combien la République surpasse la Monarchie en belles et nobles fêtes, comme elle la surpasse en organisation sociale et politique.

Elle la surpasse également en *jeux* et en *plaisirs* publics ou privés; car il n'y a rien, dans le monde ancien et présent, que nous n'ayons étudié, que nous ne connaissions, et dont nous n'ayons fait notre profit, en prenant le bon et en rejetant le mauvais.

D'un autre côté, nous aimons le *plaisir*, et nous trouvons que c'est sagesse d'exercer toutes les facultés des sens que la bienfaisante Nature nous a données, et de jouir de tous les trésors qu'elle a prodigués autour de nous et pour nous, pourvu que la Raison, inestimable présent de sa bonté, préside toujours à toutes nos jouissances.

Aussi vous voyez chez nous comme ailleurs tous les genres de théâtres, tous les jeux, tous les plaisirs qui n'ont

rien de nuisible; et c'est la République qui fournit aux citoyens tous les lieux et tous les objets nécessaires.

La République ne proscrit pas même le *luxe* ou le superflu, parce qu'on ne peut appeler superflue une jouissance qui n'a pas d'inconvénient : mais nous nous sommes sagement imposé trois règles fondamentales : la première, que toutes nos jouissances soient autorisées par la *loi* ou par le *Peuple*; la seconde, que l'*agréable* ne soit recherché que quand on a le *nécessaire* et l'*utile*; la troisième, qu'on n'admette d'autres plaisirs que ceux dont chaque Icarien peut jouir *également*.

Ainsi, nous avons construit nos ateliers avant nos monuments; nous avons meublé nos chambres à coucher avant de dorer nos salons; nous avons fabriqué des draps de laine avant des étoffes de soie et de velours; ce n'est que depuis vingt ans que nous avons des chevaux de selle pour la promenade, et depuis cinq que nous en avons pour les enfants. Dans dix ans d'ici chaque famille aura, sur sa terrasse, un *billard*, qui servira en même temps de table à manger, tandis qu'aujourd'hui chaque rue n'a qu'une salle de billard commune à 32 familles. Bientôt tous nos portiques seront transformés en jardins, ou du moins seront ornés de verdure, de plantes, de fleurs et de guirlandes, qui les rendront délicieux à parcourir.

Comme ce roi de Perse, qui promettait une récompense à quiconque inventerait un nouveau plaisir, nous invitons tous les citoyens à perfectionner ou augmenter nos jouissances : mais tandis que le despotisme ne demandait de nou-

velles jouissances que pour le despote, la République ne demande de nouveaux plaisirs que pour le Peuple; et tandis que l'Aristocratie, d'Angleterre par exemple, accapare tout pour elle, interdit tous les amusements le dimanche, ne les rend accessibles qu'aux oisifs et aux riches pendant la semaine, et ne laisse au Peuple Anglais d'autre distraction que celle de s'enivrer dans ses *public houses* pour oublier son affreuse misère, le Peuple Icarien, choyé par la République comme un enfant par sa mère, jouit tous les jours de tous les plaisirs, plus heureux que tous les Peuples de la terre et que tous les Aristocrates du monde.

Ha oui, heureuse Icarie, dit Eugène en soupirant!...

Et son soupir nous fit tous éclater de rire...

Et le chaleureux patriote, presque irrité de notre gaîté, lança contre nous la plus foudroyante bordée patriotique, pendant que le bon vieux grand-père seul lui tenait la main et l'applaudissait

CHAPITRE V.

COLONIES.

Système de colonisation. — Vaste plan. — Exécution préparée longtemps — Colonie commune à plusieurs nations; concertée. — Communauté établie de suite. — Enfants préparés. — Vieillards et enfants envoyés chez sauvages avec présents. — Sauvages attirés et carressés. — Patience. — Attendent que les sauvages désirent la colonie. — Etablissement. — Aucune violence; toujours bienfaits. — Succès complet. [—] Colonies européennes; françaises. — Prise et vente des noirs; achat; contrainte; torture. — Alger; massacre; horreurs.

J'AVAIS vu plus de 10,000 Coloniens à la fête, presque tous noirs, basanés ou cuivrés. J'avais en outre entendu beaucoup de particularités sur les mœurs et les usages de quelques Peuples sauvages voisins d'Icarie, ainsi que sur l'étonnante rapidité de l'agrandissement des colonies icariennes; et je priai Dinaros de nous expliquer à fond leur système de colonisation.

Pendant longtemps, nous dit-il, nous n'avions aucun be-

soin de colonies. Mais prévoyant que nous pourrions un jour avoir une population excessive, nous avons préparé de loin un établissement colonial sur un terrain fertile et presque désert, habité par de petites peuplades encore sauvages, parmi lesquelles nous voulions commencer un vaste plan de civilisation.

Pour mieux atteindre ce double but, nous nous sommes concertés avec les Peuples voisins nos alliés, et nous leur avons proposé de fonder une colonie commune où chacun enverrait le même nombre de familles, qui ne formeraient qu'un même Peuple sous la Communauté, et dont les enfants ne pourraient se marier qu'en mêlant ensemble les races et les sangs.

Pour mieux préparer l'exécution, nous avons demandé et obtenu de beaux enfants étrangers que nous avons élevés avec les nôtres pour les envoyer ensuite dans la colonie.

En même temps, nous avons, de concert avec nos alliés, épuisé tous les moyens de *plaire* aux sauvages et de nous les attacher. Nous leur avons envoyé des vieillards et des enfants, qui ne pouvaient ni les inquiéter ni exciter leur fureur, qui leur portaient toutes sortes de *présents*, qui s'établissaient chez eux et qui apprenaient leur *langue* et leurs usages.

Nous sommes parvenus ainsi à attirer parmi nous quelques sauvages et même quelques enfants, que nous avons comblés de caresses, à qui nous avons montré tout ce qui pouvait les séduire, à qui nous avons enseigné notre langue, et que nous avons renvoyés avec tout ce qui pouvait nous concilier la confiance et l'affection de leurs compatriotes.

Les difficultés et les obstacles ne nous ont pas rebutés; et ce système, suivi avec patience et constance, nous a si complètement réussi que ces sauvages nous adoraient presque comme des Dieux bienfaisants, et nous suppliaient d'aller nous établir au milieu d'eux pour verser sur eux plus de bienfaits.

Aussi, quand nous avons jugé convenable de commencer la Colonie, nous n'avons eu besoin d'aucune espèce de violence... Une fois établis, nous avons multiplié nos missionnaires chez eux et leurs voyageurs chez nous; nous leur avons donné l'exemple du travail sans en exiger d'eux; nous le leur avons fait désirer insensiblement en les rendant témoins de ses merveilleux résultats; et aujourd'hui, après moins de trente ans, nous avons créé une magnifique Colonie aussi florissante qu'Icarie; nous avons civilisé sept ou huit petites peuplades qui rivalisent avec nous; et nous avons lancé la civilisation pour qu'elle ne s'arrêtât plus!

Nous avons dépensé beaucoup, il est vrai; nous avons payé les sauvages pour qu'ils nous laissassent faire leur bonheur : mais quelle récompense! Nos bienfaits ont pacifiquement conquis une nouvelle Icarie pour nous et des sauvages pour la civilisation, tout en préparant la conquête de l'Univers inculte pour l'Humanité!

Et nous, Européens et Chrétiens, s'écria Eugène, nous qui nous vantons de notre civilisation, nous achetons des esclaves, c'est-à-dire nous encourageons des brigands à voler des hommes, des femmes et des enfants; nous les torturons ensuite pour les forcer à travailler; et c'est de

leurs sueurs et de leur sang que nous tirons du sucre et du café !

Nous exterminons des Peuples sauvages ou demi-civilisés, pour conquérir des trésors !

Renouvelant toutes les horreurs de la grande invasion des barbares et de l'invasion espagnole en Amérique, nous massacrons, nous pillons, nous incendions, pour conserver une colonie et pour consolider notre pouvoir !

Nous portons des têtes sanglantes attachées aux selles de nos chevaux, comme si nous voulions nous étudier à nous rendre féroces !

Et le pauvre Eugène, rougissant de colère et de honte, cachait sa tête dans ses mains.

CHAPITRE VI.

RELIGION (suite du chap. 20).

Grand CONCILE pour fixer la croyance. — Sa composition. — Grande séance : nombreuses questions sur Dieu ; se forme ; l'origine du monde ; la révélation ; la bible ; la divinité de J.-C. ; la cause du mal ; une autre vie ; la reconnaissance ou l'adoration envers la divinité ; la prière ; l'utilité de la religion.[—]Icariens ne veulent ni superstition, ni crédulité aveugle, ni hypocrisie, ni tromperie.—Communauté est la meilleure religion. — Raison; prêtresde la raison. [—] Milord accuse les *Français* d'être irréligieux.[—] Eugène accuse les *Anglais* d'être bigots. — Anglais à Paris. — Conséquences d'une foi sincère; singulière anecdote; tous ceux qui ne suivent pas ses conséquences ne croient pas réellement. — La tyrannie veut une religion pour le peuple seulement. — Anglais accusent la France, mais y courent toujours. — Attaques d'O'Connell téméraires. — Dimanche à Londres; jeunes filles; peuple; tavernes. — Anglais qui ne pratiquent pas; autres qui pratiquent partiellement; autres qui sont Tartuffes; autres ignorants et superstitieux. — Oppresseurs de l'Irlande, oppresseurs du peuple, ne sont pas religieux. — Beaucoup de choses et de personnes à louer en Angleterre; Anglais sont *hommes*. — Mais bigots; sectes nombreuses; pratiques minutieuses; tous ceux qui conservent du *superflu* ne sont pas vrais chrétiens. — Crimes en Angleterre; vertus en Icarie. — Religion icarienne est la plus parfaite.

J'AVAIS souvent pressé Valmor de me donner, sur la croyance religieuse d'Icarie, les renseignements ajournés

dans nos premiers entretiens sur la Religion, et toujours il avait éludé mes questions : il vient enfin de satisfaire ma curiosité; et la conversation est devenue d'un intérêt extrême, en s'étendant sur la France et l'Angleterre.

Mais comme Eugène a rapporté cette conversation dans son journal et qu'il a pris une part plus active au débat, j'adopterai son récit.

Extrait du Journal d'Eugène.

RELIGION.

William ayant prié Valmor de lui expliquer le *système religieux* d'Icarie, cette demande amena la discussion suivante.

— Je t'ai déjà raconté, dit Valmor à William, que deux ans après la révolution, quand elle avait déjà produit beaucoup d'effets salutaires, Icar fit décréter par la représentation nationale un grand *Concile*, composé de Prêtres élus par tous les autres prêtres, de Professeurs élus par tous les professeurs, de Philosophes, de Moralistes, de Savants et d'Ecrivains les plus célèbres, pour discuter toutes les questions concernant la Divinité et la Religion.

Ce Concile, ainsi composé des hommes les plus instruits, les plus sages et les plus judicieux, recueillit en outre toutes les opinions individuelles que les citoyens voulurent lui adresser.

Toutes les opinions furent examinées et discutées pendant quatre ans; toutes les questions furent décidées à une grande majorité et souvent à l'unanimité.

Hé bien, *imagine* que le Concile est assemblé; qu'il discute et décide tout en une longue séance et que tu assistes à ses délibérations : *imagine....* : tu peux les voir et les entendre, là bas..... Regarde, et prête une oreille attentive! Mais n'interromps pas! Tu feras ensuite tes observations.... Maintenant écoute!

— Y a-t-il un *Dieu*, c'est-à-dire une *cause première* dont tout ce que nous voyons est l'*effet?* — On va voter par assis et levé : regarde! — Toute l'assemblée se lève! On fait la contre-épreuve : regarde bien encore! Tout le Concile reste assis!

— Ce Dieu est-il connu? — A l'unanimité : non!

— Sa forme est-elle connue? — A l'unanimité : non! Des milliers de peuples lui donnent des milliers de formes différentes.

— L'homme a-t-il été fait à son image? — Nous aimerions à le croire, mais nous n'en savons rien!

— Le concile croit-il à la *révélation* que Moïse dit lui avoir été faite par un Dieu à figure humaine? — A l'unanimité : non!

— Comment, s'écria William! — Que veux-tu? Le Concile entier n'y croit pas! Tu liras d'ailleurs ses raisons.....

— Le Concile croit-il que *la Bible* soit un ouvrage humain? — Oui.

— Comment, s'écria-t-il encore !.... — Tu l'as vu; le Concile est debout tout entier : tu liras ses motifs !

— Le Concile croit-il à ce que dit *la Bible?* — Non. Il n'y a pas d'histoire de fées, de sorciers, de revenants, pas de contes des mille et une nuits, pas de fables mythologiques, qui ne soient presque aussi croyables.

— Le Concile croit-il que *Jésus-Christ* soit *un Dieu?* — Les milliers de Religions qui couvrent la terre sont toutes des institutions humaines, imaginées et créées pour maîtriser et gouverner les Peuples.... Tous les fondateurs des principales Religions, Confucius en Chine, Lama en Tartarie, Sinto au Japon, Brahma et Boudha dans l'Inde, Zoroastre en Perse, Osis et Isis en Egypte, Jupiter et sa cour en Phénicie et en Grèce, Minos en Crète, Moïse en Judée, Pythagore en Italie, Numa à Rome, Odin dans le Nord, Mahomet en Arabie, Manco-Capac au Pérou, et tous les autres dans tous les autres pays, sont des hommes de génie mais seulement des hommes, législateurs, civilisateurs et gouverneurs de leurs nations.

Jésus-Christ, méconnu et condamné par ses compatriotes, repoussé plus de 300 ans par les philosophes, c'est-à-dire par le monde savant et éclairé, n'est évidemment qu'un homme aussi, mais un homme qui mérite le premier rang dans l'Humanité par son *dévouement au bonheur du Genre humain* et par sa proclamation du principe de l'Egalité, de la Fraternité et de la Communauté.

— Comment le monde, et particulièrement l'homme, a-t-il été formé? — Nous n'en savons rien.

— Pourquoi l'homme est-il exposé à des souffrances physiques et morales? — Nous n'en savons rien.

— Faut-il adopter *la Bible* comme le livre par excellence? — Non : dans un temps d'ignorance et de barbarie elle pouvait être utile, parce que tous les autres livres étaient encore plus mauvais qu'elle : mais aujourd'hui, elle n'a de bon que quelques préceptes de morale qu'on peut en extraire, et tout le reste est devenu erroné, absurde, même indécent, immoral, inutile et nuisible. Elle enseigne par exemple que c'est le Soleil qui tourne autour de la Terre, tandis qu'il a été découvert depuis et démontré que c'est la Terre qui tourne autour du Soleil ! Moïse et Jésus-Christ ont eu raison à leur époque : mais ils n'ont jamais eu la prétention que leur ouvrage serait éternel; et vouloir en faire la règle immuable des Peuples dans tous les temps futurs, c'est le plus choquant des contre-sens et la plus monstrueuse des absurdités.

— Le Concile croit-il à un *paradis?* — Les Peuples opprimés et malheureux ont besoin d'y croire : mais nous n'avons généralement d'autres malheurs que des maladies et des souffrances morales, et nous félicitons les infortunés que l'espérance d'une vie meilleure peut aider à supporter leurs douleurs.

— Le Concile croit-il à l'*enfer?* — Les victimes de la tyrannie ont besoin de croire que les tyrans y seront punis, et cette croyance leur est utile en les consolant un peu, pourvu cependant qu'elle ne les endorme pas et qu'elle

ne les empêche pas de les punir eux-mêmes : la crainte de l'enfer serait utile encore pour arrêter les oppresseurs ; mais les oppresseurs ne croient pas à l'enfer, et ce sont eux précisément qui veulent que les opprimés y croient afin de les empêcher de penser à leur affranchissement ; mais nous n'avons en Icarie ni tyrans, ni criminels, ni méchants, et nous ne croyons pas à un enfer qui nous est inutile.

— Le Concile croit-il aux *saints*, aux *miracles*, au *Pape*, à son *infaillibilité?*

Ho, s'écria William, je te dispense de sa réponse!

— Mais en vérité, ajouta-t-il, votre Religion n'est pas une Religion! Vous n'avez pas de Religion! — Qu'entends-tu donc par *Religion*, lui répliqua Valmor? Pour avoir une Religion, faut-il nécessairement croire à un Dieu à forme humaine, ayant les habitudes et les passions des hommes! Parce que tu crois au Dieu de Moïse, au Dieu *jaloux, exigeant, colérique, vindicatif et sanguinaire*, tous ceux qui n'y croient pas, les milliers de peuples qui croient à d'autres Dieux, n'ont pas de Religion à tes yeux! Si tu ne m'avais pas interrompu, tu aurais vu ta question décidée par le *Concile;* car le Concile s'est demandé : *une Religion* (c'est-à-dire une Religion systématique accompagnée d'un culte particulier) *est-elle utile aux Icariens?* Et, à l'unanimité, le Concile a répondu *non*... Que veux-tu faire à cela? Le Concile, composé de prêtres, de professeurs, de l'élite du pays, et l'on peut dire du Peuple entier, a répondu *non!*

— Et le Concile a eu raison, dis-je (moi Eugène) à mon tour; car voyons, William, raisonnons!

— Puisque le Concile ne croyait ni à la divinité de Jésus-Christ, ni à l'origine divine de la Bible, ni à la révélation faite à Moïse, ni à un Dieu à figure humaine, récompensant, punissant, accueillant les prières, vouliez-vous qu'il eût fait *semblant* d'y croire, qu'il eût adopté cette religion *imaginaire*, qu'il eût ordonné au Peuple d'y croire, et qu'il eût fait élever les enfants dans cette croyance qu'il déclarait erronée et fausse?

Mais l'ordonner au Peuple Icarien, était-ce possible, puisque le Peuple c'était pour ainsi dire le Concile lui-même, puisque ce Peuple était instruit et éclairé, en un mot puisqu'il ne croyait pas?

Elever les enfants dans cette croyance n'était-ce pas presque également impossible, puisque les pères ne croyaient pas et puisqu'on voulait donner aux enfants une éducation qui pût en faire des hommes toujours dirigés par la Raison et la Vérité? Tromper les enfants n'aurait-ce pas été imiter les idolâtres, les payens, les mahométans, l'aristocratie, et tourner le dos à la révolution et au progrès?

A supposer qu'il pût être avantageux, sous quelques rapports, d'inspirer aux enfants une croyance qu'on croit déraisonnable et fausse, les inconvénients surpasseraient les avantages, parce que l'erreur, le mensonge, la superstition, abrutissent l'homme et n'en font qu'un enfant, tandis que les Icariens veulent que leurs enfants soient des hommes.

A quoi bon d'ailleurs la crainte de l'enfer, par exemple, pour des Icariens, avec leur système de Communauté? Cette Communauté n'est-elle pas le résumé le plus parfait de la philosophie, et la morale la plus pure en action? N'est-elle pas la réalisation la plus complète du précepte de la fraternité? Ne renferme-t-elle pas en elle-même toutes les vertus? N'atteint-elle pas avec certitude le but que toutes les Religions prétendent se proposer sans avoir jamais pu l'atteindre, le bonheur du Genre humain? En un mot, cette Communauté, prêchée par Jésus-Christ, n'est-elle pas elle-même une Religion et la plus parfaite des Religions? Encore une fois, William, quelle utilité trouveriez-vous dans une autre Religion pour un Peuple heureux, qui n'est jamais intéressé à commettre le crime, qui n'en commet jamais, et qui n'a pas plus besoin des punitions d'un prêtre et de la crainte d'une justice infernale que de code pénal, de tribunaux criminels et de prisons?

— Nous diras-tu, lui dit Valmor, que la Communauté n'empêche pas les maladies et certains malheurs pour lesquels la Religion serait une consolation? Je te répondrai que la Communauté en diminue considérablement le nombre; qu'elle donne par l'éducation plus de force pour les supporter; que la RAISON suffit généralement; et que d'ailleurs c'est précisément pour ce cas que nos lois tolèrent la prière avec l'espérance d'une vie plus heureuse, et qu'elles instituent des temples et des prêtres conseillers et consolateurs.

— Tes prêtres ne sont que des prêtres de la RAISON,

répondit William! — Ils n'en sont que plus raisonnables, répliqua Valmor.

— Tes lois et toi vous êtes des *athées!*—Quel épouvantable mot, dit Valmor! jadis il nous aurait fait brûler! Cependant entendons-nous et ne faisons pas comme ces insensés qui commencent par se battre et qui, s'expliquant après s'être blessés, sont tout surpris de découvrir qu'ils étaient d'accord. Qu'entends-tu donc par *athées?* Si par ce mot tu entends ceux qui ne croient pas à un Dieu à figure humaine comme Jupiter ou comme le Dieu de Moïse, alors tu trouveras ici beaucoup d'athées; et s'ils te font peur, tu peux te sauver, car tu en vois plusieurs ici tout prêts à te dévorer : mais si, par *athées,* tu entends ceux qui ne croient à aucun Dieu quelconque, tu n'en trouveras pas parmi nous.

En appliquant cette distinction, tu trouveras que nos lois sont *athées* ou ne sont pas *athées;* mais nous, nous trouvons qu'il n'y a jamais eu de lois plus religieuses, puisqu'elles sont toutes basées sur la Communauté et qu'elles ne s'occupent que de notre bonheur.

— Je suis tout-à-fait de votre avis, repris-je (moi Eugène) et je regrette bien que mon pays n'ait pas profité de ses nombreuses révolutions pour établir la Religion de la Communauté et du bonheur.

— Ho, répondit William, on sait bien que vous autres *Français,* tout aimables et spirituels que vous soyez, vous êtes des *incrédules,* des impies et des athées qui, le dimanche, courez aux spectacles et fuyez les églises : vos

Rois mêmes, j'en ai été scandalisé, violent la sainte loi du dimanche pour faire travailler aux plaisirs de leurs palais : aussi que de places vous sont réservées dans l'empire de Satan!

—Courage, allons, bon Milord, lui dis-je, courage, continuez! Damnez-nous chrétiennement et dévotement, parce que nous avons la bêtise d'être philosophes et gais, parce que nous sommes assez stupides pour n'adorer ni le pieux Charles IX qui, d'accord avec le Pape et les prêtres, fit assassiner 100,000 réformistes, ni le dévot Charles X qui, d'accord avec ses jésuites et ses prêtres, fit mitrailler des milliers de Parisiens!

Allons donc, poursuivez! Comme quelques-uns de vos concitoyens, qui ne se doutent guère qu'ils sont les instruments de leurs oppresseurs, appelez-nous *chiens de Français!*

Mais puisque vous accusez mes compatriotes d'être des athées, je soutiens que vos Anglais sont aussi des incrédules; puisque vous me jetez le gant du combat, je le ramasse pour me défendre et vous attaquer à mon tour.

Et d'abord, quant à vous personnellement, permettez-moi, mon cher ami le Milord, une petite question : je ne vous demande pas si, quand vous êtes à Londres ou dans vos terres, vous avez bien soin d'aller au prône, de vous interdire toute espèce de récréation, de vous ennuyer et de bâiller tout le dimanche pour plaire à Dieu; mais veuillez me dire si, quand vous êtes à Paris ou ailleurs, vous allez également au temple protestant et si vous fuyez également tous les plaisirs du dimanche? — Non certainement!

Hé bien, voilà mon impie tout trouvé!... — Comment, comment?

Voilà mon incrédule et mon athée trouvé, vous dis-je, et je vais vous le prouver.

Auparavant, je demande à la compagnie la permission de lui raconter une petite histoire qui m'est personnelle.

On m'écouta avec un redoublement d'attention.

— Le pauvre William ne se doute guère, dis-je alors, que celui qu'il damne si facilement a été presque fou de dévotion dans sa jeunesse : voici comment. (*Mouvement de surprise.*)

J'avais déjà treize ans lorsqu'un respectable curé, qui m'avait pris en affection et qui désirait faire de moi un prêtre, m'endoctrina à tel point qu'il me persuada que Dieu avait toujours l'*œil ouvert*, qu'il voyait tout, qu'on ne pouvait rien faire sans son appui, qu'on obtenait son aide en l'invoquant sincèrement, et que toutes les privations qu'on s'imposait pour lui plaire lui étaient agréables. Je le croyais dans toute la pureté de mon âme; j'étais le plus innocent et le plus fervent parmi les pieux et les croyants : voici maintenant les conséquences! Ecoutez bien, William!

Il me semblait, en tout temps et partout, voir l'œil de Dieu, *un œil immense*, ouvert et fixé sur moi (*éclats de rire*); je voyais avec terreur cet œil au haut du ciel; et je n'aurais pas fait, même dans les ténèbres, la moindre

action qu'il pût condamner.... Quand j'allais au collége, persuadé que je ne pourrais pas faire une bonne *composition* sans son aide, je lui adressais ma prière avec confiance et faisais d'abord le *signe de croix*, de manière qu'on ne s'en aperçût pas, en mettant un intervalle considérable entre les quatre poses de la main (*nouvel éclat de rire*), mais je l'aurais fait ostensiblement si je l'avais cru nécessaire..... En revenant de la promenade affamé, si j'avais l'idée que je lui serais agréable en me privant d'un mets qui me faisait grand plaisir, je m'en privais avec bonheur..... (*Nouveaux rires*); et si je me surprenais arrêtant complaisamment mes regards sur une jeune fille, je faisais vite le signe de croix pour invoquer l'assistance divine contre l'esprit tentateur (*Ce dernier trait les fit rire beaucoup plus encore*).

Et comment êtes-vous sorti de là, me demanda Valmor? — Une seule conversation avec un bon vieillard, père d'un de mes camarades d'école, me fit faire des réflexions qui me guérirent de ma folie (*car j'étais ou j'allais devenir fou*) : je priai d'abord Dieu dans toute la ferveur de mon âme, je le conjurai à genoux, je le suppliai à mains jointes, de me faire connaître la vérité par un signe quelconque, par un clin-d'œil, par exemple, lui promettant que je lui consacrerais tous les jours et tous les instants de ma vie, et que je me précipiterais sans hésiter dans les flammes s'il l'ordonnait....

Je lui disais même, je m'en souviens : ô mon Dieu, Dieu tout puissant, Dieu infiniment bon, montre-toi une fois encore à toute la terre, comme on dit que tu t'es montré à Moïse! Montre-toi, parle du haut des cieux, or-

donne! et tous les hommes, tous sans exception, j'en suis sûr, se prosterneront comme moi et t'obéiront comme moi; et le genre humain qui court à des supplices éternels sera sauvé!... Dieu tout puissant, Dieu bon, Dieu juste, Dieu clément, Dieu notre père, parle, montre-toi, sauve tes enfants!!!

Et puis, dit Valmor? — Mais mon *grand œil* ne fit pas le moindre clignotement; et je cessai de croire, sans que ma conscience conservât la plus légère inquiétude.

Et si vous croyiez aujourd'hui me dit William?... — Si je croyais! Je me prosternerais à l'instant devant sa majesté suprême; je ferais tout ce qui pourrait lui plaire, tout absolument... Je vous tuerais, mon cher Milord, je tuerais Corilla, Dinaïse, si je pensais que votre mort pût lui être agréable, ou plutôt je le conjurerais de vous convertir et de vous sauver; peut-être ferais-je comme ces saints qui exterminaient des idolâtres pour les empêcher d'aller en enfer, après leur avoir jeté quelques gouttes d'eau sur la tête pour leur mériter le bonheur éternel, ou plutôt je le prierais, la face contre terre, d'éclairer ma Patrie et l'Humanité.

Et ces Français, que vous accusez du crime de s'amuser le dimanche, à l'exemple de leurs Rois, s'ils croyaient subitement, comme vous les verriez se prosterner tous devant leur maître irrité, ou se précipiter dans les églises pour apaiser son courroux!

Et supposez que toute la terre entende subitement une voix appelant les hommes du haut du ciel, comme vous ver-

riez toutes les Nations se prosterner au même moment devant leur divin Maître!

Mais mes compatriotes ne sont pas plus croyants que moi, et ce n'est pas plus leur faute que la mienne; car nous serions musulmans ou protestants si nous étions nés et si nous avions été élevés à Constantinople ou à Londres, comme vous et vos concitoyens vous seriez catholiques si le hasard vous avait fait Parisiens ou Romains: mes compatriotes rient des bigots, tandis que les bigots les excommunient.

Et vous, pieux Milord (car il est temps de revenir à vous), vous qui tout-à-l'heure avez beaucoup ri de ma folie, vous qui nous accusez d'impiété, je vais vous prouver, comme j'en ai pris l'engagement, que vous êtes vous-même un impie, ou plutôt j'ai déjà fait cette preuve.

— Car voyons, répondez à cette simple et unique question, pourquoi ne sanctifiez-vous pas le dimanche à Paris comme à Londres? Pourquoi allez-vous à l'*opéra* en France le jour où vous ne voudriez pas même entendre de la musique en Angleterre? Allons donc!... Répondez!... J'attends votre réponse!... Ha..., vous ne pouvez pas me donner une bonne raison!... Hé bien, c'est que vous ne croyez pas au dimanche; c'est que vous ne croyez pas à Dieu créant le monde en six jours, se reposant de ses fatigues le septième, et ordonnant à un juif (pour qu'il le répétât quand il le pourrait au reste des hommes) de célébrer ce jour de repos du créateur, et de reprendre en-

suite leurs travaux le lundi suivant, quoique le créateur ait continué depuis à se reposer.

Mais alors, vous ne croyez pas à la Bible, à la Révélation, à Moïse, à Jésus-Christ! Oui, Milord, vous si bon, vous que j'aime tant et que nous estimons tant, vous êtes un mécréant, un infidèle, un impie! Vous serez damné, pauvre Milord! (Bien, bien, me crièrent Valmor et Dinaros, enchantés de ma vigoureuse attaque.)

— Je conçois, en effet, qu'un vrai croyant, qui voit toujours mon *grand œil*, soit chaud, ardent, brûlant; je conçois qu'il devienne *fou*, comme on en voit tant à Charenton et à Bedlam; je conçois qu'il devienne *fanatique*, comme ces Indiens qui se font écraser sous les roues du char qui porte l'énorme statue de leur dieu Jagrenat; je conçois qu'il devienne assassin, brûleur, exterminateur des hérétiques; je conçois même votre député Andrew qui, non content que la *poste* ne distribue pas les lettres le dimanche, demande une loi pour interdire les fiacres, les cabriolets et les omnibus pendant ce saint jour; mais je ne comprends pas la tiédeur et l'*indifférence*, quand il s'agit du paradis ou de l'enfer; je ne comprends pas que vous alliez, le dimanche, à l'opéra parisien: non, vous n'êtes pas croyant, mon cher Milord!

Quand vous allez à la cour du petit Roitelet de ce grain de sable que vous appelez la Grande Bretagne, vous êtes ému et troublé, n'est-ce pas, à l'aspect de sa Majesté? Et quand vous entrez dans un *temple*, vous n'êtes pas saisi d'une sainte terreur à l'aspect du Roi des Rois, du souverain des peuples passés, présents et futurs, du maître de

la terre et de l'univers ! Ha, vous êtes un impie, un athée, mon vertueux Milord !

Quand il s'agit pour vous d'une affaire du plus mince intérêt, vous allez, vous venez, vous ne ménagez ni les paroles, ni les lettres, ni les courses ; et quand il s'agit de votre salut ou de votre malheur pour l'éternité, vous restez immobile, plongé dans votre indifférence ! Vous êtes un impie, Milord !

Mais, regardez ! A travers le plafond, là haut, au milieu du ciel, j'aperçois le *grand œil* de Dieu qui vous regarde et n'attend que vos prières pour assurer le bonheur de votre Angleterre : quoi ! vous ne vous prosternez pas, vous ne priez pas, vous ne voyez pas l'œil ! Hé bien, c'est que vous ne croyez pas, c'est que vous êtes un impie, mon cher Milord ! C'est que c'est pour nous éprouver que vous avez eu la malice de vous feindre croyant et dévot !

(Et à chacun de mes arguments, tous ces messieurs éclataient de rire en battant des mains.)

— Il vous dira peut-être, dit Valmor, comme beaucoup de prêtres et d'aristocrates : nous autres, nous ne sommes pas assez stupides pour croire ; mais il est nécessaire que le Peuple croie, parce que c'est une bête féroce qui nous dévorerait.

— Ho, non, répondis-je, William aime trop le Peuple pour tenir un pareil langage : mais s'il était assez fou pour le tenir, je lui répondrais : le Peuple n'est bête que parce que l'Aristocratie l'abrutit, témoin le Peuple Icarien, qui n'a ni Aristocratie, ni abrutissement ; il n'est féroce que

parce que ses oppresseurs sont barbares et poussent sa colère jusqu'à la rage, témoins les Icariens, qui n'ont ni tyrans, ni férocité ; et l'Aristocratie, qui demande une Religion pour enchaîner le Peuple, comme elle fait des lois d'intimidation pour le garrotter, ressemble à des voleurs qui, après avoir assommé et dépouillé les passants, leur imposeraient une Religion pour qu'ils se résignassent et se contentassent de prier et d'espérer.

(Très-bien, très-bien, s'écrièrent Valmor et Dinaros).

Et puisque vous attaquez mes compatriotes (que je ne puis m'empêcher d'aimer quoique je les déteste !), souffrez, monsieur l'anglais, que j'examine un peu les vôtres, après vous avoir déjà examiné vous-même.

— Il est vrai qu'en revenant de France, c'est à qui fulminera le plus contre les Français, peuple de pécheurs et de mécréants, ce qui n'empêche pas les pieux calomniateurs de revenir en masse chaque année dans ce pays de honte et de scandale, pour y prendre ses modes, ses habitudes, ses plaisirs et ses arts, en attendant qu'ils puissent acquérir sa philosophie et sa gaieté.

Il est vrai que quelques-uns de vos hommes les plus célèbres, votre O-Connel par exemple (que j'ai bien souvent admiré) se permettent d'anathématiser la France entière comme irréligieuse, sans réfléchir qu'ils font peut-être plus de tort, aux yeux de l'Europe, à leur réputation de sagesse et de jugement qu'à celle de la France ; car quel est donc, sur la terre, l'homme qui ait le droit de s'écrier, comme pourrait le faire un dieu : je suis infaillible ; je flé-

tris la nation française comme impie; et, pour cette raison, je la déclare indigne de la liberté!

Il est vrai encore que vos Anglais se croiraient perdus s'ils commettaient la moindre infraction au *dimanche*: que les dévots refuseront même de dire à un étranger *le nom d'une orange,* parce que ce serait une œuvre mondaine (éclats de rire); qu'un prêtre zélé censurera publiquement un brasseur qui aura brassé le samedi parce qu'il se trouvera complice de la bière coupable de *travailler* le dimanche (nouveaux éclats de rire); qu'au lieu de se livrer à d'innocents plaisirs, les jeunes filles lisent pieusement les obscènes peintures de la Bible ou parcourent dans les journaux hebdomadaires la longue série des scandales de l'Aristocratie pendant la semaine (on se regarde)....

Mais comptons vos dévots! Voyons! Retranchons d'abord ceux qui ne pratiquent nullement les cérémonies de l'église : que de jeunes fashionables, que de femmes élégantes, que d'Aristocrates parlant beaucoup religion, qui n'entrent jamais dans un temple et ne jettent jamais les yeux sur une Bible, tandis que le Peuple, privé de toute espèce de plaisir pendant la semaine, se précipite, le dimanche, dans les cabarets plus que dans les temples, n'ayant pas d'autre jouissance que de s'enivrer dans ses *public houses!* Et dans ce nombre d'incrédules avoués, que de membres du Parlement, que d'hommes distingués par leur jugement et leur savoir!

Retranchons encore tous ceux qui vont au prône un dimanche et qui n'y vont pas l'autre, qui adorent Dieu à Londres et le Diable à Paris : tous ces demi-croyants sont

des croyants pour rire! Je les appelle des infidèles et des incrédules!

Parmi ceux qui pratiquent rigoureusement toutes les cérémonies religieuses, retranchons encore tous les *tartuffes;* car l'Angleterre, comme la France, n'a-t-elle pas de ces *saints hommes* qui font de religion métier et marchandise, et pour lesquels il est avec le ciel des *accommodements?* N'a-t-elle même pas des prêtres qui battent leurs femmes, des De Lacolonge qui égorgent leurs maîtresses, et des Mingrat qui coupent en morceaux les membres des victimes de leur sacrilège lubricité?

Restent donc les praticiens de bonne foi, et vous n'en avez pas plus que la France; car vos temples ne sont pas plus remplis que nos églises; et dans ce nombre, que de gens forcés et contraints, que d'enfants et de vieilles femmes, que de cuisinières et de laquais, que d'ignorants et d'imbécilles, qui croient uniquement parce qu'on leur a dit de croire, qui croiraient de même tous les prêtres de la terre, ou plutôt qui croient croire, mais qui s'agenouillent et prient machinalement sans conviction et sans guide dans les circonstances importantes! Mon *grand œil* toujours ouvert empêche-t-il ce troupeau de manger l'herbe d'autrui, les boutiquiers de voler leurs acheteurs, les domestiques de voler leurs maîtres ou de calomnier leurs maîtresses, les maris de battre leurs femmes, les femmes de commettre plus d'un genre de vols au préjudice de leurs maris et de leurs enfants?

Je vais plus loin : ne connaissez-vous aucun dévot armateur priant Dieu de lui procurer une bonne cargaison de nègres qui lui fera gagner beaucoup d'argent, aucune

dévote priant Dieu de faire naufrager son époux, comme le brigand napolitain récite des *pater* et des *ave* pour que le bon Dieu envoye quelque riche Milord sous le canon de son fusil, ou comme ce Roi qui, agenouillé devant sa Sainte-Vierge, la suppliait de lui permettre encore *un petit assassinat!* Car en vérité, quand on pense aux abus de la religion, on trouve que son histoire est celle de toutes les extravagances, de tous les crimes et de tous les scélérats qui ont désolé l'Humanité!

Et votre superbe Aristocratie, qui parle avec tant de pruderie de la Religion, celle qui pratique ses cérémonies comme celle qui les dédaigne, a-t-elle vraiment de la Religion, elle qui depuis si longtemps opprime la malheureuse Irlande, elle qui se nourrit de la misère du pauvre peuple d'Angleterre! Non, William, votre Aristocratie n'a pas de Religion, et votre Nation n'en a guère!

— Ha, mon ami, s'écria William, votre amour pour le Peuple ne vous rend-il pas injuste envers la Noblesse anglaise et bien sévère envers la Nation elle-même?

—Injuste! Je serais désolé d'être injuste; car, avant tout, c'est *la justice* que j'aime, envers les aristocrates comme envers les pauvres ouvriers : je vous avouerai même avec grand plaisir (car j'ai toujours du plaisir à voir le bien et de la peine en voyant le mal), je vous avouerai que je connais en Angleterre comme en France beaucoup de nobles familles dont j'honore le caractère, la bienfaisance et la générosité; que je connais également beaucoup de familles bourgeoises ou ouvrières dont j'admire les qualités et les vertus; que je vénère l'humanité et la charité de plusieurs

de vos sectes religieuses; que j'estime et respecte votre Nation; que je l'ai défendue souvent à l'occasion de reproches qu'on lui adresse injustement; et qu'il est dans votre pays beaucoup de choses qui excitent mon admiration : mais ce n'est pas *parce que* vous avez de la Religion, Milord; c'est au contraire, *quoique* vous soyez dévots.

Que dis-je *dévots!* C'est *bigots* et superstitieux que je dois dire! Car cette foule de sectes diverses, ces puériles pratiques auxquelles on met tant d'importance, ne sont-elles pas indignes d'un *peuple d'hommes?*

Et cependant, je l'avoue encore, sans prétendre établir un parallèle entre les deux Nations, les Anglais me paraissent plus *hommes* : je dirais presque qu'ils sont des hommes, entourés de charmants enfants, et que les Français sont d'aimables enfants entourant quelques hommes de génie.

Mais je n'en persiste pas moins à soutenir que votre Nation n'a guère de Religion; et puisque vous m'avez accusé d'injustice, j'ajouterai, pour être complètement juste, que vous n'avez d'autres parfaits croyants que ceux qui sont à Bedlam; car, à vos plus charitables dévots je dirais : « Vous êtes simples dans vos vêtements, vos logements, « vos aliments; bien! Vous êtes bons envers vos femmes, « vos enfants, vos domestiques, vos co-religionnaires; très- « bien! Mais vous êtes riches et il y a des pauvres; vous « avez du superflu, tandis que des millions de vos frères « n'ont ni vêtement, ni pain!... Si vous croyez à Jésus- « Christ, réduisez-vous au nécessaire, étendez le cercle de « vos aumônes, donnez tout votre superflu, et vous aurez

« pour récompense l'ineffable bonheur de plaire à Dieu et « de multiplier à l'infini vos bienfaits en multipliant vos imi- « tateurs!... Mais, sourds à la voix de Jésus-Christ, vous « conservez du superflu! Hé bien alors vous n'êtes *pas* « *chrétiens!* »

— Du reste, William, la Nation la plus religieuse doit être la plus vertueuse et la plus heureuse : hé bien, avec votre Religion ou votre bigoterie et votre Bible, vos tribunaux ont-ils moins de crimes à punir que ceux de vos voisins? Vos enfants ont-ils plus de piété filiale? Vos femmes sont-elles plus sages, vos hommes plus vertueux, votre Peuple plus heureux!

Vous n'oseriez pas le soutenir, William! Par conséquent ne nous parlez plus jamais de la piété des Anglais et de l'irréligion des Français!

—Mais c'est des Icariens que nous devrions parler, toujours parler; et je vous demande pardon, messieurs, d'avoir si longtemps répondu à la provocation de notre ami; et puisqu'il critiquait aussi la Religion d'Icarie, j'aurais dû me borner à lui dire :

« Vous, Milord, qui avez beaucoup voyagé, dans quel « pays avez-vous vu des parents aussi tendres pour leurs « enfants, des enfants aussi respectueux et dévoués pour « leurs parents, des filles aussi sages, des époux aussi fi- « dèles, un gouvernement aussi paternel, des citoyens « aussi libres, si peu de crimes, tant de fraternité, tant de « vertus et tant de bonheur; enfin des prêtres si vénéra- « bles et si vénérés? Dans quel pays avez-vous vu l'homme

« répondre aussi bien aux bienveillantes intentions du « Créateur et faire un aussi bon usage de cette sublime et « et divine RAISON que la Providence lui a donnée comme « un inépuisable trésor de perfection et de félicité? Sous « quelle Religion avez-vous vu un Peuple aussi heureux, « aussi avancé dans la carrière sans limite du perfection- « nement, ayant aussi peu de reproches à faire à la Na- « ture et autant de reconnaissance à lui témoigner pour « ses innombrables bienfaits? Citez-moi une seule Nation « qui sache aussi bien apprécier et admirer les merveilles « de la Création et de l'Univers, aussi bien adorer Dieu « dans ses magnifiques ouvrages, aussi bien reconnaître « sa JUSTICE et sa BONTÉ, aussi bien l'honorer et lui pré- « senter un aussi digne hommage en imitant ce *Père* « *commun* du genre humain dans son AMOUR pour tous ses « enfants?... Avouez-le donc, proclamez-le, mon cher « Milord, la Religion d'Icarie est la plus parfaite de toutes « les Religions!! »

CHAPITRE VII.

FRANCE ET ANGLETERRE.

Analyse de journaux anglais et français pendant six mois; tableau effrayant. Misère du peuple; plaisirs de l'aristocratie. — Discours de la couronne; démenti par les faits. — On conçoit l'Angleterre; aristocratie puissante; mœurs aristocratiques; modération; progrès. — On ne conçoit pas la France : inconséquences et contradictions; héros de Juillet proscrits; Gouvernement attaqué, etc.; Eugène condamné; nombreuses révolutions pour la liberté, et soumission à l'esclavage; provocations aux peuples, et abandon de la Pologne, etc.; servilité, adulation, arcs-de-triomphe; déshonneur. [—] Eugène accuse et défend la France. — Deux Frances : peuple et aristocratie; leurs caractères différents; leurs moyens différents. — Honneur à l'une, mépris à l'autre. — Non, car victime aussi de l'organisation sociale.—Angleterre; gouvernement *représentatif* est mensonge; *peuple* est déception; liberté souvent retirée. — Égalité, point. — Peuple est bien plus avancé en France, aime plus la liberté; c'est pourquoi il est plus opprimé; oppression momentanée. — Angleterre doit ses progrès à la France; l'aristocratie anglaise est la cause de l'oppression de la France. — Les deux peuples doivent s'aider fraternellement.

La République avait reçu, quelques jours auparavant, un paquet de journaux anglais, français et autres, et venait de publier l'analyse statistique de ceux précédemment reçus pendant les derniers six mois.

Quel effroyable tableau, s'écria le grand-père de Valmor! Que d'*incendies* et d'*accidents* arrivés par l'incurie des Gouvernements ! que de *faillites*, que d'ouvriers sans travail et réduits à l'*aumône!* que de procès, de duels et de suicides ! que de vols, d'assassinats, de crimes de tous genres, de condamnations et de supplices ! que d'émeutes, de complots et d'attentats ! que d'atrocités et de massacres en Espagne et à Alger !

Et au milieu du récit de tant de calamités qui pèsent toujours sur les pauvres Peuples et qui remplissent l'âme de douleur, on trouve pour consolation, racontés dans les plus minutieux détails, les fêtes, les plaisirs et les joies de l'Aristocratie !

Je lis un jour, dans un discours prononcé à l'ouverture des chambres, que le Peuple est heureux; que le Gouvernement est sage, estimé, aimé, adoré; et que la satisfaction, la confiance et la paix règnent partout : et le lendemain, je ne puis revenir d'étonnement quand je lis d'affreuses misères, d'épouvantables conspirations, des cris d'alarme, des lois d'intimidation et de terreur.

Je ne vois partout, hors d'Icarie, que contradictions et mensonges, confusion et chaos, oppression et malheurs. Je sais bien que c'est l'inévitable résultat de vos mauvaises organisations sociales : cependant je ne conçois pas vos deux pays, mon cher Eugène et mon cher Milord.

Je conçois encore un peu l'Angleterre, je conçois qu'une aristocratie ancienne, qui a toute la fortune et tout le pouvoir, qui tient le Roi dans sa dépendance, qui condamne au

supplice les Princes, les Reines et les Ministres indociles, et qui est assez adroite pour ménager le Peuple et lui laiser quelque liberté ; je conçois, dis-je, que cette Aristocratie soit difficile à déraciner, surtout quand le pays est aristocratiquement organisé jusque dans ses fondements, quand le Peuple est depuis longtemps habitué à se prosterner devant ses Seigneurs, quand ce Peuple n'est pas journellement tracassé et vexé, quand il est complètement étranger au maniement des armes, et quand le parti populaire fait chaque année quelque conquête qui lui donne quelque satisfaction et qui lui fait prendre patience.

Mais la France !..... Je vois ceux qu'elle a appelés les héros de juillet ou des barricades, proscrits, emprisonnés, condamnés, exilés, jetés dans les fers !... Celui qu'on appelait le *choix du Peuple* n'a-t-il pas été attaqué par les émeutes et les conspirations ! les Electeurs ne choisissent-ils pas des ennemis de la révolution, les Jurés n'ont-ils pas condamné des écrivains populaires !

Concevez-vous, (lui dis-je, en le priant de me pardonner mon interruption) que des jurés ont condamné notre Eugène pour avoir dit, après les mitraillades de juin et deux mois avant celles d'avril, que le *Pouvoir était résolu à mitrailler l'émeute*, comme Galilée a été condamné pour avoir dit que la *terre tourne autour du soleil ?*

Et en regardant plus avant et plus haut, reprit le vieillard, je vois la France passer de la Royauté féodale à la Royauté constitutionnelle, puis à la République, puis tomber dans l'Empire, puis dans la Restauration.

Je la vois se relever en 1830, ébranler le monde entier du bruit de sa gloire civique comme elle l'avait ébranlé précédemment du bruit de sa gloire militaire, et retomber presque aussitôt dans l'état où elle était auparavant.

Je la vois, depuis 47 ans, donner aux autres Peuples l'exemple des révolutions, les provoquer à l'imiter, puis les abandonner quand ses provocations et ses exemples les ont entraînés !

Je la vois faire d'héroïques efforts et d'immenses sacrifices pour conquérir l'Egalité, la posséder même pendant plusieurs années, puis se laisser maîtriser par l'Aristocratie, souffrir qu'elle ne lui donne que 150,000 électeurs pour 33 millions de Français, permettre qu'elle lui ravisse le droit d'association et d'assemblée, la liberté de la presse et même le jury, enfin se prosterner aux pieds d'un maître !

Et s'il lui prenait fantaisie de *faire le lion*, je ne serais pas surpris de voir, quelque jour, dans un de vos journaux, le Président de vos Députés lui dire à genoux :

Et vous leur fîtes, seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur !

Je suis désolé, mon cher Eugène, que ce tableau vous afflige ; mais je ne conçois pas la France, ou plutôt je conçois trop qu'elle se déshonore !

— Ho oui, vous me déchirez l'âme, s'écria Eugène les larmes aux yeux ! vous me faites rougir de honte ! les lâches, les misérables ! ha que je les méprise, que je les déteste, que je voudrais !... mais que dis-je ? quel blasphème !

Non, non, ce n'est pas là la véritable France, ma Patrie, ma Patrie que j'aime toujours et que je chérirai toujours!

Ne vous arrêtez pas à la superficie, et ne vous laissez pas abuser par les apparences, mon vénérable ami!.. Il y a deux Frances, la France démocratique et la France aristocratique: en 1789, en 1792, sous la République, sous le Consulat, sous l'Empire, sous la Restauration, en 1830 et depuis, vous pouvez distinguer ces deux Frances; l'une généreuse, brave, avide de progrès, de justice et de liberté, amie de tous les autres Peuples; l'autre, égoïste, avide de richesses et de pouvoir, peureuse et cruelle... C'est la première qui a fait toutes les révolutions en versant son sang; c'est la seconde qui a fait toutes les contre-révolutions en avançant son argent!

Si le Peuple s'est laissé arracher la victoire, c'est qu'il est trop confiant, trop ardent; si la seconde a pu si souvent escamoter la révolution, c'est qu'elle emploie toujours la ruse et la perfidie, les renégats et les traîtres, et même les bayonnettes étrangères. A la France démocratique estime et respect, honneur et gloire! A la seule France aristocratique...

Encore, non! car les deux Frances n'en font qu'une, divisée par le despotisme qui veut régner, et victime de la confusion et du chaos que produisent les vices de l'organisation sociale et politique! Icarie ne ressemblerait-elle pas encore aujourd'hui à la France, si elle n'avait pas eu le bonheur de posséder Icar? Et la France ne ressemblerait-elle pas actuellement à Icarie, si Napoléon ou si le Prince sorti des barricades avaient eu le cœur et la volonté d'Icar?

—Mais, mon cher Eugène, lui dis-je, si la France est si en arrière et l'Angleterre si en avant, cette différence ne vient-elle pas de la différence de leur caractère, celui de l'une ardent, mais léger et inconstant, celui de l'autre froid mais prudent et persévérant?

—Taisez-vous, mon cher William, taisez-vous! Ne vous vantez pas de votre Gouvernement *Représentatif*, qui n'est que la Représentation de votre Aristocratie; car votre Peuple, plongé dans la plus affreuse misère, n'a pas de véritables Représentants, et le mot *Peuple*, dont vous vous serrez si souvent et si pompeusement, n'est qu'une déception et un mensonge! Ne vous vantez pas de votre liberté pour le Peuple; car cette liberté ne lui sert à rien pour sortir de sa misère, et votre Aristocratie sait bien lui ravir la presse, les associations et les assemblées quand elles commencent à devenir dangereuses, et même le faire sabrer, fusiller et mitrailler par ses soldats mercenaires, quand il ose recourir à l'émeute! Ne vous vantez pas d'être plus avancés que nous; car, sous le rapport de la philosophie, des habitudes et des mœurs, des préjugés aristocratiques et religieux, de l'Egalité surtout, qui est le point capital, votre Peuple anglais est en arrière d'un demi-siècle sur notre Peuple français! Nous sommes plus comprimés, il est vrai; notre Aristocratie est plus oppressive et notre Démocratie plus opprimée; mais pourquoi? c'est parce que notre Peuple et notre jeunesse ont plus de liberté dans l'âme, parce qu'ils sont plus exigeants, parce que nous sommes dans une situation essentiellement révolutionnaire, parce que notre Aristocratie est sur un volcan qui menace chaque jour de

faire éruption pour l'engloutir, parce que le Peuple aurait déjà reconquis tous les droits dont il a été dépouillé si on lui laissait la liberté de la presse et le droit d'association, que l'Aristocratie anglaise ne craint nullement de laisser au Peuple anglais. Nous sommes asservis par une Aristocratie libre : mais notre asservissement n'est que momentané ; mais nous protestons et nous résistons ; mais tôt ou tard les véritables principes triompheront comme ils ont déjà triomphé si souvent ; et nous serons alors en avant de vous d'un demi-siècle !

Et s'il était vrai que vous fussiez en avant, ne le devriez-vous pas à la France, qui vous tient en éveil depuis 1789, qui vous a piqués d'honneur en 1830, et qui vous a procuré votre *réforme* parlementaire, votre seul véritable progrès depuis 150 ans ?

Et s'il était vrai que la France fût en arrière, est-ce bien un Anglais qui pourrait le lui reprocher, quand elle fait, depuis 47 ans, tant d'héroïques efforts et tant de sacrifices pour s'affranchir, quand l'Aristocratie anglaise a soudoyé ou soutient ses ennemis depuis ces 47 ans, et quand cette même Aristocratie se montre l'appui de tous les despotismes naissants ?

Mais gardons-nous bien, mon cher William, de nous accuser mutuellement ! Ne confondons jamais les deux Peuples avec leurs Aristocraties et leurs Gouvernements ! ne confondons même pas dans notre haine les *hommes* et les *institutions* ! Victimes tous les deux de la domination Aristocratique et des vices de l'organisation sociale, Peuple anglais et Peuple français, marchons d'accord et fraternellement pour notre affranchissement et celui des autres Peuples ! et tâchons d'imiter Icarie, pour notre bonheur et celui de l'Humanité !

Ces généreux sentiments d'Eugène firent tant de plaisir au vieil ami d'Icar que plusieurs fois il lui serra la main, et qu'il finit par l'embrasser avec attendrissement.

CHAPITRE VIII.

MARIAGE DE MILORD DÉCIDÉ.

Promenade sur l'eau. — Barques; bords de la rivière; dessinés par ordre de la République. — Ile délicieuse. — Valmor presse Milord d'épouser Dinaïse; généreuses hésitations de Milord et de Dinaïse. — Consentement; conditions de Dinaïse : Milord se déclarera pour la Communauté, etc. — Accident; petite fille tombe dans l'eau; secourue; nage et se sauve seule.

C'ÉTAIT aujourd'hui notre partie sur l'eau, depuis longtemps projetée.

Nous arrivâmes tous, environ trente-six, sur la rive du *Taïr*, et nous montâmes sur un petit bateau ou grande barque qui ne devait contenir que nous; car il y en a de toutes grandeurs, et chaque famille ou chaque réunion peut s'en procurer une en prévenant quelques jours d'avance.

Quelques-unes, les plus petites, marchent à la rame : mais presque toutes sont entraînées par la vapeur ou par diverses autres machines.

Toutes ont des formes charmantes, sont peintes, pavoisées, garnies de tentes élégamment décorées.

Le temps étant superbe, la rivière en était couverte dans toute sa largeur, et présentait le spectacle le plus animé, le plus varié et le plus ravissant.

Nous en avions cependant un autre peut-être plus admirable encore, celui des deux rives et de la campagne des deux côtes, où l'Art disputait à la Nature le prix des embellissements; car c'est la République qui, pour le plaisir de ses promeneurs et de ses voyageurs, fait dessiner la campagne sur le bord des rivières et des routes, comme un riche propriétaire fait ailleurs dessiner son parc ou son jardin.

Mais rien, je crois, n'est comparable aux délices de l'*île fleurie*, où nous débarquâmes après une heure de navigation, et où nous passâmes la journée au milieu des jeux, des chants et des rires.

Tout concourant à nous inspirer des idées de bonheur, nous tînmes un grand conseil sur nos amours et nos futures destinées.

C'était en vain que Valmor, persévérant dans sa victoire sur lui-même et trouvant une ineffable jouissance dans son généreux dévouement, nous pressait tous les jours, Dinaïse et moi, de consentir à son projet d'un triple mariage à la fois, et semblait prendre plaisir à rendre nos sentiments plus vifs : nous ne voulions prendre aucune résolution définitive tant que nous n'aurions pas la preuve que notre union

ne causerait le malheur ni de Valmor ni de *miss Henriet*. Mais deux lettres, que j'avais reçues d'Angleterre la veille, aidèrent Valmor à renouveler ses instances avec plus d'énergie; il nous assura qu'il n'était pas assez misérable pour s'exposer à rendre une femme malheureuse, et qu'il était certain de trouver doublement le bonheur dans son propre ménage et dans la vue de notre félicité; il mit tant de chaleur à nous en convaincre, que nous finîmes par nous laisser persuader; et, la question mise aux voix, il fut unanimement décidé, au milieu des transports de joie, que nos trois mariages seraient célébrés le même jour, dans deux mois.

Dinaïse y mit seulement une condition, qui fut unanimement applaudie, c'est que je me déclarerais partisan de la *Communauté*, et que je consacrerais mon influence et ma fortune à la propager ailleurs : avant qu'elle eût achevé, j'avais déjà répondu qu'avec elle je serais le plus redoutable propagandiste : mais elle ajouta une seconde condition, qui fut accueillie avec les mêmes applaudissements, c'est que je la ramenerais chaque deuxième année à sa mère, à sa famille et à ses amis.

Restait cependant une difficulté : la loi ne permet à une Icarienne d'épouser un étranger que quand il a d'abord obtenu la petite *naturalisation* (qui ne le force pas à renoncer à sa première patrie), et elle n'autorise cette naturalisation qu'en faveur de l'étranger qui a rendu quelque grand *service* à la République : mais le grand-père de Valmor assura que la propagation de la Communauté en Angleterre serait considérée comme l'un des plus grands

services qu'un étranger pût rendre à Icarie, et il se fit fort d'obtenir ma naturalisation.

Nous revenions remplis de joie, et nous étions déjà près d'Icara, lorsqu'un accident subit vint jeter l'effroi parmi nous : une des petites filles, âgée de sept ans, tomba dans l'eau. Deux des jeunes garçons, l'un de dix et l'autre de douze ans, et même Eugène, allaient se précipiter à son secours quand Valmor s'y jeta lui-même, en criant qu'on ne bougeât pas et qu'on n'eût aucune peur. Dinaros s'y jeta presque en même temps, après s'être assuré que le bateau était arrêté et ramené en arrière, et après m'avoir recommandé de prendre la *perche* et la *corde*, et de me tenir prêt à tendre l'une ou l'autre. Puis, au son d'une petite *cloche* placée dans cette prévoyance, toutes les barques voisines accoururent sur la ligne que le corps pouvait parcourir. Mais tous ces secours furent inutiles, et Valmor et Dinaros n'eurent pas même la satisfaction de sauver la petite fille, qu'ils se gardèrent bien de toucher, quand ils la virent reparaître sur l'eau et nager sans crainte et sans danger.

Sa mère la gronda doucement en l'embrassant, et l'on rit même de l'effroi qui s'était peint sur ma figure, parce qu'on n'ignorait pas que l'enfant savait nager, et qu'elle ne courait aucun péril avec un plongeur comme Dinaros et un nageur comme Valmor.

CHAPITRE IX.

FEMMES.

Plaisanterie de Milord avec Eugène touchant les femmes. — Fausse galanterie. — Flatterie. — Vraie galanterie; égards pour toutes les femmes; maris; frères; jeunes gens. — Paris est paradis pour quelques femmes; enfer pour beaucoup d'autres. — Mari doit protéger, diriger et surveiller sa femme. — Femme coquette seulement pour son mari. — Libertés imprudentes et folles. — Tyrannie maritale. — Loi française insolente qui contraint la femme à *obéir*. — Loi anglaise brutale qui permet de *vendre* sa femme. — Pas une femme qu'on ne puisse séduire avec de l'or. — Femmes anglaises. — Prudérie des femmes anglaises. — Femmes icariennes industrielles.

Nous étions réunis et joyeux quand Valmor aperçut Eugène arrivant par le jardin.

« Voulez-vous, dis-je vite aux dames, que je le contrarie pour vous faire rire ! je le mettrai sur le chapitre des femmes, et vous verrez comme il s'échauffe ! — Oui, oui, s'écrièrent Corilla et ses compagnes.

— Ha, voici le *galant* français, m'écriai-je en riant.

— Et voilà le *perfide* anglais, répondit-il en me tendant la main, après avoir gracieusement salué tout le monde.

— Et pourquoi donc *perfide ?*

— Et pourquoi donc *galant ?*

— Quoi, vous n'êtes pas galant !

— Hé non... si...

— Voyons, lequel des deux ?

— Ecoutez ! un jour, une vieille coquette, qui avait mis du rouge, s'étonnait qu'un jeune homme ne lui fît pas compliment sur la fraîcheur de son teint; elle s'indignait ensuite qu'il ne se fût pas précipité pour ramasser le gant qu'elle avait à dessein laissé tomber. « Qu'il est peu galant, dit-elle avec dédain. » Vous voyez donc bien, malin milord, que celui que vous appelez galant français n'est pas galant !

— Ha, c'était vous ! et vous ressemblez donc à messieurs les Icariens, qui se croiraient perdus s'ils adressaient à leurs femmes la plus légère flatterie, et déshonorés s'ils leur parlaient de bagatelles !

— Et pour cela vous prétendez que les Icariens ne sont pas galants ! Ils ont raison, les Icariens ! et si ces dames n'étaient pas là, je dirais...

— Dites toujours... ces dames-vous permettent....

— Je dirais que, quand on a des femmes..... quand on peut dire des vérités...

— Comme vous vous embrouillez, mon pauvre Eugène, en voulant défendre une mauvaise cause !

— Hé bien oui, les Icariens ont raison ! ils ont la bonne, la véritable galanterie, non celle des lèvres et des mots, mais celles des actions... non celle qui convient à la nullité

d'inutiles freluquets et de ridicules coquettes; mais celle qui honore en même temps ceux qui la pratiquent et celles qui l'inspirent... Ils aiment les femmes, les adorent, les idolâtrent...

— Comme vous allez vite !

— Ils les embellissent, les perfectionnent, et ne travaillent en tout et toujours qu'à les rendre heureuses pour recevoir ensuite d'elles tout leur bonheur...

— Comme vous vous enflammez !

— Ce n'est pas par les vaines cajoleries et les puériles adulations qu'on leur adresse, mais par l'éducation qu'on leur donne et par tout ce qu'on fait pour elles dans l'atelier, dans le ménage, partout, que je juge des sentiments qu'on a pour les femmes ; et c'est pourquoi je soutiens et soutiendrai toujours que les Icariens sont galants...

— Libre à vous !... moi je soutiens le contraire !

— Jamais ici l'on ne voit les maris se divertir ensemble dans des clubs ou ailleurs tandis que leurs femmes s'ennuient dans leurs maisons; jamais on ne voit un homme s'emparer de la meilleure place pour en priver une femme qui peut en avoir besoin...

— Mais dans quel pays sauvage avez-vous vu pareille brutalité ?

— Rarement dans mon pays, et souvent dans un autre que milord connaît bien, et qui commence à se corriger... Ici, je vois le frère presque aussi galant pour sa sœur qu'on l'est ailleurs pour sa maîtresse. Je vois plus : je vois ce que j'avais toujours regretté de n'apercevoir nulle part; je vois chacun appliquer ce principe qui renferme toute la morale : *fais à autrui comme tu voudrais qu'il te fît ;* je vois

chacun traiter les femmes des autres familles comme il voudrait que les autres hommes traitassent sa mère ou sa fille, sa femme ou sa sœur. Quelque dépravés que nous soyons dans les autres pays, il n'est personne qui ne soit prêt à risquer sa vie pour défendre l'honneur, je ne dis pas de sa femme et de sa fille, mais de sa mère et de sa sœur ; et cependant combien peu d'entre nous ont du respect et des égards pour les mères et les sœurs des autres ! Et comment les nôtres pourraient-elles être mieux traitées ? De là les soins excessifs pour les jeunes et jolies femmes, mais l'abandon général de la jeunesse pour les femmes âgées, tandis qu'ici les jeunes gens sont respectueux et empressés auprès de toutes les vieilles femmes comme auprès de leurs mères, auprès de toutes les femmes de leur âge comme auprès de leurs sœurs. Oui, monsieur le fashionnable, le peuple Icarien est le plus galant des peuples de la terre ! (Les dames applaudissent.)

— Ces dames sont trop polies pour vous démentir, surtout en présence de ces messieurs : cependant ne dit-on pas que c'est à Paris qu'est le *paradis des femmes ?*

— Oui, c'est à Paris, c'est en France qu'il devrait être ! mais aujourd'hui, si Paris est un paradis pour quelques jeunes et jolies favorites de la fortune et de l'Aristocratie (encore quel paradis !), pour combien de malheureuses femmes du Peuple n'est-il pas un enfer, tandis qu'ici, chéries et protégées dans leur Printemps et leur Eté, chéries et respectées dans leur Automne et leur Hiver, toujours tranquilles et heureuses, les Icariennes, toutes les Ica-

riennes trouvent toujours le paradis dans leur pays!... (Nouveaux applaudissements des dames.)

— Ces dames n'oseront pas l'avouer; mais vous, ne trouvez-vous pas que messieurs les Icariens sont un peu égoïstes et *jaloux*, eux qui ne veulent pas que leurs femmes sortent sans eux pour aller au spectacle ou dans le monde?

— Oui, ce serait de la tyrannie s'ils cherchaient le plaisir sans leurs femmes : mais puisqu'ils ne sortent jamais eux-mêmes pour se distraire sans être accompagnés par elles, puisqu'ils n'ont aucun plaisir séparé, puisqu'ils partagent avec elles toutes leurs jouissances et mettent leur bonheur à les rendre heureuses, ils ont cent fois raison : le mari qui expose sa femme à trouver du plaisir avec un autre homme n'est pas son protecteur et son ami, mais un infidèle et presque son ennemi, s'il n'est pas un insensé... m'entendez-vous?

— Vous les approuvez donc lorsqu'ils exigent que leurs femmes réservent leur plus élégante parure pour leur tête-à-tête?

— Ho, certainement! puisque l'éducation habitue les femmes à se trouver heureuses en n'ayant de coquetterie que pour leurs maris, je leur en fais mon compliment bien sincère, aux unes comme aux autres, parce que cette conduite me paraît la quintessence de la raison... Et si je ne craignais pas de vous humilier devant ces dames, je vous dirais que... ce sont les Icariens qui..... (à l'oreille), qui connaissent le mieux l'amour et ses célestes délices.

— Oh, ne craignez pas de m'humilier!..... parlez tout haut, galant français, qui me paraissez égoïste et *jaloux* comme eux! Pour moi, j'aurai ma femme à l'anglaise ou plutôt à la parisienne.

— Quoi, vous laisserez embrasser votre femme dans ce qu'on appelle les *jeux innocents!*

— Et pourquoi pas? quel mal cela pourra-t-il me faire de vous prier de la conduire au bois de Boulogne dans ma voiture, quand je ne pourrai pas l'y accompagner moi-même?... n'est-ce pas là le chef-d'œuvre de la civilisation? oui, mon cher ami, vous serez mon suppléant et son cavalier; vous valserez au bal avec elle; vous courrez un galop avec elle; vous l'embrasserez innocemment dans les jeux innocents; vous la défendrez contre les galants qui voudraient l'importuner de leurs galanteries; vous la conserverez pour moi comme vous feriez pour vous; vous lui ferez grand plaisir, ainsi qu'à moi qui ne désire que son bonheur... Et quel danger tout cela peut-il avoir pour elle avec vous, avec vous mon meilleur ami?

— Quel danger... quel danger?... Pour elle... aucun, certainement... bien sûr... elle inspirerait tant de respect... Mais si le contact du soleil embrâsait tout autour de lui...

— Hé bien, vous iriez vous jeter à l'eau pour éteindre l'incendie...

— Vous voulez faire rire ces dames (qui riaient en effet beaucoup); mais plaisanterie à part, répondez! si l'éclat du soleil...

— Ha, vous êtes un flatteur, et je ne laisserai plus ma femme avec vous!... Mais, au reste, pourquoi pas? voyez comme elle est rouge de colère contre vos flatteries!

— Je sais bien que toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire, et je connais des gens qui s'en vengent rudement ; mais je connais des âmes plus généreuses, et j'espère le pardon de ma témérité... D'ailleurs je suis bien bête de répondre à toutes vos mauvaises plaisanteries !... Votre femme serait plus sage que vous ; et si l'anglais avait la folie de vouloir, l'Icarienne aurait la sagesse de ne pas permettre :

— Ne pas *permettre !* est-ce que je ne serai pas le maître ? est-ce que la loi des galants français eux-mêmes n'ordonne pas formellement à la femme D'OBÉIR à son mari (Toutes les dames se récrient) ?

—C'est vrai, de même que la loi des sages anglais permet au mari de conduire sa femme, une *corde au cou*, au marché des bestiaux, et de la *vendre* à l'encan comme une mauvaise brebis, sur l'enchère de *six sous !* (Ho, quelle horreur ! quelle horreur ! entend-on de tous côtés.)

— Mais notre loi vient des temps barbares, tandis que la vôtre vient de prendre naissance au siècle de la civilisation et des lumières !

— Elle n'en est pas moins une loi insolente, faite par un despote qui voulait imposer aux femmes l'obéissance au despotisme conjugal, afin de préparer l'obéissance des maris au despotisme impérial !

— Vous voulez peut-être, monsieur le galant, que ce soit le mari qui *obéisse* à la femme ?...

— Non ; monsieur le plaisant, je vous trouverais ridicule alors, et je suis sûr que votre femme est trop raisonnable

et connaît trop bien son véritable intérêt pour désirer que son mari se ridiculise, mais je voudrais que la loi proclamât, comme en Icarie, l'*Egalité entre les époux*, en rendant seulement la voix du mari prépondérante, et en faisant d'ailleurs tout ce que la loi fait ici pour que les époux soient toujours d'accord et heureux.

— Mais votre loi d'obéissance n'est-elle pas nécessaire dans un pays où l'un des plus grands seigneurs disait, à la Reine elle-même, qu'il n'y avait pas une seule femme qu'on ne pût séduire avec de l'or ?

— Et vous croyez cette calomnie, répétée par vos belles *Ladies*, qui se disent plus sages parce qu'elles poussent la pruderie jusqu'à rougir si l'on commet l'horrible indécence de prononcer devant elles les mots les plus indifférents (1) ! Et puis, dites donc à tous vos milords d'apporter ici toutes leurs guinées pour séduire une seule Icarienne !

— Oui, mais la France n'est pas l'Icarie !

— Hélas, je le sais bien ! et c'est là ce qui me fait enrager, de voir une mauvaise organisation sociale rendre tant de françaises si malheureuses ! et c'est pour elles surtout que je désire ardemment la République et la Communauté, qui leur donneraient à toutes autant de bonheur qu'en ont les heureuses femmes d'Icarie !

(1) Il serait indécent de prononcer les mots *chemise, cuisse de poulet* devant une dame anglaise.

CHAPITRE X.

RELATIONS ÉTRANGÈRES. — PROJET D'ASSOCIATION COMMUNITAIRE.

Discussions entre les voyageurs étrangers sur la Communauté.[—]Fraternité des Icariens avec les peuples étrangers. — Icarie ne cherche pas d'abord à précipiter les révolutions extérieures. — Pas de conquêtes. — Alliances. — Congrès. — Maintenant Icarie veut aider à l'établissement de la Communauté.

Tous les jours les étrangers, dînant ensemble dans leur hôtel, se communiquaient ce qu'ils apprenaient sur Icarie, et discutaient la question de savoir si le système dont ils voyaient les merveilleux résultats était applicable dans leurs pays respectifs. Unanimes dans leur admiration, ils étaient loin d'être d'accord sur la possibilité et les moyens d'application, et souvent la contradiction s'échauffait jusqu'à dégénérer en dispute.

Beaucoup disaient : « Sans doute la Communauté de « biens, organisée comme nous la voyons ici, est la plus « parfaite de toutes les organisations sociales, et quelque

« jour elle fera le bonheur du monde entier : personne ne « la désire plus vivement que moi, et je lui donnerais ma « voix dès aujourd'hui si les autres voulaient aussi lui donner « la leur : *mais* nous ne sommes pas assez vertueux, et « nos enfants seuls auront le bonheur d'en jouir. — Moi « aussi, disait un autre, je lui consacrerais ma fortune et « ma vie : *mais*... » Ce vilain MAIS revenait éternellement.

Eugène, qui chaque jour rompait des lances en faveur de la Communauté, et que son ardeur à la prêcher avait fait surnommer l'*Icarimane*, eut l'idée de réunir, dans une salle où l'on pourrait discuter et voter, tous les étrangers qui se trouvaient alors à Icara. « Vous verrez, me dit-il, « que, si nous pouvons les faire voter, presque tous les « MAIS se changeront en OUI, et peut-être pourrons-nous « arriver à quelque résultat utile; car il est honteux que la « Communauté fasse depuis si longtemps le bonheur d'Ica- « rie, et que les étrangers n'aient rien fait pour la propager « dans leur pays. Soyons les premiers à donner l'exemple ! « Agissons ! »

Nous communiquâmes son idée à quelques-uns des principaux étrangers, notamment à un vieux et vénérable missionnaire écossais appelé *le père Francis*, qui avait une grande réputation de sagesse, et qui approuva le projet d'Eugène, en nous engageant à nous procurer d'abord l'appui de quelques Icariens influents.

Nous en parlâmes le soir même au grand-père de Valmor, qui nous embrassa presque de joie, et qui, à cette oc-

casiou, nous exposa les relations d'Icarie avec les Peuples *étrangers*.

RELATIONS EXTÉRIEURES.

Après avoir proclamé le principe de la *fraternité* entre Icarie et tous les autres Peuples, nous dit le vieillard, Icar et la République n'ont rejeté aucune des conséquences de ce principe : jamais ils n'ont rien fait qui pût blesser un Peuple étranger; jamais ils n'ont refusé un service demandé qu'ils pouvaient rendre; et plus on leur devait de reconnaissance moins ils faisaient sentir leur supériorité.

Mais le grand principe d'Icar était aussi de se mêler le moins possible des affaires de nos voisins, de les laisser à eux-mêmes, de ne rien faire pour accélérer chez eux l'établissement de la Communauté, convaincu qu'Icarie était le pays où l'essai pouvait le mieux réussir au profit de toutes les Nations, et craignant que de mauvaises tentatives dans d'autres pays ne compromissent l'expérience icarienne.

L'une des plus vives recommandations d'Icar a donc été de nous occuper exclusivement de nos propres affaires jusqu'à ce que la Communauté fût parfaitement organisée chez nous.

Loin de pousser nos voisins à précipiter leur marche progressive, nous avons usé de notre influence pour engager leurs chefs à modérer leur ardeur.

Et notre influence était grande; car nous n'avons jamais eu la pensée d'une *conquête*; nous n'avons pas même voulu accepter la réunion d'un petit Peuple enclavé dans nos frontières naturelles, qui s'offrait à nous; et ce n'est

qu'après ses vives instances, répétées pendant plusieurs années, et avec le consentement spontané de nos autres voisins, que nous avons accompli ses vœux, en déclarant que nous ne consentirions à aucune autre adjonction.

Nous nous sommes contentés d'*alliances* étroites, de relations amicales et fraternelles, d'échanges commerciaux, de bons offices de tous genres, et d'un *Congrès annuel* pour faciliter nos opérations communes, surtout relativement à nos *Colonies*.

Mais aujourd'hui nous sommes assez forts pour appliquer plus largement notre principe de fraternité, et je ne doute pas que tous mes concitoyens ne soient disposés à faciliter partout l'établissement de la Communauté. C'est dans ce but que nous avons pris récemment plusieurs mesures pour attirer les étrangers chez nous; c'est aussi dans ce but que Valmor vient de proposer, dans son assemblée populaire, d'agrandir l'hôtel destiné à les recevoir.

Mais il faut que les étrangers s'aident eux-mêmes; et je vois avec grand plaisir l'idée de notre jeune ami Eugène, comme j'ai vu avec grand plaisir l'arrivée de Milord.

Réunissez-vous, discutez, discutez, et même associez-vous si vous pouvez! oui, tâchez d'organiser une grande *association* d'étrangers de tous les pays en faveur de la Communauté; et si vous y parvenez, je vous garantis l'appui d'Icarie : je ne négligerai rien, du moins, pour vous le procurer.

Entendez-vous donc avec vos compagnons, pour qu'ils

veuillent se réunir et délibérer sur vos projets ; moi je me charge de vous obtenir une salle pour vos réunions.

Ces paroles si bienveillantes et ces promesses si flatteuses de la part d'un ancien ami d'Icar, vénéré dans Icara et dans toute l'Icarie (car nous apercevions chaque jour de nouvelles preuves de la vénération qu'inspirait le grand-père de Valmor), donnèrent tant d'espérances à Eugène et lui firent tant de plaisir que nous crûmes qu'il allait en perdre la tête.

CHAPITRE XI.

PREMIÈRE DÉLIBÉRATION SUR LE PROJET D'ASSOCIATION.

Admiration pour la Communauté. — Objections sur la possibilité d'application. — Vote: tous désirent la Communauté. — Ajournement sur la question d'applicabilité. [—] Dinaros consent à faire un *cours* sur l'histoire de l'établissement de la Communauté en Icarie.

Communiqué par notre vénérable ami, notre projet avait été accueilli avec tant d'intérêt qu'on nous avait accordé l'une des plus grandes salles d'assemblée populaire, et qu'un grand nombre d'Icariens marquants, députés et autres, avaient promis d'assister à notre réunion.

Cette singulière séance, annoncée depuis plusieurs jours par le journal national avec les expressions les plus vives d'approbation et de sympathie, vient d'avoir lieu.

Après avoir exposé l'objet de la réunion et manifesté

l'intérêt qu'elle inspirait à la République, le Président ouvrit la discussion.

Tous les orateurs exprimèrent leur admiration et leur enthousiasme pour l'organisation de la Société en Icarie: néanmoins on entendait une foule d'objections, de *mais* et de *si;* et la conférence se prolongeait sans conclusion et sans résultat lorsque Eugène, qui avait voulu laisser parler les autres, demanda la parole et prononça ce peu de mots :

« Nous connaissons tous Icarie, et nous n'avons pas be-
« soin de longs discours pour apprécier son organisation : je
« demande donc que l'on consulte d'abord l'Assemblée sur
« cette question : *Désirez-vous l'organisation d'Icarie*
« *pour votre propre pays?* Nous verrons ensuite! »

L'Assemblée ayant approuvé cette proposition, avec la modification que les étrangers arrivés depuis plus de dix jours seraient seuls admis à voter, la question fut posée et résolue par assis et levés.

Nous espérions une majorité des quatre cinquièmes : jugez de notre étonnement quand nous vîmes l'Assemblée se lever comme un seul homme en faveur du système icarien!

La joie fut si grande et si bruyante que le Président crut convenable de suspendre un moment la séance. Il semblait que la réunion venait de décider des destins de l'univers, tant les hommes s'exagèrent leur importance et leur pouvoir dès qu'ils sont réunis! « Si tous mes compa-
« triotes connaissaient Icarie comme nous, s'écriait au
« milieu d'un groupe Eugène hors de lui, et s'ils étaient

« assemblés comme nous, la France entière, j'en suis sûr,
« répondrait comme nous qu'elle désire la Communauté. »

Chacun donnait la même assurance pour son pays. « Si le
« Genre Humain était réuni tout entier dans cette salle,
« s'écria une voix qui dominait les autres, il voudrait avoir
« l'organisation d'Icarie! » — « Et il l'aura tôt ou tard,
« ajouta une autre voix de Stentor !! »

Un quart d'heure après, le Président ouvrit la séance, proposa cette question *le système est-il praticable?* et demanda si quelqu'un voulait parler contre.

Nous nous attendions bien à rencontrer des opposants sur cette question de praticabilité : mais nous fûmes étonnés du grand nombre qui se levèrent pour motiver leur opposition; et comme ils étaient trop nombreux pour que le débat pût se terminer dans la séance, la discussion fut renvoyée à un autre jour; et l'on choisit une Commission chargée de faire un rapport.

Nous avions remporté déjà une grande victoire en obtenant cette déclaration solennelle que les *étrangers réunis en Icarie désiraient la Communauté pour leurs propres pays*, et nous espérions convertir beaucoup d'opposants en leur démontrant qu'elle n'est pas plus impraticable ailleurs qu'en Icarie.

Mais notre espérance s'accrut bien davantage quand, sur le conseil et l'invention du grand-père de Valmor, Dinaros eût consenti à venir discuter lui-même la question avec nous tous, en consacrant cinq ou six séances à cet objet important.

D'après le programme qu'il vient de rédiger pour nous, Dinaros va nous expliquer : l'histoire d'Icarie avant sa révolution de 1782; les vices de son ancienne organisation sociale; les vices de son organisation politique; sa révolution de 1782; le régime transitoire et préparatoire qui dura plus

de 30 années après l'adoption du principe de la Communauté et avant son application complète ; enfin l'établissement définitif de la Communauté. — Il s'engage à répondre *à toutes* les *objections* contre l'Égalité et la Communauté ; à nous faire connaître *l'opinion de tous les Philosophes* anciens et modernes de tous les pays ; à nous exposer non-seulement les *progrès de la Démocratie* sur la terre mais encore *ceux de l'Industrie humaine* et son incalculable puissance aujourd'hui ; enfin à nous dévoiler *l'Avenir de l'Humanité*, dont le caractère essentiel est une *perfectibilité* à laquelle il est presque impossible d'assigner des limites.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

Deuxième Partie.

CHAPITRE XII.

HISTOIRE D'ICARIE.

Conquête du pays en 1300. — Partage. — Roi. — Aristocratie. — Esclavage du peuple. — Guerre entre les rois, les nobles et les prêtres. — Ils s'oppriment tour à tour. — Régicides. — Mauvais rois. — Mauvais pontifes. — Affranchissement du peuple. — Bourgeoisie. — Insurrections et conquêtes populaires. — Nombreuses révolutions. — Révolution en 1772; Corug détrôné. — Dernière révolution en 1782, le 14 juin; Cloramide et Lixdox détrônés. — Icar, dictateur, entreprend une réforme radicale.

L'OFFRE généreuse de Dinaros avait été acceptée avec enthousiasme par la masse des étrangers réunis dans leur hôtel, et une députation nombreuse avait été envoyée pour lui exprimer leur reconnaissance.

Des applaudissements unanimes lui renouvelèrent cette expression quand il parut dans la grande salle du cours d'histoire.

Mon projet, dit-il, n'est pas de vous exposer en détail les événements de l'histoire d'Icarie : mon but est seulement de vous faire connaître comment la Communauté s'est

établie parmi nous, les obstacles qu'elle a vaincus, et les moyens employés pour les surmonter.

Je crois nécessaire cependant de commencer par vous donner rapidement une idée de notre histoire nationale et de notre organisation à l'époque de notre immortelle révolution.

Il y a plus de quatre cents ans, des Peuples féroces firent la conquête de notre pays et s'y établirent. La lutte dura plus d'un demi-siècle, pendant lequel les conquérants détruisirent presque toutes les villes, massacrèrent la plus grande partie des habitants et réduisirent le reste en *esclavage*.

Les vainqueurs se partagèrent toutes les terres et les esclaves, avec tout ce que ceux-ci possédaient, et formèrent une Nation de *maîtres*, de *propriétaires* et d'*aristocrates*.

Si cette Aristocratie de nobles et de prêtres avait toujours été unie, l'esclavage du Peuple se serait perpétué de générations en générations : mais ces barbares, aussi ignorants que féroces, établirent entre eux l'*inégalité* de fortune et de pouvoir, et se donnèrent un Roi héréditaire avec un souverain Pontife électif, et la guerre fut perpétuelle entre eux.

Les Rois se liguèrent tantôt avec les Prêtres contre les Nobles, et tantôt avec les Nobles contre les Prêtres ou avec une partie de la Noblesse contre l'autre, tandis que les Nobles et es Prêtres se liguèrent quelquefois contre les Rois.

Tous les moyens leur étaient bons, non-seulement la force, la guerre ouverte, le massacre, le pillage et les confiscations, mais encore les conspirations, les empoisonnements, les assassinats et le vol.

Souvent les Rois opprimèrent l'Aristocratie, firent pendre, brûler ou décapiter les Aristocrates, et dépouillèrent les Nobles pour enrichir les Prêtres ou les Prêtres pour enrichir les Nobles.

Souvent aussi les Aristocrates et les Prêtres opprimèrent les Rois, les déposèrent, les enfermèrent dans des monastères ou des prisons, les assassinèrent ou même les firent décapiter sur l'échafaud.

Dans la longue liste des Rois et des Reines héréditaires (car les femmes héritaient aussi de la couronne), on en trouve un grand nombre qui n'étaient que des *enfants* quand ils montèrent sur le trône; beaucoup d'autres qui furent toujours dans un état d'*imbécillité* ou de *folie;* beaucoup d'autres qui furent libertins, débauchés et remplis de tous les *vices;* beaucoup d'autres qui furent méchants, sanguinaires, coupables de tous les *crimes;* trois ou quatre seulement capables et dignes de régner.

Aussi beaucoup d'entre eux moururent déposés, dégradés et emprisonnés ou bannis, ou périrent par la main d'un meurtrier ou du bourreau.

Dans la longue liste des souverains Pontifes, on ne trouve ni guère plus de vertu, ni guère moins de morts violentes, tandis que les Prêtres et les Nobles ne valaient pas mieux que leurs chefs.

Ici l'orateur cita beaucoup de Rois et de Pontifes qui se

signalèrent par leurs crimes ou qui périrent par la violence.

Mais tandis que l'Aristocratie se déchirait elle-même en présence du Peuple, celui-ci profitait des divisions de ses oppresseurs. Les Rois, d'abord, affranchirent leurs esclaves pour obtenir d'eux un meilleur appui contre l'Aristocratie, et l'Aristocratie affranchit aussi les siens pour obtenir leur secours contre les Rois.

Insensiblement affranchi, le Peuple acquit le droit de travailler pour son compte, d'exercer une industrie, de faire le commerce, de posséder des terres et de la fortune : quelques-uns s'enrichirent et formèrent la *Bourgeoisie ;* mais la masse resta misérable.

Alors le Peuple, devenu plus fort et plus éclairé, mais toujours malheureux, tenta d'améliorer son sort et de conquérir sa liberté : alors les conspirations, les révoltes et les violences populaires vinrent s'ajouter à celles de l'Aristocratie; et, dans ses résistances à l'oppression, le Peuple était excité, soudoyé, guidé, presque toujours par quelques-uns des plus puissants Aristocrates, souvent par quelque ambitieux membre de la famille Royale.

On vit quelquefois le Peuple, momentanément victorieux, se venger sur l'Aristocratie par le massacre, l'incendie, le vol et le pillage.

Mais les insurrections populaires, impuissantes contre la force et la ruse d'un pouvoir organisé, furent presque

toujours étouffées dans le sang du Peuple ! Et l'histoire d'Icarie ne présente pour ainsi dire qu'une chaîne non interrompue d'oppression et de révolte, de guerres civiles et de carnage.

Cependant, le Peuple conquit le droit de s'organiser en *communes*, et d'élire des *représentants* soit dans les États-Provinciaux soit dans les États-Généraux; et ces importantes conquêtes lui donnèrent le moyen d'en faire d'autres.

Après avoir passé par vingt révolutions plus ou moins sanglantes; après avoir essayé toutes les formes de gouvernement (Aristocratie, Théocratie, Royauté absolue, Royauté constitutionnelle, République, Démocratie, et Dictature); après avoir été trahis par des Dictateurs comme par des Rois ; après avoir élevé sur le trône plusieurs dynasties nouvelles et subi plusieurs restaurations; après avoir détrôné leur vieux tyran Corug en 1772, et leurs derniers tyrans Lixdox et Cloramide en 1782, les Icariens eurent enfin le bonheur de trouver un Dictateur qui VOULUT sincèrement leur liberté et leur prospérité.

L'immortel Icar, convaincu que la cause de tant de de révolutions était non-seulement dans les vices de l'*organisation politique,* mais encore dans ceux de l'*organisation sociale,* entreprit courageusement la *Réforme radicale* de cette double organisation (qui dans la réalité n'en est qu'une), et lui substitua celle qui fait notre bonheur aujourd'hui.

Vous voyez que l'histoire d'Icarie, jusqu'à l'apparition d'Icar, est, à-peu-près, l'histoire de tous les Peuples.

Demain, vous verrez que notre *organisation sociale* était alors aussi vicieuse et présentait autant d'obstacles que celle de vos propres patries, et que la même maladie peut être guérie chez vous par l'application du remède qui nous a si complètement réussi.

De nouveaux applaudissements saluèrent l'habile orateur (dont je n'ai rapporté le discours qu'en substance), et l'assemblée se sépara en gémissant sur l'oppression et le malheur du Genre humain.

CHAPITRE XIII.

VICES DE L'ANCIENNE ORGANISATION SOCIALE.

Ancienne organisation doit nécessairement être vicieuse. [—] INÉGALITÉ. — PROPRIÉTÉ. — Propriétaires ont été conquérants. — Substitutions; majorats; droit d'aînesse; acquisitions illimitées. — Fortune seule donne le pouvoir et la considération. — 25,000 riches; 25 millions de pauvres; opulence et misère. — Mendicité; mort de faim; désespoir; suicide; meurtre des enfants. — Remèdes insuffisants. — MONNAIE. — Inégalité, propriété et monnaie, cause première de tous les maux. — Injustice; inhumanité; cupidité; avarice; oisiveté; luxe; jeu; débauche; séduction; corruption; oppression; hypocrisie. — Excitation au vol. — Vols de tous genres. — Crimes de toute nature. — Procès. — Prostitution. — Dots. — Mauvais mariages. — Adultères. — Célibats. — Concubinage. — Infanticides. — Maisons de prostitution. — Livres obscènes. — Chasse. — Jeu. — Luxe. — Mode. — Galanterie. — Plaisirs publics. — Cabarets. — Suicides. — Duels. — État matériel du pays déplorable. — Villes; maisons; chemins. — Accidents sur les routes et dans les rues. — Millions de bras oisifs. — Agriculture négligée. — Un tiers du pays inculte. — Désordre dans l'industrie. — Crises commerciales. — Machines.

Vous nous voyez si heureux aujourd'hui, dit Dinaros, vous trouvez nos institutions si sages et si parfaites, que vous

aurez peine à croire combien était remplie de vices notre ancienne *organisation sociale*.

Et cependant, comment n'aurait-elle pas été *vicieuse* cette organisation sociale, puisqu'elle était l'ŒUVRE, non d'un seul homme et d'une seule assemblée créant un plan complet et coordonné, mais du temps et des générations successives ajoutant pièce à pièce ; non de la méditation et de la discussion, mais du hasard ou de l'essai ; non de l'expérience et de la sagesse, mais de l'ignorance et de la barbarie ; non de la vertu et de la volonté de faire le bonheur du Peuple, mais du vice, de la violence, de la conquête et de la volonté d'opprimer !

On peut dire même qu'il n'y avait pas de véritable *Société*, ni de véritables *associés*, si ce n'est dans l'Aristocratie, et que la masse n'était qu'un troupeau de vaincus, d'opprimés et d'esclaves, exploités par une petite Société de conquérants et de maîtres.

Les progrès de la civilisation et des lumières, et de nombreuses révolutions, avaient sans doute corrigé beaucoup de vices primitifs ; mais il restait encore une innombrable quantité d'injustices, d'abus, de préjugés, d'erreurs et de misères, quand Icar, notre glorieux Icar, entreprit une *réforme radicale*, en 1782.

Veuillez donc m'écouter avec attention; car tous les Pays sont organisés de même à-peu-près, et par conséquent c'est l'histoire de l'organisation de *toutes vos prétendues Sociétés* que je vais faire en vous présentant celle de l'ancienne

organisation d'Icarie, bien que chacune d'elles en particulier ne réunisse pas l'ensemble de tous les vices que je vais énumérer.

Quelque hideux que soit ce tableau, je vous exposerai franchement la vérité toute entière, parce que, quand une maladie menace l'existence, ce n'est pas en détournant la tête, en fermant les yeux, ou en niant le danger, qu'on peut parvenir à sauver le malade, mais au contraire en sondant courageusement la plaie pour découvrir toute la gravité du mal, et en en recherchant la cause afin de pouvoir appliquer le remède qui convient.

Si ces vices, que je dois vous exposer dans toute leur laideur, excitent en vous quelque mouvement de colère, gardez-vous de confondre les *hommes* et les *institutions* ! Détestez, si vous voulez, les défauts, les erreurs, les préjugés, les abus et les excès qui causent les malheurs de l'Humanité ; mais indulgence et justice pour nos anciens Organisateurs, dont beaucoup n'ont péché que par inexpérience, tout en voulant le bonheur de leurs semblables, croyant utiles les institutions qu'ils adoptaient, et ne se doutant nullement du mal qui devait en résulter ! Ne vous irritez pas même contre les Conquérants, parce que leurs violences et leurs usurpations étaient l'effet presque inévitable de leur éducation ou plutôt de leurs mœurs, c'est-à-dire de l'ignorance et de la barbarie de leur temps ! Je ne vais vous montrer notre détresse d'il y a 50 ans que pour la comparer à notre prospérité présente, et pour vous convaincre tous qu'aucun de vous ne doit désespérer du bonheur de sa propre Patrie... Je commence.

Le premier vice fondamental, générateur de tous les autres, c'était l'*inégalité de fortune et de bonheur*.

Je n'examine pas ici si c'était une *injustice* : je constate seulement le fait et les conséquences; je me borne à remarquer qu'il divisait les Icariens en deux Peuples, des *riches* et des *pauvres*, des heureux et des misérables, des oppresseurs et des opprimés, et qu'il établissait entre ces deux Peuples la jalousie, l'envie, la haine et une guerre continuelle.

Un autre vice fondamental, c'était le *droit de Propriété*, qu'une loi romaine définissait *le droit d'user et d'*ABUSER des biens créés par la Nature.

Dans le principe, les Conquérants ou l'Aristocratie avaient conquis, c'est-à-dire *usurpé et volé*, toutes les terres et même tous les objets mobiliers, et se les étaient partagés inégalement, en sorte que tous étaient extrêmement riches et beaucoup excessivement opulents.

Dès cette époque, ces Conquérants, voulant rendre leur *Propriété* ou leur conquête inviolable et sacrée, avaient fait des lois pour déclarer que toute atteinte de la part de leurs esclaves ou du Peuple serait un *vol*, un *crime*, et le plus *infâme* de tous les crimes, digne de mort ou de galères et d'infamie.

Pour perpétuer les terres dans leurs familles, ils avaient établi la loi des *substitutions* ou des *majorats*, et celle du *droit d'aînesse*, qui défendaient aux nobles de vendre leurs Propriétés et qui donnaient à l'aîné de la famille la succession du père et souvent celle de plusieurs autres parents, en sorte que l'Aristocratie devait *concentrer éternellement*

toute la fortune entre ses mains, et *réduire éternellement le Peuple à la misère*.

Les substitutions et le droit d'aînesse avaient ensuite été abolis, et toutes les Propriétés pouvaient être aliénées; mais chacun conservait toujours le *droit illimité d'acquérir* et d'amasser tant qu'il pouvait, soit par le privilége de sa naissance, soit de toute autre manière, en sorte que l'Aristocratie et quelques riches bourgeois possédaient toujours exclusivement les richesses.

Les Aristocrates, qui seuls faisaient les lois, et qui les faisaient toujours dans leur intérêt exclusif, avaient établi que la Propriété donnerait seule *le pouvoir, la considération et le respect*, quand même le riche serait souillé de vices et de crimes, et que le pauvre le plus laborieux et le plus vertueux n'obtiendrait que du dédain, de l'humiliation et du mépris.

A l'époque de la révolution, les 25 millions d'individus qui formaient la population d'Icarie se composaient d'environ 25,000 *riches*, de 150,000 *aisés*, et de 24,825,000 *pauvres*. Les 25,000 riches avaient plus de fortune que les 24,975,000 formant le reste de la Nation; ils avaient presque *tout*, les 150,000 aisés avaient *peu*, les 24,825,000 pauvres n'avaient *rien*, si ce n'est leurs bras pour gagner du pain; et l'on aurait pu citer tel Aristocrate qui possédait assez pour faire le bonheur de deux ou trois cent mille malheureux.

Ces 25,000 riches vivaient dans l'abondance, dans les

plaisirs et dans tous les raffinements du luxe, tandis que le Peuple manquait du nécessaire.

Cette Aristocratie n'était pas seulement *oisive* et *inutile*, elle était encore *nuisible*, soit en employant à nourrir des chevaux et des chiens de luxe les produits de la terre destinés par la Nature à nourrir l'homme, soit en condamnant à la stérilité des immensités de jardins, de gazons, de parcs, de terres et de marais, consacrés aux plaisirs de la chasse et de la promenade : on voyait même quelques-uns de ces Aristocrates laisser incultes des terres immenses, sans en tirer ni profit ni plaisir, et sans donner du pain à des milliers de malheureux mourants de faim.

Cette Aristocratie nuisait encore à la Société en lui enlevant un nombre immense de *domestiques* et *d'ouvriers de luxe*, exclusivement consacrés à ses plaisirs.

On pouvait même dire que le Peuple tout entier (qu'elle avait appelé son esclave et sa propriété) était encore son *esclave* sans en avoir le titre, puisque ce Peuple travaillait constamment pour elle et qu'elle ne travaillait jamais pour lui.

Ce Peuple d'anciens esclaves avait été affranchi : mais son affranchissement n'était encore qu'un mot ; sa liberté n'était que partielle et imparfaite ; il n'avait que la liberté civile, pour quelques objets particuliers, sans aucune liberté politique ; et par conséquent sa prétendue liberté n'était toujours qu'un *esclavage réel*, mais modifié et différent, comme l'esclavage n'était pas le même à Sparte et à Athènes. Chaque famille du Peuple n'était plus l'esclave et la

propriété de tel ou tel Aristocrate, et ceux-ci ne se partageaient plus toutes les familles du Peuple pour les posséder individuellement, mais *le Peuple entier* restait l'ESCLAVE et la propriété de l'*Aristocratie entière*, et celle-ci possédait toujours le Peuple et l'exploitait toujours, mais collectivement, indivisément, sous un autre titre et à des conditions différentes, le laissant maître de travailler pour son propre compte, en lui laissant la charge de se nourrir, vêtir et loger avec son salaire, en continuant à disposer de sa personne pour la guerre, et en l'assujétissant toujours à toutes ses lois et par conséquent à tous ses caprices.

Le Peuple appelé libre resta donc réellement *esclave*.

Et cet esclave était bien maltraité et bien malheureux ; car il était condamné à travailler dans son enfance, dans ses maladies et dans sa vieillesse, quand il n'avait pas encore de force ou quand il n'en avait plus, tous les jours, et depuis le matin jusqu'à la nuit, comme une *bête de somme* ou comme une *machine ;* il était condamné à des travaux sales, dégoûtants, pénibles, insalubres et périlleux.

L'excès du travail énervait l'enfant, épuisait l'homme et tuait le vieillard. Peu même arrivaient à la vieillesse ; beaucoup mouraient d'épuisement ou de maladies, ou périssaient par accident. La masse des travailleurs restait abâtardie, et les femmes mêmes perdaient leur délicatesse et leurs grâces comme leur santé. Aussi, quand on comparait certaines masses d'ouvriers avec les Aristocrates, il semblait que c'étaient *des êtres d'une autre espèce*.

L'ouvrier n'ayant que son salaire et ce salaire étant insuffisant, il était mal nourri, mal vêtu, mal logé et toujours rongé d'inquiétudes pour l'avenir. Beaucoup ne mangeaient ni pain ni viande, étaient presque nus ou couverts de haillons et de boue, logeaient dans des caves ou des greniers, dans des trous ou des cloaques, sans meubles et sans feu. Presque tous étaient moins heureux, non-seulement que le *domestique*, mais même que *le cheval* et *le chien* de l'Aristocrate, et beaucoup étaient plus misérables que les anciens *esclaves* et même que les *animaux de travail* que leurs maîtres avaient intérêt de bien nourrir et soigner.

Beaucoup ne pouvaient pas même obtenir de travail, et se trouvaient plus malheureux au milieu de la Société que les *sauvages* ou les *animaux* libres au milieu des forêts!

On voyait des bandes de mendiants et de vagabonds, ressemblant à des bêtes immondes plutôt qu'à des êtres humains!

Si, pressé par la faim, le pauvre touchait au superflu de l'Aristocrate, celui-ci l'appelait *voleur, infâme*, et le faisait condamner à la prison, aux galères et souvent à la mort: le grand seigneur tuait un pauvre qui s'emparait d'une perdrix ou d'un lapin!

Aussi, voyait-on souvent des enfants et des vieillards, des hommes et des femmes, *mourir de faim ou de froid!*

Souvent encore on en voyait se *suicider* de désespoir!

Souvent même on voyait des pères et des mères *tuer leurs enfants* pour les arracher à la misère!

Un impôt en faveur des pauvres, quelques aumônes particulières, quelques établissements de charité distribuant des secours et des aliments à domicile, quelques hospices pour des vieillards et des infirmes, quelques ateliers pour des individus valides, ne remédiaient pas à la millième partie du mal.

Nous sommes presque irrités aujourd'hui contre tant d'injustices; nous avons même peine à croire à tant de barbarie: mais beaucoup d'entre vous ne trouveront que trop croyables et trop fidèles plus d'une partie de cet effrayant tableau.

Et cependant ne l'oubliez jamais, ce n'est pas pour vous irriter contre les hommes que je vous retrace ces affligeantes vérités, mais uniquement pour vous indiquer le remède, pour vous montrer ses heureux effets, et pour vous donner l'espérance de voir la guérison de la maladie chez vous.

La *Monnaie*, inventée pour être utile, augmentait encore le mal en donnant à l'Aristocrate, qui n'aurait pu amasser et conserver en nature les produits de la terre, la facilité de les convertir en argent, d'entasser son or et d'augmenter continuellement sa fortune.

La Monnaie représentant aussi toutes choses, chacun n'aspirait qu'à acquérir *de l'or et de l'argent*, de la ri-

chesse et de la fortune : c'était le souverain bien, la principale affaire, et tous les moyens paraissaient bons pour s'enrichir.

Nous allons voir, en effet, que *la Monnaie, l'Inégalité* de fortune et *la Propriété* étaient LA CAUSE de tous les vices, de tous les crimes et de tous les malheurs pour les riches aussi bien que pour les pauvres.

Posséder et retenir du *superflu* quand des milliers et des millions manquaient du *nécessaire* était manifestement un acte D'INJUSTICE.

Car n'est-il pas certain que la Nature a donné à tous les hommes, au moment de leur naissance, à tous les enfants au berceau, le même droit à l'existence et au bonheur? Est-il possible de nier que c'est pour eux tous également et pour satisfaire leurs besoins, qui sont les mêmes, qu'elle a créé tout ce qui couvre la Terre?

N'est-il pas incontestable qu'elle n'a fait ni pauvres ni riches, mais qu'elle a voulu l'abondance et l'égalité d'abondance pour chacun des membres du Genre humain? Et quand le superflu des uns ne peut exister que par *l'indigence* des autres, n'est-ce pas une *usurpation continue* aux yeux de la Nature, de la Raison, de la Justice et de l'Humanité?

Bien plus, cette première et capitale injustice ne renfermait-elle pas essentiellement *toutes les injustices et tous les vices*, l'Egoïsme, la Vanité, l'Orgueil, l'Inhumanité et même la Cruauté?

Et par conséquent tous ces vices ne devaient-ils pas nécessairement se retrouver dans la masse des actions de ceux qui possédaient les richesses?

Aussi c'est en vain qu'ils se vantaient de leur moralité et de leur charité : la possession de ces richesses et la misère à laquelle elles réduisaient nécessairement les pauvres protestaient continuellement contre leurs prétendues vertus.

Ils n'avaient pas même le droit de se dire religieux et chrétiens; car le Christ a proclamé que tous les hommes sont *frères*, et qu'il ne doit y avoir ni riches ni pauvres parmi eux.

Mais les riches, corrompus par leur éducation et leurs préjugés, n'étaient pas seulement impitoyables envers les pauvres; inégaux entre eux, les moins riches étaient jaloux et envieux du sort des plus riches; et tous, avides et cupides, faisaient autant et même souvent plus d'efforts que les pauvres pour augmenter leur fortune, sans s'arrêter devant aucun vice ni devant aucun crime.

L'avarice, la stupide et funeste avarice, était souvent leur plus innocente passion.

L'oisiveté jetait les Aristocrates dans toutes les fantaisies et les folies du *luxe* ou dans les dangers du *jeu*, et surtout dans les immoralités de la *débauche*, de la *séduction* et de la *corruption* : non contents de tuer par le travail et la misère les garçons, les pères et les maris pauvres, ils employaient leurs richesses à séduire les filles et les femmes des travailleurs, et à porter le désordre et la honte jusque dans le sein de leurs familles.

Ce n'est pas tout : les Aristocrates, toujours dominés par les nécessités d'une première injustice, s'efforçaient de tenir les pauvres dans *l'ignorance* et même de leur donner des *vices* pour les abrutir et les enchaîner!

C'est en vain qu'ensuite ils recommandaient au Peuple la morale, la probité, la tempérance, la patience et la résignation; c'est en vain que des prêtres impudiques et luxurieux prêchaient la Religion; leurs mauvaises actions parlaient plus haut que leurs hypocrites paroles, et leurs vices heureux étaient une perpétuelle provocation à les imiter.

L'opulence ou le superflu étant nécessairement, comme je vous l'ai déjà dit, une *injustice* et une *usurpation*, les pauvres ne pensaient souvent qu'à *voler* les riches; et *le vol*, sous toutes les formes (escroquerie, filouterie, banqueroute, abus de confiance, fraude, tromperie, etc.), était l'occupation presque universelle des pauvres comme des riches.

Et les pauvres ne volaient pas seulement les riches, mais ils volaient aussi les pauvres eux-mêmes, en sorte que tous, riches et pauvres, étaient *voleurs et volés*.

Je ne pourrais énumérer toutes les espèces de vols et tous les genres de voleurs.

C'était vainement que les riches avaient fait des lois terribles contre le vol; c'était vainement que les prisons et les galères étaient remplies de pauvres voleurs et que leur sang était souvent versé sur les échafauds; poussés par la misère, encouragés par l'espoir de n'être pas découverts, les pauvres volaient dans les *champs*, ou dans les *maisons*, ou sur les *routes*, et jusque dans *les rues* pendant la nuit.

L'adroit *filou* volait sur les personnes mêmes, en plein jour, dans les rues, les promenades, les réunions, partout.

Le hardi *escroc* volait en employant le mensonge et la ruse, soit pour faire acheter des objets qui n'avaient qu'une valeur infiniment moindre, soit pour soutirer de l'argent en abusant de la crédulité et souvent de la bienfaisance.

Parlerai-je des *faux-monnayeurs* et des *faussaires* de toutes espèces?

Parlerai-je aussi des *usuriers*, de ces grands voleurs, *les loups-cerviers* de la Bourse et de la Banque, les *accapareurs*, les *monopolistes*, et les *fournisseurs*?

Parlerai-je de ceux qui s'enrichissaient des *calamités publiques*, qui désiraient et provoquaient les invasions ou les guerres pour faire fortune, et les famines pour amasser de l'or au milieu des cadavres?

Parlerai-je de ces voleurs qui compromettaient la *santé publique* en frelatant les aliments et les boissons qu'ils vendaient, et de ces autres grands voleurs, les chefs d'armée, qui pillaient les Peuples étrangers en exposant leur pays à de terribles représailles?

Parlerai-je enfin des innombrables moyens d'amasser de l'argent aux dépens des autres, et des innombrables individus qui, dans presque toutes les classes, les pratiquaient journellement?

Tous ces faits n'étaient pas qualifiés *vols* par les lois; les plus inexcusables, les plus nuisibles, ceux qui n'étaient connus que parmi les riches, jouissaient même de l'impu-

nité légale : mais tous n'en étaient pas moins en réalité des *vols*, suivant les règles d'une saine morale.

Chaque classe présentait sans doute un *grand nombre d'exceptions* : il y avait quelques riches aussi honnêtes que possible, et beaucoup de travailleurs ou de pauvres pratiquant la probité : mais on peut dire que, par la force des choses et par une irrésistible conséquence de l'inégalité de fortune, tous les individus, riches et pauvres, étaient généralement amenés à commettre des actions qui n'étaient en réalité que des espèces de vols.

Et souvent le vol conduisait à toutes les *cruautés*, à *l'assassinat*, aux *tortures* même les plus barbares, pour faire avouer où l'or était caché.

Que *d'empoisonnements* et de *parricides* n'excitait pas la soif de l'or et des successions !

On voyait des voleurs enlever et *voler des enfants* pour les prostituer !

On en voyait même voler et égorger des jeunes gens pour en *vendre la chair !* ou le cadavre !

En un mot, il ne pouvait y avoir ni confiance ni sécurité; chaque individu voyait des ennemis dans presque tous les autres ; et la Société semblait, pour ainsi dire, n'être qu'un *coupe-gorge* au milieu d'une forêt !

Et toutes ces horreurs, que vous retrouverez plus ou moins partout, étaient chez nous et sont encore ailleurs, je ne puis trop le répéter, l'inévitable résultat du droit illimité de Propriété.

Mais le vol et le meurtre n'étaient pas les seules consé-

quences de l'inégalité des fortunes ; et vous allez en voir bien d'autres !

La Propriété faisait naître des millions de *contestations* entre les voisins, entre les vendeurs et les acheteurs, entre les héritiers, etc. ; et des millions de *procès*, suscités par l'intérêt et la cupidité, tourmentaient les plaideurs et souvent les ruinaient.

Pressés par la misère, une multitude de filles étaient réduites à *se prostituer !* des mères vendaient leurs enfants ! des maris vendaient leurs femmes !

L'argent était la considération décisive pour le *mariage* : on recherchait la fortune plutôt que des qualités et des vertus. Souvent les père et mère empêchaient leur jeune fille d'épouser le jeune homme qu'elle aimait et la forçaient d'épouser un riche vieillard qu'elle ne pouvait aimer. Souvent aussi un jeune homme cupide épousait une vieille fille riche, uniquement pour jouir de sa dot. De là d'innombrables désordres dans les ménages, les familles et la Société ; de là une intarissable source de scandales et de malheurs pour les époux et pour les enfants ; de là les discordes conjugales, les adultères, les procès en désaveu de paternité, les divorces, et souvent les empoisonnements et les meurtres ; de là de mauvais exemples pour les enfants, et leur mauvaise éducation ; de là le trouble porté dans d'autres ménages et dans d'autres familles par des époux mal assortis.

Toujours guidés par l'amour des richesses et par la vanité, les Aristocrates n'avaient qu'*un ou deux enfants*, afin de leur laisser plus d'opulence, tandis que les pauvres, ne pouvant pas laisser moins de misère à dix qu'à deux ou

trois, et n'ayant guère d'autre jouissance que celle de la paternité, avaient ordinairement de nombreuses familles et ne procréaient que des misérables.

La pauvreté empêchait une multitude d'individus des deux sexes de se marier : d'innombrables *célibataires* portaient le trouble chez les autres ou vivaient dans le *concubinage*. C'était en vain que, pour empêcher le désordre, on flétrissait impitoyablement d'innocentes créatures et les filles victimes des séductions des hommes et des vices de l'organisation sociale; cette flétrissure ne faisait qu'augmenter le mal en produisant une multitude d'avortements, d'expositions d'enfants et d'infanticides.

Quelques hospices, pour recevoir les pauvres femmes enceintes et les enfants abandonnés, n'étaient qu'un remède presque imperceptible; et les maisons de prostitution, tolérées comme un autre remède, ne faisaient qu'autoriser et propager la dépravation des mœurs.

Le besoin d'argent produisait aussi des *romans* et des peintures obscènes et licencieuses, qui ne pouvaient acquérir aucune gloire à leurs auteurs, mais qui corrompaient les imaginations, les esprits et les cœurs, et qui multipliaient les désordres.

L'opulence et la misère exerçaient encore leur funeste influence sur les plaisirs de la Société, les opinions, les mœurs et les coutumes.

Embarrassés de leur oisiveté, les Aristocrates passaient

une partie de l'année à la *chasse*; et leur habitude de cruauté envers les animaux inoffensifs entretenait leurs sentiments d'indifférence et d'inhumanité envers les hommes.

Les *jeux* de hasard et les *paris* les habituaient à doubler brusquement leur fortune ou à se ruiner, à s'enrichir des dépouilles de ceux qu'ils appelaient leurs amis, à se réjouir du désespoir de ceux qu'ils ruinaient, ou à ruiner leurs femmes et leurs enfants pour la chance d'acquérir un peu plus d'or.

Le *luxe*, dans le logement, l'ameublement, le vêtement, la nourriture, les domestiques, les équipages, les chevaux, etc., était sans bornes comme les caprices de la folie, absorbait les plus excessives fortunes, établissait la plus ardente émulation de vanité, et rendait l'ambition insatiable.

Les choses les plus recherchées et les plus chères n'étaient pas les plus utiles ou les plus agréables, mais les plus *rares*, ou les plus *éloignées*, ou les plus à *la mode*; et la mode, changeant presque chaque année, renouvelait continuellement la dépense.

L'or, l'argent, les diamants, les perles, les pierreries, les plumes, les étoffes sans prix, concentraient sur la personne d'une femme riche plus de richesse qu'il n'en fallait pour nourrir, loger et vêtir des milliers de malheureux.

La *galanterie* et la *coquetterie* étaient des passions universelles et la principale occupation des Aristocrates. Les hommes, même mariés, avaient des *maîtresses* splendidement entretenues, et les femmes avaient des *amants*.

Aussi, sur les théâtres, dans les romans, dans les salons, partout, les tableaux les plus voluptueux semblaient n'avoir pour but que d'exciter les passions amoureuses.

Les bals, les concerts, les spectacles, les réunions, les fêtes, n'étaient généralement recherchés avec avidité que comme occasion pour étaler son opulence ou comme moyen de séduction réciproque.

On passait la nuit dans des plaisirs fatigants ou funestes, et le jour dans un sommeil agité.

Au lieu *d'allaiter* leurs enfants, les mères les abandonnaient à des mercenaires, pour passer leur temps dans les intrigues et les dissipations.

La fortune obtenant seule la considération publique, les bourgeois et les pauvres s'efforçaient d'imiter en tout l'Aristocratie et de *paraître* riches quand ils ne pouvaient pas le devenir.

Les jeux de hasard et les loteries; le luxe dans tout, et surtout dans la toilette, l'esprit de galanterie et de coquetterie, les divertissements publics et particuliers, corrompaient ou ruinaient les pauvres comme les riches.

Les cérémonies religieuses elles-mêmes, la *messe*, surtout la *messe de minuit*, n'étaient généralement, comme le *carnaval*, que des occasions de rendez-vous, d'intrigues et de libertinage.

Je ne vous parlerai pas de ces innombrables *cabarets* ou

tavernes de toutes espèces, où le pauvre allait s'empoisonner pour oublier dans le vin sa misère, et où l'homme s'habituait à descendre au-dessous de la brute elle-même.

Je ne vous parlerai pas non plus de ces aliments jetés, dans certaines fêtes publiques, au Peuple par l'Aristocratie, comme des os à des chiens, non pour les nourrir, mais pour jouir de leur voracité et de leurs combats.

Je ne vous détaillerai pas non plus les funestes conséquences de tous ces abus ou de ces vices, dont chacun en engendrait mille autres : votre imagination serait épouvantée si je vous racontais les *suicides*, les *duels* et les *meurtres* qu'occasionnaient le jeu et le luxe, la jalousie et l'amour, l'abrutissement et la misère.

Je vous en ai déjà trop dit, peut-être, pour vous faire connaître les vices de l'organisation sociale qui fit si longtemps le malheur de nos ancêtres: permettez-moi cependant d'ajouter quelques mots sur l'*état matériel* du pays.

Toujours oppressive et toujours attaquée, ou toujours menaçante et toujours menacée, l'Aristocratie ne pensait qu'à se défendre ou à consolider sa domination.

De là cet immense inconvénient, qu'elle ne pouvait administrer le pays, et que, d'autre part, redoutant l'activité et la puissance populaires, elle ne voulait pas même souffrir que le Peuple de chaque Commune s'administrât lui-même.

Aussi, tout ce qu'on peut appeler administration était-il généralement abandonné ou vicieux; rien ne se faisait dans

l'intérêt du Peuple ; et le pays se trouvait dans un état déplorable.

Les *villes*, presque toutes placées au hasard, construites irrégulièrement et sans plan, étaient mal situées et mal construites. On y trouvait quelques belles rues habitées par les riches, mais un grand nombre de rues étroites, boueuses, mal aérées, malsaines, sans trottoirs, et quelques-unes qui n'étaient que des égoûts et des cloaques.

L'Aristocrate était en sûreté dans son carrosse, qui souvent écrasait ou éclaboussait le pauvre ; mais le pauvre était obligé de marcher, souvent nu-pieds, dans la boue, exposé à toutes sortes d'inconvénients et de dangers. Vous seriez effrayés si je vous citais les accidents, les blessures et les morts qui d'ordinaire avaient lieu chaque année dans une grande ville !

La Propriété étant déclarée inviolable, et chaque propriétaire ayant le droit d'user et d'abuser de sa chose, chacun sacrifiait l'intérêt public à son intérêt personnel.

Les Aristocrates et les principaux fonctionnaires publics, qui tous étaient d'ailleurs des riches, avaient de beaux hôtels ou des palais ; mais les maisons du pauvre et ses ateliers n'étaient souvent que des trous étroits et insalubres.

Les Aristocrates avaient de superbes châteaux dans les campagnes ; mais les *villages* et les fermes n'étaient souvent que des tas de boue et de fumier.

Quant à la Capitale, on y trouvait de magnifiques édifices et de magnifiques quartiers ; mais elle s'embellissait pour le plaisir des riches aux dépens du reste du pays ; et, d'ailleurs, à côté de ces magnificences, on voyait les rues les plus sales et les plus dégoûtantes, comme à côté de la

plus insolente opulence, on voyait la plus hideuse et la plus affligeante misère.

Les grandes *routes*, presque toutes tracées au hasard et mal tracées, étaient souvent presque impraticables, n'étaient jamais disposées pour la commodité du pauvre piéton, et présentaient mille dangers qu'on aurait pu prévenir. Vous seriez effrayés encore du nombre d'accidents et de malheurs arrivés chaque année sur les routes et les rivières!

Les *chemins* qui conduisaient aux châteaux étaient toujours aussi sûrs qu'agréables ; mais ceux que réclamaient les besoins de l'agriculture et des villageois n'étaient communément, quand il y en avait, que des bourbiers, des roches périlleuses ou des précipices.

Et là encore, que d'accidents !

L'oisiveté et le travail inutile étaient deux autres maux immenses. Comptez en imagination le nombre des Aristocrates oisifs, des fonctionnaires inutiles, des agents de police, des soldats, des laquais, des moines et des ouvriers de luxe ; et vous verrez que des millions de bras étaient perdus pour les productions utiles : jugez de la perte !

Aussi, la nourricière du Genre humain, l'*Agriculture*, était-elle négligée : je ne sais quelle immense étendue de terrain, mais certainement plus du *tiers* du pays, était sans culture ; l'éducation des bestiaux était pareillement délaissée ou entravée, et sur une terre tellement favorisée du ciel qu'elle aurait pu procurer l'abondance à une population double et triple, des masses de malheureux paysans mouraient sans avoir pu manger ni pain, ni viande !

Le défaut d'*ordre dans le travail* lui-même était une source de perte publique et de misère individuelle. Se voyant toujours opprimés, les pauvres avaient du moins exigé la liberté, pour chacun, de choisir son industrie et son commerce ; mais chacun, dépourvu des moyens de connaître ce qui se passait autour de lui comme au loin, prenait son métier au hasard, et la population travailleuse formait comme un atelier où régnaient la confusion, le désordre et le chaos. De là, beaucoup trop d'ouvriers dans l'industrie du bois, par exemple, et pas assez dans celle du fer ; trop de produits d'une espèce et pas assez d'une autre, trop de vin, par exemple, et trop peu de blé ; d'anciens et mauvais procédés suivis par ignorance, quand des procédés nouveaux assuraient la préférence à des produits plus parfaits ou moins chers : et, sans aller plus loin, vous apercevez combien de laborieux ouvriers devaient se trouver ruinés avec leurs familles, et combien de produits devaient se trouver manquants ou perdus pour la Société !

De là, des *faillites* innombrables ou colossales, qui ne s'arrêtaient pas dans leurs ricochets ! de là, des *crises commerciales* et industrielles, qui répandaient partout la ruine ou l'effroi !

Les *machines* mêmes, fruit du hasard ou du génie, qui n'est lui-même qu'un hasard comme la beauté, les machines ne servaient souvent qu'à donner de colossales fortunes à quelques uns et à ruiner des milliers d'autres qui, poussés par le désespoir, brisaient les mécaniques, brû-

laient les ateliers et massacraient les propriétaires, jusqu'à ce que ces masses en démence fussent massacrées elles-mêmes par les soldats ou égorgées par les bourreaux !

Je m'arrête, presque en colère, comme vous, contre une organisation sociale qui produisait tant d'horribles calamités.

Et malheureusement vous verrez, demain, que notre ancienne organisation *politique* ne présentait ni moins de vices ni moins d'obstacles que notre organisation *sociale*.

CHAPITRE XIV.

VICES DE L'ANCIENNE ORGANISATION POLITIQUE.

Constitution faite par Lixdox et l'Aristocratie: vice radical. — Aristocratie royale; despotisme réel. — Peuple esclave. — Aristocratie fait la loi. — Elle a tous les emplois. — Point de responsabilité envers le peuple. — Toutes les lois sont faites en faveur de l'aristocratie. — Liste civile; palais. Impôts énormes; pour l'aristocratie; sur les pauvres. — Fraudes des imposés. — Vexations des commis. — Impôt du sang; soldats. — Cahos des lois; inconnues. — Oppression; résistance populaire. — Lois répressives; peines. — Police. — Tribunaux. — Jurés bourgeois. — Prisons. — Garde nationale. — Armée. — Garde royale, du palais, étrangère. — Éducation; ignorance; religion; superstition. — Démoralisation. — Émeutes; guerre civile; massacres; supplices. — Cause du mal. — Remède.

Hier, j'ai déroulé devant vous les vices de notre ancienne organisation *sociale* avec ses funestes résultats, et je vous ai prouvé, je crois, que toutes ces calamités étaient l'inévitable *conséquence* des trois vices radicaux: l'*Inégalité de fortune, la Propriété et la Monnaie*.

Aujourd'hui, je vais vous exposer les vices de notre ancienne organisation *politique* avec leurs non moins funestes effets; et vous verrez que cette vicieuse organisation politique et ses calamités étaient encore l'irrésistible *conséquence* des mêmes vices radicaux, l'*inégalité de fortune* et ses deux malheureuses compagnes.

Vous verrez aussi que l'histoire de cette ancienne organisation politique d'Icarie n'est autre chose, pour ainsi dire, que l'histoire de l'organisation politique de l'Europe et *du monde*, et que par conséquent vous ne devez pas désespérer de voir la réforme dans vos pays comme vous la voyez ici.

Et je n'ai pas besoin sans doute de vous répéter que la Justice et la Philosophie vous crient de ne jamais confondre les *hommes* et les *institutions;* car les mauvaises institutions politiques ou sociales sont un torrent qui entraîne les riches comme les pauvres, et qui les rend tous presque également victimes en les noyant souvent tous alternativement ou conjointement.... J'arrive au fait.

Vous vous rappelez qu'en 1772, dix ans avant notre régénération sociale et politique, Lixdox et les 25,000 Aristocrates ou riches du pays, dominés et poussés par le besoin de conserver leur opulence, firent tous leurs efforts pour s'emparer du pouvoir et parvinrent à s'en rendre maîtres.

Ce furent eux seuls ou leurs mandataires qui rédigèrent

a *Constitution* et réglèrent *l'organisation gouvernementale ou politique.*

Remarquez-le bien ! *L'Aristocratie* a seule rédigé la *Constitution !* C'est tout vous dire en un seul mot ; c'est vous indiquer le *vice radical* qui devait engendrer mille autres vices ; c'est vous annoncer que tout était arrangé pour la domination des uns et l'oppression des autres : aussi vous allez voir les déplorables mais infaillibles CONSÉQUENCES !

Constamment maîtrisée elle-même par la nécessité de retenir sa fortune et sa puissance, l'Aristocratie s'était attribué tous les pouvoirs, celui de *faire la loi* et celui de la faire exécuter. Par conséquent LA LOI n'était que l'expression de *la volonté de l'Aristocratie ;* par conséquent encore l'Aristocratie exerçait le *pouvoir absolu* ou le despotisme ; et le Peuple n'était en réalité qu'un troupeau *d'esclaves* plus ou moins maltraité par ses maîtres.

Cependant, forcés de tromper le Peuple pour l'enchaîner, ces maîtres avaient parlé, dans leur Constitution, de *Souveraineté du Peuple*, de Gouvernement *représentatif* et de *liberté ;* ils avaient même reconnu que tous les Icariens étaient ÉGAUX *devant la loi,* espérant que ces mensonges séduiraient les imbéciles, sans révolter ceux qui n'étaient pas des brutes !

Les Aristocrates qui s'étaient réservé le *pouvoir législatif* et qui l'exerçaient par deux cents *députés* élus par eux tous les dix ans, avaient confié le *pouvoir exécutif* à

une REINE héréditaire, qui n'était en réalité que leur instrument.

Je n'examine pas si le Gouvernement ainsi constitué était une *Royauté aristocratique* ou une *Aristocratie royale ;* ce qui est certain c'est que, pour elle, sa famille et sa dynastie, la Reine, comme l'Aristocratie, avait un *intérêt contraire* à celui du Peuple ; c'est qu'elle était essentiellement son adversaire, pour ne pas dire son ennemi ; c'est que l'Aristocratie, ses Députés et la Reine étaient des despotes et les maîtres du Peuple.

Aussi la Reine s'appelait-elle *Majesté, Maître,* ses enfants étaient des *Princes* ou *Princesses* et des *Altesses royales ;* ses Ministres étaient des *Excellences ;* et le Peuple était *sujet.*

Pour mieux assurer la soumission du Peuple, et toujours dans son intérêt, l'Aristocratie était naturellement conduite à faire de la Reine pour ainsi dire une *Divinité,* en donnant au Peuple l'exemple de se prosterner devant elle et de considérer ses moindres faveurs comme étant la félicité suprême.

Aussi, l'Aristocratie ayant besoin de séduire, corrompre et diviser les pauvres pour les enchaîner, l'un des plus puissants moyens d'y parvenir était l'exploitation de leur *vanité :* la Reine invitait à ses fêtes et même à sa table les femmes des bourgeois et des pauvres les plus marquants ; elle leur donnait à baiser sa belle main ; elle leur demandait des nouvelles de leurs enfants, de leurs maris, de leurs affaires, et quelquefois de leurs singes ou de leurs perruches ; la tête tournait à ces bourgeoises qu'on travaillait à

rendre vaniteuses, tandis que la cervelle de leurs maris était renversée, quand la Reine les appelait ses *chevaliers* de la jarretière ou de la pantoufle, de l'épingle ou du peigne, et surtout quand sa Majesté daignait accorder aux élus l'inappréciable honneur de suspendre elle-même à leurs narines une petite jarretière en or ou un petit peigne en argent.

— Et, je vous le demande, comment la Reine aurait-elle pu ne pas vouloir exciter la vanité des pauvres? Comment les pauvres auraient-ils pu ne pas avoir de vanité?

Par la même raison, l'Aristocratie avait donné à la Reine le droit de nommer environ cent mille *fonctionnaires* publics ou agents royaux; et la Reine les choisissait toujours parmi les Aristocrates et les bourgeois, ou parmi les pauvres qu'elle voulait acheter; et ces pauvres étaient d'ordinaire des êtres vils et cupides, qui vendaient leur conscience pour sortir de misère. — Mais comment la Reine n'aurait-elle pas acheté et enrichi la bassesse puisque la bassesse seule consentait à se vendre? Et comment la misère n'aurait-elle pas été tentée de se laisser corrompre?

Le Peuple demandant la *responsabilité ministérielle*, et l'Aristocratie ne pouvant l'accorder sans péril, n'était-ce pas une nécessité de faire semblant de l'accorder, et de la refuser en effet? Aussi la Constitution déclarait les Ministres et leurs agents *responsables* de leurs abus de pouvoir; mais c'était l'Aristocratie qui seule avait le droit de les poursuivre; par conséquent les attentats des Ministres contre les pauvres en faveur des Aristocrates étaient impunis et même approuvés; par conséquent la responsabilité ministérielle n'était qu'une déception et un mensonge; et rien ne pourrait vous donner une idée de l'*insolence* du dernier commis ou du dernier agent de police envers le Peuple, quoique cette insolence, encouragée et protégée par l'Aristocratie, doive vous paraître aussi naturelle de la part des agents que son encouragement de la part des ministres!

Indépendamment de plus de 50 millions appartenant tant à la Reine et à sa famille qu'à Lixdox, l'Aristocratie avait donné à la Reine, sur le trésor public, une *liste civile* de plus de 25 millions chaque année, pour entretenir la splendeur du trône, l'éclat de la couronne, et la pompe de la Royauté.

La Reine jouissait en outre d'une multitude de superbes *Palais*.

Sa *Cour* était le rendez-vous des riches, le séjour de la flatterie, un foyer permanent d'intrigues et de conspirations contre le Peuple; c'était aussi la source empoisonnée d'où le luxe, l'ambition et la cupidité se répandaient sur toute la surface du pays.

— Mais tout cela n'était-il pas une nécessité?

Indépendamment des 25 millions de liste civile, l'Aristocratie mettait chaque année à la disposition de la Reine, plus de 900 millions *d'impôts*, dont elles réglaient ensemble le *budget*, c'est-à-dire l'assiette et l'emploi.

Ces 900 millions, principalement imposés sur les pauvres, comme vous le verrez tout-à-l'heure, étaient presqu'exclusivement employés dans l'intérêt de l'Aristocratie et de la Reine, soit pour payer d'énormes traitements aux Aristo-

crates fonctionnaires publics, soit pour acheter des partisans parmi les pauvres, soit pour entretenir une nombreuse armée et une nombreuse police, destinées à défendre l'Aristocratie et la Royauté.

— Mais tout cela n'était-il pas encore indispensable?

Sur cette somme immense, quelques millions seulement étaient consacrés à l'éducation du Peuple; et c'est à peine si 40 ou 50 millions étaient employés dans l'intérêt populaire; encore, ces 50 millions ne profitaient-ils au Peuple qu'indirectement et parce qu'ils profitaient d'abord aux Aristocrates dont l'intérêt était, sans exception, la cause déterminante des impôts et des lois.

— Mais l'intérêt aristocratique ne l'exigeait-il pas impérieusement?

Quant à l'assiette de l'impôt, l'Aristocratie en exemptait presque les riches pour en écraser les pauvres; tandis que le luxe en était affranchi, tandis que l'Aristocrate conservait un immense superflu, tandis que d'immenses fortunes en rentes ou en capitaux en étaient exemptes, chaque pauvre était forcé de donner au fisc (c'est-à-dire à la Reine et à l'Aristocratie) une partie de son nécessaire, et de payer le droit de se nourrir, de respirer l'air, d'entrer dans sa cabane, d'y recevoir la lumière du Soleil, de s'y chauffer, de travailler pour gagner sa vie, même de s'instruire. Le sel et presque tous les aliments du pauvre, le vin et ses autres boissons, son bois et son charbon, ses portes et ses fenêtres, ses permissions de travail et ses journaux, tout ce qui l'intéressait était grevé d'impôt, même le grabat et

les haillons que lui laissaient ses père et mère en mourant, même la *Justice*, même les *Dettes* dans les successions, même le malheur et la *perte* dans les faillites!

Les loteries, les maisons de jeux, les maisons de prostitution, étaient également imposées, non pour les empêcher mais pour enrichir le fisc en enlevant au pauvre sa dernière obole; et c'était par intérêt fiscal que l'Aristocratie autorisait ces antres de démoralisation et de ruine.

En un mot, la masse des pauvres qui n'avaient que leur travail et leur misérable salaire payaient ensemble plus des 3/4 *des impôts!*

Ces impôts n'étaient pas seulement un fléau par la misère à laquelle ils réduisaient le Peuple; ils étaient encore un fléau par la *démoralisation* qu'ils répandaient dans la masse et par les vexations arbitraires qu'entraînait leur perception.

Chacun considérant l'impôt comme une injustice et presque un vol, personne ne se faisait scrupule de mentir, de se parjurer, d'employer toutes les ruses et toutes les fraudes pour *voler* le fisc et tromper ses agents; les riches eux-mêmes donnaient l'exemple de cette espèce de vol: de là l'habitude générale du mépris pour les lois, de la fraude et du mensonge.

De l'autre côté, instruits de toutes les fraudes pratiquées par les contribuables, les agents du fisc rivalisaient de ruse et de précautions pour les prévenir et les déjouer, tandis que le fisc excitait leur inhumanité et même leurs excès, en partageant avec eux les produits: de là les obligations les plus gênantes et les plus préjudiciables imposées à certaines in-

stries ; de là des fouilles domiciliaires et des perquisitions jusque dans le lit du malade ou de la femme en couche ; de là les *octrois* et les *douanes*, la visite des effets des voyageurs et même de leurs personnes souvent mises à nu par des commis ; de là des dérangements, des pertes, d'inévitables abus de tous genres, d'innombrables vexations, et d'intolérables outrages qui avilissaient les hommes et dont le récit détaillé exciterait peut-être en nous de la colère.

— Tout cela n'est-il pas révoltant en effet ? Mais, puisque l'Aristocratie était obligée de vouloir d'énormes impôts sur le Peuple, tout cela n'était-il pas indispensablement nécessaire ?

L'impôt d'argent n'était pas encore aussi lourd que l'impôt du *sang* : chaque année, outre le budget de 900 millions, l'Aristocratie accordait à la Reine cent mille soldats pris parmi les jeunes gens de 18 ans. Les riches étaient exempts ou se faisaient remplacer pour un peu d'or, ou commandaient les autres ; et les pauvres fournissaient seuls les cent mille soldats, la fleur de leurs enfants ; et ces cent mille travailleurs, enlevés à l'industrie et à leurs pauvres parents, au moment même où leur travail commençait à devenir utile à leurs familles, étaient forcés d'aller se faire tuer pour défendre les parcs et les palais des Aristocrates, ou pour servir leur ambition contre l'étranger, ou pour soutenir leur domination contre les pauvres : les fils servaient à enchaîner les pères et à tuer les frères !

— C'était bien le plus dur esclavage ! mais puisque l'Aristocratie voulait le bonheur exclusivement pour elle, l'inexorable logique ne la forçait-elle pas à rejeter les fatigues et

les dangers de la guerre sur les pauvres, et même à lancer le Peuple contre le Peuple ?

Je n'ai pas besoin de vous citer les autres lois : vous comprenez que faites par l'Aristocratie, toutes étaient nécessairement dans l'intérêt de celle-ci contre ses sujets. Je ne pourrais pas vous en citer une seule dictée par l'intérêt populaire !

Et ces lois, entassées pêle-mêle, depuis des siècles, héritage de vingt révolutions, étaient tellement innombrables, confuses, incohérentes, contradictoires ou perfidement obscures, que le légiste le plus savant pouvait à peine les connaître ou les comprendre !

Et, chose absurde autant qu'inique, la plupart des pauvres, auxquels elles ordonnaient ou interdisaient toujours quelque chose, en les punissant en cas d'infraction, ne pouvaient ni les connaître ni même les lire.

Aussi comment les pauvres auraient-ils pu aimer et respecter des lois qui n'étaient à leurs yeux que des œuvres d'injustice et d'oppression ? C'était en vain que l'Aristocratie, toujours dans son intérêt, présentait ses lois comme *sacrées*, et ne parlait que de *respect et d'obéissance à la loi* : chacun s'efforçait de les éluder ; les menaces, les châtiments et la force, pouvaient seuls en obtenir l'exécution.

Il y a plus : les imbéciles ne sentaient pas la tyrannie, les lâches la toléraient, les cupides la servaient ; mais d'au-

tres murmuraient et résistaient. De là des conspirations continuelles, des associations de tous genres pour se défendre ou pour attaquer, des émeutes et des insurrections, des massacres, des supplices, et toutes les horreurs de la guerre civile.

Mais, je vous le demande encore, toutes ces horreurs, dont les riches étaient victimes comme les pauvres, n'étaient-elles pas la fatale conséquence de l'amour de l'Aristocratie pour la fortune et la domination, et de l'amour naturel à l'homme pour l'indépendance et la liberté?

Menacées à leur tour dans leur existence, l'Aristocratie et la Reine ne pensaient plus alors qu'à se défendre et à paralyser leurs adversaires. De même que, dans d'autres pays, les maîtres blancs faisaient des lois pour comprimer leurs esclaves noirs, de même les Aristocrates faisaient chaque jour des lois nouvelles pour comprimer leurs esclaves blancs, pour désorganiser le Peuple ou l'empêcher de s'organiser, pour lui interdire les associations et les réunions, pour le désarmer, pour l'empêcher de lire, de parler et d'écrire.

Et chaque jour de nouvelles lois enfantaient de nouvelles peines, des amendes, des confiscations, les cachots, l'exil, les galères et la mort : c'est la terreur qui gouvernait!

Et pour appliquer ces lois terribles, d'autres lois autorisaient la Reine à organiser une nombreuse Police, une nombreuse Armée, une nombreuse Milice bourgeoise et des Tribunaux de tous genres.

Et tout cela n'était-il pas toujours une chaîne non interrompue de conséquences et de nécessités?

La *Police* violait arbitrairement, la nuit et le jour, sous mille prétextes, le domicile des pauvres; fouillait leurs meubles et leurs papiers les plus secrets; saisissait tout ce qu'elle jugeait convenable de saisir; enlevait le mari à la femme ou la femme au mari, le père aux enfants ou les enfants au père, et quelquefois tous ensemble, et les jetait dans des cachots pour les livrer ensuite aux tribunaux.

Elle calomniait ceux qu'elle ne pouvait pas faire arrêter; et plus un opposant était redoutable par ses vertus, plus elle s'efforçait de le déshonorer par ses *calomnies*.

Ses innombrables *espions* de tous genres s'insinuaient partout pour semer la *division* parmi les pauvres, pour exciter entre eux les jalousies, les rivalités et les défiances, pour trahir et dénoncer, pour séduire, *corrompre*, acheter des traîtres et des délateurs.

Une foule *d'agents provocateurs* provoquaient même les pauvres à conspirer pour les livrer ensuite et les perdre, tandis que les agents de ce qu'on appelait le *cabinet noir* violaient le secret des lettres et fouillaient dans les correspondances pour faire arrêter ensuite des centaines d'individus.

Et pour remplir ces infernales missions, l'Aristocratie prodiguait l'or pour recruter leurs agents parmi les plus misérables, parmi les voleurs et les galériens! Et c'était à cette horde redoutable qu'on livrait le domicile, la personne, la liberté et l'honneur des familles!

Et l'Aristocratie parlait sans cesse *d'ordre, de moralité, de vertu, de loyauté. d'honneur!*

Et vous avez peine, je le vois, à contenir vos sentiments d'indignation et de colère!

Et cependant vous ne devez que plaindre la malheureuse Humanité, victime d'un premier vice organique; car, puisqu'on avait organisé l'opulence et la misère, était-il possible que l'Aristocratie n'employât pas la violence, l'arbitraire, la calomnie, la corruption, la provocation, la délation, la trahison, et l'écume de la société dans la Police? Était-il possible qu'une foule de malheureux ne préférassent pas l'or et le pouvoir à l'indigence ou aux bagnes?

Vous devinez ce que devaient être les *Tribunaux* organisés par l'Aristocratie et par la Reine, et par conséquent nécessairement organisés dans leur intérêt. Choisis parmi les Aristocrates ou parmi leurs partisans, toujours dépendants de la Reine, et nécessairement désireux de ses faveurs pour eux et leurs enfants, était-il humainement possible que les Magistrats, même les plus vertueux, eussent *l'impartialité* nécessaire à la Justice et sans laquelle il n'y a pas de véritable *Justice?* Et d'un autre côté, n'était-il pas humainement impossible encore que l'Aristocratie ne désirât point s'assurer la condamnation de tous les ennemis qu'elle aurait besoin de faire condamner?

Aussi, les *prisons*, quoique nombreuses, étaient-elles remplies de condamnés politiques : Et quelles prisons! généralement dégoûtantes et malsaines, elles étaient un

outrage à l'humanité en même temps qu'un instrument de vengeance et d'oppression.

Mais, loin d'amener enfin la soumission et l'obéissance, ces lois et cette police, ces tribunaux et leurs condamnations, cette oppression et cette terreur ne faisaient qu'augmenter le mécontentement et la haine, et porter la colère jusqu'à l'émeute et l'insurrection.

Et si la colère poussait irrésistiblement les opprimés à l'insurrection, la nécessité, la fatale nécessité ne poussait-elle pas irrésistiblement aussi l'Aristocratie à combattre les insurgés pour conserver sa domination?

Se présentaient alors ce qu'on appelait *la Milice bourgeoise* et l'Armée.

La *Milice bourgeoise*, vous le devinez encore, était organisée pour comprimer le Peuple.

Quant à *l'Armée*, tirée du Peuple, sympathisant avec le Peuple, elle était commandée par des Aristocrates et organisée pour défendre les Aristocrates; et les soldats, trompés, ou séduits, ou intimidés par des lois terribles, et d'ailleurs maîtrisés et entraînés par la force de la discipline et la puissance de l'organisation militaire, étaient inévitablement des instruments d'oppression contre leurs pères et leurs frères, et contre eux-mêmes.

Mais voyez jusqu'où s'étendaient les nécessités de l'Aristocratie! Imparfaitement rassurée par la milice bourgeoise et par l'armée, qui renfermaient beaucoup d'hommes du Peuple, cette Aristocratie avait autorisé la Reine à

organiser non-seulement une *Garde noble* et une *Garde du Palais,* mais encore une *Garde étrangère;* et cinquante mille mercenaires, poussés par la misère et largement payés, étaient toujours prêts à combattre le Peuple.

Cependant toutes ces armées ne pouvaient ni intimider les mécontents ni empêcher les *émeutes,* tant la colère était violente! On se battait dans les villes, dans les rues et les maisons.

Mais avant d'entrer dans la guerre civile et les révolutions, résultats inévitables de l'organisation qui nous régissait, jetons un coup-d'œil sur *l'Éducation publique* et la *Religion,* qui étaient encore des moyens de gouvernement.

Comment l'Aristocratie, voulant absolument l'Inégalité, aurait-elle pu donner aux pauvres une éducation et une instruction qui leur auraient fait connaître leurs droits à l'Egalité!

Redoutant surtout au contraire les lumières du Peuple, l'Aristocratie ne permettait *l'enseignement* qu'aux professeurs qui lui étaient dévoués, et ne permettait même à ceux-ci que d'enseigner ce qui pouvait lui être utile ou ce qui du moins ne pouvait pas lui nuire; et celui d'entre eux qui se serait permis de parler politique à ses élèves autrement que pour leur recommander l'adoration de la Reine et l'aveugle obéissance aux lois de l'Aristocratie, aurait été sur-le-champ destitué comme un traître.

Près de la moitié de la population ne savait ni lire ni écrire; le reste des pauvres savaient à peine autre chose.

La jeunesse bourgeoise perdait son temps dans l'étude des langues anciennes ou dans d'autres études presque inutiles; les Aristocrates n'apprenaient presque que les arts d'agrément; les journaux même étaient entravés par des cautionnements, des impôts et des lois de toutes espèces; et tout ce que le Peuple apprenait de ses droits, c'était en-dehors des écoles qu'il l'apprenait, malgré le Gouvernement et par suite de l'irrésistible progrès de la civilisation.

Quant à *l'Education domestique,* comment les pères et les mères auraient-ils pu former des hommes lorsque la plupart, abrutis ou abâtardis par la misère et par l'organisation sociale, n'étaient que de *grands enfants!*

Les Aristocrates eux-mêmes, mal élevés par leurs pères, élevant mal leurs enfants, nourris d'erreurs, pétris de préjugés, habitués à se voir adorer par leurs gens comme une race supérieure et divine, se croyant faits pour commander et le Peuple pour obéir, regardaient comme la perfection du Gouvernement de perpétuer l'ignorance et l'aveugle soumission de la multitude.

C'était assurément un crime ou plutôt un malheur pour l'humanité! Mais n'était-ce pas encore l'inévitable conséquence d'un mauvais principe? Tous les vices des riches, comme tous ceux des pauvres, n'étaient-ils pas le mauvais fruit de leur déplorable éducation perpétuée de générations en générations?

Riches et pauvres pouvaient-ils être autre chose que ce que cette malheureuse éducation les avait faits? Si nous ne pouvons nous-mêmes nous empêcher de maudire cette funeste éducation avec sa funeste cause et ses funestes effets,

la Raison, la Philosophie et la Justice ne nous commandent-elles pas impérieusement (je ne puis trop vous le répéter) d'excuser et de plaindre toutes ses victimes?

Tandis que l'Aristocratie ne s'emparait de l'Instruction publique et de l'Education que pour la paralyser et tenir le Peuple dans l'ignorance, tout en disant qu'elle voulait l'éclairer, elle cherchait dans la *Religion* un secours plus actif.

Après avoir été longtemps intolérants, persécuteurs et sanguinaires, les Prêtres chrétiens dominaient encore.

Pour mieux exploiter la crédulité et la superstition, leurs *frères ignorantins* et leurs *jésuites* s'emparaient des enfants au berceau et s'efforçaient d'en faire des imbéciles; ils parlaient encore de *lettres récemment envoyées du Ciel* et d'autres miracles de ce genre.

Puis, dans leurs *catéchismes*, dans leurs sermons, dans leurs prières, ils confondaient la Reine avec la Divinité.

Leurs *missionnaires* parcouraient les campagnes et les villes pour tenter de fanatiser les femmes et les vieillards.

Mais c'était presque sans fruit qu'ils répétaient sans cesse les mots de *Religion* et de *Morale* : leur avidité pour l'argent, le sordide trafic qu'ils faisaient journellement des choses saintes et des sacrements, le luxe mondain qu'ils déployaient dans les funérailles des riches, surtout les vices et même les crimes auxquels les portait fréquemment leur célibat forcé, engloutissaient la Religion et la Morale dans le mépris et la haine qu'ils inspiraient eux-mêmes.

Comment d'ailleurs pouvait-on utilement prêcher la *Morale*, quand le plus puissant des prédicateurs, le Gouvernement, prêchait *l'immoralité* par ses actions; quand les tribunes législatives et judiciaires n'étaient souvent que des tribunes *d'immoralité*; quand les trahisons de la police, les infamies du cabinet noir, les concussions et les parjures des fonctionnaires publics, étaient une leçon perpétuelle *d'immoralité*, une provocation permanente au vol, à la trahison et au parjure; quand enfin la prospérité de beaucoup d'intrigants, de renégats, de valets et de traîtres était le triomphe de *l'immoralité vivante?*

Et cependant tous ces abus de la Religion, tous ces excès des Prêtres, tout ce mépris pour eux, tout ce dédain pour leurs sermons, toutes ces immoralités en un mot n'étaient-elles pas toujours les conséquences forcées d'antécédents funestes?

Que vous dirai-je maintenant de la guerre civile et des révolutions!

Vous concevez que l'opulence et les privilèges de l'Aristocratie étant essentiellement une usurpation et une injustice, ne pouvaient enfanter que la cupidité et l'ambition parmi les Aristocrates, les uns à l'égard des autres.

Vous concevez aussi que, l'oppression tenant le Peuple dans un état permanent de misère et de mécontentement, les ambitieux avaient beau jeu pour acheter des partisans parmi les pauvres en leur prodiguant les promesses.

De là, les divisions dans l'Aristocratie et jusque dans les familles royales, les prétentions au trône, les partis et les factions, les intrigues et les conspirations, les attentats et

les révoltes, les guerres civiles et les révolutions, les usurpations et les restaurations, les vengeances et les proscriptions, les supplices et les massacres.

Je ne vous citerai pas toutes les horreurs de ce genre qui noircissent ou rougissent toutes les pages de notre ancienne histoire d'Icarie : qu'il vous suffise de savoir que vous y trouveriez réunies toutes les abominations qui vous désolent quand vous lisez l'histoire des Grecs et des Romains, de France et d'Angleterre, d'Espagne et de Portugal, enfin de tous les malheureux peuples qui composent la malheureuse Humanité.

Vous y verriez plus de 50,000 innocents brûlés ou massacrés par les prêtres, uniquement parce qu'ils avaient une autre croyance; 40 ou 50 émeutes; 25 prétendants à la couronne; 18 révoltes armées; 9 longues guerres civiles, sans compter 17 guerres étrangères; 31 dynasties différentes; 20 révolutions; 12 usurpations; 5 restaurations; 6 proscriptions comme celles de Sylla, de Marius et d'Octave; 7 massacres comme celui de la Saint-Barthélemy; plus de 100 conspirations, dont plusieurs comme celle de Catilina, comme celle des poudres à Londres, et comme les machines infernales.

Vous y verriez je ne sais combien de millions d'hommes tués dans la guerre soit civile, soit étrangère; plus d'un million bannis; plus de 300,000 massacrés par les satellites ou égorgés par les bourreaux; 11 villes incendiées et détruites.

Vous y verriez les femmes et les enfants massacrés comme les hommes, les innocents avec les coupables de révolte !

Vous y verriez les différents partis, les nobles et les bourgeois, les riches et les pauvres, l'Aristocratie et le Peuple, tour-à-tour vainqueurs et vaincus, proscripteurs et proscrits, oppresseurs et victimes !

Vous y verriez l'Aristocratie se dévorant elle-même; 22 Ministres condamnés et exécutés par elle; plus de 10,000 Seigneurs décapités par les Rois et les autres Seigneurs; et 45 Princes assassinés par des Princes !

Je pourrais vous citer 7 Rois ou Reines excommuniés par des Pontifes; 21 détrônés par leurs enfants ou leurs frères ou leurs parents; 15 assassinés par des Nobles ou des Prêtres; 5 condamnés et exécutés sur l'échafaud; 2 condamnés par leurs successeurs à demander l'aumône à la porte d'une Église après avoir eu les yeux crevés; et 4 ou 5 réduits à s'enfermer dans leur palais fortifié, sans oser se fier ni à leur barbier, ni à leur cuisinier, ni même à leur femme ou à leurs enfants !

Je pourrais même vous citer deux Princes et des Prêtres qui, comme le duc de Bourgogne et les Jésuites en France, ont publiquement proclamé et prêché la doctrine du tyrannicide en Icarie !

Je m'indigne et m'irrite comme vous contre cette épouvantable doctrine qui justifie l'homicide et l'assassinat, considérés partout et toujours comme un horrible crime, et qui menace les chefs de Républiques comme les Rois, et les meilleurs comme les plus mauvais, puisqu'il n'en est aucun qui n'ait des ennemis dont la haine, même injuste, peut les qualifier de tyrans.

Je m'indigne et m'irrite comme vous contre ces conspi-

rations et ces guerres civiles, ces proscriptions et ces massacres, qui déshonoraient et désolaient notre malheureuse Icarie, qui transformaient les hommes en tigres, et qui faisaient de la Société une immense boucherie.

Mais, je vous le demande, n'est-ce pas là à-peu-près l'histoire de tous les Peuples sur toute la terre, et depuis le commencement du monde ?

La Société n'a-t-elle pas toujours été et n'est-elle pas presque partout le mélange de deux ou trois Peuples ennemis perpétuellement en guerre, qui ne concluent de temps en temps des armistices et des trèves que pour se préparer à de nouveaux combats ? N'est-elle pas un volcan toujours prêt à faire éruption ?

Et tous, Rois et Sujets, Aristocrates et bourgeois, riches et pauvres, ne sont-ils pas presque également inquiétés et tourmentés, malheureux et victimes ?

Tous n'ont-ils pas intérêt à faire cesser cet effroyable mal qui fait du monde un véritable enfer ?

Mais ce mal, qui dure depuis le commencement des Sociétés, ne sera-t-il pas éternel si l'on n'applique pas le remède ?

Et ce remède n'est pas l'oppression et l'esclavage, les supplices et la terreur ; car la tyrannie et les tortures les plus cruelles n'ont jamais manqué sur la Terre et n'ont jamais eu d'autre résultat que d'aggraver le mal.

C'est donc la *cause* du mal qu'il faut extirper !

Mais quelle est cette CAUSE, universelle et perpétuelle, qui agit partout et toujours, sous toutes les Religions et

sous toutes les formes de Gouvernement, sous la République comme sous la Monarchie ?

N'est-ce pas la *cupidité* et l'*ambition* ?

Ou plutôt n'est-ce pas la *mauvaise éducation*, qui laisse développer la cupidité et l'ambition ?

Ou plutôt encore la cause première et génératrice n'est-elle pas l'*Inégalité de fortune*, *la Propriété et la monnaie*, qui enfantent les privilèges et l'Aristocratie, puis l'opulence et la misère, puis la mauvaise éducation, puis la cupidité et l'ambition, puis tous les vices et tous les crimes, puis tous les désordres et le chaos, puis toutes les calamités et toutes les catastrophes ?

Oui, examinez, réfléchissez, méditez, remontez, dans toutes les Sociétés, à l'établissement de la Propriété et de la Monnaie, et surtout de l'Inégalité illimitée de fortune ; remontez de faits en faits, d'événements en événements, d'institutions en institutions, de législateurs en législateurs, de causes secondes en causes premières, de conséquences en principes, de nécessités en nécessités, de jour en jour et de siècle en siècle ; vous trouverez, toujours et partout, pour cause unique du mal, OPULENCE et MISÈRE !

Et par conséquent le *remède*, l'unique remède au mal, c'est la suppression de l'opulence et de la misère, c'est-à-dire l'établissement de l'Égalité, de la Communauté de biens et d'une bonne Éducation.

Telle fut l'opinion de Jésus-Christ, qui, proclamé Dieu, fonda sur ce principe la grande révolution du Christianisme ; elle fut aussi la conviction d'Icar, qui, Dictateur, unissant

l'amour de l'Humanité au courage et au génie, fonda sur les mêmes bases notre régénération sociale et politique.

Demain, je vous exposerai comment il a pu parvenir à consommer ce prodige.

Mais, avant de nous séparer, permettez-moi de vous le demander encore ; quand vous voyez notre ancien enfer transformé en paradis, comment pourriez-vous désespérer de voir le bonheur dans vos pays ?

CHAPITRE XV.

RÉVOLUTION DE 1782. — ÉTABLISSEMENT DE LA COMMUNAUTÉ.

Icar, dictateur. — Première Adresse au Peuple pour obtenir sa confiance ; choisit des ministres, etc. — Deuxième Adresse pour organiser la garde populaire et assurer la victoire. — Tous les fonctionnaires remplacés. — Troisième Adresse aux vainqueurs pour une *amnistie;* quelques exceptions. — Quatrième Adresse aux vaincus pour qu'ils se résignent. — Confiance universelle. — Générosité populaire. — Cinquième Adresse pour les élections ; tous les citoyens sont électeurs. — Journal officiel, *gratis* pour tous. — Commission de Constitution. — Il lui soumet son *plan de communauté,* applicable dans cinquante ans, et son plan d'*organisation transitoire.* — Adoptés provisoirement ; publiés ; soumis au Peuple. [—] Principes fondamentaux de la Communauté. — Égalité ; ni propriété, ni monnaie. — Régime transitoire indispensable. — Cinquante ans nécessaires pour l'exécution complète. — Sixième Adresse pour la Communauté. — Septième Adresse aux prêtres et aux chrétiens. — — Enthousiasme général. — Imprécations contre le passé. — Brouillons impuissants. — Monuments ; tombeaux ; fête funéraire. — Revue militaire.

JUSQU'A PRÉSENT je vous ai montré *le mal* : maintenant je vais vous montrer *le remède ;* et vous allez voir Icar à son œuvre de régénération.

Vous savez qu'avant l'insurrection, déterminée par la révocation de la Constitution et l'usurpation du pouvoir absolu, Icar avait décidé le Peuple à renoncer à tous les attentats individuels.

A peine sorti du combat, et quoique blessé, il ne perdit pas un moment pour gagner la confiance du Peuple entier, arrêter le carnage, organiser la force populaire, et assurer les fruits de la victoire.

A l'instant même, il fit publier et afficher partout une *adresse* que je vais vous lire, comme je vous en lirai d'autres, pensant qu'il me serait impossible de vous faire connaître en moins de mots ses principes et ses plans.

ADRESSE D'ICAR AU PEUPLE.

« Souffrez que mes premières paroles soient pour vous féliciter de votre héroïque courage : vous avez bien mérité de la Patrie et de l'Humanité !

« J'accepte la Dictature ; je suis fier de cet honneur et je consacre ma vie à justifier votre confiance. Je mets ma gloire à me dévouer à votre bonheur.

« Vous connaissez mes principes : *Souveraineté du Peuple, suffrage universel, égalité, fraternité, bonheur commun* : Inscrivons-les sur nos drapeaux !

« Quand vos Représentants seront assemblés, je déposerai la Dictature et je comparaîtrai devant eux, sans escorte,

pour leur rendre compte de tous mes actes. Je me soumets d'avance à leur jugement.

« Mais l'anarchie serait votre plus funeste ennemi : notre intérêt même exige impérieusement que nous agissions avec ensemble, comme un seul homme, s'il est possible.

« Je vais appeler vos meilleurs amis pour en faire un *Conseil de dictature*.

« Ralliez-vous tous autour de nous ! Que les plus utiles citoyens nous apportent leur appui ! Ayez confiance en moi ! Ecoutez ma voix ! Surveillez, mais laissez-vous guider pendant quelque temps ; car personne, j'en prends le Ciel à témoin, ne veut plus que moi *tout*, absolument *tout* ce qui peut vous rendre heureux ! »

A l'instant même, il choisit des Ministres et des Commissaires à envoyer dans toutes les provinces. Il organisa une foule de Commissions spéciales, dans lesquelles furent distribués les nombreux citoyens qui s'empressaient d'offrir leurs services.

Peu d'heures après, parurent une Adresse à l'Armée, une autre aux Régiments étrangers, un décret pour soigner les blessés, enterrer les morts, adopter leurs enfants et leurs veuves.

En même temps parut un autre décret sur l'organisation de la *Garde populaire* avec l'Adresse suivante :

ADRESSE D'ICAR POUR LA GARDE POPULAIRE.

« Ce n'est pas tout d'avoir vaincu : il faut assurer la victoire.

« Soyons généreux, mais soyons prudents !

« Que la Garde populaire s'organise partout, à l'instant même !

« Que tous les Citoyens en état de porter une arme se présentent à leur municipalité !

« Ceux d'entre vous qui ne pourraient vivre sans leur travail seront soldés, armés et vêtus.

« Pendant quelques jours, soyez en permanence sous vos drapeaux, toujours prêts à exécuter les ordres de votre Gouvernement !

« Accourez tous, car c'est votre intérêt à tous !

« Plus nous serons promptement organisés, plus nous serons nombreux, mieux nous pourrons agir, et moins nous trouverons de résistance.

Parurent presque aussitôt deux décrets, dont l'un ordonnait le *désarmement* du parti vaincu et son *expulsion* de toutes les fonctions publiques, et dont l'autre proclamait une *amnistie*.

La Reine, Lixdox, les Ministres, et dix des principaux fonctionnaires publics étaient seuls exceptés. Tous les Juges des principaux tribunaux criminels, et vingt fournisseurs qui avaient fait de scandaleuses fortunes, pouvaient aussi être

poursuivis, mais seulement pour être condamnés à des indemnités pécuniaires envers leurs anciennes victimes ou à des restitutions envers la Nation.

Ces deux décrets furent accompagnés (car tout était préparé d'avance) des deux Adresses suivantes, aux vainqueurs et aux vaincus.

ADRESSE D'ICAR AUX VAINQUEURS.

« Nos adversaires vont déposer les armes ou seront désarmés, tandis que vous compléterez votre armement ; ils seront désorganisés, tandis que vous aurez toute la puissance de l'organisation ; ils seront destitués de leurs fonctions publiques, tandis que vous occuperez tous les emplois et tous les pouvoirs ; vous serez tout-puissants, tandis qu'ils seront réduits à l'impuissance d'attaquer et de résister.

« Il faut que justice soit faite des grands coupables ! Il y a trop longtemps que de cruels tyrans torturent les pauvres et l'Humanité ! Que leurs têtes répondent enfin du sang et des larmes qu'ils ont fait répandre ! Ils comparaîtront devant vos Représentants pour qu'un châtiment national et solennel épouvante et prévienne à l'avenir toute nouvelle tyrannie.

« Que justice soit faite encore et de ces Juges iniques et prévaricateurs qui ont ruiné tant de familles, et de ces grands voleurs qui se sont subitement enrichis aux dépens des pau-

vres ou du trésor public ! Que leurs biens répondent des indemnités ou des restitutions !

« Quant à tous les autres, oubli, amnistie ! Les poursuivre, maintenant qu'ils ne peuvent plus nuire, ne serait plus que de la vengeance.

« Je sais combien vous avez souffert et combien votre colère est naturelle : mais la punition du tyran et de ses principaux complices ne doit-elle pas suffire à votre juste ressentiment ? La vengeance contre la foule qui, comme vous, était victime de la mauvaise organisation sociale, ne serait-elle pas une injustice? Serait-il raisonnable de les réduire au désespoir et de les contraindre à renouveler un combat qui ferait couler du sang des deux côtés ?

« J'en appelle à votre Raison pour me répondre !

« Reposez-vous sur votre Gouvernement ! Si nos anciens ennemis se révoltaient !... mais ils sont abattus et ne peuvent plus se relever.

« Soyez donc généreux autant que vous avez été braves ! Que tous les bons citoyens unissent leurs voix à la mienne !

« Soyez cléments ! comme Dictateur élu par vous, dans votre propre intérêt, je l'ordonne : comme votre meilleur ami, je vous en conjure !

ADRESSE D'ICAR AUX VAINCUS.

« Quand la Victoire vous a favorisés, vous en avez abusé pour nous massacrer ou nous bannir : aujourd'hui que vous êtes vaincus, que pourriez-vous dire si nous vous appliquions la loi du *talion ?*

« Que pourriez-vous dire si, comme vous, nous faisions

toutes les lois d'intimidation et de terreur qui nous paraîtraient nécessaires ?

« Que pourriez-vous dire si nous vous appliquions vos propres lois comme vous nous les avez appliquées pour nous emprisonner, nous ruiner ou nous supplicier ?

« Mais le Peuple, je le connais et j'en réponds, le Peuple est magnanime : il est prêt à vous tendre la main.

« Déposez les armes, rompez votre organisation, quittez vos fonctions, résignez-vous !

« Vous devez sentir que nous avons le droit de l'exiger pour notre sécurité.

« C'est votre intérêt comme le nôtre; car toute résistance serait inutile, et nous voulons absolument en finir : nous ne voulons plus, entendez-le bien, nous ne voulons plus de lutte ni même d'inquiétude dans le pays; à tout prix, je vous le répète, nous voulons marcher au progrès sans résistance !

« Résignez-vous ! La justice vous le demande, aussi bien que votre sûreté.

« Résignez-vous sincèrement, sans arrière-pensée, et nous serons heureux de pouvoir bientôt vous embrasser comme des frères !

« Jusqu'à présent, plongés les uns et les autres dans le cahos de l'oppression, nous ne pouvions nous entendre parce que notre commun oppresseur nous divisait et nous calomniait : mais aujourd'hui que nous pouvons nous expliquer, vous seriez inexcusables de repousser nos offres fraternelles.

« Encore une fois, résignez-vous ! c'est moi, Dictateur,

qui vous en conjure, moi qui désire ardemment le bonheur de tous mes concitoyens! »

Il n'est pas nécessaire de vous citer les autres Adresses et décrets du Dictateur. Je n'ai pas besoin non plus de vous dire que toutes ses mesures excitèrent l'enthousiasme du Peuple et la confiance universelle; que tous les hommes éclairés et énergiques accoururent autour de lui; que la Presse entière lui apporta son appui; et que, si quelques royalistes, se laissant aveugler par la peur, s'enfuirent ou se cachèrent, la masse se résigna sincèrement, rassurée par le Dictateur.

Le Peuple surtout fut admirable et sublime de générosité: quelques malheureuses victimes de l'ancienne tyrannie, entraînées par leur désespoir et leur colère, essayèrent quelques vengeances individuelles; mais ce furent les ouvriers qui se précipitèrent partout pour les empêcher.

Les hommes du Peuple qu'avaient égarés les calomnies officielles ne furent pas les moins ardents à crier en faveur de la révolution et du Dictateur: « Si nous avions su, di-« saient-ils! Comme on nous avait trompés! »

Peu de jours après, le Dictateur rendit un décret sur l'élection de la Représentation nationale composée de 2,000 députés, et l'accompagna de l'Adresse suivante:

Adresse d'Icar pour les élections.

« Le Peuple est le *Souverain!* C'est à vous à faire

votre *Constitution;* et s'il était possible de vous réunir tous ensemble pour délibérer et voter, je vous réunirais tous.

« Mais la chose étant matériellement impossible, choisissez des Représentants qui discuteront mûrement et solennellement cette Constitution, et qui la soumettront ensuite à votre volonté souveraine, pour être acceptée ou rejetée par vous.

« Vous êtes tous membres de la Société, tous sociétaires, tous citoyens; vous travaillez tous pour elle; vous avez tous combattu et vous combattrez tous encore pour elle s'il est nécessaire: par conséquent, vous êtes tous essentiellement *électeurs*. Ceux qui n'ont pas 20 ans, et les domestiques placés sous la dépendance de leurs maîtres, seront seuls momentanément privés de l'exercice de leur droit, jusqu'à ce que la Constitution en ait autrement décidé.

« Vos oppresseurs, qui vous refusaient tout moyen de vous instruire, vous déclaraient incapables de choisir des Députés; mais ce n'était pas seulement une révoltante *iniquité*, c'était encore une *calomnie*, comme l'élection est d'ailleurs pour vous un incontestable *droit*.

« Faites-vous donc inscrire sur le registre électoral de votre commune; réunissez-vous; discutez le mérite des candidats qui vous seront présentés ou qui seront assez confiants dans leurs vertus pour oser se présenter à vos suffrages.

« Discutez avec indépendance, mais avec le calme et la gravité qui conviennent à des Citoyens dignes de la liberté!

« Que la Presse aussi vous éclaire, ne prenant elle-même pour guides que la vérité et l'amour de la patrie!

« L'élection n'aura lieu que dans 25 jours, afin que

vous ayez le temps de vous éclairer parfaitement, et que vous ne puissiez être victimes d'aucune espèce de surprise.

« Choisissez d'abord vos meilleurs amis, les meilleurs amis du pauvre et de l'ouvrier, et parmi eux les plus estimables, et parmi ceux-ci les plus capables et les plus énergiques.

« Et pour que vous puissiez choisir celui qui n'aura que du patriotisme, des vertus et des talents, vos élus recevront une *indemnité* suffisante.

« N'oubliez pas que vos Représentants auront à juger votre Dictateur, à prononcer sur le sort de vos anciens oppresseurs, à faire votre Constitution, et à exercer provisoirement votre Souveraineté.

« Pensez que vous tenez dans vos mains votre sort, celui de la Patrie et celui de votre Postérité!

Dès le second jour, le Dictateur avait organisé une Commission de *publication*, composée de cinq écrivains, pris parmi les plus populaires et les plus estimables, pour rédiger un journal officiel qui contiendrait tous ses actes, qui serait distribué *gratis* en assez grand nombre (plus d'un million d'exemplaires, je crois) pour que *tous* les citoyens sans exception pussent facilement le recevoir ou le lire.

Dès le même jour, il avait organisé une Commission de *Constitution*, composée de neuf publicistes, les plus savants et les plus respectables, chargés de préparer un projet de Constitution nouvelle. Il leur avait soumis son propre travail, préparé depuis longtems en trois parties séparées, contenant: la 1re, tous LES VICES *de l'ancienne organisation sociale et politique;* la 2e, le plan très-détaillé d'une

nouvelle organisation fondée sur la COMMUNAUTÉ DE BIENS, applicable dans 50 ans, avec toutes *les autorités* à l'appui; et la 3e, le plan d'une *organisation* TRANSITOIRE pendant ces 50 années.

Après plusieurs jours d'examen et de discussion, la Commission avait adopté avec enthousiasme les deux plans en principe et avait proposé quelques modifications qui avaient été adoptées par Icar.

Afin que chacun pût bien connaître et apprécier son *nouveau système* d'organisation sociale et politique, il fit aussitôt imprimer le travail entier à un nombre immense d'exemplaires, avec un *résumé* des principes qui servaient de base au plan transitoire et au plan définitif de la Communauté de biens.

Vous comprenez combien ce système de *Communauté* devait paraître nouveau et étonner les imaginations en même temps que charmer les esprits: mais le plan détaillé qui l'accompagnait et qui présentait ce système en action, comme nous l'avons aujourd'hui en réalité, démontrait, comme l'expérience l'a matériellement prouvé depuis, que ce système était parfaitement *exécutable;* et la joie du Peuple égalait sa première surprise.

Je vous engage tous à lire et même à étudier tout le travail imprimé d'Icar et de la Commission; et si quelqu'un d'entre vous désire quelques explications sur ce travail, je me ferai un plaisir de les lui donner dans une de nos réunions suivantes.

Mais, dès aujourd'hui, je vais vous exposer rapidement les principales idées d'Icar servant de base à son plan de Communauté. Je vous lirai encore deux de ses Adresses, parce que rien autre chose ne pourrait vous le faire connaître aussi bien.

Icar avait reconnu qu'il ne fallait pas abolir brusquement la Propriété, la Monnaie, et l'Inégalité de fortune, pour leur substituer subitement la Communauté de biens, parce que : 1° Les riches et les propriétaires (les petits comme les gros) se trouveraient infailliblement blessés dans leurs habitudes et leurs préjugés ; leur enlever leurs biens, même en leur en donnant d'autres, serait peut-être aussi insupportable pour eux que tenter de leur arracher la vie : ce serait les rendre malheureux contre le but même de la nouvelle Société ; ce serait aussi les pousser au désespoir et à la résistance, entraver et compromettre la régénération sociale ; 2° Les pauvres eux-mêmes, paralysés par une longue tyrannie, n'avaient peut-être pas assez généralement les habitudes et les qualités nécessaires pour commencer l'entreprise sans en compromettre le succès ; 3° Enfin, et surtout, l'application immédiate lui paraissait physiquement impossible, attendu qu'il y aurait un travail immense, le plus grand peut-être qu'on eût entrepris sur la terre depuis le commencement du monde, pour organiser et réaliser la Communauté, par exemple pour construire et fournir à toutes les familles des habitations convenables et semblables.

Icar regardait donc un système *transitoire* comme absolument indispensable.

Et c'est là ce qui distingue éminemment et essentiellement son projet et son plan de tous ceux que les Philosophes avaient anciennement imaginés.

Je vous exposerai plus tard les principes de son système *transitoire* ; pour le moment, je me borne à vous dire qu'il proposait de constituer une *République démocratique*, de conserver le droit de Propriété pendant toute la vie de la génération de propriétaires existante alors, de respecter tout ce qu'on appellait *droit acquis*, d'éviter ce qui pourrait désespérer ou tourmenter les riches, d'améliorer immédiatement le sort des pauvres, de faire tout ce qui pourrait les rendre heureux, de détruire progressivement l'Inégalité et d'établir successivement le régime de l'Egalité parfaite et de la Communauté.

Comprenez-vous la surprise et l'enthousiasme que durent inspirer aux pauvres Icariens ces propositions si nouvelles dans la bouche d'un Dictateur, surtout quand il y joignit l'Adresse suivante, expositive de ses principes :

ADRESSE D'ICAR POUR LA COMMUNAUTÉ.

« Chers concitoyens, n'avez-vous pas été malheureux jusqu'aujourd'hui ?

» Riches vous-mêmes, avez-vous été complètement heureux ?

» Les malheurs qui nous ont affligés tous et qui ont accablé nos ancêtres depuis le commencement du monde, ne viennent-ils pas des vices de l'organisation sociale et politi-

que, surtout de l'Inégalité des fortunes, de la Propriété et de la Monnaie ?

» Ces malheurs ne seront-ils pas éternels si l'on n'en tarit pas la source?

» La Communauté de biens n'est-elle pas le seul moyen de rendre tous les hommes heureux?

» Ce nouveau système est-il impossible à réaliser quand votre Gouvernement est d'accord avec vous ?

» Quelque difficile que puisse paraître l'entreprise, ne faut-il pas la tenter un jour ?

» Quelque temps qu'il faille pour l'accomplir, le dernier jour n'arrivera-t-il pas d'autant plus vite que le premier jour aura commencé plus tôt ?

» Et puisque votre courage a renversé le plus grand des obstacles, l'opposition d'un Pouvoir oppresseur, et puisque le Ciel nous favorise assez pour nous permettre d'accomplir ce que nos malheureux ancêtres n'ont pu faire, l'entreprendre courageusement n'est-il pas un devoir envers le Ciel, envers nous-mêmes, envers nos descendants et envers l'Humanité?

» Examinez ces questions, mes chers concitoyens; discutez-les partout en attendant que vos Représentants les décident provisoirement et les soumettent à votre décision souveraine.

» Avec la Communauté, plus de pauvres ni d'oisifs; plus de crimes ni de supplices; plus d'impôts ni de police; plus de contestations ni de procès; plus d'inquiétudes ni de soucis; tous les citoyens amis et frères; tous non-seulement heureux, mais également heureux!

» Si, comme moi, vous en êtes convaincus, mettons-

nous à l'œuvre à l'instant, adoptons le principe, et commençons courageusement les préparatifs !

» Mais, je vous en conjure au nom de la Patrie, de vos enfants et de l'Humanité, ne compromettons pas, par trop d'impatience et de précipitation, la plus grande des entreprises que l'homme ait encore tentées !

» Si, comme je le crois, la Communauté ne peut pas être rigoureusement appliquée de suite, ajournons tout ce qui doit être ajourné.

» Maîtres du pouvoir, confiants dans vos Représentants qui veulent enfin votre bonheur, prenez patience !

» Si vous êtes assez généreux pour préférer l'intérêt de la Patrie à votre intérêt individuel, qu'importe quelques années de plus ou de moins dans l'accomplissement d'une pareille œuvre !

» Et si vous voulez ne penser qu'à votre propre bonheur, n'est-il pas raisonnable de vous contenter de tout le bonheur possible aujourd'hui?

» Moins heureux que vos enfants, vous serez du moins bien plus heureux que vos pères !

» Riches d'aujourd'hui, vous voudrez donc, je l'espère, concourir au bonheur de votre postérité !

» Pauvres, je n'en doute pas, vous penserez surtout à la félicité de vos filles et de vos fils !

» Chers concitoyens, vous n'oublierez pas que vous allez décider du sort de vos générations futures et de l'Humanité toute entière ! »

Icar voulut s'adresser aux Prêtres et aux Chrétiens,

ADRESSE D'ICAR AUX PRÊTRES ET AUX CHRÉTIENS.

« Ministres et serviteurs de Jésus-Christ, je désire votre bonheur comme celui de tous mes autres concitoyens.

» Vous conservez vos temples et vous pouvez librement adorer Dieu sous la protection de l'autorité publique.

» Prêchez donc la Morale et la Justice, missionnaires et serviteurs d'un Dieu qui prêchait la Morale et la Justice! et, comme lui, prêchez-la par vos actions autant que par vos paroles!

» Prêchez pour les *pauvres!* car qui, dans le monde, a plus foudroyé les Pharisiens et les Riches que Jésus-Christ? qui, plus que Jésus-Christ, a proclamé son amour pour les malheureux et les souffrants?

» Prêchez pour *l'Egalité* et la *Fraternité!* car Jésus-Christ n'est-il pas mort pour établir l'Egalité et la Fraternité parmi les hommes et pour abolir toute espèce d'esclavage et d'oppression?

» Prêchez *la Communauté de biens!* car Jésus-Christ ne l'a-t-il pas établie parmi ses disciples et recommandée à tous les hommes? Les Apôtres n'étaient-ils pas en Communauté? Les premiers Pères de l'Eglise ne prêchaient-ils pas la Communauté? Pendant les premiers siècles du Christianisme, tous les Chrétiens ne vivaient-ils pas autant que possible en commun? Depuis, les plus ardents adorateurs de Jésus-Christ, des milliers de pieux ouvriers, n'ont-ils pas vécu dans des *Communautés religieuses*, prêchant la Communauté par leurs actions et leurs paroles?

» Oui, vous ne seriez que de faux chrétiens si vous repoussiez la Communauté!

» Mais puisque Jésus-Christ donna sa vie pour régénérer l'espèce humaine par la Communauté, vous voudrez, j'aime à l'espérer, travailler à son œuvre de régénération!

» Vous voudrez mériter les bénédictions de la Terre pour obtenir les récompenses du Ciel! »

Je vous le répète, imaginez l'effet produit par de pareils principes proclamés par un *Dictateur!* et proclamés quelques jours après la chute d'une longue et effroyable tyrannie!

Imaginez le mouvement imprimé aux esprits! les discussions!

Imaginez la puissance de l'impulsion donnée par le Pouvoir!

Imaginez combien de savants, d'écrivains, de philosophes, de prêtres (surtout dans le bas-clergé), de citoyens influents dans toutes les classes, adoptèrent et propagèrent avec enthousiasme les idées du Dictateur! Des riches mêmes et des nobles rivalisaient d'exaltation avec ses admirateurs les plus exaltés!

Imaginez l'effet produit sur les masses par toutes ces conversions, et la révolution opérée dans l'opinion publique!

Il semblait qu'un voile était tombé de dessus tous les yeux, ou que chacun avait subi l'heureuse opération de la cataracte!

On ne pouvait concevoir l'ignorance ou l'aveuglement du passé; les uns riaient de la stupidité des âges précé-

ents; les autres vomissaient des imprécations contre la tyrannie; et parmi les imprécateurs se distinguaient surtout ceux que les oppresseurs avaient attirés dans leur camp par de fausses promesses, des mensonges et des calomnies!

Je ne vous parlerai pas de quelques ambitieux qui, voulant paraître encore plus populaires ou démocrates que le Dictateur, demandaient la *loi agraire* ou la réalisation immédiate de la Communauté, ni de quelques intrigants qui tentaient sourdement d'insinuer des défiances contre Icar, ni de quelques fanatiques sans expérience qui ne pouvaient souffrir l'autorité d'aucun homme : ces vaines tentatives d'opposition s'évanouirent bientôt devant les acclamations populaires, comme une légère vapeur disparaît devant les rayons du soleil.

Je ne vous parlerai pas non plus ni des *monuments* provisoirement élevés sur tous les champs de bataille où le Peuple venait de livrer ses derniers combats; ni des *tombeaux* élevés sur tous les lieux où reposaient les restes des martyrs de la liberté; ni d'une grande *fête funéraire* où l'on vit, aux deux côtés du Dictateur, un miraculeux enfant de douze ans qui avait reçu vingt-deux balles en plantant un drapeau sur un monceau de cadavres, et une jeune fille qui avait eu les deux bras coupés en combattant auprès de son père.

Je passerai de même sous silence une *revue* générale de la *garde populaire* et de l'armée, passée par le Dictateur dans la Capitale et par ses commissaires dans les Provinces, et qui, quinze jours seulement après la révolution (tant l'enthousiasme était prodigieux!), présenta sous les armes 200,000 soldats et deux millions de citoyens revêtus d'un uniforme démocratique!

J'arrive à l'*élection* de la Représentation populaire, ou plutôt c'est par là que je commencerai la prochaine séance.

Je suis trop long peut-être dans mes explications (Non, non, s'écria-t-on de tous côtés) : mais je désire vous bien montrer que le Peuple donne toujours sa confiance aux chefs qui veulent sincèrement son bonheur, et que rien n'est impossible au Gouvernement qui possède la confiance du Peuple; je veux vous bien montrer surtout par quels moyens notre immortel Icar est parvenu à conquérir l'amour de ses concitoyens et à réaliser son projet de Communauté.

Des applaudissements plus animés encore que ceux des jours précédents apprirent à l'orateur le plaisir qu'on avait à l'écouter dans tous ces détails.

CHAPITRE XVI.

(Suite de la Révolution.)

ÉLECTIONS. — CONSTITUTION. — JUGEMENT. — GUERRE; PAIX.

Élection de la Représentation populaire. — Icar en fait une fête. — Réunion des Représentants. — Icar dépose la Dictature; rend compte. — Élu provisoirement président de la république; confirmé par le peuple. — Nouvelle ère. [—] Procès de la reine et des ministres. — Huitième adresse concernant Lixdox et la reine. — Représentation admet la Communauté à grande majorité. — Icar demande l'ajournement pour avoir l'unanimité. [—] GUERRE. — Coalition des rois voisins; hostilités. — Guerre déclarée *populaire*. — Icar nommé dictateur. — Neuvième proclamation pour la guerre : énergie; vaincre ou périr! guerre de propagande. — Il fait tout pour exciter l'enthousiasme et le dévouement. — Hymne à la patrie. — Exaltation populaire. — Peuple entier sous les armes. — Représentants aux frontières. [—] Bataille de Dorac; grande victoire; autres déroutes des coalisés; défections; insurrections. [—] Paix générale. — Congrès des peuples. — Désarmement. — Fraternité. — Honneurs à l'armée. — Fêtes.

A LA dernière réunion, je vous ai annoncé l'*élection* de la Représentation populaire.

C'était le 20 juillet, un peu plus d'un mois après la Révolution.

C'était aussi le premier acte de la Souveraineté du Peuple.

Le Dictateur en fit une fête populaire.

Les salles électorales étaient magnifiquement décorées; partout des drapeaux, des guirlandes de fleurs et de verdure, des inscriptions civiques et patriotiques, et les proclamations du Dictateur.

Partout les opérations s'ouvrirent au son de la musique, au bruit des cloches et du canon.

Tout rappelait au Peuple qu'il allait consommer un grand acte !

Peu d'intrigants osèrent se présenter aux suffrages ou plutôt au jugement des électeurs, et tous furent honteusement repoussés et flétris.

Dans beaucoup de villes, les candidats se retirèrent eux-mêmes devant celui qui paraissait plus digne d'être élu.

Dans quelques endroits, les électeurs furent obligés d'aller chercher de modestes citoyens qui craignaient de se présenter eux-mêmes.

Souvent les suffrages des riches eux-mêmes se réunirent sur un ouvrier intelligent et honnête; souvent aussi les ouvriers honorèrent de leur confiance un riche et même un noble qui se trouvait ami du Peuple.

Ici, l'élection fut unanime et se fit par acclamations; là, les mains levées ou la division en deux camps pacifiques, indiquèrent rapidement la majorité.

Les élus méritaient, sous tous les rapports, d'être appelés l'*élite* du pays.

Et quelques jours après, la Représentation populaire, siégeant dans le palais que souillait naguère l'Aristocratie, annonçait au Dictateur qu'elle était constituée, lui déclarait que sa Dictature avait cessé, et le sommait de comparaître devant elle.

Icar répondit à l'instant qu'il donnerait l'exemple de la soumission à la Souveraineté du Peuple, qu'il déposait le pouvoir, et qu'il obéirait à la Représentation populaire.

Le lendemain, sans escorte et sans armes, il comparut, debout, tête-nue, à la barre des Représentants assis et couverts. Il rendit compte de tous ses actes, répondit aux questions qui lui furent adressées, et se retira prisonnier en attendant la décision de ses Juges.

Je n'ai pas besoin de vous dire les débats ; l'Assemblée unanime lui décerna le titre de *Régénérateur de la Patrie*, le nomma provisoirement *Président de la République*, (car la République avait été proclamée d'enthousiasme dès la première séance), et le reconduisit en masse jusques dans le Palais national, au milieu d'indicibles acclamations de la population entière.

Icar ayant demandé lui-même que son élection fût soumise à la sanction du Peuple, la Représentation populaire l'ordonna, en ajoutant que des députés spéciaux apporteraient la volonté du Peuple, et qu'à leur arrivée une grande fête nationale célébrerait, le même jour dans tout le pays, la victoire du Peuple et la nouvelle ère de Régénération qui venait de commencer.

Inutile encore de vous dire la décision du Peuple, ni que Icar, résolu à faire prendre à ses concitoyens l'habitude de modérer l'expression de leur gratitude, repoussa la proposition de dater la nouvelle ère du jour de sa naissance, et qu'il demanda lui-même qu'elle fut datée du 13 juin, jour de l'insurrection populaire.

Peu de jours après, commença le *procès* de la Reine et des Ministres.

Vous savez que tous furent condamnés, Lixdox et ses complices à la peine capitale, la Reine à une captivité perpétuelle, tous à un milliard d'indemnité, et que la sentence déférait à Icar le droit de grâce ou de commutation.

Le lendemain, Icar publia l'Adresse suivante :

ADRESSE D'ICAR CONCERNANT LIXDOX.

« Si vos oppresseurs étaient morts avant votre délivrance, il faudrait exhumer leurs cadavres, juger et flétrir à jamais leur mémoire.

« Mais ils sont entre vos mains : la Justice populaire vient de prononcer sur leur sort ; les lois, si souvent invoquées par eux contre vous, viennent enfin d'être invoquées contre eux ; et leurs têtes vont justement tomber sur l'échafaud, si souvent rougi de votre sang !

« Cinq têtes vont tomber, si vous le voulez !

« Cependant, réfléchissons ! A quoi bon ces têtes, au-

jourd'hui, quand votre puissance est irrésistible, quand le crime, quoique vieux de quelques jours seulement, semble éloigné déjà de vingt siècles, et quand vous devez à la tyrannie le sublime effort qui vous en a délivrés ?

« A quoi nous servira un peu de sang et de boue de ces anciens oppresseurs, au milieu de la gigantesque révolution qui nous régénère ?

« C'est à l'Aristocratie, faible et toujours tremblante, qu'il est presque nécessaire d'être impitoyable : au Peuple, fort et confiant dans sa force, au Peuple, qui quelquefois se venge en un seul jour de combat et de colère du mal accumulé pendant des siècles, mais qui, presque toujours, est clément après la victoire, au Peuple, il convient d'être magnanime!

« Connaissant votre magnanimité, je connais donc aussi d'avance votre réponse.

« — Laissons-leur la vie! *Abolissons la peine de mort!*

« Mais pour que la justice et la loi ne soient pas de vains mots sur la terre, qu'ils soient privés de la liberté! Que Lixdox ait la tête rasée sur l'échafaud, par la main de son ancien bourreau! Qu'il soit ensuite publiquement exposé dans la même *cage de fer* qu'il a inventée pour exposer un de vos plus admirables martyrs! et qu'un monument éternise le crime, la juste sévérité de votre Représentation populaire, la clémence d'un grand Peuple et une nouvelle ère de religieux respect pour le sang humain! »

Sur la demande d'Icar, la Représentation nationale ordonna que le Peuple fût consulté; et quelques rares oppo-

sitions de quelques mères qui pleuraient encore leurs enfants ne rendirent que plus éclatante la générosité populaire.

Je ne vous montrerai pas Lixdox exposé dans sa cage de fer, ni la Reine demandant l'aumône à la porte de la Représentation nationale. Je ne veux pas arrêter vos regards sur cette infortune royale qui, bien que méritée, n'en est pas moins un souvenir affligeant; car ce sont ses Ministres et sa Cour qui ont perdu la malheureuse Cloramide, et ces Ministres, coupables d'avoir fait tant de victimes, étaient victimes eux-mêmes de l'organisation sociale et politique.

Mais j'appelle votre attention sur un magnifique spectacle.

2000 Représentants du Peuple délibéraient solennellement sur la nouvelle organisation sociale et politique, sur le sort d'une Nation et sur les destinées de l'avenir.

Déjà ils avaient presque unanimement adopté les deux principes capitaux, la *Communauté de biens*, et son ajournement *à* 50 *ans* au moins pour l'application complète. 154 membres seulement avaient voté négativement sur la première question, et 162 sur la seconde : mais le Président de la République supplia la Représentation populaire de ne considérer ce vote que comme *provisoire*, et d'ajourner la décision définitive. Il exposa que, dans une question si prodigieusement importante, quelques mois, quelques années même de retard seraient peu de chose à côté de l'inconvénient d'une dissidence d'opinions; que l'unanimité dans le vote serait un avantage inestimable; qu'à tout prix il fallait

éviter que la minorité, quelque faible qu'elle fût en nombre, pût se croire opprimée par la majorité ; qu'il valait mieux discuter encore, pour donner aux opposants la facilité de faire admettre leurs raisons, ou pour les convertir à l'opinion dominante.

On avait formé de nouveaux Comités et de nouvelles conférences ; on imprimait et on discutait partout les objections, quand un *cri de guerre* vint annoncer que tous ces projets pouvaient être engloutis par la force sous les ruines de la Révolution.

Icar désirait *la paix*, afin de pouvoir se consacrer exclusivement à l'exécution de son grand dessein. Il désirait pouvoir licencier l'armée, afin d'employer plus utilement sa solde et ses bras.

Mais il ne craignait pas *la guerre*, parce qu'il espérait qu'elle amènerait la Victoire et la Paix, une paix solide, longue et peut-être éternelle.

Il la regardait comme inévitable, soit parce que quelques-uns des Rois voisins, qui avaient déjà fait des tentatives pour restaurer le fils de Corug, ne manqueraient pas de profiter de cette nouvelle circonstance, soit parce que d'autres Rois qui, poussés par leurs Aristocraties, s'étaient déjà coalisés pour soutenir la tyrannie, ne manqueraient pas de se liguer contre une Révolution démocratique dont le triomphe serait un exemple contagieux pour leurs peuples et menaçant pour leurs trônes.

Il voulait, du reste, sortir promptement d'incertitude et mettre ses voisins dans la nécessité de donner des garanties pour la Paix ou de déclarer la Guerre.

Aussi vous l'avez vu, dès le lendemain de sa dictature, commencer l'organisation de l'Armée et de la Garde populaire.

Dès le même jour, il avait fait déclarer aux Rois voisins que le Peuple Icarien désirait la Paix et ne voulait pas intervenir dans les affaires des autres Peuples, mais que les précédentes guerres commencées contre lui lui rendaient des garanties nécessaires, et qu'il demandait un *désarmement* général, offrant d'en donner l'exemple, et ajoutant que, si dans 45 jours il ne recevait pas une réponse affirmative, il considérerait le silence comme une déclaration de guerre, et que, si l'une des armées étrangères faisait un mouvement en avant, il considérerait ce mouvement comme un commencement d'hostilités.

En attendant cette réponse, il avait rappelé tous les Agents diplomatiques du dernier gouvernement et renvoyé tous les *Agents diplomatiques étrangers*, déclarant que les Agents respectifs pourraient se fixer près de la frontière pour se transmettre leurs communications.

Il avait même pris la précaution de faire sortir tous les individus *étrangers*, à l'exception de ceux qu'il autoriserait spécialement à rester parce qu'il connaîtrait leurs dispositions à servir les Icariens auprès de leurs compatriotes.

Pendant ce temps, il n'avait rien négligé pour préparer la *défense* en cas d'attaque, faisant fortifier les places, fabriquer des armes, réunir les approvisionnements nécessaires et exercer les troupes

Toutes les assurances qu'on lui avait données d'intentions pacifiques ne l'avaient ni trompé ni endormi.

Aussi se trouva-t-il en mesure, quand le quarante-cinquième jour arriva sans réponse satisfaisante et quand il apprit tout-à-coup que quelques corps étrangers s'approchaient des frontières.

A l'instant même il proposa à la Représentation populaire de considérer la Guerre comme déclarée et commencée, et d'ordonner une *levée en masse* de la population pour défendre la Révolution et la Patrie.

Les Représentants du Peuple déclarèrent la Guerre *populaire* et *nationale*, décidèrent que toute la Nation serait *solidaire* pour indemniser les Provinces qui souffriraient de l'invasion, et proclamèrent presque unanimement Icar DICTATEUR.

Et le Peuple, consulté, confirma unanimement la déclaration de Guerre et la Dictature.

Parut alors l'adresse suivante :

ADRESSE D'ICAR POUR LA GUERRE.

« Nous demandions la Paix et l'on nous déclare la Guerre! Hé bien, la Guerre!

« On nous menace, on veut nous attaquer : hé bien! nous nous défendrons!

« Nous serons prêts à recevoir les agresseurs, car l'agression était prévue!

« Pouvaient-ils en effet ne pas nous attaquer aujourd'hui, ces Despotes et ces Aristocrates qui tant de fois ont envoyé leurs armées pour aider nos oppresseurs?

« Notre insurrection contre leur allié pouvait-elle ne pas leur paraître une révolte contre eux-mêmes?

« Ces tyrans de leurs propres sujets, ces ennemis de toute liberté et de tout progrès, pouvaient-ils pardonner et tolérer une Révolution démocratique et républicaine qui veut donner aux Peuples l'exemple d'une grande Nation reconquérant ses imprescriptibles droits et pratiquant la Communauté des biens?

« Plus nous sommes sages, cléments, heureux, plus nous excitons l'estime, l'admiration, les applaudissements et l'envie de leurs Peuples, et plus ils devaient trembler et nous haïr!

« Oui, les Rois et les Aristocrates, ligués depuis le commencement du monde politique par leur intérêt commun pour tenir les Peuples sous leur domination, étaient condamnés par la fatalité même à nous déclarer la guerre, pour sauver leur despotisme, pour détruire notre révolution et notre liberté, pour restaurer l'Aristocratie et la consolider à jamais!

« Ils massacreraient les plus généreux d'entre nous! Ils transporteraient les autres dans leurs déserts! Ils nous arracheraient nos enfants pour les mutiler? Ils livreraient nos femmes à la féroce brutalité de leurs soldats! Ils partageraient peut-être les ruines de notre Patrie!

« C'est donc une guerre à mort qu'ils nous déclarent, une guerre d'extermination et d'esclavage.

« Nous laisserons-nous enchaîner, exterminer ainsi?

La mort au milieu d'un combat n'est-elle pas mille fois préférable?

« Braves concitoyens, je crois vous entendre répondre : *La guerre! vaincre ou périr en combattant!*

« Oui, nous combattrons! nous combattrons jusque sur le dernier coin de notre pays, jusqu'au dernier d'entre nous et jusqu'à son dernier soupir! Plutôt que de tendre la gorge à nos bourreaux, nous brûlerons nos villes, nous détruirons nos chemins et nos ponts, nous ensevelirons nos femmes, nos enfants et nous-mêmes sous les ruines de la Patrie! Émules de nos Ancêtres et des Peuples anciens qui nous ont laissé tant d'exemples d'héroïque dévouement patriotique, nous montrerons à notre tour quels sacrifices peut inspirer l'amour de la liberté!

« Que dis-je? nous montrerons ce que c'est qu'une *guerre populaire*, ce que peut un grand Peuple uni, quelle force a la *Liberté* combattant pour *l'Indépendance!*

« La Coalition des despotes menace d'envoyer contre nous deux millions de satellites! Mais n'avons-nous pas six millions de soldats et de gardes populaires qui les recevront à coups de fusil et de canon, et dix-huit millions de vieillards, de femmes et d'enfants qui pourront les combattre par mille autres moyens? Nos ennemis ne sont-ils pas divisés par leurs ambitieuses et jalouses rivalités, tandis que nous sommes unis comme si nous n'étions qu'un seul homme?

« Leurs esclaves armés ne nous attaqueront-ils pas à regret pour le despotisme et l'Aristocratie, tandis que nous

défendrons avec enthousiasme notre cause, la leur et celle de tous les Peuples!

« Nous ferons probablement d'abord quelques fautes : mais nos fautes nous instruiront!

« Nous éprouverons quelques revers : mais où serait la gloire si l'on triomphait sans péril? Nous finirons par être invincibles!

« Vous avez déjà brisé votre Aristocratie, vous briserez de même la Coalition qui veut la rétablir! Et si les Rois ont la criminelle témérité d'entrer chez nous, plus ils seront nombreux, plus ils pénétreront dans l'intérieur de notre pays, plus il est certain, n'en doutez pas, que nos champs leur serviront de tombeaux!

« Mais, le glaive une fois tiré, nous ne nous arrêterons plus que quand il n'y aura plus autour de nous ni Aristocraties ni Despotes; nous inscrirons sur nos drapeaux : *Point de conquête! fraternité entre les Peuples!* et nous marcherons en amis à la délivrance de l'Humanité!

« Aux armes, donc! aux armes! Jusqu'à ce que nous ayons conquis la paix, que notre unique occupation soit la guerre! Que la Nation ne soit qu'une Armée, le pays un arsenal et un camp!

« Vieillards, électrisez la jeunesse! Femmes, électrisez vos enfants, vos maris et vos frères!

« Citoyens, soldats, courons à la frontière au cri de *Vive la Patrie! vive la Communauté!* »

Le Dictateur adressa beaucoup d'autres proclamations aux Peuples étrangers, aux Généraux, aux Paysans, notamment aux anciens partisans de l'Aristocratie.

Décidé à ne pas souffrir des *ennemis intérieurs* qui pourraient conspirer avec l'ennemi du dehors et trahir en cas de revers, il épuisa tous les moyens de douceur, de prévoyance et de fermeté pour prévenir ou maîtriser tous les dangers.

Quelques nobles sortirent du pays : mais la masse des anciens Aristocrates, convaincus que leur cause était à jamais perdue, éclairés d'ailleurs, convertis et complétement rassurés par tout ce qui venait de se passer, rivalisèrent sincèrement de patriotisme avec les meilleurs citoyens.

Les hommes les plus honorés, les fonctionnaires publics, même les riches les plus opulents, les prêtres les plus éloquents, les femmes les plus brillantes, tous entraînés par le Dictateur, l'aidaient à leur tour à entraîner les autres.

C'était à qui se distinguerait le plus en offrant ses biens, sa personne et ses enfants à la Patrie, tant l'influence du Pouvoir est irrésistible quand il donne l'exemple de la justice, de la bonté et du dévouement au Peuple et au Pays !

Je ne vous parlerai pas de tous les moyens qu'employa l'habile Icar pour exciter *l'enthousiasme*. La presse, la poésie, les chants, la musique, les spectacles, les clubs, les exercices militaires, les fêtes, tout y concourut.

Un hymne guerrier, appelé *l'hymne à la Patrie*, chanté partout en chœur par les masses de la population, électrisait toutes les âmes.

Partout, les paysans accouraient sur les routes au moment du passage des citoyens qui partaient les premiers. Les populations des villes accouraient à leur arrivée et les accompagnaient à leur départ.

Soldats et gardes populaires, ouvriers et jeunes étudiants, citoyens de toutes les classes, tous fraternisaient ensemble et s'exaltaient mutuellement.

On ne voyait partout que des hommes armés, même de petits *régiments de femmes* qui s'offraient pour soigner les blessés ou servir les combattants.

On ne voyait aussi que des ouvriers fabriquant des armes, préparant ou transportant des munitions de guerre.

Et partout on n'entendait qu'une musique guerrière ou des chants guerriers : partout, travailleurs, spectateurs, citoyens réunis, soldats en marche, chantaient *l'hymne à la Patrie*, au milieu d'incroyables transports.

Les Rois eurent beau multiplier leurs *manifestes* hypocrites : rien ne put entrer ; et d'ailleurs les proclamations du Dictateur étaient prêtes pour pulvériser leurs mensonges et leurs perfides promesses.

Vingt-cinq armées, confiantes dans les officiers choisis par elles, montraient enfin leurs drapeaux sur toute la frontière ; toute la campagne était couverte d'innombrables petits corps francs ; toutes les villes voisines étaient remplies de gardes populaires ; cinq cents Représentants du Peuple étaient à côté des Généraux ; et le reste de la Représentation nationale était auprès du Dictateur pour lui donner tout

l'appui qu'il pourrait demander; lorsque le premier coup de canon fut tiré par la Coalition des Rois.

Je passe sous le silence les succès et les revers partiels, les coups de fortune et les malheurs, les actes de génie et les fautes, les traits de bravoure héroïque et de dévouement sublime.

Je vous dirai seulement que, quand on vit les armées Icariennes s'ébranler sur toute la ligne avec des cris d'enthousiasme qu'on n'avait jamais entendus, les soldats étrangers qui combattaient à regret, surtout les Rois et les Aristocrates qui les entraînaient, furent glacés d'épouvante, tandis que les Peuples, encouragés par le vue du drapeau de l'Égalité et de la Fraternité, faisaient des vœux pour leurs libérateurs et se préparaient à les recevoir en frères.

Vous parlerai-je de la grande bataille, ou plutôt de l'immortelle victoire de Dorac, sept jours après l'ouverture de la campagne? Jamais peut-être l'enthousiasme que peut inspirer à des hommes l'amour de la Patrie et de l'Humanité n'avait opéré tant de prodiges!

Vous dirai-je aussi les conséquences; le découragement des armées ennemies; la division parmi leurs généraux; la révolte de plusieurs Corps; la défection de 20,000 Miraks, qui, récemment subjugés par un Roi voisin et forcés de se battre pour lui, tournèrent, sur le champ de bataille, leurs canons contre leur oppresseur?

Vous raconterai-je les insurrections des Peuples, leurs nouveaux Gouvernements plus ou moins démocratiques, et leur reconnaissance envers leurs généreux libérateurs?

Remarquons seulement que trois des principaux Peuples

voisins, auxquels d'autres se réunirent ensuite, envoyèrent des Plénipotentiaires dans un *Congrès*, où furent proclamé la Paix, le désarmement général, la fraternité des Peuples, la liberté du Commerce d'importation et d'exportation, l'abolition des Douanes, même la suppression sur les monuments publics de tous les emblèmes qui, dans chaque Nation, rappelaient aux autres Nations l'humiliant souvenir de leurs défaites.

Ce premier Congrès organisa même une *Confédération* et un *Congrès fédéral annuel*, pour discuter les intérêts communs des Confédérés.

Hâtons-nous de rentrer avec les armées triomphantes; et sans nous arrêter aux récompenses et aux *honneurs* décernés aux soldats, ni aux fêtes qui célébrèrent le Courage, la Victoire et la Paix, revenons à Icar, qui avait de nouveau déposé la Dictature, et à la Représentation populaire, qui avait repris ses délibérations sur la Constitution.

Vous allez enfin les voir, ou plutôt demain vous les verrez s'occuper sans distraction de l'établissement de la Communauté!

Mais ces glorieux souvenirs me causent trop d'émotion pour ne pas vous demander la permission de répéter en finissant notre cri national : *Gloire à nos ancêtres! Gloire éternelle au bon Icar!*

Et tout l'auditoire électrisé répétait ce cri avec tant d'ardeur qu'il dominait le bruit des applaudissements.

CHAPITRE XVII.

RÉGIME TRANSITOIRE. — ÉGALITÉ POLITIQUE ; INÉGALITÉ SOCIALE DÉCROISSANTE ; ÉGALITÉ SOCIALE PROGRESSIVE.

Organisation sociale. — Organisation politique. — République démocratique. — On s'occupe des intérêts du peuple. — Peuple discute. — Comités spéciaux. — Journaux gratis. — Statistique. — Réforme des abus; régération complète. — Améliorations. — Ressources financières. — Agriculture. — Nourriture. — Vêtement. — Maison modèle. — Ville modèle. — Meubles modèles. — Reconstruction des villes et villages. — Division régulière du territoire. — Routes, chemins, canaux, rivières. — Mines. — Machines. — Simplification du travail. — Ouvriers étrangers admis. — Commerce, industrie; ateliers républicains. — Ordre des travaux publics. — Santé publique; hygiène. — Éducation. — Langue nouvelle. — Religion. — Mort d'Icar n'arrête rien. — Époque de transition abrégée. — Mouvement, travaux, bonheur. — Établissement de la Communauté.

Vous pensez bien que, après la guerre, la victoire et la paix, l'influence d'Icar n'eut plus de bornes; on en aurait presque fait un *Dieu!*

On proposa de le nommer *Dictateur à vie* : mais ce fut lui qui repoussa cette proposition, disant que le Peuple devait s'habituer à faire lui-même ses affaires. Il refusa

même le titre de *Président de la République*, pour ne prendre que celui de *Président de l'Exécutoire*, déclarant que la Souveraineté du Peuple et de ses Représentants ne devait avoir désormais ni rival, ni l'ombre d'un rival : mais il n'en fut pas moins l'Ame, le Génie, et en réalité le Dictateur de la République.

Aussi la *Communauté*, discutée de nouveau, fut-elle adoptée à l'unanimité, et son application fixée à 50 *ans*, comme il l'avait proposé.

Et, après une longue et solennelle discussion, son système social et politique *transitoire* fut également adopté, avec des modifications plus ou moins importantes.

Je n'ai pas besoin de vous exposer le système de la Communauté, puisque c'est celui que vous nous voyez pratiquer aujourd'hui; mais je vous exposerai rapidement les principes du système *transitoire* : en voici le résumé.

PRINCIPES DE L'ORGANISATION SOCIALE TRANSITOIRE.

1. Le système de l'Egalité absolue, de la Communauté de biens et de travail obligé, ne sera complétement appliqué que dans 50 ans.

2. Pendant ces 50 ans, le droit de Propriété sera maintenu et le travail restera libre et non obligatoire.

3. Les fortunes actuelles seront respectées, quelqu'inégales qu'elles soient : mais, à partir d'aujourd'hui et pour les acquisitions futures, le système de l'*inégalité* DÉCROISSANTE et de l'*égalité* PROGRESSIVE, servira de transition

entre l'ancien système d'*inégalité* ILLIMITÉE et le futur système d'*Egalité parfaite* et de *Communauté*.

4. Tous les propriétaires existants aujourd'hui continueront à *conserver leurs propriétés*. Il ne pourra être fait de changements que pour les successions, les donations et les acquisitions *futures*.

5. Aucun des individus actuellement âgés de 15 ans ne sera obligé de travailler quand la Communauté commencera. — Mais les enfants actuellement nés et âgés de moins de 15 ans, et tous ceux à naître, recevront une éducation industrielle générale élémentaire, afin de pouvoir exercer une profession quand la Communauté commencera.

6. A partir d'aujourd'hui, toutes les lois auront pour but de diminuer le superflu, d'améliorer le sort des pauvres, et d'établir progressivement l'Egalité en tout.

7. *Le budget* pourra n'être pas réduit, mais l'assiette et l'emploi en seront différents.

8. La pauvreté, les objets de première nécessité et le travail, seront affranchis de tout impôt.

9. La richesse et le superflu seront imposés *progressivement*.

10. Toutes les dépenses publiques inutiles seront supprimées.

11. Toutes les fonctions publiques seront indemnisées ou rétribuées.

12. Toutes le seront suffisamment et modérément.

13. Le *salaire* de l'ouvrier sera réglé, et le *prix* des objets de première nécessité sera taxé, de manière que chaque cultivateur, chaque ouvrier et chaque propriétaire

puisse vivre convenablement avec le produit de son travail et de sa propriété.

14. *Cinq cents millions* au moins seront consacrés, chaque année, à fournir du *travail aux ouvriers* et des *logements aux pauvres*.

15. A cet effet, tous les travaux préparatoires pour l'établissement de la Communauté seront immédiatement commencés.

16. L'*Armée* sera supprimée, aussitôt que possible, avec une *récompense*.

17. En attendant, elle sera employée, avec une solde spéciale, à des *travaux* d'utilité publique.

18. Le *domaine populaire* sera, s'il est possible, consacré de suite à l'application du système de la Communauté, transformé en villes, ou villages, ou fermes, et livré à une partie des pauvres.

19. On prendra tous les moyens d'augmenter la *population* et de faire cesser le *célibat*.

20. Le mariage des ouvriers sera encouragé et facilité.

21. *L'instruction et l'éducation* des générations nouvelles sera l'un des principaux objets de la sollicitude publique.

22. Elles auront pour but de former des citoyens et des ouvriers capables de pratiquer le système de la Communauté.

23. *Cent millions*, s'ils sont nécessaires, y seront consacrés chaque année. Rien ne sera ménagé pour avoir tous les Professeurs indispensables. La République leur fournira l'aisance pour eux et leurs familles, et les considérera comme les plus importants de ses fonctionnaires publics. »

Tels furent les principes de l'organisation sociale transitoire, basée sur la *Propriété* et l'inégalité *décroissante* de fortune ; et ce système transitoire respectait, comme on voit, tous *les droits acquis*, tandis que le système définitif de la Communauté ne devait exister que pour *le petit nombre* des enfants au-dessous de 15 ans, et pour *les générations à naître*.

Dinaros nous exposa ensuite les principes de l'*organisation politique pendant la transition*.

Je ne répéterai pas ce qu'il nous dit sur ce sujet, parce que j'ai déjà suffisamment rapporté cette organisation gouvernementale, qui diffère peu de l'organisation actuelle. (*V.* tome 1er, chap. V.)

Je me contenterai d'ajouter que Dinaros nous exposa les bases d'une *République démocratique* fondée sur la souveraineté du Peuple et sur l'*égalité* des Provinces, des Communes et des Citoyens, en nous expliquant les moyens transitoires employés pour faciliter à ceux-ci la fréquentation des assemblées populaires et l'exercice de tous leurs droits politiques.

Je répéterai cependant l'exposé que nous fit Dinaros sur le régime *pénal et judiciaire* ; car, la Propriété devant être conservée pendant 50 ans, il était impossible d'espérer qu'il n'y aurait plus de crimes pendant cette époque, et nécessaire de conserver des moyens de répression.

Dinaros nous parla d'abord des malheureux *condamnés* qui, au moment de la révolution, encombraient les prisons et les bagnes, où les Aristocrates et les riches les avaient

entassés. Il nous apprit qu'Icar les avait immédiatement rendus à la liberté et à leurs familles, en les admettant soit dans l'armée, soit dans les ateliers de la République ; que les voleurs même qui voulaient travailler avaient été graciés ; et que presque tous avaient eu depuis une conduite irréprochable.

Puis il nous lut la fin d'un résumé à-peu-près ainsi conçu :

« L'organisation judiciaire sera simplifiée. — Les Juges seront électifs et temporaires. — Les Jurés prononceront sur *le fait*, en matière civile et en matière correctionnelle comme en matière criminelle. — Le code pénal sera refait ; la peine de mort est abolie ; les peines afflictives seront supprimées. — Le code de procédure criminelle sera refait ; la liberté individuelle sera garantie contre tous les abus d'autorité ; les accusés de crime capital pourront seuls être arrêtés avant le jugement, avec l'autorisation d'un jury d'arrestation provisoire. — Les prisons seront saines et commodes. »

Tels furent, reprit Dinaros, les principes de la *Constitution transitoire*, et cette Constitution, soigneusement publiée et parfaitement connue, fut unanimement *acceptée* par le Peuple, au milieu des fêtes et des transports de joie.

Ce fut au milieu des mêmes transports que la Constitution fut mise en action par l'organisation définitive de toutes les Assemblées populaires communales, par l'élection des

Représentations provinciales, et par l'installation de tous les nouveaux Fonctionnaires publics.

Le Gouvernement *Républicain-Démocratique* se trouva donc en vigueur; et la Représentation populaire, d'accord avec Icar, Président de l'Exécutoire national, s'occupa enfin *des intérêts du Peuple*, et put ne s'occuper que de son bien-être, débarrassée qu'elle était de toute espèce de discorde civile et de menaces étrangères.

Le *Peuple* entier prit part à la discussion de ses affaires; car les Assemblées populaires communales, composées de tous les citoyens réunis dans chaque commune, discutaient les intérêts communaux; les Représentations provinciales, composées de députés élus par les citoyens de chaque Province, discutaient les intérêts provinciaux; les unes et les autres discutaient aussi les intérêts plus généraux qui leur étaient confiés par la Constitution; et la Représentation nationale, élue par tous les citoyens de la République, discutait tous les intérêts nationaux.

Pour ordonner l'immense travail d'organisation qu'elle avait à exécuter, la Représentation nationale se divisa en 15 grands *Comités* principaux (d'agriculture, nourriture, vêtement, logement, industrie, commerce, instruction et éducation publique, statistique, etc.), composés de 133 membres chacun, et subdivisés en 60 *Sous-Comités* de 33. Elle organisa même, près de chacun d'eux, des *Commissions* composées de citoyens non députés qui possédaient des connaissances spéciales et qui donnaient des

avis. Tous ces Comités faisaient les *enquêtes* nécessaires et correspondaient avec des Comités analogues, organisés dans toutes les Représentations provinciales et dans toutes les Assemblées populaires communales, en sorte que le Peuple entier était distribué dans ces Comités divers.

Et pour que le Peuple pût discuter en pleine connaissance de cause, chaque Commune eut un *journal communal*, pour les affaires et les habitants de la Commune; chaque Province eut son *journal provincial*, pour les affaires et les habitants de la Province; et la Nation eut un *journal national ou populaire* pour les affaires de la Nation et pour tous les citoyens. Chaque journal, rédigé par des fonctionnaires publics, élus par les citoyens, était distribué aux frais des Communes, des Provinces et du Pays (ce qui n'occasionnait qu'une bien faible dépense à chacun), en sorte que chaque chef de famille recevait *gratis* le journal de sa Commune, celui de sa Province, et le journal national ou populaire, cette dépense étant considérée comme dépense pour l'instruction publique ou pour l'exercice de la Souveraineté du Peuple.

Dans ce même but, on institua partout des fonctionnaires spéciaux et permanents pour faire la STATISTIQUE ou l'inventaire des Communes, des Provinces et de la République entière.

Chaque Commune dut avoir sa *statistique*, qui comprendrait le nombre, l'état et l'emploi des maisons; le nombre, l'état et la fortune déclarée des familles; le nombre des personnes dont chaque famille se composait, avec

l'indication du sexe, de l'âge, de la profession; le nombre des femmes et des hommes, des mariés et des célibataires ou des veufs; le nombre des individus d'un an, de deux ans, de trois ans, etc.; le nombre des maçons, charpentiers, cordonniers, etc., etc.

La statisique *Communale* dut contenir aussi le nombre et l'état des domaines et des fermes; le nombre des arpents de terre avec l'indication des cultures et des produits; le nombre des chevaux, bœufs, etc...

La statistique *Provinciale* dut être le relevé des statistiques communales de toutes les communes qui composaient la Province; et la statistique *Nationale* fut le relevé de toutes les statistiques provinciales.

Chacune de ces statistiques eut des bâtiments particuliers dans le chef-lieu de chaque Commune et de chaque Province, et dans la Capitale.

Chacune d'elles dut être imprimée et distribuée, chaque année, à mesure de sa confection, de manière que chaque chef de famille eût celle de sa Commune, celle de sa Province et celle de la Nation.

Le Gouvernement pouvait ainsi connaître, pour chaque Commune, pour chaque Province, pour le Pays entier, quels étaient sa population, ses besoins et ses moyens de travail, et quels étaient tous les produits de la terre; il y trouva continuellement tous les renseignements nécessaires pour lever toutes les difficultés, pour utiliser toutes les ressources, pour satisfaire à toutes les nécessités, et pour perfectionner l'ordre et l'économie dans l'administration.

Toutes les idées de *Réforme* et *d'amélioration* purent

donc partir sans cesse de chaque Famille, de chaque Commune et de chaque Province, pour éclairer la Représentation nationale, ou descendre de la Représentation nationale pour diriger ou consulter le Peuple; et, dans les cas les plus importants, c'était le Peuple entier qui décidait souverainement et définitivement.

L'une des premières questions sur lesquelles Icar et la Représentation nationale appelèrent les méditations de tous les citoyens fut celle-ci : *Comment, en conservant transitoirement la Propriété, détruire la misère et améliorer progressivement le sort des pauvres, de manière que tous soient, le plus tôt possible, bien nourris, bien vêtus et bien logés?*

Jugez quel mouvement excita dans les esprits cette seule question soumise à toutes les intelligences! Quel monde nouveau!

On commença par réformer les ABUS.

Inutile de vous dire que tous furent balayés comme d'un seul coup de balai.

Et comme presque tout était abusif ou vicieux, on changea presque tout, les poids et les mesures, la division du temps et du pays, les choses et les noms, les usages et les coutumes; on fit une *révolution* universelle et radicale, une *rénovation* complète, une véritable *Régénération*.

Les individus mêmes quittèrent leurs noms pour en prendre de nouveaux, en sorte qu'un nouveau Peuple semblait avoir pris la place du premier, tandis que le pays paraissait métamorphosé lui-même; les Provinces, les villes, les

rues et les rivières, ayant remplacé leurs noms anciens par des noms tout différents.

Les abus balayés, on s'occupa de reconstruire ou d'améliorer; et partout on écrivit cette règle générale : *D'abord le nécessaire! — puis l'utile! — ensuite l'agréable!*

Pour que les pauvres fussent convenablement nourris, vêtus et logés, on proposa : les uns, de diminuer le prix des aliments, des vêtements et des logements, et d'augmenter le salaire en assurant du travail; les autres, de leur distribuer des aliments, des vêtements et les logements nécessaires, ou de l'argent pour s'en procurer, et d'établir à cet effet une *taxe des pauvres* : d'autres proposèrent de contracter des *emprunts* et même de créer un *papier-monnaie*, afin de donner à la République le moyen de secourir les pauvres sans grever trop sensiblement les riches.

Tous ces moyens, combinés ensemble, concoururent au même but et mirent à la disposition de la République *un énorme capital* suffisant pour toutes ses dépenses.

L'Agriculture fut l'un des principaux objets de la sollicitude générale : on employa tous les moyens nécessaires pour que toutes les terres fussent cultivées et le mieux possible; on envoya des commissaires dans tous les pays étrangers pour étudier leurs procédés; on indiqua les productions qui convenaient le mieux à chaque espèce de terre, les produits surabondants dans le pays et les produits

qui manquaient; on encouragea l'amélioration des grains, des légumes, des fruits, des bestiaux, en un mot de tous les aliments, de manière que tous les citoyens pussent être bien nourris. Le Gouvernement donna l'exemple sur le domaine *républicain* et sur les terrains communaux. — Du reste, *les mille Comités d'agriculture* organisés dans les mille Communes s'occupèrent sans cesse de perfectionnements, et un *journal* spécial éclairait et dirigeait tous les agriculteurs.

Les Comités de Nourriture, composés principalement de médecins, de chimistes et de cuisiniers, discutèrent les milliers de questions concernant le nombre et l'heure des repas; le nombre, la nature, l'ordre, la préparation et l'assaisonnement des mets; les bons et les mauvais aliments; la variété convenable suivant les saisons, les âges, les sexes et les professions. Ils indiquèrent non-seulement tous les vices de l'ancien système d'alimentation, tous les inconvénients à éviter et toutes les améliorations à introduire, mais encore le meilleur système de repas et de nourriture pour le temps où la Communauté serait établie, où tous les aliments seraient distribués par la République et où tous les citoyens seraient nourris de même.

La Représentation populaire arrêta ce système *définitif*, en prépara l'application et l'appliqua même partiellement dans tous les cas où la chose fut possible, dans ses *hôpitaux* par exemple, dans ses *écoles* et dans ses *ateliers*. Elle vota successivement toutes les dispositions *transitoires* qui devinrent praticables, et travailla sans relâche à améliorer et perfectionner la nourriture du Peuple.

Les Comités de VÊTEMENTS, composés principalement de médecins, dessinateurs et ouvriers compétents, discutèrent de même les milliers de questions concernant le vêtement des hommes, des femmes, des enfants, des ouvriers, etc., et indiquèrent, pour la masse du Peuple, les meilleurs vêtements, les plus commodes et les plus élégants.

La Représentation populaire détermina le système qui serait appliqué, quand tous les citoyens seraient vêtus de même, et vota toutes les dispositions *transitoires* qui lui parurent les plus utiles.

Du reste, les législateurs étant élus par le Peuple et possédant toute sa confiance, tous les projets ayant été discutés et approuvés par le Peuple lui-même, toutes ces lois n'ayant aucun autre but que l'intérêt du Peuple, les lois ne rencontraient d'opposition nulle part, et chacun s'empressait d'exécuter les décisions et même les simples indications de la Représentation nationale concernant les aliments et les vêtements.

Il en fut de même pour le LOGEMENT et L'AMEUBLEMENT.

Tous les citoyens devant être logés de même et le mieux possible sous la Communauté, la Représentation populaire décida qu'une magnifique récompense, avec un *buste* dans toutes les maisons de la République, serait décernée, au nom du Peuple, à celui qui présenterait *le plan d'une* MAISON *modèle* le plus parfait sous tous les rapports.

Et quand tous les plans eurent été jugés dans un *con-*

cours public, la Représentation populaire adopta le plan couronné, et ordonna que désormais toutes les maisons de la Communauté seraient construites sur ce plan.

Et chacun comprit qu'il en résultait cet inappréciable avantage que, toutes les portes, les fenêtres, etc., étant absolument les mêmes, on allait avoir la possibilité de préparer, en masses énormes, toutes les pièces constitutives d'une maison, d'une ferme, d'un village et d'une ville.

En attendant, on consacra beaucoup de bâtiments publics à loger un grand nombre de familles pauvres, et l'on prit toutes les dispositions transitoires qui parurent nécessaires pour améliorer de suite le logement du Peuple.

La satisfaction que cette grande mesure de justice et d'humanité donnait au Peuple excita tellement l'enthousiasme universel, qu'un grand nombre de riches, entraînés par l'exemple d'Icar, offrirent des bâtiments à la République pour la même destination.

On obtint de même les plans modèles d'une *ferme*, des divers *ateliers*, des *hôpitaux*, des *écoles*, etc.

On fit de même pour *l'ameublement* et pour chaque espèce de *meubles*.

Toutes les Villes communales devant être semblables sous la Communauté, une immense récompense et une *statue* dans toutes les communes furent offertes à celui qui présenterait le plan d'une *Ville-modèle* le plus parfait.

De même pour les Villes *provinciales*, pour *la Capitale*, et pour tous les *monuments*.

On fit reconnaître les Villes mal situées ou mal construi-

tes, celles à reconstruire en entier et celles à réparer seulement, avec les changements à leur faire subir et les dispositions *transitoires* à adopter.

La Représentation populaire ordonna de suite la reconstruction des Villes brûlées pendant la guerre et la construction de plusieurs autres Villes où seraient logés les *soldats blessés* et des *pauvres*, et où l'on appliquerait de suite le système de la Communauté.

Elle ordonna que presque tous les Villages seraient reconstruits.

Le territoire de la République fut divisé en 100 Provinces égales, autant que possible, en étendue.

Chaque Province fut divisée en 10 Communes à-peu-près égales.

On chercha à placer chaque Ville provinciale au centre de sa Province, et chaque Ville communale au centre de sa Commune, avec des communications telles qu'une heure fût suffisante pour amener dans la Ville communale tous les citoyens dispersés sur le territoire de la Commune.

Chaque Ville provinciale et son territoire contint le territoire et la population de *trois* Villes communales et de trois Communes. La Capitale en contint *soixante*.

On prit aussi toutes les dispositions pour distribuer également la population de manière que chaque Commune et par conséquent chaque Province fût également peuplée.

On constata les grandes *routes* mal tracées, et les changements à y faire, ainsi que dans les *canaux* et les *rivières*

qui, presque toutes, durent être alignées, creusées et canalisées. On indiqua tous les *chemins* à créer ou à réparer, et l'on ordonna les travaux les plus urgents.

On fit chercher partout toutes les *mines* que pouvait contenir le pays.

Le travail à exécuter étant immense, le *Comité de l'Industrie* mit à contribution tout le génie mécanique et industriel du Peuple et même des étrangers, pour inventer ou importer toutes les *machines* et *mécaniques* qui pourraient augmenter la fabrication et remplacer l'homme pour tous les travaux périlleux, ou pénibles, ou dégoûtants.

Dans toutes les fabrications, celle des vêtements, par exemple, on chercha les formes qui rendraient le travail plus facile, afin de pouvoir diminuer le nombre des tailleurs et les utiliser autrement.

La République reçut même successivement plus *d'un million d'ouvriers étrangers*, qui s'établirent et se marièrent dans le pays; mais elle n'admit que de beaux hommes ou des hommes de talent, afin d'améliorer en même temps la population et l'industrie.

La Représentation populaire éclairait et dirigeait le *Commerce* et *l'Industrie*, en indiquant les marchandises et les ouvriers surabondants ou manquants.

Elle se fit même *grand négociant* et *grand manufactu-*

rier, au nom du Peuple ; car elle ordonna à l'Exécutoire de faire, surtout à l'étranger, d'immenses achats de matières premières, et d'organiser d'immenses manufactures *républicaines*, d'immenses ateliers *républicains*, pour fabriquer les étoffes, les vêtements et les meubles les plus nécessaires au Peuple, et pour préparer toutes les pièces de maçonnerie, de boiserie, de serrurerie, nécessaires à la construction des maisons.

Elle fit construire aussi d'immenses *usines républicaines* pour l'exploitation des *mines* et pour la fabrication des *machines*.

Les nombreux ouvriers employés dans ces divers ateliers furent tous soldés, ou plutôt nourris, vêtus et logés, par la République.

Et pour faciliter cet immense travail de reconstruction et de fabrication, le Comité des *travaux publics*, aidé d'une Commission composée de savants et d'industriels, détermina *l'ordre des travaux* et ceux par lesquels il fallait *commencer* pour préparer les autres et surmonter toutes les difficultés.

Le Comité de *santé publique* indiqua toutes les précautions à prendre dans les ateliers et partout. Un traité *d'hygiène populaire*, couronné par la Représentation nationale et distribué gratuitement, à plusieurs millions d'exemplaires, apprit à chacun ce qu'il devait faire pour sa santé dans toutes les situations de la vie ; et le Comité de *perfectionnement humanitaire* travailla sans cesse à l'amélioration de l'espèce humaine.

L'Education et *l'Instruction* publiques avaient été le principal objet peut-être de l'attention d'Icar, et concentra celle des Philosophes et du Peuple entier.

La Représentation populaire fit préparer des *écoles provisoires* et y consacra les plus beaux bâtiments publics.

Elle prit toutes les dispositions pour avoir de suite ou pour former le plus tôt possible tous les instructeurs et *professeurs* nécessaires.

Elle s'occupa d'abord des *adultes* de 15 à 30 ans, auxquels elle fit apprendre la lecture, l'écriture et quelques autres des connaissances pratiques les plus utiles à l'ouvrier et au citoyen.

Elle décréta, pour le temps de la Communauté, un système d'Education et d'instruction le plus parfait sous tous les rapports.

Elle décréta aussi un système *transitoire* qui différait le moins possible du système *définitif*.

Tous les enfants des deux sexes, riches et pauvres, qui avaient alors de 10 à 15 ans, furent obligés d'apprendre un état de leur choix, et furent instruits sur l'organisation nouvelle et la Communauté.

Tous les enfants au-dessous de 10 ans furent *gratuitement* élevés *en commun* jusqu'à 18 ans et complètement habitués à la vie de la Communauté.

Enfin on fit rédiger tous les ouvrages nécessaires, soit pour former des professeurs, soit pour instruire les élèves, soit pour instruire tous les citoyens.

Un des projets qui plaisaient le plus à Icar, c'était de faire composer une *langue nouvelle*, parfaitement ration-

nelle et régulière, ne présentant aucune exception aux principes adoptés et renfermant le plus petit nombre de règles possible, par conséquent la plus simple, la plus laconique et la plus facile à apprendre.

Son projet fut adopté par la Représentation populaire, qui décida l'érection d'une *statue* dans toutes les *écoles* en l'honneur de celui qui présenterait le meilleur plan. Puis elle ordonna l'enseignement de cette langue à tous les enfants et jeunes gens, et la *traduction* des meilleurs ouvrages anciens existants, les mauvais se trouvant ainsi supprimés.

La *Religion* et les prêtres obtinrent également toutes les méditations d'Icar, de la Représentation populaire et de la Nation entière, pour fixer soit le système religieux *définitif*, soit le système *transitoire*.

On proclama le respect de toutes les croyances et la tolérance de tous les cultes.

La Religion fut complètement séparée du Gouvernement et ramenée à l'adoration de la Divinité et à la prédication de la Morale.

Tous les jeunes Prêtres durent être élus par leurs co-religionnaires et purent se marier.

Le Clergé lui-même se déclara indépendant de tout Pontife étranger et reconnut qu'il était soumis à la loi.

Et tandis qu'on respectait les habitudes des vieux Prêtres et des vieux dévots, on employait l'éducation pour façonner de nouveaux Prêtres qui pussent être aussi respectables qu'utiles, pour régler les sentiments religieux

des générations nouvelles, et pour ramener la Religion à la pureté et à la simplicité qui la font aimer et respecter.

Ce fut ainsi qu'Icar, les Représentants du Peuple et le Peuple lui-même, organisèrent *transitoirement* la Société, et travaillèrent à préparer la Communauté définitive.

Tout était si bien combiné que la mort d'Icar, en 1798, n'eut presque aucun inconvénient.

Des milliers de disciples et d'apôtres professaient et prêchaient sa doctrine; et l'on peut dire même que le Peuple entier partageait tous ses principes.

Tout était décidé; et l'exécution était tellement organisée, préparée et avancée, qu'il ne s'agissait plus, pour ainsi dire, que d'un travail de manœuvres.

Bien plus, les anciennes opinions et les anciennes habitudes furent tellement modifiées par l'Education, par les habitudes nouvelles, par la discussion et par l'expérience, que les riches eux-mêmes donnaient leurs biens à la République pour entrer dans quelque Communauté partielle.

Icar donna l'exemple en consacrant toute sa fortune à constituer une Communauté dans laquelle il établit 100 pauvres familles qui formèrent un village.

L'un des plus riches seigneurs, le duc d'Alizor, consacra également toute son immense fortune à fonder une Communauté composée de 300 pauvres familles, qu'il choisit lui-même.

Un autre, le Comte de Marbel, les imita en choisissant, dans les hospices d'enfants trouvés, 200 petits garçons de 9 à 10 ans et 200 petites filles de 5 à 6, qu'il fit instruire et qu'il admit dans sa Communauté après les avoir mariés.

Un troisième s'associa avec vingt autres pour organiser une Commune entière, tandis qu'un vénérable Prêtre déterminait tous les propriétaires de sa petite ville à mettre leurs biens en commun pour se constituer en Communauté.

Bien plus encore, tous ces exemples excitaient tant d'enthousiasme que des milliers de pétitions, à la tête desquelles on voyait des riches, demandèrent que l'époque transitoire fût abrégée; et les travaux préparatoires marchèrent si rapidement que les 50 ans furent successivement réduits à 40, puis à 30, et que la Communauté fut définitivement établie en 1812, 14 ans après la mort d'Icar et la 30me année de la Régénération.

Vous comprenez maintenant, j'espère, comment cette heureuse Communauté s'est organisée chez nous : cependant, si quelqu'un d'entre vous a besoin de quelques nouvelles explications (et je sais que plusieurs désirent quelques renseignements), je me ferai, comme je vous l'ai déjà dit, un vrai plaisir de répondre à toutes les questions; car je désire vivement moi-même ne laisser aucun doute dans vos esprits : nous consacrerons donc notre prochaine séance à l'examen de vos objections.

Mais avant de terminer aujourd'hui, permettez-moi deux mots encore.

Imaginez, si vous pouvez, cette époque de *transition*; l'immensité des travaux de construction et de fabrication; le mouvement de l'industrie et du commerce; l'activité de

l'intelligence et des bras; la masse des découvertes, des inventions ou des perfectionnements dans les arts et les sciences! Pendant ce demi-siècle, la Nation exécuta plus de travaux et fit plus de progrès que pendant toute son existence antérieure!

Imaginez aussi l'aisance et le bonheur dont jouirent nos pères après les horribles tempêtes et les gigantesques événements dont ils avaient été victimes ou témoins!

Dès le lendemain de la Révolution, aussitôt que les projets d'Icar furent exposés, le Peuple ne connut plus d'autre sentiment que *la confiance, la satisfaction et l'espérance;* chaque jour apportait quelque conquête ou quelque amélioration nouvelle; chaque jour augmentait l'enthousiasme pour la Patrie, pour la fraternité, pour l'Humanité toute entière; et nos pères, plus malheureux que nous dans leur enfance, ont trouvé, dans leurs succès et leurs victoires de tous genres, plus de jouissances que la Communauté ne nous en donne à nous-mêmes aujourd'hui!

CHAPITRE XVIII.

(Suite du précédent.)

OBJECTIONS CONTRE L'ÉGALITÉ ET LA COMMUNAUTÉ.

Moyens employés pour accélérer les travaux. — Passage du régime transitoire à celui de la Communauté. — Communes et Provinces organisées successivement. — Meubles préparés. — Logements livrés aux pauvres. — Villes reconstruites. — Peu de perte. — Chacun dépose son mobilier et sa monnaie. — Dettes et créances. — Prêts. — Rentes. — Agents de change. — Étrangers, rentiers, propriétaires, voyageurs. — OBJECTIONS.

QUOIQUE Dinaros dût seulement répondre aux questions qui lui seraient faites, nous avions tous tant de plaisir à l'entendre que la salle était aussi remplie que les jours précédents.

Une circonstance nouvelle doublait encore la curiosité : un vieux inquisiteur espagnol, nommé Antonio, renommé par son érudition et par la subtilité de son esprit, avait annoncé qu'il avait beaucoup d'objections à proposer; et ses partisans, qui l'avaient excité à soutenir la discussion, se réjouissaient par avance de son futur triomphe.

Je crois avoir entendu, dit à Dinaros un des assistants, qu'on a renconstruit toutes les fermes et toutes les maisons, tous les villages et toutes les villes : mais comment a-t-il été possible de terminer tant de constructions dans l'espace de 30 années seulement? Je conçois combien étaient puissants les divers moyens d'exécution dont vous nous avez parlé; cependant mon imagination est encore effrayée de l'immensité du travail, et peut-être existait-il d'autres moyens que j'ignore; s'il en est ainsi, ayez la bonté de nous les faire connaître.

— L'essentiel était en effet, répondit Dinaros, de préparer tous les logements pour l'époque fixée; mais l'essentiel était moins d'avoir des maisons solides et de longue durée que des maisons faciles à bâtir rapidement.

Après avoir arrêté, comme je vous l'ai dit, le plan-modèle d'une maison et d'une ville, on a donc arrêté la manière de les construire *le plus rapidement possible*; l'on a tout disposé pour atteindre ce but, et l'on a fait des maisons légères qui ne devaient durer peut-être que 30 ou 40 ans et qu'on devait remplacer à loisir par des maisons plus solides.

On a aussi ajourné, dans les villes, tous les monuments qui n'étaient que d'embellissement, laissant vides les places qui leur étaient destinées.

Il en a été de même pour les meubles et pour tout le reste. Pendant les 30 ans, on n'a fabriqué que les choses *nécessaires*, laissant les choses *utiles* ou *agréables* pour le temps de la Communauté.

Je vous ai dit, d'ailleurs, qu'on employa toutes les *machines* connues dans les pays étrangers; qu'on en inventa

une infinité d'autres ; que toute l'intelligence du Pays s'exerça sur cette industrie ; que le Peuple travailleur acquit une prodigieuse habileté ; qu'un nombre immense de bras oisifs autrefois ou mal employés produisirent un travail utile ; que nous reçûmes plus d'un million d'ouvriers étrangers ; et que l'ensemble de nos machines représenta une force de plus de deux cent millions de chevaux, ou de trois milliards d'ouvriers.

Ajoutez à cela qu'on établit partout des ateliers immenses et des manufactures gigantesques ; et que l'on préparait en masses énormes toutes les parties constitutives d'un bâtiment (pierres taillées, briques, charpente, portes, fenêtres, etc.), en sorte que la construction marchait ensuite avec une rapidité presque incroyable. Ainsi, je vous dirai que Icar a fait construire, sous ses yeux, une maison en un jour, et qu'il a vu bâtir une rue entière en 5 jours, une ville communale en 3 mois.

Remarquez encore que la plupart des villes à construire contenaient, sur le plan, plus de maisons qu'il n'en fallait d'abord, en sorte que des quartiers entiers ont été ajournés pour n'être construits que plus tard, au fur et à mesure que la population augmenterait.

Je conçois, dit un deuxième... : mais ce que j'aperçois moins bien, c'est le passage du régime transitoire au régime de la Communauté : comment ce passage a-t-il pu s'opérer d'un seul coup, subitement, sur toute la surface du pays ?

— Ce n'est pas ainsi que le passage s'est opéré, répondit Dinaros, mais partiellement et successivement : écoutez-moi bien !

On a commencé par les Provinces qui avaient le plus souffert de la guerre, et ensuite par les Provinces qui paraissaient le mieux disposées. Chaque année on a appliqué le nouveau régime à une, deux, trois ou quatre Provinces, en sorte qu'on a commencé la Communauté dès l'an 2, et qu'on l'a complétée en l'an 30.

Vous voyez déjà que l'opération était moins compliquée et moins difficile : voici maintenant comment elle s'exécutait dans une Province ou plutôt dans une Commune.

Je dois d'abord vous dire que la loi déterminait le nombre et le modèle de tous les objets qui devaient composer le *mobilier* de chaque maison ou de chaque famille, et que les différents objets composant ce *mobilier légal* étaient fabriqués en grandes masses ; par conséquent, chacun pouvait réduire son mobilier à ces objets et se procurer ceux qui lui manquaient.

En second lieu, la *statistique* communale indiquait le nombre des familles et des personnes habitant la Commune, et le nombre des objets de chaque espèce qui leur étaient nécessaires ; par conséquent les magasins pouvaient être remplis d'avance.

Hé bien, dès qu'une maison nouvelle était construite, habitable, et *garnie* de tout son mobilier légal, on la livrait à un *pauvre*, et l'on déposait son *ancien mobilier* dans les magasins publics pour en tirer tout le parti possible ;

Tous les *pauvres* de la Commune se trouvaient ainsi logés et meublés, et le plus grand nombre des maisons occupées dans le cours de six mois, par exemple : puis, les aisés et les riches étaient successivement logés, et *dépo-*

saient également tout leur mobilier ou le réduisaient au mobilier légal.

Quand toutes les familles étaient ainsi logées et meublées, au bout d'un an ou deux, on élisait les nouveaux fonctionnaires, et l'on proclamait la Communauté dans la Commune.

On a fait plus ; et vous allez voir que le travail s'est commencé partiellement dans toutes les Communes de la République à-la-fois ; prêtez-moi toute votre attention !

Dès qu'il fut décidé, en l'an 1er, que les Provinces et les Communes, les Villes et les Villages, les maisons et les fermes, seraient semblables, et que par conséquent tout serait changé, on fit dresser le plan de chaque nouvelle Province avec toutes ses nouvelles Communes, et de chaque nouvelle Commune avec ses nouveaux Villages, ses nouvelles fermes et ses nouveaux chemins ; et l'on y traça l'emplacement des chemins, des fermes, des villages et des villes.

On décida quelles villes seraient construites sur de nouveaux emplacements, et quelles villes seraient reconstruites sur l'emplacement des anciennes : pour les premières, on en fit tracer le plan sur le terrain, avec leurs places, leurs quartiers et leurs rues : pour les secondes, on en fit lever le plan sur des cartes immenses ; on en fit même dresser le plan en relief ; puis, appliquant le plan-modèle, on indiqua sur le papier tous les changements à opérer ; puis, appliquant ces changements sur le terrain, on indiqua par des jallons l'alignement de toutes les rues nouvelles, des places, monuments, promenades, etc. Comme les ingénieurs

avaient acquis une prodigieuse habileté dans ces opérations, le travail fut terminé partout au bout de 4 années.

Partout alors on commença les chemins, les fermes, les villages, les plus nécessaires : dans presque toutes les villes, on commença quelques rues et quelques quartiers pour y loger les plus nécessiteux ; et dès qu'une rue ou même une maison était habitable, on y plaçait les habitants d'une mauvaise maison, et l'on démolissait celle-ci pour en utiliser les matériaux.

Vous concevez ainsi que partout les *pauvres* ont pu jouir personnellement des bienfaits du nouveau système dès les premières années, tandis que, sur quelques points, des Communes entières et même des Provinces ont pu pratiquer dès la même époque le régime complet de la Communauté. Vous comprenez, qu'aujourd'hui, en 1836, aucune de nos Provinces ne jouit de ce régime depuis moins de vingt-quatre ans, mais que presque toutes en jouissent depuis plus longtemps, les unes depuis quarante-huit ans, d'autres depuis quarante-sept, d'autres depuis quarante-six, et ainsi de suite d'année en année.

Vous devez concevoir maintenant comment la Communauté a pu s'établir successivement ou simultanément dans les Communes d'une Province, puis successivement ou simultanément dans plusieurs Provinces, puis enfin dans toute la République.

Vous devez concevoir même que, quoique beaucoup de bâtiments et d'effets mobiliers aient été perdus, *la perte* n'a pas été aussi considérable qu'on pourrait le supposer d'abord, parce qu'on a pu conserver les meilleurs bâtiments

et utiliser les matériaux des autres, et parce que, quant aux meubles, on a pu utiliser les anciens en les modifiant, ou même les laisser à leurs maîtres jusqu'à ce qu'ils fussent usés, ce qui ne devait pas excéder les trente ans de l'époque de transition.

Tous les meubles fabriqués depuis l'an 2 ont été faits sur les *nouveaux* modèles, et tous les anciens se sont trouvés usés ou presque usés après les trente ans, de manière qu'il n'y a presque point eu de perte sur le capital national mobilier.

Cependant, dit un troisième, les diamants, les bijoux, les objets de luxe....? Puisque la loi les interdisait, ils ont été perdus quand la Communauté s'est établie !

— Oui; mais ces objets n'avaient pas de valeur réelle; et d'ailleurs leur nombre avait successivement diminué, soit parce que le goût du luxe s'était naturellement affaibli, soit parce que l'industrie de luxe avait insensiblement été abandonnée.

Vous concevez par conséquent aussi qu'après les trente ans, les riches n'ont dû faire aucune difficulté pour *déposer* tous leurs objets de luxe dans les magasins publics, puisque, ne pouvant plus s'en servir, ils n'avaient aucun intérêt à les conserver.

Il a dû en être de même de la *monnaie*, dit un quatrième...?

— Sans doute, puisqu'elle était devenue complètement inutile : on s'était d'ailleurs habitué à n'y plus mettre de prix.

Et ceux qui avaient du *papier* n'ont pas plus perdu que ceux qui avaient de l'or...?

— Ils n'ont rien perdu ni les uns ni les autres, puisque la Communauté les a enrichis en leur donnant tout ce dont ils avaient besoin.

Les *dettes* et les *créances* se sont trouvées éteintes, dit un cinquième...?

— Indubitablement; car c'est dans les magasins publics que le débiteur et le créancier devaient déposer leur argent.

Mais cela dut empêcher les *prêts* et la circulation des capitaux pendant la transition, dit un sixième...?

— D'abord cela n'empêcha pas les prêts à courte échéance. En second lieu, pourquoi les capitalistes auraient-ils conservé ou enterré leurs capitaux, puisqu'ils devaient être obligés de les déposer ou de ne pas s'en servir ! Le capitaliste égoïste pouvait dépenser son argent pour jouir de la vie, et alors ses capitaux circulaient; mais le capitaliste généreux donnait ou prêtait avec ou sans intérêts, surtout à l'approche de la Communauté; et l'adoption du principe de la Communauté produisit même ce singulier et heureux effet que, dès le milieu de l'époque de transition et plus cette époque avançait, moins on tenait à l'opulence, moins on craignait la pauvreté, plus *l'Égalité* s'établissait dans les fortunes.

Et la *Rente*...?

— Hé bien ! vous devez le deviner, elle se trouva éteinte après les trente ans, et même successivement cha-

que année, au fur à mesure que les rentiers entraient dans une Communauté communale; et pendant les trente ans, la Rente a été payée exactement : elle a pu même se vendre comme auparavant, quoique le *jeu de bourse* eût été supprimé.

Vous pouvez deviner aussi que la Rente a été remboursée, après les trente ans, aux *rentiers étrangers :* mais, dès l'adoption du principe, on a constaté la quantité de rentes appartenant alors à des étrangers, et la loi a défendu de leur en vendre davantage.

Et les *agents de change,* comment ont-ils supporté la suppression de leur charge et la perte de leur fortune?

— Comme tous les riches, la Communauté les a, du même coup, ruinés et enrichis pour les rendre plus heureux !

Et les *étrangers* qui possédaient des *immeubles* dans le pays...?

— Ils ont été forcés de les vendre à quelque Icarien, ou expropriés et remboursés en vertu de l'ancienne loi sur l'expropriation pour cause d'utilité publique; et il n'a plus été permis à l'étranger d'acquérir à l'avenir aucune propriété.

Mais vous avez ainsi repoussé les étrangers...?

— Non, nous les avons admis, comme vous l'êtes aujourd'hui, en payant à la Républipue une juste indemnité pour leur nourriture et leurs autres dépenses.

Mais les malheureux qui ne peuvent rien payer...?

— Nous voudrions pouvoir jouir de la satisfaction de les admettre à partager notre bonheur : mais vous sentez bien qu'il nous est matériellement impossible de recevoir tous les malheureux qui sont sur la terre! Nous recevons du moins ceux qui peuvent nous être utiles par leurs talents, et même quelques victimes des tyrannies étrangères.

Antonio, qu'on attendait avec impatience, ayant alors demandé la parole, l'attention redoubla sur tous les bancs.

Je voudrais, dit-il, obtenir la faveur de vous soumettre quelques observations; mais, je l'avoue, mon embarras est extrême en présence des merveilles qui nous éblouissent les yeux dans Icarie.

— Parlez, lui dit Dinaros ! Parlez, lui cria-t-on de toutes parts !

J'admets, dit-il, que les Icariens sont réellement aussi heureux qu'ils le paraissent et le disent, et que leur bonheur est aussi solide que complet; je ne m'arrête pas au miracle de tant de travaux exécutés en si peu de temps, parce que, si trente ans étaient insuffisants ailleurs, on pourrait les étendre à soixante, à quatre-vingts, à cent : mais je hasarderai quelques réflexions sur le système de *l'Egalité* et de *la Communauté* en lui-même, appliqué à nos pays d'Europe, si pourtant mes observations ne sont désagréables à personne.

— Parlez, parlez, lui répéta Dinaros ! Parlez, lui crièrent ses partisans !

Hé bien ! je crois que *l'Egalité sociale* est contraire à

la Nature, injuste, inutile, ou plutôt nuisible et impossible; j'ajoute qu'elle a été repoussée dans tous les temps et chez tous les Peuples; j'ajoute encore qu'il en est de même de *la Communauté;* et je le démontrerais si je ne craignais pas de blesser des personnes dont la bonté nous inspire autant de reconnaissance que leur talent excite en nous d'admiration.

— Parlez, parlez, lui crièrent Dinaros et toute l'assemblée!

Je vais donc user de votre permission, reprit Antonio : et du reste, mes observations, restreintes à nos vieux Empires Européens, seront étrangères à Icarie, assez heureuse pour se trouver dans une position privilégiée et dans des circonstances toutes spéciales.

OBJECTIONS CONTRE L'ÉGALITÉ ET LA COMMUNAUTÉ.

Hé bien, messieurs, je vous le demande, est-ce l'*Egalité* ou l'*Inégalité* NATURELLE que vous apercevez sur la Terre?

La Nature elle-même, antérieure à la Société, n'a-t-elle pas créé les hommes *inégaux* en sexes et en couleur, en forme et en santé, en taille et en force, en beauté et en fécondité, en intelligence et en génie, en courage et en vertus, comme elle a fait les animaux *inégaux* entre eux par leurs forces et leurs instincts, et les contrées *inégales* en fertilité et en productions, en chaleur et en salubrité? Et quand, dans ces innombrables objets de la création, on ne trouve pas deux êtres, deux hommes,

deux animaux, même deux feuilles et deux grains de sable qui soient parfaitement égaux en tout, comment nier que la Providence, la Toute-Puissance, la Sagesse infinie, n'ait voulu l'*inégalité?* Prétendre substituer à son œuvre l'*Egalité* n'est-ce pas se révolter contre Dieu lui-même? (Quelques bravos se font entendre.)

Naturellement *inégaux* en force, en capacité, en activité, en prévoyance, en besoins et en sobriété, les hommes devaient donc être *inégaux* en influence, en autorité, en pouvoir, en fortune et en considération : par conséquent l'*Egalité sociale et politique* aurait évidemment été la plus souveraine injustice.

Loin d'être *utile* aux faibles et aux incapables, cette Egalité aurait été *nuisible* à tous, parce qu'elle aurait empêché ou étouffé l'émulation, l'activité, les efforts, le développement du génie et les découvertes.

Quand même la Société aurait fait la folie de détruire l'*inégalité naturelle* pour établir l'*Egalité de fortune et de possessions*, cette Egalité ne pouvait être *durable :* l'assiduité des uns au travail, leur adresse, leur prudence, leur frugalité, leur économie et mille autres circonstances, devaient nécessairement les enrichir, tandis que la paresse des autres ou leurs maladies, leur stupidité ou leur ignorance, des accidents ou leur intempérance et mille autres causes, devaient nécessairement les appauvrir et les réduire à la misère : en un mot, l'*inégalité naturelle des moyens*, des vertus ou des vices, aurait inévitablement dû détruire à

son tour l'œuvre de la Société et ramener l'*inégalité naturelle de fortune et de pouvoir*. (Bravos, bravos.)

Aussi, voyez ce qu'a fait la sagesse de nos pères, lorsqu'ils ont constitué les Sociétés, dans les temps d'innocence, de justice et de vertu, dans l'âge d'or de l'Humanité! Sur toute la Terre, dans tous les pays, dans tout le Genre humain, chez tous les Peuples grands ou petits, dans tous les siècles, depuis le commencement du monde jusqu'aujourd'hui, apercevez-vous autre chose que l'*inégalité de fortune et de pouvoir?*

Et voyez l'opinion, je ne dis pas des masses ignorantes, mais des classes qui se rapprochent de la Divinité par leurs lumières et les inspirations de l'esprit divin; voyez l'opinion des historiens, des savants, des philosophes, des législateurs, des Gouvernements, des saints interprètes de la volonté céleste, et même des sectes et des sociétés mondaines les plus hardies en révolution et en réforme; l'*inégalité* n'est-elle pas leur cri commun de ralliement!

J'en dirai autant de la *Propriété* et de la *Communauté des biens*.

Si la Providence a fait pour le Genre Humain tout ce qui se trouve sur la terre, n'est-il pas vrai qu'elle n'a rien donné à personne en particulier, et qu'elle a laissé à chacun la faculté de s'approprier les animaux, les fruits et les champs qui lui étaient nécessaires? n'est-il pas vrai que chacun a eu la possibilité de se procurer en effet, en travaillant, tout ce dont il avait besoin?

N'est-ce pas la Nature elle-même qui a donné à l'homme

la prévoyance de l'avenir, l'esprit d'économie, le talent de cultiver la terre, le goût de la Propriété, le désir d'amasser des richesses pour en jouir et pour en faire jouir ses enfants? N'est-ce pas dès-lors Dieu lui-même qui a établi la *Propriété?*

N'était-il pas souverainement juste que chacun fût propriétaire et maître des animaux qu'il avait pris à la chasse (en les poursuivant péniblement et en les combattant au péril de sa vie), des fruits qu'il s'était donné la peine de chercher et de cueillir, de la cabane et du champ qu'il avait eu l'adresse et la peine de construire et de cultiver?

N'aurait-il pas été souverainement injuste au contraire que tout fût commun entre le laborieux et le paresseux, entre l'intelligent et le stupide, entre le sobre et l'intempérant, entre l'économe et le prodigue; et que le premier travaillât pour le second et partageât avec lui, tandis que le second aurait mangé et dormi sans rien faire pour le premier?

Et si, de deux hommes, l'un avait toutes les qualités et toutes les vertus, l'autre tous les défauts et tous les vices; si l'un avait de nombreux enfants qu'il élevait bien, de nombreux serviteurs qu'il dirigeait bien, et de nombreux esclaves qu'il savait bien utiliser, tandis que l'autre restait seul et réduit à sa nullité; si les deux familles avaient ainsi continué pendant qlusieurs générations; n'était-il pas naturel et juste que l'un de ces hommes eût accru ses propriétés et l'autre perdu les siennes en les aliénant, que l'une de ces familles fût devenue riche et puissante, et que l'autre se trouvât pauvre, faible et gouvernée?

N'était-il pas naturel, en un mot, que la *Propriété*, ÉGALE d'abord par suite d'un premier partage entre les premiers Peuples et les premiers citoyens, se transformât bientôt, par la vertu des uns et le vice des autres, en une *Propriété* INÉGALE.

Aussi, partout et toujours, chez tous les Peuples et dans tous les siècles, la *Propriété* et l'*Inégalité de fortune* ont servi de base à la Société, sans que l'*Egalité de biens* et la *Communauté* aient pu s'établir jamais et nulle part.

Et permettez-moi de vous rappeler les avantages de cette institution dictée par la Nature et adoptée par l'Humanité, en leur comparant les inconvénients de la *Communauté de biens*; permettez-moi de vous retracer quelques-uns des innombrables bienfaits de la *Propriété* et de la *Richesse*, non-seulement pour les propriétaires et les riches, mais encore pour la masse de chaque Nation, et particulièrement pour les pauvres et les prolétaires.

Qui peut nier d'abord que la richesse ne soit une source de jouissances et de bonheur, que l'amour de la Propriété et l'amour des enfants (qui porte le père à désirer la fortune pour eux autant que pour lui-même) ne soient, avec l'amour du pouvoir, trois des passions les plus énergiques que la Nature ait déposées dans le cœur de l'homme?

Qui peut nier que ce soient ces passions ardentes qui ont poussé l'homme à faire tant d'efforts et de tentatives, et à braver tant de dangers, pour découvrir, créer et produire tant de richesses que la tiédeur et l'indifférence de la Communauté n'auraient pas tirées du néant?

Qui peut nier encore que la Propriété et la Richesse

n'aient été nécessaires pour donner ce loisir, cette tranquillité d'âme, cette instruction, cette éducation, cette habitude de réfléchir et de méditer, en un mot, cette capacité dont les législateurs, les magistrats et les savants ont indispensablement besoin pour gouverner les Peuples et faire leur bonheur?

Sans la Propriété et la fortune, l'homme serait réduit à la satisfaction de ses besoins physiqus et matériels, privé de ces jouissances plus exquises et plus nobles de l'esprit et du cœur que donnent l'obligeance, la générosité, la bienfaisance et la charité; il ne connaîtrait pas même ces vertus sublimes, qui font la gloire de l'Humanité!

Et que seraient devenus les pauvres, sans la charité des riches? que seraient devenus les ouvriers sans le travail et le salaire que leur donnent les propriétaires? que seraient l'agriculture, l'industrie et le commerce sans le secours des grands capitalistes? que seraient la civilisation, l'urbanité, la politesse, l'adoucissement et la délicatesse des mœurs, et tous les agrêments et les plaisirs de la Société, sans l'intervention de l'opulence? que seraient enfin les sciences, les belles-lettres et les beaux-arts, sans l'impulsion du luxe?

Oui, les progrès en tous genres; les merveilles et les prodiges des sciences et des arts, en Chine et dans l'Inde, en Perse et en Egypte, en Grèce et en Sicile, à Carthage et à Rome, en Italie et en France, en Angleterre et en Amérique; la grandeur et la pompe de Louis XIV et de Napoléon; les gigantesques entreprises et les vertus héroï-

ques; en un mot tout ce qui fait la puissance, le bonheur et la gloire de l'Humanité, est le fruit du droit de *Propriété illimitée*.

Quant à la Communauté de biens, qu'a-t-elle pu faire et qu'a-t-elle fait sur la Terre? quel Peuple a voulu en risquer l'expérience?

Dans nos vieilles et riches Sociétés d'Europe (car je fais toujours abstraction d'Icarie), ne substituerait-elle pas une tiédeur et une indifférence mortifères à cette heureuse émulation, à cette fécondante concurrence de la science et du génie, à cette généreuse ambition, qui vivifient tout et qui font sortir le bonheur public du bonheur particulier?

Et dans cette Europe dont la *liberté* est l'idole aujourd'hui, la Communauté ne viendrait-elle pas apporter d'intolérables entraves à cette inestimable liberté, premier besoin de la plus noble des créatures?

Avec la Communauté, point de Propriété ni de fortune, point de succession ni de donation, aucune acquisition, même pour prix des plus belles découvertes et du plus précieux génie! on ne pourrait disposer de rien, ni de sa personne ou de ses actions, ni de ses enfants, ni du fruit de son travail et de son talent! on ne pourrait ni se reposer ou travailler, ni voyager ou chasser, ni se faire servir comme on voudrait! on ne serait maître d'avoir ni des domestiques et des chiens, ni des chevaux et des équipages, ni des châteaux et des parcs! on serait forcé de travailler! on ne serait libre ni dans sa nourriture et son vêtement, ni dans son logement et son ameublement, ni dans ses plaisirs et ses jouissances, ni dans ses veilles et son sommeil, ni dans

sa vie et sa mort! Ce serait le plus odieux despotisme, la plus humiliante tyrannie, le plus insupportable esclavage!

Et l'homme le plus éminent et le plus utile par sa science et sa capacité, par son patriotisme et ses vertus, par ses découvertes et ses services, ne serait pas mieux traité que les autres! L'ingratitude et l'injustice seraient le principe régulateur de cette nouvelle perfection sociale et gouvernementale!

Aussi, tous les hommes sensés et judicieux, véritables et sincères amis du Peuple et de l'Humanité, se sont-ils toujours unanimement élevés contre cette injuste, ingrate et funeste Communauté.

Platon et Th. Morus ont osé seuls la préconiser: mais ces deux hommes, dont au reste je suis loin de contester les intentions généreuses, n'ont-ils pas été considérés, par le monde raisonnable et savant, comme deux visionnaires, deux monomanes et deux fous? La Communauté du rêveur grec n'est-elle pas reconnue pour une *chimère*, et ces mots *chimère Platonicienne* ne sont-ils pas devenus synonimes de *rêve, d'extravagance et de folie*, comme l'*Utopie* du rêveur anglais est devenue synonime d'*impossibilité* et presque de *niaiserie?*

Qui d'ailleurs a jamais tenté d'essayer leurs vagues et vides théories? quel Monarque, quel Pontife, quel Sénat, quel Législateur, quelle Nation a voulu perdre son temps à faire l'expérience? Platon lui-même n'a pu trouver un Prince ou un Peuple qui voulût se prêter à son envie; et son disciple Plantin n'a risqué son crédit auprès d'un Em-

pereur romain que pour voir ses prières dédaignées par la sagesse impériale!

On n'a pas même pu réaliser la *Loi agraire* ou le partage des terres, et l'*Egalité des propriétés;* et ce ne sont pas seulement les sénateurs et les riches qui s'y sont énergiquement opposés, mais les petits propriétaires eux-mêmes, aussi et plus attachés peut-être à leur modeste héritage que les grands à leurs vastes domaines! Et pourquoi cette opposition? parce qu'on a toujours été convaincu que ce partage et cette Egalité ne seraient qu'éphémères; parce que cette division à l'infini de la richesse nationale entre tous les citoyens devait ne donner à chacun qu'une part presque nulle et créer l'*Egalité de misère* en augmentant sans cesse la stérilité de la terre et la dépopulation; enfin, parce que les partisans les plus ardents des lois agraires ne demandaient le partage que dans le dessein de tout prendre sans rien laisser aux autres, et de dire aux anciens propriétafres (pour me servir d'une expression triviale) *ôte-toi de là que je m'y mette!*

Aussi, quels sont ceux qui, en Europe, demandaient ou demandent aujourd'hui la Communauté ou seulement la Loi Agraire? Ne sont-ce pas généralement les révolutionnaires et les anarchistes, tous ceux qui n'ont rien à perdre et tout à gagner dans les révolutions, tous ceux qui ne reculent ni devant les attentats ou les insurrections, ni devant l'incendie ou l'assassinat, ni devant la spoliation et le pillage, tandis que les Conservateurs ne prêchent que l'ordre et la paix, le travail et la tranquillité, le respect de la religion et des lois, le bonheur du Peuple et le perfectionnement de l'Humanité?

Bienfaisante seulement pour Icarie, la Communauté serait donc le fléau de l'Europe!

Ces derniers mots étaient à peine prononcés que les partisans d'Antonio, qui déjà l'avaient souvent appuyé de leurs bravos, essayèrent d'intimider leurs adversaires par la vivacité de leur enthousiasme et de leurs applaudissements, tandis que le reste de l'assemblée, gardant un profond silence, paraissait incertain et ébranlé.

Cependant Dinaros voulait répondre à l'instant: mais les deux partis, secrètement animés par des motifs différents, demandèrent l'ajournement de la discussion; et nous attendîmes, Eugène et moi, la séance du lendemain avec impatience et non sans quelque anxiété.

CHAPITRE XIX.

RÉPONSE AUX OBJECTIONS CONTRE L'ÉGALITÉ ET LA COMMUNAUTÉ.

Les hommes sont *différents* mais non *inégaux*. — Egaux en force; force est question complexe; Raison égalise. — Egaux en intelligence : Société et éducation créent l'inégalité. — Egaux en droits; Inégalité accuserait la Nature. — Raison est seconde Providence ; conseille l'Egalité sociale et politique. — Raison d'abord imparfaite; maintenant perfectionnée. — Nature, Egalité, droits, pour le Genre humain d'aujourd'hui. — Génie ne donne pas droit sur les autres. — Humanité, jeune anciennement, plus vieille aujourd'hui. — Origine vicieuse de l'inégalité; la conquête. — N'a pas d'avantages et beaucoup d'inconvénients. — Egalité n'amène pas la misère. — Pas contraire aux beaux-arts. — Ne détruit pas les capitaux. — Ne nuit pas à l'agriculture. — Peut être rendue perpétuelle. — L'autorité du passé est nulle. — Silence des Peuples n'est pas approbation. — Historiens anciens tous Aristocrates. — Philosophes pas contraires à l'Egalité. — Egalité n'est pas stérilisante. — Inégalité cause de tous les crimes. — Communauté préférable à Loi agraire.

La plus vive curiosité se peignait sur toutes les figures lorsque Dinaros prit la parole.

Le savant et respectable orateur auquel je vais répondre, dit-il, n'est sans doute, et j'en suis convaincu, animé comme moi que par l'amour de la vérité et de l'Humanité; et, comme lui, je repousserais la Communauté pour l'Europe, si je pensais que la Propriété et l'Inégalité pussent seules faire son bonheur.

Mais quelque nombreuses que soient les objections proposées avec tant de vigueur, et quelque solides que ces objections paraissent à quelques esprits, je voudrais qu'on en eût encore ajouté d'autres, certain que je suis de n'en laisser aucune sans réfutation victorieuse, certain aussi de démontrer que la Communauté peut seule faire le bonheur des pays d'Europe, comme elle fait la félicité d'Icarie. C'est donc avec confiance que je réponds au vénérable Antonio (l'attention redouble).

Vous prétendez, Antonio, que la *Nature* a fait les hommes inégaux en tout; que par conséquent la *Société* doit les maintenir inégaux; et que l'Inégalité sociale et politique doit être la confirmation et la consécration de l'Inégalité naturelle ou divine : moi je soutiens le contraire de ces deux propositions ; je soutiens que la Nature n'a pas divisé les hommes en classes ou espèces, l'une de supérieurs qui doivent avoir le commandement et la fortune, l'autre d'inférieurs qui doivent obéir, travailler et végéter.

Et pour justifier mon opinion, je distingue la *différence* de l'*Inégalité*, la *force* du *droit*; et je dis :

Oui, les hommes sont *différents* en taille, couleur, force physique, etc.; mais non, les hommes ne sont pas *inégaux*.

Deux hommes peuvent bien être inégaux partiellement, sous quelques rapports, en force physique, par exemple, ou en force intellectuelle; un homme vigoureux et stupide peut bien vaincre un homme intelligent et faible, comme il peut être vaincu par un autre homme faible, adroit et armé; mais la force *totale* d'un homme vis-à-vis d'un autre

homme est une question ou une chose infiniment *complexe ;* une foule d'éléments divers (la taille, la vigueur, l'adresse, la ruse, l'habileté, l'instruction, l'expérience, les armes, la richesse, le nombre des enfants ou des soutiens, mille accidents mêmes et mille hasards) entrent dans la composition de cette force *totale*, tous dans des proportions différentes et continuellement variables; et cette complication est telle qu'il est impossible d'apercevoir quel est le plus fort, tant que la victoire ne l'a pas montré; et même, si ces deux hommes se font la guerre sans se tuer, chacun d'eux pourra être alternativement vainqueur et vaincu.

Mais la Raison, sinon égale dans tous les hommes, au moins suffisante en général, indique aux plus faibles de se réunir plusieurs contre un fort, pour rétablir par le nombre l'Egalité des forces; et comme la Raison est la principale arme que la Nature a donnée à l'homme pour se conduire et se défendre, on peut bien dire, dans le sens le plus général, que la *Nature* a fait les hommes *égaux en force*.

Elle les a fait même *égaux en intelligence ;* car la différence qu'on remarque, sous ce rapport, entre deux hommes, provient de la différence de cette foule de circonstances dans lesquelles chacun s'est trouvé depuis sa naissance; leurs organes étaient les mêmes en naissant et avaient la même destination; tous deux étaient également ignorants; tous deux avaient également besoin d'instruction et d'éducation; et si tous deux avaient été placés dans des circonstances absolument les mêmes, leur intelligence et leur instruction seraient aussi les mêmes, ou du moins elles

seraient suffisantes pour chacun d'eux, et ne seraient pas assez inégales pour établir entre eux une véritable inégalité.

Ce n'est donc pas la *Nature* mais la *Société* qui fait les hommes inégaux en intelligence et en instruction; et quand même il serait vrai que quelques individus se trouvassent naturellement supérieurs en intelligence, il n'en serait pas moins certain que la Nature n'a pas divisé le Genre humain en espèces ou en classes douées d'une intelligence graduelle, organique et héréditaire, qui ferait un Peuple d'Anges ou de Génies parmi les autres Peuples, et qui les distinguerait du reste de l'Humanité comme l'homme est distingué des autres animaux.

En un mot, s'il existe quelques intelligences naturellement supérieures, ce sont de rares exceptions, qu'on ne trouve pas dans une classe plutôt que dans une autre, mais qu'on rencontre dans toute la masse, dans toutes les familles, et même parmi les faibles et les pauvres plus souvent que parmi les Grands et les riches... Et qui, sur la Terre, oserait dire : *je suis d'une race plus intelligente que la vôtre ?*..... Qui surtout oserait dire à sa nation : *Je suis le plus intelligent d'entre vous et le plus capable de vous gouverner ?*

Disons donc, au contraire, en prenant l'expression dans son sens le plus complexe et le plus étendu : tous les hommes sont, par la Nature, généralement *égaux* ou à-peu près *égaux en force* physique et intellectuelle, et dès-lors sont naturellement *égaux en droits*.

(Ici d'innombrables applaudissements couvrirent la conclusion de Dinaros).

Mais je suppose un moment les hommes naturellement *inégaux* en FORCE : seraient-ils, par cela seul, *inégaux* en DROITS ? Les uns seraient-ils faits pour commander et les autres pour obéir, les uns pour être oisifs et les autres pour travailler et les servir, les uns pour être riches et heureux et les autres pour être pauvres et misérables, comme s'il y avait entre les deux classes la différence qui existe entre l'homme et les animaux, comme si les premiers étaient des demi-dieux destinés à jouir et les seconds des brutes condamnés à souffrir et à végéter ?

Mais quel outrage à la Divinité ! Quoi ! vous adorez Dieu comme la *bonté* infinie, comme la *justice* suprême unie à la *toute-puissance ;* vous l'appelez le *Père* du Genre humain ; vous dites que tous les hommes sont ses *enfants,* tous de la même espèce, tous de la même race, tous de la même famille ; tous *frères ;* et vous prétendez que ce Père infiniment bon et juste, au lieu de confondre tous ses enfants dans son amour, au lieu de partager également entre eux tous ses bienfaits, au lieu de leur donner à tous la même intelligence, les mêmes désirs, les mêmes passions, les mêmes moyens pour les satisfaire, et les mêmes droits sur ce globe que sa bonté créait pour eux, les aurait divisés en catégories et en castes de maîtres et d'esclaves, de despotes et de sujets, d'aristocrates et de parias, de propriétaires et de prolétaires, de riches et de pauvres, de consommateurs et de producteurs, d'heureux et de malheureux !

Et de quel œil regarderions-nous le père d'une nombreuse famille qui, maître de faire ses enfants semblables, les aurait fait différents ; qui distribuerait entre eux son affection paternelle suivant leur taille, leur forme, et la couleur de leurs cheveux ; qui gâterait de ses caresses les plus beaux ou les plus spirituels et proscrirait les plus faibles ou les plus laids ; qui donnerait tout son héritage aux bien portants et ne laisserait rien aux infirmes ; qui bénirait les grands et maudirait les petits ?

Mais d'ailleurs, dans le commencement du Genre humain, quand tous les hommes étaient sauvages, errants, nus, mangeant de l'herbe ou du gland, ou dévorant des chairs saignantes, et maintenant encore au milieu des palais et des chaumières, sous la pourpre ou les haillons, dans le berceau doré ou sur la paille de l'étable, à quel signe, à quel caractère divin reconnaissait-on et reconnaît-on encore les bénits et les maudits, les élus et les damnés ?

Non, non, ce serait blasphémer contre la Providence que de lui supposer tant d'injustice ! Elle a fait les hommes *différents* entre eux, mais *égaux* en force et surtout en droits ; elle les a faits tous supérieurs aux autres êtres, mais elle leur a donné à tous les mêmes besoins et les mêmes désirs ; elle leur a imposé la même obligation de les satisfaire et les mêmes *devoirs ;* elle leur a donné les mêmes instincts, les mêmes moyens, les mêmes *droits* de se servir de tous leurs sens, de tous leurs organes, et de tous les objets extérieurs qui les entourent.

Si la Nature a donné à quelques-uns la volonté d'attaquer et de gouverner, elle la donne également à tous, comme à tous également la volonté de se défendre.

Si elle donne aux uns l'égoïsme, l'amour-propre, l'amour du commandement, l'orgueil et la vanité, elle les

donne également à tous, comme à tous également la *haine* de l'esclavage et de la soumission, la PASSION de l'*indépendance* et de l'*Égalité*.

Et surtout, elle leur donne à tous la *Raison*...

La *Raison !*... Pourquoi la Providence n'a-t-elle pas fait tous les hommes non seulement égaux mais semblables en tout, en taille, en beauté, en couleur, en force physique, en intelligence? Pourquoi ?... mais ne leur a-t-elle pas donné la *Raison ?*... Et la *Raison* n'est-elle pas suffisante pour indiquer à l'homme les moyens d'exercer ses droits et d'assurer son bonheur en établissant l'*Egalité?*

La *Raison* ne suffit-elle pas pour bien organiser la Société, pour créer l'Egalité d'éducation et par conséquent de capacité, l'Egalité de travail et de fortune, l'Egalité de droits sociaux et politiques? Oui, la *Raison* est une Providence secondaire qui peut créer l'Egalité en tout; et comme cette *Raison* est un bienfait de la Nature ou de la Divinité, l'Egalité se retrouve, ainsi que je l'ai déjà dit, l'œuvre indirecte de la Nature ou de Dieu lui-même. (Tonnerre d'applaudissements.)

Mais, tout le monde le reconnaît, l'homme fut d'abord *sauvage*, comme on l'a trouvé sur presque toute la surface de l'Amérique et de l'Afrique, et dans toutes les îles découvertes depuis trois ou quatre siècles; il ressembla d'abord aux animaux, comme eux entièrement nu, sans habitation, errant dans les forêts; comme eux, sans autre connaissance que son instinct, sans aucune idée de pudeur, de vices et de vertus; comme eux, sans industrie, sans arts et sans science; comme eux, vivant en troupe plutôt qu'en

société, sans propriété, sans aucune distinction de fortune, de rang et de pouvoir; et, dans ce commencement, la Raison n'était pour lui qu'un instrument ou un gouvernail inutile, ou plutôt la Raison n'était encore qu'un germe qui devait se développer lentement et se perfectionner avec l'Humanité.

Cet état de bestialité, de végétation et de développement successif dura longtemps, des milliers et peut-être des millions d'années; car l'imagination n'aperçoit pas de terme à la longueur du temps nécessaire pour inventer les langues, surtout l'écriture, et les milliards de découvertes faites depuis la naissance du Genre humain jusqu'aujourd'hui; et d'ailleurs, que sont les millions d'années depuis cette naissance comparés aux millions d'années qui doivent probablement les suivre, comparés surtout à l'éternité de l'Univers, avant et après la création de ce pauvre petit Genre humain? Et pendant cette enfance de la Raison et de l'Humanité, la force animale et brutale régna seule sur la Terre; la chasse aux hommes et aux animaux fut le principal moyen d'existence; la guerre et le vol furent longtemps la seule ou la principale industrie; la victoire et la conquête furent le plus puissant moyen d'acquisition et de fortune; les forts et les habiles ne travaillèrent qu'à tuer des hommes pour les manger et les spolier, ou à les réduire en esclavage pour s'en servir; et c'est ainsi que se fondèrent partout les Gouvernements et les Aristocraties, l'Inégalité de fortune et de pouvoir.

Mais, chaque Peuple se croyant le plus fort, la guerre et les révoltes furent perpétuelles sur la Terre : après d'innombrables combats et d'effroyables massacres, après d'im-

menses conquêtes sur une foule de petits Peuples pasteurs ou cultivateurs, les conquérants, les vainqueurs et les héros guerriers furent vaincus et conquis à leur tour ; la Terre se couvrit de débris et d'ossements ; les ruines de Babylone, de Thèbes, de Carthage, de Tyr, de Jérusalem, d'Athènes et de Rome, attestèrent, comme le tombeau de Sainte-Hélène, la fragilité de la force ; et cependant c'est la conquête et son Inégalité qui règnent encore sur presque toutes les Nations.

Il en fut de même, dans chaque Empire particulier, entre ses citoyens, ses habitants et ses partis : ce fut encore la force et la conquête qui constituèrent la prétendue Société, le pouvoir, les lois, la Propriété et l'Inégalité ; et comme chaque parti se croyait le plus fort, la guerre civile et les insurrections furent presque continuelles, ainsi que les massacres et les supplices ; et ce fut encore la force qui, partout, resta maîtresse du champ de bataille et installa l'Inégalité.

Mais, quoique bien jeune encore, l'Humanité a grandi avec les siècles ; le sentiment de la justice s'est développé dans l'oppression ; la sagesse est née plus tard de l'expérience ; la Raison s'est mûrie dans le malheur ; et aujourd'hui... car enfin laissons le passé pour nous occuper du présent ; laissons le vague et l'incertain de la nuit des temps pour considérer le positif actuel ; oublions dans le néant les générations éteintes pour consulter la génération vivante !

Aujourd'hui, comme autrefois, n'y a-t-il pas une Nature et un Genre humain ? et faut-il, imitant ceux à qui Socrate reprochait de ne regarder que le Ciel en négligeant la

Terre, arrêter nos regards sur les morts en négligeant les vivants ? Que la Terre ait ou n'ait pas été volontairement partagée entre les Peuples, puis entre les hommes ; que les Sociétés et l'Inégalité aient ou n'aient pas été formellement consenties ; que nous importe, à nous qui souffrons ? C'est le Genre humain qui vit, et non le Genre humain qui n'est plus, dont il faut rechercher et constater les sentiments et les opinions, les droits et la volonté, éclairés que nous sommes par une Raison plus perfectionnée qu'elle ne fut jamais.

Hé bien, permettez-moi une supposition, bizarre peut-être, mais non déraisonnable : supposons que, après une peste ou toute autre catastrophe, il ne restât sur le Globe que des femmes enceintes et des vieillards privés de leurs compagnes et par conséquent sans postérité et sans intérêt personnel : supposons aussi que ces vieillards fussent réunis pour délibérer sur les droits de ce Genre humain dans le ventre de ses mères : je vous le demande, y aurait-il, dans ce sénat désintéressé, une seule voix qui prétendît que ces enfants à demi nés ne fussent pas *égaux* en droits aux yeux de la Nature, et qu'ils ne dussent pas être *égaux* en éducation, en fortune, en droits sociaux et politiques ?

Supposons encore que le Genre humain fût rassemblé pour entendre discuter la question d'Egalité : croyez-vous que la petite minorité des Aristocrates et des riches eût seulement la pensée de contester le droit égal de tous au bonheur comme à l'existence ? Et si partie de cette minorité avait la folie de le faire en recourant à la force et à la guerre, si la Société se trouvait partout dissoute et remplacée par l'*état de Nature*, cette minorité ne perdrait-elle pas à l'instant ses propriétés et son pouvoir ? En admet-

tant même qu'il lui fût possible, par son adresse, de soutenir et de prolonger la lutte, ne serait-ce pas la guerre et l'extermination partout? et la Raison, intervenant comme médiatrice, ne dirait-elle pas à tous que leur intérêt commun serait de reconnaître l'Egalité des droits, et de constituer enfin la Société sur cette base désormais inébranlable?

Oui, la Raison, ou la Nature, ou Dieu, dicterait et le Genre humain adopterait l'*Egalité sociale et politique!* (Vifs applaudissements.)

Le Génie même ne donnerait aucun droit de maîtrise, de domination ou de commandement sur les autres; car c'est l'élection seule qui peut constater le Génie, et c'est le mandat populaire qui peut seul lui conférer quelque autorité dans l'intérêt du Peuple.

L'Egalité ne connaîtrait donc d'autre exception que celle des fonctions et des honneurs conférés par le Peuple.

Mais revenons sur nos pas, pour répondre à quelques objections de détail, bien que ce qui précède y réponde indirectement déjà.

Vous prétendez, Antonio, que les premiers hommes étaient plus innocents et plus vertueux, plus sages et plus parfaits! vous parlez de l'*âge d'or!* vous invoquez la *vieillesse, l'expérience et l'autorité* de l'Antiquité!

Mais tout cela n'est-il pas supposition gratuite, fable et contre-sens? N'est-il pas incontestable que, plus on remonte vers la naissance de l'Humanité et plus elle est *enfant*, tandis que plus on se rapproche de l'époque actuelle et plus elle est *âgée?* C'est autrefois qu'elle était dans l'enfance, ignorante, muette encore, s'essayant à bégayer et à marcher; et c'est aujourd'hui qu'elle a de l'âge et de l'expérience!

Et que d'ignorance, que d'erreurs, que de vices, que de turpitudes, que d'infamies, que d'iniquités et, que de cruautés ont signalé son enfance!

N'est-il pas vrai que nous savons ajourd'hui tout ce que savait l'Antiquité, tandis qu'elle ignorait un nombre immense des choses que nous avons récemment découvertes?

Non, n'invoquez jamais en rien son *autorité!* ne dites pas surtout qu'elle a admis l'Inégalité, car je vous répondrais qu'elle a admis aussi l'esclavage, l'antropophagie, les tortures, les bûchers et mille autres horreurs!

Vous supposez une convention formelle, un *contrat,* un consentement des hommes, soit pour se réunir en Société, soit pour constituer l'Inégalité de fortune et de pouvoir, lorsqu'il est évident que cette double Inégalité fut partout l'effet de la force et de la conquête.

Vous donnez à l'opulence de l'Aristocratie une *origine* presque céleste et divine, le travail, l'habileté, l'économie, toutes les qualités et les vertus, et à la misère des pauvres prolétaires une cause presque infernale, la paresse, la stupidité, la gourmandise et tous les vices : d'après vous, tous les Riches sont devenus riches parce qu'ils étaient laborieux et avaient toutes les bonnes qualités, et les Pauvres ne sont devenus pauvres que parce qu'ils étaient paresseux et vicieux; d'après vous, la pauvreté est la peine du vice comme la richesse est le prix de la vertu.

S'il en était ainsi, je dirais : Puisque les pauvres ne le sont que par leur faute, *tant pis pour eux!* Encore non ; ce langage serait aussi injuste qu'inhumain : je les plaindrais plutôt, parce qu'ils sont nos frères, parce qu'ils auraient les mêmes qualités que les riches s'ils avaient la même éducation, parce que tous leurs vices sont la faute et le crime de la Société.

Du reste, vous reconnaissez par là que si tous les hommes avaient les mêmes qualités, ils auraient les mêmes droits à la richesse et devraient être tous également riches ou pauvres (car la richesse est relative), et je prends acte de votre aveu.

Mais y avez-vous bien pensé? Cette *origine* que vous donnez à la richesse et à la pauvreté est-elle véritable? Le fait est-il exact et vrai? N'est-ce pas le fait contraire qui est la vérité? Y a-t-il même, sur la Terre et dans l'Histoire, une vérité plus manifeste et plus éclatante que celle-ci, que les Peuples cultivateurs et industriels ont tout inventé et tout produit, et que les Peuples pasteurs, chasseurs ou guerriers les ont conquis, subjugués, dépouillés, réduits en esclavage et contraints à travailler pour eux? N'est-il pas incontestable que, pendant toute l'antiquité jusqu'à J.-C., le travail était flétri partout, déclaré ignoble et imposé aux seuls esclaves; que la guerre et le brigandage étaient seuls honorables; que, dans la Grèce même et à Rome, l'ouvrier libre était réputé esclave du public, indigne d'être citoyen, exclu des droits de cité et des assemblées populaires; et que, même dans les temps modernes, l'industrie et le commerce étaient une dérogation à la Noblesse?

Pouvez-vous nier que l'opulence de l'Aristocratie romaine n'ait été que le fruit de la conquête et l'odieux composé des dépouilles de l'Univers; que la grande invasion commencée au IIIe siècle n'ait enrichi les barbares des dépouilles du monde civilisé; que la conquête de l'Angleterre par les Normands au XIe siècle n'ait enrichi les conquérants des dépouilles anglaises; et que l'invasion des Espagnols en Amérique au XVIe siècle n'ait enrichi les assassins des dépouilles de douze millions d'Américains égorgés par eux?

Voulez-vous que je passe en revue les acquisitions des Églises, des Moines, des Prêtres et des Papes, enrichis par la tromperie, l'escroquerie et l'extorsion, et celles des Nobles de cour enrichis par les spoliations, par les confiscations et par les libéralités des Princes, pour prix de la bassesse, de la prostitution, de la délation, de la trahison et de l'assassinat?

L'origine la plus innocente de l'opulence de l'Aristocratie d'aujourd'hui n'est-elle pas le *hasard* de la naissance et la transmission héréditaire des anciens héritages souillés de sang et de crimes?

Et si quelques grandes fortunes ont une origine légitime dans des services réels rendus au pays ou dans l'industrie et le commerce, combien sont pures de tout alliage avec la fraude, l'injustice, les souffrances et les larmes des populations!

Nierez-vous aussi que, marâtre injuste et inhumaine, la Société donne aux Riches, ses enfants gâtés, les moyens d'être toujours riches, tandis qu'elle élève mal les pauvres ou plutôt les prive de toute instruction et les réduit à rester éternellement dans la misère?

Ainsi, dès le commencement du Genre humain, on peut distinguer deux classes, quoique mêlées et confondues : l'une, comprenant les hommes bons, actifs, industrieux, tempérants, etc. ; l'autre, comprenant les paresseux, les intempérants, les cruels, etc. : ce sont les premiers qui ont cultivé la terre, découvert les Arts et les Sciences, et créé les Propriétés et les richesses, tandis que les seconds ne s'occupaient que de chasse et de guerre, de v et de brigandage, consommant sans rien produire, ne connaissant d'autre moyen que la force, d'autre droit que la victoire, d'autre vertu que la cruauté et le meurtre ou l'oppression!

Ainsi encore, c'est le paresseux et le méchant qui a dépouillé le travailleur pacifique; c'est le gourmand, le prodigue et le vicieux qui a dépouillé le sobre, l'économe et le vertueux; le pauvre est enchaîné et paralysé pour rester éternellement misérable, tellement qu'il en est à peine un sur mille qui puisse améliorer sa position par son travail; et le désordre est tel dans le sein de la Société que, dans certaines circonstances, un homme de mérite, de capacité et de vertu, jeté dans votre Paris ou dans votre Londres, pourrait être embarrassé d'y trouver du travail pour y gagner du pain!

Ne cherchez donc plus à justifier l'Inégalité de fortune par son *origine!*

Mais vous voulez la justifier par son *emploi* et par ses *résultats :* voyons donc encore!

Vous prétendez que l'Inégalité de fortune est nécessaire au bonheur du Genre humain, des pauvres aussi bien que

des riches; que c'est la Raison et l'intérêt général qui la conseillent; qu'elle a d'innombrables avantages et peu d'inconvénients; que l'opulence donne aux riches le loisir et les moyens de s'instruire pour être plus utiles aux pauvres, tandis que la pauvreté met le Peuple dans l'heureuse nécessité de travailler et d'obéir paisiblement aux lois. Vous prétendez que les riches emploient leur fortune à acquérir de l'instruction, puis leur instruction, leurs richesses et leur loisir à diriger, aider et secourir les pauvres en se consacrant aux affaires publiques, en procurant du travail aux ouvriers, en les nourrissant, en construisant pour eux des écoles, des ateliers et des hôpitaux, en pratiquant la générosité et la bienfaisance. Vous prétendez que les *grands capitaux* sont nécessaires pour vivifier l'agriculture et l'industrie, et pour qu'aucun terrain ne soit abandonné et improductif. Donnant aux Princes et aux Aristocrates, aux Prêtres et aux riches, la grandeur d'âme et la bonté du cœur, vous en faites des Anges et presque des Dieux. Et de tout cela vous concluez que, avec et par l'Inégalité, le Genre humain est heureux ou du moins aussi heureux que sa nature lui permet de l'être. Vous ajoutez même que les Historiens et les Philosophes l'ont reconnu dans leurs écrits et les Peuples par leur silence.

Ah! si ce tableau se trouvait aussi fidèle que brillant, comme je bénirais avec vous l'Inégalité! Je bénirais même l'Aristocratie, même le Despotisme, même la Superstition! car je n'ai d'autre passion que celle du *bonheur* du Genre humain, et vous me voyez prêt à adopter avec enthousiasme tous les moyens, quels qu'ils soient, d'assurer sa félicité!

Mais, de bonne foi, y a-t-il rien de plus imaginaire et de plus fantasmagorique que ce tableau? Y a-t-il, passez-moi le terme, une dérision plus amère!.... Je vous l'avouerai même, je me sens trop ému, trop affligé des misères et des souffrances des pauvres, trop indigné de l'inhumanité des riches, trop irrité des vices et de la cruelle insolence des Aristocrates, pour hasarder d'exprimer tous mes sentiments et mes opinions sur ces hypocrites oppresseurs du Peuple, assez audacieux pour invoquer son intérêt et son bonheur : souffrez donc que je ne réponde que sur quelques points.

Les riches, dites-vous, sont charitables et bienfaisants! — Je l'admets, pour quelques-uns du moins; mais, si c'est un plaisir pour les riches de faire l'aumône, n'est-ce pas une humiliation pour les pauvres d'être réduits à la nécessité de la recevoir? Si c'est un bien et une vertu, n'est-ce pas parce que la pauvreté est un *mal* auquel il est généreux d'apporter un remède? Les riches voudraient-ils changer les rôles? Ce que demande l'ouvrier, c'est l'Égalité, c'est son droit, c'est du travail et l'aisance en travaillant, et non l'aumône et l'hôpital, où bien souvent d'ailleurs il ne peut entrer, pour y mourir dans l'humiliation!

L'instruction, ajoutez-vous, l'éducation, les vertus et le loisir sont le précieux résultat de la richesse! — Hé bien, partagez la richesse nationale entre tous, et tous auront du loisir, de l'instruction, de l'éducation et des vertus!

Il n'y aurait plus de riches, mais seulement des pauvres

et l'*Égalité de la misère!* — Oui, si vous laissez tout le reste comme il est aujourd'hui; mais non, si vous prenez les moyens convenables indiqués par la Raison, par exemple, ceux pratiqués en Icarie; et ces prétendus docteurs qui divisent arithmétiquement le revenu d'un Empire entre tous ses habitants, pour en conclure triomphalement que chacun d'eux n'aurait que cent ou cent cinquante francs par an et mourrait de faim; ces prétendus docteurs, dis-je, ne sont que d'effrontés charlatans!

Les beaux arts seraient négligés! — Et qu'importe? Les beaux-arts, qui n'existent que pour le plaisir des riches, et qui, pour l'immense majorité des pauvres, n'existent guère plus que s'ils n'existaient pas du tout, les beaux-arts ne sont pas indispensables au bonheur de l'Humanité, tandis que, même d'un autre côté, une meilleure organisation sociale les produirait également et mieux encore pour l'agrément du Peuple entier.

Le monde n'a tant de merveilles que parce que l'Inégalité de fortune existait! — Non, ne dites pas *parce que*, mais *quoique!*...

Les grands *capitaux* sont nécessaires! — Comme si le capital national était détruit parce qu'il serait dans les mains de tous au lieu d'être dans le coffre de quelques-uns! Comme si les capitaux fournis par les associations volontaires et nombreuses (qui ne manquent jamais aux entreprises utiles) étaient moins productifs que les mêmes capitaux fournis par le monopole de quelques Aristocrates!

Si, par suite d'une loi agraire, dites-vous encore, les terres étaient partagées également, beaucoup resteraient incultes et stériles, et seraient perdues pour leurs possesseurs et pour la Société ! — Comme si les petits champs des pauvres n'étaient pas plus soigneusement cultivés que les vastes domaines des riches ! comme si les Aristocrates ne consacraient pas au luxe de leurs plaisirs d'immenses parcs et jardins perdus pour la production ! Si quelque paresseux négligeait de cultiver son lot et se trouvait indigent, ce serait alors tant pis pour lui; il ne pourrait se plaindre de personne et ne serait d'ailleurs pas plus pauvre qu'aujourd'hui, comme la Société ne perdrait pas plus qu'elle ne perd actuellement par les châteaux; et si cette Egalité avait quelques autres inconvénients, elle en aurait toujours moins que l'Inégalité, l'opulence et la misère...

Mais quelle supposition chimérique ! Comment admettre qu'il pourrait y avoir une seule famille qui, quoique bien élevée, et n'ayant d'autre ressource pour vivre que son champ, le laisserait inculte au milieu d'autres champs parfaitement cultivés, au milieu d'autres familles riches et heureuses par leur travail ? N'est-il pas palpable au contraire que, avec une bonne organisation sociale et politique et surtout avec une bonne éducation, toutes les terres seraient cultivées, parfaitement cultivées, mieux cultivées même qu'aujourd'hui, et que le partage égal amènerait l'Egalité des richesses et du bonheur ?

L'Egalité serait bientôt détruite par les aliénations et par l'augmentation du nombre des membres dans une partie des familles et la diminution dans les autres ! — Non, car

la Société pourrait faire toutes les lois agraires et somptuaires dont il serait besoin pour maintenir l'Egalité; elle pourrait déclarer les propriétés inaliénables, comme en Judée et à Sparte; elle pourrait faire le partage par têtes, comme dans l'ancien Pérou, le renouveler fréquemment pour augmenter le lot des familles croissantes et diminuer celui des familles décroissantes.

Tous les Peuples ont partagé les terres inégalement en constituant leur Société ! — Belle preuve, comme je l'ai déjà dit, de la justice et de la sagesse de l'Inégalité ! Le fait d'ailleurs est-il vrai ? Les Philosophes ne supposent-ils pas tous, au contraire, même pour justifier la possession des riches, un premier partage exprès ou tacite et égal, entre tous les hommes d'alors ? Le Peuple de Dieu, les Hébreux, s'établissant dans la Terre Promise, n'ont-ils pas, par l'ordre de Moïse invoquant l'ordre de la sagesse divine, partagé la terre par portions égales, comme Romulus et ses compagnons l'ont fait plus tard dans la campagne qui devint le siége de Rome et le centre de l'empire romain, et comme l'ont fait peut-être une multitude d'autres Peuples, car tous les Peuples guerriers partageaient également le *butin* et les dépouilles des vaincus ? Et comment d'ailleurs savoir ce qui se passait dans ces premiers temps d'ignorance et de barbarie, sans écriture et sans historien ?

Aucun Peuple n'a admis la *loi agraire* après avoir eu l'Inégalité ! — Si, les Spartiates : mais d'ailleurs les Peuples ne l'ont-ils pas toujours désirée et même demandée, comme à Rome ? Et si les Aristocrates s'y sont toujours opposés,

pour conserver leur excessive opulence, est-ce une preuve contre l'Egalité, ou n'est-ce pas plutôt une raison décisive en sa faveur?

Les pauvres et les petits propriétaires ne veulent pas de la loi agraire! — Je nie le fait : rassemblez-les, consultez-les, et vous verrez! Si quelques petits propriétaires n'en voulaient pas, ce serait parce que l'opinion ne serait pas encore assez éclairé : mais la Raison publique se perfectionne continuellement; l'opinion s'éclaire; et tôt ou tard, bientôt peut-être, la masse des pauvres et des petits propriétaires, c'est-à-dire l'immense majorité de chaque Peuple, sera unanime pour demander l'Egalité; car, je ne m'arrête pas à réfuter cette *calomnie*, qu'il n'y a que les brouillons, les anarchistes, les voleurs et les brigands, qui demandent l'Egalité, pour s'enrichir en ruinant les autres, calomnie répétée par quelques hommes de bonne foi, mais perfidement imaginée par les Aristocrates mêmes qui n'ont jamais reculé devant aucune violence ni devant aucune spoliation pour accaparer toute la richesse et pour consolider leur injuste domination; car, en vérité, peut-on ne pas s'indigner et s'irriter contre ces Patriciens de Rome qui accusaient d'avidité les partisans de la loi agraire, eux les plus insatiables et les plus sanguinaires des usurpateurs et des voleurs!

Les Peuples ont approuvé l'Inégalité par leur silence! — Comme si ce n'étaient pas les Aristocrates qui défendent aux Peuples de parler, de se plaindre et de réclamer! Comme si le silence qui règne dans les cachots et dans les enfers était une preuve d'approbation et de contentement!

Comme si d'ailleurs l'émeute et l'insurrection n'avaient pas protesté sans cesse contre l'oppression et l'Inégalité!

Les Historiens l'ont approuvée!—Mais, dans ces temps où les riches seuls et leurs protégés avaient l'instruction, le loisir et les documents historiques nécessaires pour écrire l'histoire, tous ces apologistes de l'Aristocratie et de l'Inégalité n'étaient que des Aristocrates ou des moines, leurs courtisans intéressés ou leurs valets!

Les Philosophes ont réprouvé l'Égalité! — Hé bien! nous verrons, et je me borne à leur opposer ici J.-C.

Le besoin de s'enrichir, le désir de la fortune, l'espérance d'en acquérir, la concurrence, l'émulation et l'ambition même, sont l'âme de la production! — Non, non! car tout est produit sans eux en Icarie : mais l'ignoble égoïsme, l'inhumaine cupidité, l'insatiable et fatale soif de l'or (*quid non mortalia pectora cogis, auri sacra fames!*), le luxe et son inséparable compagne la misère qui pousse au crime (*malesuada fames*), sont la source intarissable de cette mer de maux qui menacent de submerger l'Humanité; et, plus j'y réfléchis plus j'en suis convaincu, c'est l'Égalité seule qui peut la sauver du naufrage.

Me résumant donc sur la question d'Égalité, je conclus que, quand même la Nature n'aurait pas fait les hommes *égaux*, la Raison conseillerait à la Société d'établir *l'Egalité*, mais que c'est la Nature elle-même, mère de la

Raison et de la Société, qui veut que l'homme cherche et trouve le bonheur dans *l'Egalité*.

Ce n'est pourtant pas la *loi agraire* et le partage égal de la Propriété qui me paraît la perfection : sans m'arrêter en chemin, je fais un pas en avant et j'arrive au dernier terme, à la Communauté.

RÉPONSE AUX OBJECTIONS CONTRE LA COMMUNAUTÉ.

Je préfère le système de *la Communauté* au système de la *loi agraire* et de *la Propriété* individuelle, parce qu'il n'a pas ses *inconvénients*, et parce qu'il a autant et beaucoup plus d'*avantages*.

La Communauté n'a pas les inconvénients de la Propriété; car elle fait disparaître l'intérêt particulier pour le confondre dans l'intérêt public, l'égoïsme pour lui substituer la fraternité, l'avarice pour la remplacer par la générosité; l'isolement, l'individualisme et le morcellement pour faire place à l'association ou au socialisme, au dévouement et à l'unité.

Elle a tous les avantages réels de la Propriété; car le principal avantage du propriétaire, c'est la jouissance raisonnable de sa ferme, ou de sa maison et de son jardin, et la Communauté donne cette jouissance comme la Propriété, n'enlevant que le droit déraisonnable d'abuser et de satisfaire des caprices préjudiciables à la société.

Elle a beaucoup plus d'avantages; car elle permet beaucoup mieux d'établir, en tout, une Égalité réelle et parfaite, prévenant même l'Inégalité que pourraient introduire les accidents et les hasards.

D'un autre côté, maîtresse de tout, centralisant, concentrant, réduisant tout à l'unité; raisonnant, combinant, dirigeant tout; elle peut mieux et peut seule obtenir cet inappréciable et incommensurable avantage d'éviter les doubles emplois et les pertes, de réaliser complètement l'économie, d'utiliser toute la puissance de l'intelligence humaine, d'augmenter indéfiniment la puissance de l'industrie, de multiplier les productions et les richesses, de développer sans cesse la perfectibilité de l'homme, et de reculer continuellement les limites de son bonheur en reculant toujours les bornes de sa perfection.

Antonio, pourtant, attaque le système de la Communauté et lui préfère celui de la Propriété : il soutient que, quand même il pourrait admettre l'Égalité de fortune, il repousserait encore la Communauté comme plus particulièrement injuste, nuisible, impossible et repoussée par l'opinion universelle; il regarde la Propriété comme une institution divine et la Communauté comme l'œuvre du délire humain : il faut donc lui répondre encore.

Mais, ayant déjà, et victorieusement je crois, défendu l'Égalité de fortune et le partage égal des propriétés, je n'ai plus que peu d'efforts à faire pour défendre la Communauté.

Vous dites que la Propriété est une institution divine, et que par conséquent c'est Dieu lui-même qui repousse la Communauté!... — Mais qu'est-ce donc que la Commu-

nauté? Est-ce une chose aussi différente de la Propriété que le Ciel est différent de la Terre? N'est-ce pas tout simplement la Propriété modifiée, une Propriété indivise et commune (comme entre des héritiers qui n'ont pas encore partagé l'héritage), même une Propriété et une Jouissance communes, comme entre des frères qui jouissent de l'héritage paternel sans vouloir le partager, le cultivant en commun et consommant les fruits en commun ou les partageant également, et comme entre les habitants d'un village, jouissant en commun de leurs pâturages communs au lieu de les partager entre eux pour en jouir séparément? La Communauté de biens n'est donc autre chose que la Propriété appartenant à quelques-uns ou à beaucoup, à une famille, ou à un village, ou à une ville, ou à un peuple, à l'exclusion des autres, indivise entre les propriétaires au lieu d'être divisée et morcellée, exploitée et utilisée fraternellement en commun pour leur procurer également la nourriture et le vêtement, l'existence et le bonheur, au lieu de leur procurer des jouissances individuelles et un bonheur inégal... Y a-t-il, dans cette si petite différence, un motif suffisant pour appeler *divine* la Propriété divise, et *infernale* la Communauté ou la Propriété indivise, *divine* la division, *infernale* l'indivision?

Ne confondons pas la Propriété avec *les choses* qui en sont l'objet. Il est vrai que ces choses sont divines, puisque tout ce qui se trouve sur le Globe est l'œuvre de la Nature ou de la Divinité : mais cette Nature, qui dit à l'Humanité de jouir des objets de la création, ne lui prescrit pas d'en jouir d'une manière plutôt que d'une autre, par la Propriété plutôt que par la Communauté; la Propriété n'est pas plus d'institution divine que la Communauté, et la Communauté pas plus d'institution humaine que la Propriété.

Aussi (et c'est une preuve sans réplique, preuve d'ailleurs bien surabondante, car il n'y a pas de vérité plus manifeste et plus incontestable), chaque Peuple et chaque époque dans chaque Peuple a des lois différentes sur la Propriété, en sorte qu'il y a des milliers de législations différentes sur la Propriété chez les milliers de Peuples qui composent le Genre humain, et des milliers de législations différentes chez chaque Peuple pendant ses milliers d'années d'existence, c'est-à-dire des millions de lois sur la Propriété.

Aucune histoire ne présente plus de révolutions que *l'histoire de la Propriété!*

Il y a plus : je soutiens, avec conviction et confiance, que, si l'une des deux entre la Propriété et la Communauté est d'institution naturelle ou divine, c'est la Communauté.

La Nature, en effet, n'a-t-elle pas fait l'homme essentiellement sociable, avant besoin de la Société et cherchant la Société? Ne l'a-t-elle même pas créé et fait naître dès le principe en Société et en Communauté, comme les fourmis et les abeilles? Le vœu de la Nature n'est-il pas toujours et partout pour l'union plus que pour la division, pour *l'association* plus que pour l'isolement, pour l'agglomération plus que pour le morcellement, pour la composition et l'unité plus que pour le fractionnement, pour le concours plus que pour l'opposition, l'antagonisme et la rivalité?

Regardez la Création, l'Univers, les grandes masses d'a-

liments donnés par la Nature à l'homme, les grandes sources de la vie, l'air et l'électricité, la lumière et la chaleur, l'eau du ciel et la mer, tout cela n'est-il pas insusceptible de Propriété individuelle et exclusive, si ce n'est pour la portion absorbée par chaque individu, appropriée par lui et identifiée avec son corps? La Nature n'a-t-elle pas voulu que tous ces éléments appartinssent au Genre humain en commun et fussent sa Propriété commune? N'a-t-elle pas établi *la Communauté de l'air et de la lumière?* Le soleil ne luit-il pas pour tout le monde? La Raison n'indique-t-elle pas qu'il doit en être de même de *la terre*, dont les productions sont aussi nécessaires à la vie que l'air et l'eau? Tous les Philosophes ne reconnaissent-ils pas une Communauté naturelle, primitive, universelle (*tout à tous*), qui dura des siècles, jusqu'au premier partage et à l'établissement de la Propriété? Ne reconnaissent-ils pas que l'effet et le droit de cette Communauté primitive subsistent encore aujourd'hui sous certains rapports; que le partage n'a pu être fait que sous la condition tacite qu'il n'empêcherait personne d'exister; et que, dans ce qu'ils appellent les cas *de nécessité*, aucune loi humaine ne pourrait empêcher un homme de prendre dans la propriété d'autrui les fruits nécessaires pour l'empêcher de mourir?

Voyez aussi ce qui s'est passé sur la Terre pendant les milliers d'années qui ont précédé l'agriculture et l'organisation des Peuples cultivateurs, pendant un beaucoup plus longtemps chez les Peuples chasseurs ou pasteurs, et jusqu'à nos jours chez les Peuples sauvages de l'Amérique, de l'Afrique, de l'Asie et de toutes les contrées inconnues!

Chez tous ces Peuples, et pendant ces milliers d'années, la terre n'était-elle pas possédée et exploitée en commun pour la chasse, le pâturage, l'habitation et les fruits? Chez tous ces Peuples c'est-à-dire sur tout le Globe, et pendant tout ce temps, c'est-à-dire pendant la plus grande partie de l'existence du Genre humain, celui-ci n'a-t-il pas eu *la Communauté de la terre* comme la *Communauté de l'air?* Pendant tout ce temps, tout n'était-il pas commun, la résidence et le déplacement ou le voyage, le camp, le combat et le butin, même les femmes jusqu'à l'établissement du mariage?

Remontez aussi du commencement des Peuples cultivateurs, du prétendu partage dont parlent les Philosophes, et de l'établissement de la Propriété, jusqu'aujourd'hui! Que de choses sont restées communes! de vastes terres *nationales* dans chaque pays; de vastes terrains *communaux* dans chaque commune; les grandes routes, les chemins et les passages; les rivières et les canaux; les rades et les ports; tous les lieux et les bâtiments publics, places, promenades, fontaines, fortifications, temples, théâtres, écoles, hospices, bains! Toutes les villes, tous les villages ne sont-ils pas autant de Communautés appelées, pour cette raison, *Communes?* Les royaumes eux-mêmes ne sont-ils pas appelés *Communautés?* Toutes les familles ne sont-elles pas autant de petites Communautés? Que dirai-je de ces innombrables monastères appelés *Communautés religieuses*, et de ces innombrables associations industrielles, qui ne sont autre chose en réalité que des Communautés? Parlerai-je de tous ces établissements pour le

service du Peuple (diligences, omnibus, poste aux lettres, marchés, boutiques, magasins, moulins, fours, pressoirs, fêtes, jeux et plaisirs publics), tous fondés sur l'esprit de la Communauté? Le principe de la Communauté n'est-il pas aussi l'âme de toutes *les servitudes* légales établies sur les propriétés de la mitoyenneté des murs et du passage, par exemple? N'est-il pas aussi l'âme d'une foule de dispositions législatives qui prescrivent que tout soit *commun* dans un naufrage, dans une inondation, ou dans un incendie?

Reconnaissons donc qu'une des grandes impulsions de la Nature, plus puissante que les passions égoïstes, est celle qui porte l'homme vers l'Association, la Société et la *Communauté*.

Et remarquez que je ne vous parle pas de J.-C., recommandant et instituant la Communauté, ni de son Eglise, formant une immense Communauté!

Et ne m'opposez pas que tous les Peuples ont fini par adopter la Propriété et qu'aucun n'a préféré la Communauté; car d'abord je vous en citerai plusieurs qui ont préféré la Communauté et qui n'en ont été que plus heureux, comme les Peuples de Sparte, du Pérou et du Paraguay; et, d'autre part, je vous répondrai que les autres Peuples ont adopté la Propriété comme ils ont adopté l'esclavage, par ignorance et par barbarie, et qu'ils n'ont pas eu l'idée de la Communauté comme ils n'ont eu ni celle de l'imprimerie ni celle de la vapeur!

J'irai plus loin : tout en croyant qu'il est fâcheux pour

l'Humanité qu'elle n'ait pas adopté dès le principe la Communauté comme il est fâcheux qu'elle n'ait pas connu plus tôt la vaccine, et sans m'étonner de la lenteur de ses progrès, je pense que la Communauté est plus facile chez les Peuples civilisés que chez les Peuples sauvages, dans les grands Empires que dans les petits Etats, en France et en Angleterre ou en Amérique que dans les autres Nations, et aujourd'hui qu'autrefois, comme elle sera plus facile encore dans vingt ans qu'aujourd'hui.

Mais Antonio accuse la Communauté *d'ingratitude et d'injustice*, parce qu'elle ne donne pas à l'homme de génie, qui fait une grande découverte, une part dans les produits plus grande qu'aux travailleurs ordinaires; et c'est une accusation trop grave pour négliger de la repousser.

Hé bien! je soutiens qu'elle a raison d'agir ainsi; je soutiens que le génie, ses découvertes et ses services, sont l'œuvre de la Société et doivent lui profiter sans qu'elle soit obligée de les acheter. Que servirait, en effet, à votre Fulton la découverte de l'application de la vapeur, s'il n'y avait pas de *Société* pour l'utiliser? Bien plus, comment aurait-il pu acquérir son génie et faire cette découverte, qui doit changer la face du monde, si, dès sa naissance, la Société ne l'avait pas entouré pour l'instruire et lui donner la vie intellectuelle; si, du sein de sa mère, on l'avait porté dans une île déserte pour y végéter seul, y vieillir et mourir?

Oui, l'homme n'est que ce que le fait la toute-puissante Société ou la toute-puissante Education, en prenant ce mot dans sa signification la plus large, non-seulement l'Educa-

tion du maître, de l'école et des livres, mais l'Education des choses et des personnes, des circonstances et des événements, l'Education qui prend l'enfant au berceau pour ne plus le quitter d'un instant! Idées, habitudes, mœurs, langue, religion, profession, connaissances, tout ne dépend-il pas de l'Education qui forme et façonne l'enfant? Vingt enfants qui différeront en tout, s'ils sont nés et élevés dans vingt pays différents, ne se ressembleront-ils pas s'ils sont élevés ensemble sans se quitter jamais, comme nous en avons fait l'expérience en Icarie? Vingt enfants du même pays et du même âge ne seront-ils pas tous égaux à-peu-près ou énormément inégaux suivant qu'ils seront élevés de même ou différemment, comme nous l'avons encore vérifié, en sorte que le même homme pourrait être vingt personnages différents suivant les vingt éducations qu'il recevrait? Que de sots en apparence auraient pu être des hommes de génie s'ils avaient reçu l'Education convenable! Que d'hommes de génie n'auraient été que des sots s'ils avaient été placés dans d'autres circonstances!

Redevable de son génie à la Société, tout citoyen lui doit donc, pour prix de l'Education qu'il a reçue d'elle, le tribut de son génie : quand il lui procure l'avantage de quelque invention utile, il ne fait que payer sa dette; quand il reçoit encore d'elle tout ce qui lui est nécessaire, il ne peut se plaindre de n'avoir pas plus de fortune que ses concitoyens; et si la Société, qui ne lui doit rien de plus, lui accorde quelque récompense, ce doit être uniquement dans l'intérêt social, pour exciter l'émulation, et non dans la vue de l'intérêt personnel du récompensé.

Trouvez-vous que la récompense purement honorifique

soit insuffisante pour atteindre le but, et que la Société devrait, dans son intérêt même, pour mieux exciter l'activité, récompenser en fortune les découvertes et les services? Alors c'est une autre question! Mais je réponds encore, d'après notre ancienne expérience et la vôtre, que les récompenses en argent ont d'énormes et de nombreux dangers, tandis que notre récente expérience démontre que le patriotisme, l'honneur et la gloire ont une puissance immense quand la toute-puissante Education prépare l'Opinion, quand d'ailleurs la richesse est égale pour tous et suffisante pour assurer le bonheur matériel. L'étude, les expériences, la science et les découvertes, ont tant d'attraits qu'on les aime pour elles-mêmes, sans autre intérêt, en sacrifiant au contraire tous les autres intérêts, en bravant tous les périls et tous les malheurs, la misère et les persécutions, la prison et la mort : jugez donc quel charme, quel entraînement doit avoir l'étude pour des hommes bien élevés et instruits, sans soucis et heureux! Et voyez chez nous! N'est-ce pas notre plus grand plaisir, la source la plus abondante de nos jouissances? Que nous servirait d'avoir plus de fortune que les autres? N'avons-nous pas, avec la passion du travail, de la Patrie et de l'Humanité, toute l'émulation possible à l'homme? Et ne l'avons-nous pas *tous*? Et ne voyez-vous pas ici cent fois plus d'activité d'esprit et de découvertes que dans tous les autres pays ensemble?

J'arrive enfin à la plus grave peut-être de toutes les accusations portées par Antonio contre la Communauté, celle d'être *incompatible avec la liberté* : mais cette ac-

cusation ne m'effraie pas plus que les autres, et voici ma réponse :

Sans doute la Communauté impose nécessairement des gênes et des entraves ; car sa principale mission est de *produire* la richesse et le bonheur ; et pour qu'elle puisse éviter les doubles emplois et les pertes, économiser et décupler la production agricole et industrielle, il faut de toute nécessité que la Société concentre, dispose et dirige tout ; il faut qu'elle soumette toutes les volontés et toutes les actions à sa règle, à son ordre et à sa discipline.

Mais comparez vous-mêmes la Liberté dans les deux systèmes, de la Propriété et de la Communauté, et jugez lequel a plus de Liberté et la Liberté la plus réelle !

Auparavant, entendons-nous bien sur le sens du mot *Liberté*, mot infiniment complexe, trop vague et trop indéfini. Qu'est-ce que la *Liberté* ? Est-ce le droit de tout faire suivant son caprice, même ce qui peut nuire à autrui, par exemple voler et tuer ? Non, la loi le défend !... Est-ce le droit de ne rien faire si cela plaît, de ne pas payer l'impôt et de n'être pas soldat ? Non, la loi l'ordonne !... Est-ce le droit d'aller nu quand il fait chaud ? Non, les mœurs ne le permettent pas !... Est-ce le droit d'être ingrat ? Non, l'opinion publique flétrit l'ingratitude !... Est-ce le droit de trop manger impunément ou de ne pas manger ? Non, la Nature ne le souffre pas !...

L'homme est partout dans la dépendance de la Nature et de ses éléments (de l'air et du vent, de la pluie et de la tempête, du chaud et du froid), comme le citoyen est partout dans la dépendance de la Société, de ses lois, de ses mœurs, de ses usages et de l'opinion publique, qui sont aussi des lois.

La *Liberté* n'est donc que le droit de faire tout ce qui n'est pas défendu par *la Nature, la Raison et la Société*, et de s'abstenir de tout ce qui n'est pas ordonné par elles ; elle est soumise aux innombrables lois de la Nature, de la Raison et de la Société.

Il est vrai cependant que la *Liberté* est aujourd'hui une passion universelle, ardente, impatiente de la gêne, et qui va presque jusqu'à la licence : mais n'est-ce pas un excès, une erreur, un préjugé, dont on peut connaître la cause et qu'on peut corriger et guérir ? Voyons !

Oui, la passion aveugle pour la Liberté est une erreur, un vice, un mal grave, né de la haine violente qu'excitent le despotisme et l'esclavage ; c'est l'excès de la tyrannie qui jette dans l'excès de l'amour de l'indépendance, c'est la réaction qui lance à l'extrémité opposée.

Il est dans la nature de l'homme qu'il sente le mal présent bien plus que le mal futur, même plus violent, et que le mal actuel l'absorbe trop pour lui laisser la faculté de penser au mal éloigné ou d'en apercevoir toute l'étendue ; la souffrance l'égare souvent au point qu'il emploie les remèdes les plus dangereux pour la faire cesser à tout prix.

C'est ainsi que le malheureux qui se noie s'accroche à tout et saisirait un fer rouge ; c'est ainsi qu'un voyageur mourant de soif boit de la boue, qu'un homme sur la tête duquel on lève un sabre saisit la lame au risque de se cou-

per les doigts, et que, pour fuir la rage d'un ennemi, on se réfugie chez un autre ennemi qui assassine.

C'est par la même cause que, dans la guerre de l'Humanité contre la tyrannie, les Peuples prennent pour cri de ralliement *Liberté! Liberté quand même!* qu'ils crient *Liberté de la Presse,* contre l'oppression de la pensée; *Liberté d'enseignement,* contre l'obscurantisme des frères ignorantins; *Liberté d'industrie,* contre les maîtrises, les jurandes, les corporations oppressives et la voracité du fisc; *Liberté de commerce,* contre les privilèges, les monopoles et les infernales douanes; *Liberté de la propriété,* contre les confiscations arbitraires et la prétention des despotes d'être les seuls propriétaires; enfin *Liberté de tout faire et de tout dire* ou de ne *rien faire,* contre la Police qui veut tout empêcher ou tout ordonner dans l'intérêt du despotisme.

Mais la Raison fait entendre aux Peuples les plus jaloux de Liberté que la Liberté n'est ni la licence, ni l'anarchie, ni le désordre, et qu'elle doit être limitée dans tous les cas où le demande l'intérêt de la Société constaté par le jugement populaire.

Comparons maintenant la Liberté sous les deux systèmes, de la Propriété et de la Communauté!

La Communauté a beaucoup de lois, dites-vous? — Et la Propriété, flanquée de la Monarchie, n'en a-t-elle pas?

La Communauté gêne la *Liberté!*—Et la Monarchie...? Vous permet-elle de faire tout ce que vous voulez? Vous laisse-t-elle la *Liberté* de votre personne, de votre domicile, de vos enfants, de vos biens, de vos actions, de vos pensées même et de vos croyances, de vos sentiments et de vos espérances? La misère laisse-t-elle à la masse des misérables la *Liberté* d'avoir le nécessaire et l'utile? La Police royale vous laisse-t-elle la Liberté de rester au spectacle tant que vous voulez, de danser ou de dîner comme il vous plaît, de porter un bouquet de violettes ou le ruban ou la canne qui vous fait plaisir? Il n'est pas une entrave apportée par la Communauté qui ne le soit par la Propriété, et plus grave, capricieuse, déraisonnable, vexatoire, tyrannique!

Dans la Communauté, c'est la Société tout entière, c'est le Peuple tout entier qui fait ses lois, même ses mœurs, ses usages, son opinion publique; et il les fait toujours d'après la Nature et la Raison, toujours dans son intérêt, toujours du consentement général, après une discussion qui montre à tous les avantages du projet proposé; et ces lois, toujours consenties et voulues, sont toujours exécutées avec plaisir et même avec un sentiment de fierté.

Et dans le système de la Propriété, sous l'Aristocratie ou la Monarchie....!!!

Non, non; c'est la Communauté et la Démocratie, l'Egalité parfaite et le Bonheur, l'ordre et la paix, qui sont la *Liberté!* La Propriété, l'Inégalité, la misère, ne peuvent enfanter que l'oppression et l'esclavage!

Et tous les amis de la *Liberté* doivent vouloir la *Communauté!*

Et je n'aurais pas même répondu sur ce point au vénérable Antonio si je ne le considérais comme un ami sincère de la Liberté; car je ne voudrais pas la défendre

contre ses ennemis déguisés sous le masque d'amis, contre ces perfides Aristocrates et ces hypocrites despotes qui n'invoquent son nom que pour le profaner, et qui n'affectent tant d'amour pour elle et tant de jalousie que dans le but de la trahir et de l'étouffer ou de l'enchaîner !

Et j'espère vous avoir prouvé que le cri du Genre humain doit être *Egalité! Communauté!* (Applaudissements prolongés)!

Oh! que je serais heureux, ajouta Dinaros, si j'avais pu vous faire partager à tous ma conviction profonde que la Communauté peut s'établir dans vos Patries; car je me croirais coupable de l'orgueil le plus insensé si je pensais que l'Angleterre, la France et l'Amérique, par exemple, ne peuvent pas accomplir ce qu'a fait Icarie!

Aussi je veux que vous ne puissiez conserver aucun doute; je veux pousser la démonstration jusqu'à l'évidence; je veux que vos âmes soient remplies comme la mienne de cette conviction consolante que l'Humanité est faite pour être heureuse et qu'elle tient son bonheur entre ses mains. Ecoutez-moi donc encore un moment!

On prétend que l'Egalité est impossible.... Eh bien! si vous voulez m'entendre, je vous développerai la marche et les prodigieux progrès de l'Egalité et de la Démocratie depuis la naissance de l'Humanité!

On craint que l'Egalité ne soit stérilisante.... Eh bien! si vous voulez, je déroulerai sous vos yeux le tableau des découvertes et du progrès des Sciences et des Arts, et les prodiges de l'industrie présente!

On invoque l'opinion des Philosophes contre l'Egalité et la Communauté.... Eh bien! si vous voulez, je ferai passer en revue devant vous tous les Philosophes, anciens et modernes, qui sont la lumière et le fanal du Genre humain!

On parle d'impossibilités.... Eh bien! si vous voulez, je vous présenterai le tableau des impossibilités réalisées! Nous examinerons quel peut être l'Avenir de l'Humanité! et vous pourrez voir enfin que ses espérances doivent être sans borne comme sa perfectibilité, et que la Communauté est à-la-fois sa tendance, son but et sa destinée!

Le voulez-vous? — Oui, oui, oui, cria-t-on de toutes parts avec enthousiasme.

Eh bien! à demain!

Et quand Dinaros, qui avait prononcé ces dernières phrases d'un ton plus animé, se leva pour sortir, les bravos et les applaudissements furent si bruyants que la voûte de la salle semblait près de s'écrouler sur nous.

Et je n'ai pas besoin de dire à qui causaient le plus de plaisir ces applaudissements qui s'adressaient au frère de ma Dinaïse...!

CHAPITRE XX.

PROGRÈS DE LA DÉMOCRATIE ET DE L'ÉGALITÉ.

État de Nature. — Peuplades. — Grandes Nations civilisées ; Antiquité du Monde. — Colonies d'Egypte et d'Asie. — Hébreux ; République Judaïque. — Grèce ; République ; Démocratie. — Colonies grecques et phéniciennes Carthage. — Conquêtes d'Alexandre. — Rome ; Démocratie ; Conquêtes ; République universelle. — Empire romain. — Christianisme ; Égalité ; Communauté ; République chrétienne. — Invasion des barbares ; extinction des lumières. — Rome indépendante. — Pape. — Arabes. — Charlemagne. — Alfred. — Empire en Allemagne. — Républiques italiennes. — Communes. — Monarchie universelle des Papes. — Chartes ; corps représentatifs. — Croisades. — Pandectes retrouvées. — Arnaud de Brescia. — Les deux Bacon. — Poudre à canon. — Républiques suisses. — Rienzi. — La Jacquerie. — Les Mailiotins. — Wicleff. — Conciles de Constance et de Bâle ; Jean Huss. — Imprimerie. — Prise de Constantinople. — Boussole ; Cap de Bonne-Espérance ; Amérique. — Louis XI. — Réforme ; Luther. — Henri VIII. — Charles-Quint. — François Ier. — Jésuites. — Anabaptistes. Frères Moraves. — République hollandaise. — Saint-Barthélemy. — Ligue. — Projet de République en France. — Henri IV ; Sully. — Richelieu. — Fronde. — Mazaniello à Naples. — République en Angleterre ; Niveleurs ; Puritains. — Révolution de 1688. — Pensylvanie ; Paraguay. — Louis XIV ; Colbert. — Philosophie du XVIIIe siècle. — Révolution d'Amérique ; République.

La curiosité semblait plus vive encore que la veille.

On doute, s'écria Dinaros, de la *possibilité* de l'Ega-

lité sociale et du triomphe de la Démocratie : Eh bien ! regardons le point d'où l'Humanité est partie, la route qu'elle a parcourue, ses progrès et le point où elle est arrivée ! Nous allons voir l'Egalité, créée par la Nature, presque étouffée par la force, se ranimer comme le Phénix renaissant de ses cendres, grandir, briller, et faire des prodiges pour succomber de nouveau sous le despotisme, puis s'éteindre presque et disparaître dans la nuit de la barbarie, puis reparaître comme un soleil qui d'abord a peine à dissiper les nuages, mais qui finit par s'élancer radieux au milieu du Ciel pour inonder le monde de lumière et de chaleur !

Suivez-moi donc ! Jetons ensemble un rapide coup-d'œil sur l'histoire de l'Humanité !

Pendant les milliers d'années du premier âge, quand l'homme, animal plus qu'homme, est partout en troupes plutôt qu'en sociétés, où sont les Rois et les Pontifes, les Aristocrates et les Prêtres, les marquis et les barons, les couronnes et les sceptres, les armoiries et les habits brodés ? C'est bien alors l'Egalité !

Pendant les milliers d'années du second âge, lorsque des milliers de Peuplades couvrent la surface du Globe ; lorsque les plus grands, les plus forts, les plus courageux, les plus expérimentés et les plus habiles, ou les inventeurs de quelque découverte, sont élus et choisis par leurs égaux, dans l'intérêt de ceux-ci, et remplacés par de plus capables aussitôt que l'intérêt général le demande ; lorsque tous les membres de chaque Peuplade s'assemblent pour délibérer

en commun sur le départ et le séjour, sur la chasse ou la guerre; lorsque le Chef élu n'est qu'un Général ou un Juge; où sont encore les Rois de *droit divin* et la Noblesse *héréditaire?* C'est bien encore, n'est-ce pas, l'Egalité et la Démocratie!

Mais quelques Peuplades enfermées dans des îles, ou entre des rivières, des marais et des montagnes, ou sous un beau climat et sur un terrain fertile, deviennent cultivateurs, industriels et civilisés, tandis que d'autres restent chasseurs et nomades, guerriers et vagabonds : ceux-ci deviennent conquérants, subjuguent et réunissent successivement un grand nombre d'autres Peuplades agricoles, et forment de grands Peuples, de grandes Nations, de vastes Empires, la Chine et le Japon, l'Inde et la Chaldée, l'Assyrie et la Perse, la Phénicie et l'Egypte. Alors, par la conquête et l'usurpation, s'établissent la monarchie et le despotisme, l'aristocratie et la théocratie, la division en *castes*, le système d'ignorance pour le Peuple, d'isolement vis-à-vis les autres Peuples et d'immobilité, en un mot *l'esclavage* et le *quasi-esclavage* organisé pour être perpétuel : ce n'est plus pour le Peuple, dans tous ces pays civilisés, que l'Egalité d'oppression et d'abrutissement.

Mais, d'une part, l'esclavage, qui remplace l'extermination à la guerre, est un progrès relatif; d'autre part, ces grandes Nations civilisées (notamment les Indiens, les Assyriens, les Perses, les Phéniciens et les Egyptiens), se mêlent fréquemment par la guerre et les conquêtes, et font de grandes découvertes dans les sciences et les arts, tellement que les Prêtres Egyptiens réunissent plus de

30,000 *traités* qu'ils attribuent à Mercure; d'autre part encore, tout le reste du Genre humain reste sauvage et conserve l'Egalité.

Et après l'immense durée de ces trois premières époques (30,000 ans avant J.-C., suivant les Phéniciens et les Egyptiens; 100,000, suivant les Perses; 700,000 suivant les Babyloniens; 2 millions, suivant les Chinois et les Japonais; 4 millions, suivant les Indiens; et 4,000 seulement, suivant la Bible), quand nous arrivons à 2,000 ans avant J.-C., vous voyez l'Égalité renaître, grandir et triompher au centre du monde!

De 2,000 à 1,600 ans avant J.-C., vous voyez en effet commencer les colonies de l'Orient en Occident, comme auront lieu, environ 3,000 ou 3,500 ans plus tard (vers 1,500 ans après J.-C.), des émigrations et des colonies de l'Europe en Amérique.

Un essaim de petites colonies partent donc d'Egypte, de Phénicie, des îles et des côtes de l'Asie-Mineure (sous le nom de Pélages), et vont s'établir en Judée, en Grèce, en Sicile, en Italie et dans l'Afrique septentrionale, où elles bâtissent un grand nombre de villes (Jérusalem, Athènes, Sparte, Thèbes, Corinthe, Carthage, etc.), fondent une foule de petits Etats, exterminent ou s'adjoignent et civilisent les *sauvages habitants* de ces contrées.

Composées de mécontents, d'opposants, de proscrits, d'aventuriers, en un mot des hommes les plus avides de liberté, toutes ces colonies apportent dans leur nouvelle Patrie l'amour de l'indépendance et de l'Egalité.

Ne nous arrêtons pas aux HÉBREUX, quoique ce Peuple ne fuie l'Egypte que par haine de l'esclavage : quoique *Moïse* reconnaisse déjà la *souveraineté du Peuple* en leur soumettant une *Constitution ;* quoique cette Constitution, présentée comme écrite et dictée par *Dieu* lui-même, établisse déjà la RÉPUBLIQUE, *la Démocratie* et *l'Egalité,* notamment l'Egalité de fortune et de suffrage; quoique nous puissions voir chacune de leurs douze tribus s'assembler chaque mois tour-à-tour, et des assemblées populaires de 50,000 personnes; quoique nous puissions y trouver des *Prophètes* haranguant les citoyens, et même une Association de 4,000 individus pratiquant la *Communauté de biens!* Laissons de côté cette *République Judaïque* qui, cependant, dure environ 400 ans, et qui, après environ 600 ans de Royauté et de captivité, recommence et dure encore plusieurs siècles, pour être remplacée de nouveau par la Monarchie jusqu'à la dispersion des Juifs, 134 ans après J.-C. : mais jetons un regard sur la GRÈCE.

Quant aux GRECS, quoique leurs nombreuses Peuplades choisissent pour *Rois* les chefs qui les ont conduits et guidés, tous ces petits Rois ne sont que des Généraux et des Juges, exécuteurs des lois faites et des décisions prises par le Peuple assemblé.

Mais ces Rois voulant devenir usurpateurs et despotes, le Peuple abolit la Royauté; et bientôt la RÉPUBLIQUE domine en Grèce, en Asie-Mineure, en Judée, en Phénicie, à Carthage et dans l'Afrique septentrionale, dans les îles orientales de la Méditerranée, en Sicile, dans l'Italie

méridionale et dans l'Italie centrale ou l'Etrurie, dont les nombreuses villes sont confédérées dès l'an 2,050 avant J.-C.

Quelques-unes de ces Républiques, comme Lacédémone, conservent un *Roi* subordonné au Peuple et au Sénat; mais presque toutes se gouvernent sans Roi par une *Assemblée* générale composée de tous les citoyens et par un *Sénat* nombreux.

Dans les unes, comme à Athènes, c'est la *Démocratie* qui domine; et dans d'autres, comme à Sparte et à Carthage, c'est l'élément *aristocratique :* mais, dans celles-ci même, la Démocratie se fait respecter et lutte sans cesse en faveur de l'Egalité politique.

Toutes ces Républiques sont encore assez ignorantes pour croire à la légitimité de l'*esclavage ;* les plus aristocratiques méprisent même les métiers vulgaires et refusent les droits de cité aux ouvriers qui louent leur travail et aux petits marchands : mais la Démocratie traite mieux les travailleurs et les esclaves, et partout la masse du Peuple se montre avide d'Égalité et de liberté.

Presque partout s'est introduite l'Inégalité de fortune, divisant les citoyens de toutes ces Républiques en *riches* et en *pauvres ;* mais c'est l'origine, la cause et la source de toutes les discordes; mais *Minos* établit la Communauté de biens en Crète; *Lycurgue* (855 ans avant J.-C.) l'établit à Sparte en obtenant des riches l'abandon de leurs richesses et leur consentement au partage égal pour la jouissance des terres; *Solon* abolit les dettes à Athènes; et partout le Peuple réclame et lutte sans cesse pour obtenir l'Egalité de fortune.

Les Aristocrates mêmes veulent l'Egalité pour eux et entre eux; et cet amour de l'Égalité est si universel et si vif que partout la résistance à l'usurpation, l'insurrection contre les usurpateurs, et le tyrannicide, sont proclamés des droits populaires garants de la liberté.

Le Grec n'est plus une brute comme l'Asiatique et l'Egyptien; c'est un homme qui sent sa dignité d'homme; et les Républiques grecques ou voisines de la Grèce renferment plus d'hommes que la vaste Egypte et l'immense Asie peuplées d'esclaves!

Mais bientôt, Athènes ayant chassé ses tyrans, et le despotisme oriental menaçant la liberté grecque d'une *Invasion étrangère* et d'une *Restauration*, l'amour de la Patrie et de l'indépendance enfante des prodiges; Léonidas et ses 300 Spartiates se dévouent à une mort certaine pour arrêter quelques jours les Perses au passage des Thermopyles; les Athéniens abandonnent et laissent brûler leur ville; et moins de 30,000 Républicains, battant deux millions de Perses sur terre et sur mer, à Marathon, à Platée et à Salamine, 490 ans avant J.-C., préservent l'Europe du despotisme Asiatique.

Affranchie alors de ses tyrans, délivrée de la crainte du joug oriental, la Démocratie coule à pleins bords: dans toutes ces villes, on voit le Peuple, constamment occupé des affaires publiques ou communes, se réunir presque journellement dans des assemblées délibérantes de 5, ou 10, ou 15, ou 30,000 citoyens; des Sénats de 300, ou 500, ou 1000 sénateurs annuellement élus; des tribunaux de

500 ou 1000 jurés; des élections annuelles où tous les citoyens élisent tous leurs magistrats et leur font rendre compte; des magistratures conférées par la voie du sort à tous indistinctement, comme celle de jurés et même celle de sénateurs; des théâtres contenant 20 et 30,000 spectateurs; les pauvres payés afin de pouvoir assister aux assemblées populaires et aux spectacles; des places publiques, des portiques, des promenades, des gymnases, où se réunissent habituellement les citoyens pour s'entretenir de la République et pour s'instruire; des bains communs et gratuits; des temples, des fêtes nationales ou religieuses; et de grands jeux où les populations accourent de toutes parts.

Toutes les institutions, les luttes à corps nus, les concours, les prix, les couronnes, les statues, les associations de 3 ou 500 frères ou amis, tout consacre et respire l'Egalité.

Bien plus: affranchis des castes et de la théocratie de l'Égypte et de l'Asie, et de toutes les entraves apportées à la communication des Peuples et au progrès; admettant des milliers de Dieux divers; visitant la Perse, l'Inde, la Phénicie, l'Égypte, surtout depuis qu'un des Rois égyptiens (Psammèticus) appelle une armée grecque à son secours contre un compétiteur (670 ans avant J.-C.); recueillant partout les connaissances acquises par l'Humanité; libres dans l'enseignement et l'éducation comme dans la pensée; discutant tout au grand jour de la publicité; les Républicains grecs s'avancent à pas de géants dans la car-

rière des sciences et des arts, surtout dans la morale, la philosophie et la politique.

Ils n'ont pas encore l'imprimerie ni les écoles communes et gratuites; mais ils veulent la diffusion des lumières et repoussent leur odieux monopole; ils ont d'innombrables copistes; pour la première fois, la République donne à l'Humanité des *bibliothèques* PUBLIQUES (à Athènes, 524 ans avant J.-C.), des *écoles*, des gymnases, des instituts, des académies, des lycées et des musées, tandis que Sparte lui montre la toute-puissance de l'éducation; pour la première fois, le Peuple jouit d'une *langue commune* à tous, et cette langue, harmonieuse et magnifique, répand partout (dès le temps *d'Orphée* et *d'Homère*, 1,300 et 1,000 ans avant J.-C.) les connaissances de toute nature par le charme de la poésie, tandis que, pour la première fois encore, les *Sages* et les *Philosophes* se présentent à leurs concitoyens, discutent publiquement les droits et les intérêts du Genre humain, et découvrent toutes les formes de Gouvernements, même les ligues et les confédérations, même la députation et la représentation, même les assemblées représentatives et les congrès.

Et la République ou l'Egalité porte à la perfection les *beaux-arts*, la poésie et la tragédie, l'architecture, la sculpture et la peinture!

Et cette même République multiplie tellement la *population* que la Grèce inonde à son tour de *colonies Républicaines* l'Asie-Mineure, la Sicile et la moitié de l'Italie, décorée du titre de *Grande-Grèce*, et dont la Rome peut être considérée comme une fille grecque instruite par sa

mère : Bysance ou Constantinople et Marseille sont aussi deux colonies grecques et Républicaines.

Ne nous arrêtons donc pas sur ces Républiques asiatiques, siciliennes et italiennes, enfants de la Grèce et lui ressemblant plus ou moins : nous jeterons seulement, tout à l'heure, un rapide coup-d'œil sur la République romaine.

Ne nous arrêtons pas même sur la marchande et conquérante Carthage, fondant autour d'elle 300 villes ou Républiques africaines, et finissant par succomber sous la puissance romaine.

Et remarquons seulement que, à l'apparition d'Alexandre, Aristote peut réunir DEUX CENT CINQUANTE *Constitutions Républicaines* et compter bien plus de Républiques encore en Grèce et autour de la Grèce, tandis que l'Egypte et l'Asie méridionale sont encore esclaves et que tout le reste de la Terre est encore sauvage ou presque sauvage, jouissant de son Egalité naturelle.

Mais, comme une armée fait halte ou revient sur ses pas pour attendre ou rejoindre les traînards afin d'avancer plus sûrement ensemble, ne dirait-on pas que la Grèce s'arrête et rétrograde pour rejoindre les autres Peuples restés en arrière, afin de reprendre sa course plus tard et de les entraîner ou de les guider en avant?

En attendant, voyons vite cinq grands événements qui se succèdent dans le court espace de sept ou huit siècles; les conquêtes d'Alexandre, la République romaine devenant

universelle, l'Empire romain, le Christianisme, et la grande invasion des Barbares.

Passons vite d'abord sur les conquêtes du Macédonien *Alexandre*, qui subjugue la Grèce (environ 330 ans avant J.-C.), mais qui, avec une petite armée de Grecs, subjugue et réunit l'Asie-Mineure, la Judée, la Phénicie, la Perse, une partie de l'Inde et l'Egypte, fonde *Alexandrie*, et répand dans son vaste Empire la langue et les connaissances des Grecs, mêlant ensemble l'ancienne et la nouvelle civilisation.

Alexandrie renferme bientôt dans sa bibliothèque 700,000 volumes, c'est-à-dire toutes les connaissances de l'Humanité, et devient la *nouvelle Athènes* du monde civilisé, placée entre l'Afrique, l'Europe et l'Asie.

La Grèce gagne peu et perd beaucoup dans ce contact et ce mélange; mais les autres Peuples réunis y gagnent beaucoup plus qu'ils n'y perdent : c'est l'eau *bouillante* qui perd de sa chaleur par son mélange avec l'eau *froide*, tandis que celle-ci gagne la chaleur perdue et que toutes deux, devenues *tièdes*, peuvent *bouillir* ensemble.

Mais la République romaine, engloutissant la Grèce et les conquêtes d'Alexandre, va mêler ensemble deux mers d'eau chaude et d'eau froide! Revenons donc à Rome, et remontons à sa naissance.

Dès son berceau, ROME, fondée par une colonie d'Albe sous la conduite de Romulus (753 ans avant J.-C.), partage également ses terres et veut l'Egalité. Romulus est

Roi, mais électif et borné dans son pouvoir : le Sénat commence une Aristocratie qui finira par tout envahir; mais tous les citoyens ont d'abord le droit de suffrage, et le Peuple forme une Démocratie puissante.

Bientôt Rome est divisée en *riches* et en *pauvres*, en *créanciers* et en *débiteurs*.

Bientôt aussi les Rois veulent opprimer les Aristocrates et le Peuple : mais l'Aristocratie appelle le Peuple à la résistance; après sept Rois électifs et 144 ans de monarchie populaire, la Royauté est abolie; l'Invasion étrangère, amenant la Restauration, est vaincue; et la République reste triomphante!

De là de sublimes vertus républicaines, le sentiment de la dignité de l'homme, l'amour de la Patrie et de la Gloire, l'accroissement de la Démocratie, la vie publique, la fréquentation du *forum* et du champ de Mars, les comices ou les assemblées populaires composées quelquefois de 200,000 citoyens, les élections annuelles, les discussions publiques, les jugements par le Peuple, l'envoi de commissaires pour étudier les lois et les usages de la Grèce et des autres pays, les triomphes, les fêtes, les jeux, les vastes théâtres, les cirques immenses et les immenses arènes, enfin tout ce qui respire l'Egalité et même la Communauté!

Mais, dès le commencement de la République, l'Aristocratie, déjà riche et puissante, veut prendre la place de la Royauté, et se trouve seule en face d'une Démocratie pauvre, guerrière et armée, qui demande en vain l'abol-

tion des dettes et la *loi agraire* ou le partage des terres conquises.

De là des divisions continuelles, des discordes sans fin, des troubles, des émeutes, la guerre civile, les proscriptions, les tyrannicides, enfin le despotisme impérial et la tyrannie du sabre.

Cependant, essentiellement guerrière et conquérante, souvent menacée d'être subjuguée et détruite, Rome conquiert l'Italie entière et la Sicile, Carthage et l'Afrique septentrionale, l'Espagne, toute la Gaule jusqu'au Rhin, même la Grande-Bretagne, enfin la Grèce (146 ans avant J.-C.), l'Asie-Mineure, l'Egypte et la plus grande partie de l'Empire d'Alexandre.

Elle étendra continuellement ses conquêtes et gouvernera bientôt, au midi, l'Afrique jusqu'au Niger; à l'occident et au nord, l'Europe jusqu'à l'Océan, jusqu'à l'Irlande, jusqu'au Danube, depuis sa source à son embouchure; et à l'orient, l'Asie jusqu'à l'Euphrate.

Quelle République, immense, colossale, gigantesque, presque universelle!

Rome prend et répand tout et partout!

Elle prend à Carthage, à Syracuse, à Corinthe, à Athènes, à Sparte, à Ephèse, à Jérusalem, à Alexandrie, partout, plus ou moins.

Elle prend à la Grèce ses sciences et ses arts, ses statues et ses bibliothèques (quand la guerre ne les détruit pas, comme celle de Carthage et celle d'Alexandrie), ses lois et

sa philosophie; à l'Asie-Mineure ses productions naturelles et industrielles, ses richesses et son luxe; partout quelque chose.

Elle s'enrichit et s'embellit des dépouilles du monde! Et sa civilisation devient le résumé de toutes les civilisations d'alors!

Mais, à son tour, elle civilise l'Italie septentrionale, l'Espagne, la Gaule et la Grande-Bretagne.

Elle construit partout des routes, des camps fortifiés, des aqueducs, des temples, des bains et des arènes; elle transporte dans l'Occident les animaux et les fruits de l'Orient.

Elle fonde des Académies à Autun, à Lyon et à Toulouse.

Elle organise partout des *Communes* ou des *Municipalités*, qui sont autant de petites Républiques.

Elle envoie partout ses légions et mêle tous les Peuples dans ses armées; elle distribue partout ses fonctionnaires et fait venir de partout de nouveaux sénateurs et de nouveaux citoyens, des Ambassadeurs et des Représentants de tous les pays : de Rome on va partout, et de partout on accourt à Rome.

C'est le foyer où convergent les rayons partis de tous les points d'une vaste circonférence! c'est le soleil dont les rayons éclairent et échauffent tous les points qui l'entourent!

Et quoiqu'elle ait encore l'esclavage, mille imperfections et mille vices, suite inévitable de l'enfance de l'Humanité, elle répand l'esprit d'Egalité, elle tend à L'UNITÉ et au

nivellement, elle crée partout une puissante Démocratie luttant contre l'Aristocratie!

Mais bientôt, aux torrents de chaleur versés par la République s'ajoutent des torrents refroidissants versés par *l'Empire*.

L'Empire, c'est le triomphe de l'Aristocratie, d'une Aristocratie nouvelle, militaire, armée, dont le despote est tantôt le maître pour opprimer la liberté et tantôt l'instrument pour l'opprimer encore!

C'est le règne de la force brutale!

Et des monstres à face humaine, des Tibère et des Caligula, des Néron et des Héliogabale, escortés de leurs Sénateurs, de leurs Patriciens, de leurs *Ducs*, de leurs *Marquis*, de leurs *Comtes*, de leurs Prétoriens et de leurs Eunuques, se font adorer comme *des Dieux!*

Les Philosophes sont proscrits; la science et le progrès se taisent et s'arrêtent au milieu du bruit des armes et sous le glaive du Despotisme!

L'art de gouverner et d'administrer n'est que l'art d'opprimer; l'ordre n'est partout que la servitude organisée!

Et pendant 400 ans, vous ne voyez que révoltes, guerres civiles et guerres étrangères, massacres et tyrannicides!

Cependant, partout l'Egalité encore! Pour le Peuple, c'est l'Egalité d'abrutissement et de misère: mais tous les sujets deviennent citoyens; les Barbares (Goths, Francs, Parthes, etc.) sont admis dans l'armée, à la Cour, dans tous les emplois; le dernier des soldats, même barbares,

peut aspirer à l'Empire; le dernier des esclaves, des affranchis et des eunuques, peut être Ministre d'un Empereur et régner sous son nom; et les cadavres des Despotes, percés par le poignard d'un tyrannicide ou par le sabre d'un prétorien, tombent les uns sur les autres comme ceux de leurs victimes! *L'Empire était égal!*

Quelques Empereurs libéraux (Vespasien, Titus, Adrien, Nerva, Antonin) favorisent les sciences et les savants et fondent l'*Athénée* au Capitole et des écoles partout; Rome, Milan, Marseille, Bordeaux, Toulouse, Narbonne, Carthage même, deviennent l'asile des études; Nerva et Trajan accordent la liberté de penser et d'écrire, qui donnent à la postérité *Tacite*, les deux *Pline* et *Plutarque!*

Mais l'Egalité va recevoir une impulsion bien autrement grande! c'est de l'eau bouillante que va répandre à grands flots le *Christianisme* pour échauffer l'Humanité! Hâtons-nous donc de revenir à Jésus-Christ, et ne nous arrêtons plus sur l'Empire que pour remarquer que *Constantinople*, située à la tête de la Grèce (au centre du monde, entre l'Europe, l'Asie et l'Afrique), devenue seule capitale de tout l'Empire, puis de l'Empire d'Orient seulement après le partage entre deux Empereurs, sera désormais le foyer de toute la civilisation grecque et romaine, et que c'est là que se trouveront les savants, les ouvrages, même ces fameux *Codes de lois romaines* rédigés par ordre de Justinien, qui deviendront plus tard la lumière et le droit commun de l'Europe.

Quel progrès maintenant! voyons!

La civilisation grecque, et par suite la civilisation romaine, sont le produit des idées religieuses des anciens Pélages mêlées à la science venue d'Egypte et d'Asie. Suivant les premières, on croit généralement qu'il y a sur terre des *Dieux* MORTELS, c'est-à-dire des *hommes nés des Dieux et pourvus d'une âme immortelle*, et des HOMMES SANS AME, matière à Propriété aussi bien que les bêtes, le sol, les maisons, etc. Il n'y a République que pour les Dieux mortels : le reste ne compte pas plus que des animaux. Suivant la science d'Egypte et de l'Inde, les hommes sont d'anciens *Anges* originairement *égaux*, mais déchus, en punition de péchés commis dans le ciel, et condamnés à rester sur la terre et à y souffrir jusqu'à ce que le péché soit expié et racheté. Tant que la purification n'est pas complète, l'âme coupable est soumise à la métempsycose, c'est-à-dire à passer continuellement d'un corps mort dans un autre corps. Les âmes sont classées, suivant la gravité de leurs péchés, en six ou sept *castes*, depuis le Prêtre jusqu'à l'esclave et jusqu'à la bête.

De là la supériorité de chaque *caste* sur toutes les castes inférieures jugées plus coupables et plus dégradées. On croit en outre que les âmes d'une caste restent toujours dans la même caste : de là l'immobilité des castes sans qu'aucune puisse se mélanger avec une autre.

Et quoique les philosophes ne partagent pas toutes ces idées, on peut dire que c'est encore l'opinion de l'Humanité à cette époque.

De là non-seulement les *castes*, les *Despotes*, les *Aristocrates* et l'*esclavage*, mais le droit de vie et de mort du mari sur sa *femme* et du père sur ses *enfants*.

Et c'est une croyance vulgaire et universelle qu'un Dieu viendra racheter tous les péchés et délivrer tous les hommes.

Tel est l'état social, religieux et politique, de l'Humanité au commencement de l'Empire romain.

Hé bien, voici que d'une des plus obscures provinces de cet Empire, entre l'Europe, l'Asie et l'Afrique, une voix proclame l'arrivée du Messie ou du Dieu annoncé et attendu, l'expiation et le rachat du péché originel, la délivrance du Genre Humain, une immense Réforme ou une immense Révolution.

« Je vous le dis en vérité, s'écrie JÉSUS ; vous êtes *tous* « *fils d'un même père*, qui est Dieu ; vous êtes *tous* « *frères*, TOUS ÉGAUX ; il n'y aura dans le Ciel ni petits ni « grands, ni riches ni pauvres, ni hommes ni femmes ; il « n'y aura que des Anges de Dieu... Celui qui voudra être « le *premier* parmi vous sera le SERVITEUR de tous les au- « tres. *Aimez* donc votre prochain comme vous-mêmes, « et Dieu par-dessus tout. »

Et il recommande même la COMMUNAUTÉ *de biens!*

Et il meurt sur la croix, dit saint Mathieu, pour expier, par un seul sacrifice, les iniquités de tous les hommes, les racheter tous du péché originel, mettre fin à leur châtiment, et rétablir entre eux leur *Egalité primitive* en détruisant la cause de leur *Inégalité accidentelle*.

Et cette voix est répétée du haut du phare d'Alexandrie,

centre alors de la Philosophie, pour être entendue de toute la Terre !

Et les uns disent que c'est la voix d'un Philosophe, d'un Sage, d'un grand Homme ; mais la masse croit que c'est celle d'un *Dieu !*

Et la Divinité de Jésus-Christ devient la base d'une Religion nouvelle !

Et la Morale de cette nouvelle Religion est l'Egalité, la Fraternité, la Charité ou l'Amour du prochain, la Communauté, le dévouement des Gouvernants à l'intérêt du Peuple, le dévouement du Peuple à l'Humanité, la Paix et la Liberté.

Et Jésus-Christ ordonne à ses disciples la propagande et la prédication sur toute la Terre, pour faire du Genre Humain un seul Peuple et une seule Famille.

Bientôt les Apôtres de ce Dieu nouveau prêchent cette Religion nouvelle à Rome et dans tout l'Empire romain, et font d'innombrables prosélytes.

Bientôt les Chrétiens forment mille associations et une *vaste République* disséminée dans l'Empire, et mettent en pratique l'Égalité, la Fraternité et la Communauté de biens.

Ni la persécution ni les supplices ne peuvent arrêter leur *propagande* ; les sociétés secrètes et le martyre les conduisent au triomphe (320 ans après Jésus-Christ) ; l'Eglise et la Croix remplacent les temples ; Jésus-Christ prend la place de Jupiter (qui l'aurait cru possible ?) ; le Christianisme supplante le Paganisme ; et alors des *Con-*

ciles et des *Congrès* qui représentent la République chrétienne, une *Constitution* religieuse, le suffrage universel pour les Chrétiens, les élections qui prennent le mérite dans tous les rangs pour instituer les Pasteurs ou les Curés et les Pères ou les Evêques, des prédications publiques, des écoles nouvelles, des hospices pour les pauvres et les voyageurs, enfin une propagande plus active et plus ardente, répandent partout, en Orient comme en Occident, jusque parmi les Peuples barbares, l'esprit d'Egalité et de Fraternité.

Mais quel vent glacial soufflant du nord, quel vent brûlant soufflant du midi, viennent tout-à-coup obscurcir et glacer ou enflammer l'atmosphère de l'Humanité !

Du nord de l'Europe et de l'Asie (appelé la *fabrique du Genre Humain*) s'élancent cent Peuples sauvages et barbares (Goths, Ostrogoths, Visigoths, Francs, Saxons, Angles, Allemands, Cimbres, Teutons, Lombards, Hérules, Gépides, Alains, Suèves, Huns, Abares, Bulgares, Scythes, Tartares, etc.), qui se précipitent par le haut sur l'Empire romain comme une tempête ou comme un torrent, tandis que Mahomet et ses Arabes (Sarrazins, Maures, Musulmans, Ottomans, Turcs), s'élèvent par le bas comme un incendie dévorant.

Hommes et femmes, enfants et vieillards, presque nus et effroyables, vivant de chairs crues et saignantes, accourent avec leurs tentes et leurs bestiaux, les uns à pied ou sur leurs chariots, les autres à cheval ou sur leurs chameaux.

Les uns arrivent à Rome par l'Asie-Mineure, la Grèce et l'Italie ; les autres par la Gaule et l'Espagne, d'où ils

passent en Sicile et en Italie, tandis que plus tard les terribles enfants de Mahomet subjugueront tous ces premiers envahisseurs et feront le tour de l'Empire, d'abord par le midi, l'occident et le nord, s'ils ne sont pas arrêtés à Poitiers par Charles Martel, ensuite par le nord et l'occident, l'orient, s'ils ne sont pas arrêtés à Vienne par les Polonais.

Rome est prise, reprise, prise encore, pillée, brûlée, détruite; et son Aristocratie va mourir sur les ruines de Carthage ou s'enfermer dans les murs de Constantinople.

Tout l'Empire est inondé, subjugué, conquis, couvert de barbares; et Constantinople seule reste debout, entourée et bloquée, conservant dans un étroit foyer la civilisation de la Grèce, de Rome et du monde.

Et quelle désolation après cet effroyable tremblement de terre et les nombreuses secousses qui l'ont précédé et suivi pendant plus de 400 ans, jointes aux dévastations des chrétiens *Iconoclastes* qui, pour exécuter la proscription de Moïse contre les *images*, détruisent toutes les Eglises, toutes les statues et toutes les peintures en Orient!

La terre est partout couverte de cendres, de ruines ensanglantées et de cadavres; les villes sont détruites, la moitié de la population périt et le reste devient *esclave*, forcé de cultiver les champs pour des barbares devenus maîtres de tout, hommes et terres, meubles et bestiaux.

Et tous ces Peuples barbares, libres auparavant et égaux entre eux, ayant des Gouvernements démocratiques et des assemblées générales où la Nation entière faisait ses lois et décidait ses affaires, changent tous leurs usages après la

conquête: dispersés dans le pays, unis seulement contre leurs victimes et divisés entre eux, ils finissent par n'avoir plus d'assemblées et par laisser à leurs Généraux le pouvoir de choisir des Rois; et ces Rois, d'abord électifs et presque sans autorité, se rendront héréditaires, voudront devenir despotes comme les Empereurs romains, et, comme ceux-ci, se feront appeler *Dieux*, ou Rois de *droit divin*, ou Rois *par la grâce de Dieu*: tout le reste se transforme en une Aristocratie de Princes, Ducs et Pairs ou égaux du Roi, Marquis, Barons, Comtes, Vicomtes et Seigneurs, étagés comme les officiers d'une armée; ou plutôt tous ces féroces et hideux Aristocrates organisent la plus épouvantable *anarchie*, voulant tous être indépendants et maîtres chez eux, voulant faire la loi pour leurs sujets, juger, battre monnaie et faire la guerre, s'enfermant dans leurs châteaux-forts, ne s'occupant qu'à guerroyer entre eux et à se piller, et ne laissant à leurs serfs ou esclaves d'autre occupation que celle de travailler et de se faire tuer pour eux!

Et les sciences et les arts ont disparu! Presque tous les monuments de l'Orient, de la Grèce et de l'Italie, sont engloutis ou réduits en poussière; tous les savants ont péri sans laisser aucun disciple; les écoles et les bibliothèques sont dans le néant; pendant longtemps les Francs font leur cuisine et les moines font des enveloppes avec les bibliothèques de Rheims et de la Gaule; pendant six mois, les Mahométans échauffent leurs bains avec la nouvelle bibliothèque d'Alexandrie; tous les ouvrages grecs sont perdus dans l'Occident, même les *Pandectes de Justinien*; plusieurs

des ouvrages de Cicéron n'existent plus, ainsi que beaucoup d'autres écrits romains; quelques-uns seulement échappent au naufrage, mais longtemps inconnus (1) et inutiles dans la poussière de quelque église ou monastère, car personne ne comprend plus le latin ni le grec, et c'est à peine si, parmi les prêtres et les moines, qui seuls conservent une étincelle de savoir, on peut trouver un Evêque capable de lire autre chose que l'Oraison dominicale.

Sciences et Arts, Philosophie et Religion, Histoire et Politique, tout est éteint; il n'y a plus personne peut-être, en Occident, qui se doute qu'il ait existé une Grèce et une Rome, des Républiques et un Christianisme prêchant l'Egalité et la Fraternité!

C'est donc l'ignorance et la stupide crédulité; c'est la force brutale et la barbarie; c'est l'Aristocratie et la servitude; c'est, pour l'Humanité et l'Egalité, la glace, la nuit et presque la mort!

La résurrection de l'Egalité n'est-elle pas impossible?

Hé bien, ne désespérez pas! Suivez-moi toujours! Et vous me direz ensuite si la Providence ne semble pas avoir décidé que l'Egalité triompherait!

Mais que mon embarras est grand! car beaucoup d'entre vous savent aussi bien que moi ce que je vais vous exposer rapidement, tandis que beaucoup l'ignorent, faute d'avoir pu l'apprendre: comment donc en dire assez pour ceux-ci, sans en trop dire pour les premiers? Et par où

(1) La *République* complète de *Cicéron* reste enfouie dans la bibliothèque du Vatican pour n'être retrouvée qu'en 1819.

commencer? Cependant, si vous avez de la patience, j'aurai du courage pour vous dérouler un grand et magnifique spectacle: essayons!

Voyez Rome délivrée par Constantinople, rebâtie, repeuplée, puis révoltée contre sa libératrice, reconnue indépendante et libre avec son petit territoire appelé l'Etat de l'Eglise ou le Patrimoine de saint Pierrre, et gouvernée républicainement par son Evêque électif, Prince temporel en même temps que spirituel! N'est-ce pas déjà un commencement d'Egalité renaissante?

Voyez cet Evêque de Rome, élu par le nouveau Peuple romain, se faire appeler PAPE, successeur de saint Pierre Président des apôtres de Jésus-Christ; se faire reconnaître comme Président et chef de tous les Evêques, de tous les Prêtres, de tous les moines, de toutes les Eglises, de tous les chrétiens de l'Occident; et se constituer, au milieu de l'anarchie féodale, Président *électif* d'une immense *République religieuse*, ayant ses élections, ses Représentants, ses Conciles ou Congrès, son Gouvernement et son Conseil!

Seul éclairé, quoique faiblement d'abord, et pouvant seul s'éclairer progressivement; ménagé, caressé, enrichi par tous les Rois, à cause de son influence sur les vaincus et même sur les vainqueurs; seul maître du peu de livres échappés à la destruction; pratiquant la langue latine et jouissant de l'immense avantage d'être à Rome; possédant dans son Conseil plus d'hommes instruits et plus de traditions gouvernementales que tous les Rois ensemble, avec plus de ruse et de fourberie même, plus d'unité et d'ensem-

ble, plus de suite et d'opiniâtreté dans sa politique que chacun d'eux; vous le verrez bientôt *Monarque universel* comme un des premiers Empereurs romains, Souverain et maître des Rois et des Peuples !

Et remarquez le bien dès maintenant, tandis que toutes les Royautés et toutes les Aristocraties nouvelles n'ont presque généralement que des incapacités et des nullités *héréditaires*, la République chrétienne prend le mérite par l'*élection;* et vous savez que le dernier des roturiers peut, s'il est savant, devenir Evêque et Pape, sans que j'aie besoin de vous lire la longue liste des vilains parvenus à la Papauté !

Hé bien, n'est-ce pas là un vaste foyer d'Egalité ?

Voyez, en Orient, les brûleurs de la bibliothèque d'Alexandrie, ces féroces Arabes qui ne voulaient souffrir qu'un seul livre sur la Terre, leur ridicule *al Coran !* Maîtres maintenant de l'Egypte, de la Judée ou Palestine, de la Perse, d'une partie de l'Inde, et des anciennes Républiques grecques de l'Asie-Mineure, les voilà qui se laissent policer par leurs vaincus; qui étudient la langue, les arts et la science de la Grèce; qui font de *Bagdad* une nouvelle Athènes, où sont appelés des savants de Constantinople; qui traduisent la Philosophie d'Aristote; qui répandent les *caractères et les chiffres arabes* ou plutôt *indiens*, qui seront adoptés par l'univers; et qui répandent aussi leurs ouvrages, leurs traductions, leur architecture, leur chevalerie, leur galanterie et leurs tournois, en Afrique, en Italie et en Espagne, d'où plus tard ils les communiqueront à la France et à tout l'Occident ! N'est-ce pas encore un progrès vers l'Égalité ?

Voyez Charlemagne rétablir l'empire d'Occident; se faire proclamer Empereur par le Pape à Rome; unir et mêler ensemble la France, partie de l'Espagne, l'Italie et toute l'Allemagne; faire entrer celle-ci dans le mouvement et dans la civilisation Européenne; répandre le christianisme dans le Nord; rétablir les assemblées nationales; appeler les savants; fonder des écoles; et favoriser les sciences et les arts, tandis que l'Université de Cambridge est déjà fondée en Angleterre et que le *grand Alfred* y favorise, un peu plus tard, la liberté, l'étude et la philosophie ! N'est-ce pas encore un pas vers l'Égalité ?

Voyez l'Empire d'Occident passer sur la tête d'un Prince d'Allemagne, se réduire à l'Allemagne et l'Italie, cesser d'être despotique, et devenir une *confédération* de Princes ou de Républiques Aristocratiques qui aura sa *constitution* écrite.

Voyez *Crescentius* chasser le Pape de Rome et rétablir momentanément la République (en 998); les *Communes* d'Italie se rendre indépendantes de l'Empereur d'Allemagne (dès 1050); et les principales, Pise, Lucques, Parme, Plaisance, Florence, Venise, Gênes, Milan, se constituer en *Républiques !*

Voyez les *Communes* s'affranchir, les armes à la main,

dès 957, ou *acheter* leur affranchissement, en France (sous Louis-le-Gros en 1112), en Angleterrre, en Allemagne, et plus tard en Espagne.

Cet affranchissement des *Communes* de l'Europe n'est-il pas une immense révolution en faveur de l'Égalité ?

Voyez le Pape Grégoire VII, fils d'un charpentier toscan, se proclamer Vicaire de Jésus-Christ, *Monarque universel*, Empereur de toute la Chrétienté, Juge et Maître de tous les Rois, de tous les Peuples et de tous les Pays de la Terre; ôtant et donnant les couronnes, les Empires et les Nations; plus puissant que ne le fut aucun Empereur romain ! Et il n'est pas un roturier qui ne puisse, comme lui, devenir Roi des Rois !

Sans doute les Papes abuseront de cette immense concentration de tous les Peuples, qui pourrait être si utile à l'Humanité : mais puisque l'Humanité est encore trop jeune au sortir de la barbarie, quelle révolution n'est-ce pas cependant contre les idées d'Inégalité et en faveur de l'Egalité ?

Voyez les descendants de Guillaume-le-Conquérant, (Henri Ier en 1101, et Jean-sans-Terre en 1215), *forcés* de concéder la *grande Charte* à l'Aristocratie anglaise, préparant ainsi l'admission des *Députés des communes* dans le Parlement britannique (en 1265, par le comte de Leicester, usurpateur, pour engager le Peuple à soutenir son usurpation), comme l'affranchissement des Communes en Espagne prépare la *grande Charte espagnole* et l'admission des Députés du Peuple dans les *Cortès* en 1283,

comme l'affranchissement des Communes en France prépare l'établissement des *Etats-Généraux* et l'admission des *Députés du Tiers-Etat* (1301) quand Philippe-le-Bel a besoin d'eux pour avoir de l'argent afin de résister à la domination du Pape !

Voyez les Croisades (depuis 1095 jusqu'en 1267) emmener en Palestine ou Judée des millions d'hommes, les Aristocrates et les Rois de toutes les parties de l'Europe; ruiner l'Aristocratie dans sa fortune et son pouvoir; ressusciter l'industrie et le commerce de l'Italie vers l'Orient; mêler ensemble tous les Peuples; les conduire dans Constantinople prise d'assaut (1204) et les y laisser pendant plusieurs années; créer même des royaumes français à Jérusalem, à Antioche, en Chypre; rapporter les arts et les sciences des Arabes et des Grecs et beaucoup de leurs livres, notamment *Aristote*; et souffler partout l'esprit de liberté et d'Égalité !

La découverte d'un exemplaire des *Pandectes* de Justinien, retrouvé en 1135, à *Amalfi*, dans le royaume de Naples, enfante une foule de traductions, de commentaires, d'écoles, de professeurs, d'écrits contre les usurpations Papales et la classe des *légistes*, qui marcheront bientôt les égaux de la noblesse d'épée !

Dès 1143, *Arnaud de Brescia* commence à prêcher la *Réforme* dans Rome, et y rétablit momentanément la *République*; son supplice n'empêche pas sa doctrine de marcher, pour triompher un jour.

Le moine anglais *Roger* Bacon, prodigieux génie, rétablit, dès 1294, le règne de la Raison, attaque les erreurs et les préjugés, indique les moyens de s'instruire, annonce la poudre à canon, les verres grossissants et brûlants, les bateaux et les voitures à mécanique, tandis qu'un autre *Bacon*, le chancelier, dressera plus tard un tableau de toutes les connaissances humaines, proposera une Association ou République des savants de toute la Terre, et ouvrira une carrière nouvelle à l'intelligence et au progrès de l'Humanité !

Pour affaiblir l'Aristocratie, Louis X affranchit les serfs de ses domaines (1314) et force les seigneurs à *vendre* à leurs paysans leur affranchissement, en reconnaissant que, d'après le *droit de Nature*, chacun doit être franc et libre !

La *poudre à canon*, indiquée par le moine Bacon et définitivement inventée par le moine Schwartz, à Cologne (1340), et l'*artillerie*, dont les Maures commencèrent à se servir au siége d'Algésiras (1342) et les Anglais, à Crécy (en 1346), opèrent une révolution dans l'art de la guerre, épargnent le sang des hommes qu'elles semblaient devoir répandre plus abondamment, font disparaître l'inégalité de la force physique, désarment l'Aristocratie féodale des armures qui la distinguaient, rendent les châteaux-forts presque inutiles, et rétablissent l'Égalité entre les villes comme entre les armées !

Trois *cantons suisses* se confédèrent dès 1307, pour

secouer le joug de l'Autriche ; et la Suisse entière, divisée plus tard (1514) en treize cantons, reconquiert son indépendance et forme une *République confédérée* comprenant *treize petites Républiques*, plus ou moins démocratiques, dans la plupart desquelles l'Égalité règne plus qu'en Grèce autrefois et à Rome.

Rienzi ne peut rétablir que momentanément (1342) la République à Rome même et dans toute l'Italie, comme un *Doge* Vénitien ne peut parvenir (1354) à rétablir la Démocratie à Venise ; mais ces tentatives ne sont pas perdues pour la cause de l'Égalité.

Et voyez quel mouvement en France ! Voyez les *États-Généraux* y *refuser les impôts* (1355), y proclamer la Souveraineté nationale (1358), y dicter la loi à la Royauté et y établir presque la République ! Voyez-y les bourgeois de Paris s'insurger sous la conduite de *Marcel*, Prévôt des marchands, qui veut organiser une République française ! Voyez-y la guerre civile de la *Jacquerie*, l'insurrection des Paysans contre l'Aristocratie, et l'incendie des châteaux ! Voyez encore l'insurrection des *Maillotins*, ou des bourgeois de Paris, contre les impôts !

La Royauté et l'Aristocratie restent victorieuses, parce qu'elles sont plus habiles et mieux disciplinées ; mais l'Égalité n'en a pas moins fait un pas de géant !

Bientôt la guerre civile éclate en France ; les *Armagnacs* et les *Bourguignons* se disputant le pouvoir, les premiers appellent les Anglais à Paris ; et le duc de Bourgo-

gue, qui veut défendre la capitale attaquée par les traîtres et par l'étranger, organise une troupe d'assommeurs sous le nom de *Cabochiens*, et fait arrêter et massacrer, dans les prisons et partout, plus de 3500 adversaires qu'il accuse de conspiration et de trahison !

L'Angleterre a aussi sa *Jacquerie :* un impôt sur toutes les personnes de 15 ans excite une insurrection (1381); un prédicateur fougueux prêche au Peuple l'*Egalité* ; 100,000 paysans s'emparent de Londres, tuent le Ministre et brûlent son palais. L'Aristocratie écrase bientôt, avec 40,000 hommes, une armée sans discipline et sans chef : mais l'esprit d'Égalité germe dans toutes les têtes.

Bientôt (1399) un docteur d'Oxford, WICLEFF, prêche la *Réforme* de l'Église, la doctrine de Jésus-Christ et l'*Egalité :* ses nombreux partisans, appelés *Lollards*, sont persécutés et brûlés ; mais l'enthousiasme des martyrs propage l'amour de l'Égalité.

Voyez, dans la République chrétienne, un autre mouvement bien autrement étendu, le *Concile de Constance* convoqué (1414) pour *réformer* la Chrétienté !

Voyez-y réunis un nombre prodigieux de Cardinaux, de Prélats et de Docteurs ; plus de 100 Princes souverains d'Allemagne, l'Empereur à leur tête ; 27 Ambassadeurs de Rois ; d'innombrables Députés de presque toutes les Communautés de l'Europe !

Voyez cette *Convention* ou cette *Constituante* Européenne se déclarer SOUVERAINE, déposer trois Papes, en

élire un autre, et ne se séparer qu'après avoir reçu sa promesse qu'il préparerait un projet de Constitution, qu'il convoquerait un nouveau Concile dans 5 ans pour le lui soumettre, puis un Concile régulier tous les 10 ans !

Les Papes auront la perfidie de violer cette promesse ; mais la Réforme est dans les têtes !

Le Concile fait brûler comme hérétiques deux réformateurs, *Jean Huss*, Recteur de l'Université de Prague, et *Jean de Prague*, son disciple ; les *Hussites* sont exterminés après 20 ans de combats ; mais leur héroïque dévouement échauffe encore les esprits !

Le *Concile de Bâle* (1430) ne fait qu'une ombre de réforme après avoir déposé, comme *parjure et hérétique*, le Pape (Eugène IV) qui, de son côté, excommunie les membres du Concile comme *sots, fous, enragés, bêtes féroces*, et le nouveau Pape (Félix V) comme *un cerbère, un veau d'or, un Mahomet, un Ante-Christ* ; mais toutes ces injures, tous ces parjures, toutes ces excommunications et toutes ces dépositions assurent le triomphe de la Réforme et de l'Égalité !

Voyez comme vont se presser les grands événements qui précipitent ce triomphe, l'invention de l'imprimerie à Strasbourg (1437), la prise de Constantinople (1453), le règne de Louis XI (1464), la découverte du cap de Bonne-Espérance (1486), celle de l'Amérique (1492), et la Réforme (1517) !

L'IMPRIMERIE, qui amènera bientôt l'abandon du latin

pour la *langue française* et les *journaux*, c'est la publicité, pour tous les Peuples et pour presque tous les hommes, de tous les ouvrages de la Grèce et de Rome, sur les sciences et les arts, sur l'histoire et la politique, sur la morale et le droit, sur la Philosophie et la Religion : la Bible elle-même, inconnue du Peuple, va être enfin imprimée, traduite et connue : c'est comme si l'on créait des millions de professeurs et des millions d'écoles; c'est la naissance d'une *République des lettres* plus vaste que toutes les autres Républiques ou Monarchies, comprenant et unissant tous les Savants de la Terre; c'est comme une voix qui se ferait entendre du Monde entier; c'est, pour la première fois, la création d'une *opinion publique*, populaire, universelle ! quel instrument pour la Raison et pour la Vérité qui finit toujours tôt ou tard par triompher !

Constantinople est prise par les Turcs ou les Mahométans. Tous les savants grecs se réfugient en Italie; ils y apportent tous les ouvrages grecs et latins encore inconnus, les Historiens, les Philosophes et les Politiques, Pythagore, Platon, Aristote, que l'Imprimerie va multiplier en grec, en latin, et dans toutes les langues modernes; ils ouvrent des écoles et enseignent les langues anciennes; la Grèce ressuscite, ou plutôt son âme reparaît à sa place, pour éclairer et pousser en avant l'Occident et le Monde.

On apprend généralement alors, et avec un grand étonnement, que l'Aristocratie de *droit divin* est une imposture d'invention toute récente, qu'Aristote a pu réunir 250 *constitutions républicaines*, et que la plus grande partie de l'Humanité était autrefois République et Démocratie !

Pesez, si vous pouvez, les conséquences en faveur de l'Égalité !

Je ne vous dis qu'un mot de Louis XI, abattant l'Aristocratie et la féodalité; favorisant le commerce et l'industrie; établissant *la poste*; créant l'ordre de Saint-Michel, pour honorer le *mérite civil*, c'est-à-dire les Plébéiens (car les Aristocrates n'estiment que les armes, méprisent l'étude, et sont ignorants autant que barbares); élevant ainsi les roturiers au niveau des nobles; tandis que pendant la minorité de Charles VIII, les États-Généraux proclament de nouveau le principe de la Souveraineté du Peuple, et que Louis XII aura le titre de *Roi roturier* et de *Père du Peuple*.

Vous parlerai-je de la *boussole*, découverte en 1200 ou rapportée de la Chine et perfectionnée en 1,301, qui permet les longs et larges voyages maritimes, et qui prépare d'immenses événements, notamment la découverte du passage par le *cap de Bonne-Espérance* ?

Vous prévoyez sans doute les résultats de la découverte de ce passage, qui conduira tous les Européens dans l'Inde, le Japon et la Chine; qui va faire connaître la civilisation asiatique ancienne et moderne; qui mêlera des colonies Portugaises, Espagnoles, Italiennes, Françaises, Anglaises et Hollandaises; et qui va donner à la navigation, à l'industrie, au commerce, aux sciences, aux arts, à la Philosophie et à la Politique, une impulsion nouvelle et toujours favorable à l'Égalité !

Et cependant, ce n'est presque rien comparé à la dé-

couverte d'un Nouveau Monde, de l'Amérique, où l'on trouve un antique et vaste Empire (le Pérou) pratiquant depuis 400 ans la *Communauté de biens*, où les Puritains anglais, les Quakers et les frères Moraves, viendront l'établir (en Pensylvanie), tandis que les Jésuites l'y établiront (au Paraguay), où presque tous les germes de liberté et d'Égalité qui se trouvent en Europe iront se réfugier pour s'y développer à l'aise et rapporter à l'ancien Monde la Démocratie grande et forte !

Et c'est peu de chose encore comparé à la Réforme !

Aussi, toute importante qu'est la *fédération* des villes libres ou des petites Républiques de la *Souabe*, je la passe sous silence, parce que les plus brillantes étoiles disparaissent éclipsées par le soleil de la Réforme.

La Réforme ! quelle entreprise ! La Réforme des abus introduits dans l'Église, et des excès commis par les Prêtres et la Papauté ! la Réforme dans la grande République chrétienne, devenue Monarchie universelle ! L'examen des droits du Peuple chrétien et de l'autorité du Pontife qui se dit Vicaire de Jésus-Christ et Souverain des Rois !...

Et cette Réforme, vainement réclamée déjà par les Peuples, par le Clergé, par les Conciles, c'est un Moine obscur, Luther, qui la demande de nouveau, appuyé bientôt par un autre Prêtre, *Zwingle*, en Suisse, et par un troisième, *Calvin*, à Genève ! Ce sont ces trois nains qui attaquent le colosse Papal, le Roi des Rois, le demi-Dieu Lieutenant d'un Dieu !

Mais l'imprimerie porte leurs voix dans toute l'Europe;

mais la Raison est déjà grande et peut comprendre la Vérité; mais les Pygmées attaquent le Géant avec la Bible, avec les paroles et la doctrine de Jésus-Christ lui-même, invoquant les droits de l'homme et du Chrétien, l'Égalité et la Fraternité; ils l'attaquent au tribunal de l'Europe, dans l'intérêt de la Religion, des Peuples et des Rois !

Quoique évidemment intéressés à secouer le joug du Pape, les Rois et les Aristocrates comprennent bien que la Réforme religieuse entraîne nécessairement la Réforme politique et que l'Égalité menace à-la-fois la Papauté, la Royauté et l'Aristocratie ; ils repoussent la Réforme pour conserver leurs Couronnes, et préfèrent le joug du Pape à la liberté des Peuples, espérant d'ailleurs s'affranchir eux-mêmes par la suite ; et toute la Chrétienté se divise en *deux ligues* ou *deux camps*, l'un comprenant le Pape et les Prélats, l'Empereur et presque tous les Rois, l'autre comprenant le bas Clergé, les petits Princes, quelques Seigneurs généreux et beaucoup de Peuples ; l'un comprenant les *Protestants*, ou les Réformistes, ou les Révolutionnaires, ou les Républicains, ou les Démocrates et l'autre les *Catholiques* ou les Papistes, ou les Conservateurs, ou les Monarchistes, ou les Aristocrates.

C'est la lutte de la Démocratie contre l'Aristocratie, de la République et de l'Egalité contre la Monarchie et le Despotisme !

Et le procès est plaidé dans toute l'Europe, dans chaque Pays, partout ! Il se plaide dans des sermons, dans des écrits, dans des Conciles, dans des Congrès et sur les champs de bataille !

C'est e plus grand procès, le plus grand tribunal, la plus grande discussion qu'on ait jamais vus !

C'est la réapparition de Jésus-Christ sur un plus grand théâtre, avec ses principes de fraternité et d'Égalité, et plus de moyens pour faire de la propagande ?

Et c'est de *l'argent*, c'est la VENTE par un Pape de la permission de commettre des crimes, c'est une espèce d'*impôt* papal qui fournit l'occasion !

Et après 150 ans de discussions, de négociations et de sanglants combats, en Allemagne et en France, après d'horribles supplices et d'héroïques martyres, la Réforme finira par être triomphante.

Car, quoique Henri VIII veuille tout simplement se substituer au Pape, quoiqu'il veuille arrêter la Réforme, il la sert et l'anime en supprimant tous les monastères pour s'emparer de leurs biens, en divulguant toutes les fourberies et les immoralités des moines, en assemblant une *Convention ecclésiastique* qui rédige une *constitution religieuse* et qui fait traduire et imprimer la Bible. L'Angleterre adopte plus tard un demi-protestantisme demi-libéral, qu'elle répand dans toutes ses colonies, c'est-à-dire dans toute l'Amérique septentrionale et dans une grande partie du Globe, tandis qu'en France l'*Edit de Nantes*, donné par Henri IV, garantit aux Protestants la liberté de conscience et de culte, et qu'en Allemagne le fameux traité de paix de Westphalie proclame et garantit la tolérance religieuse et l'Égalité des religions. La moitié de l'Allemagne et de la Suissse, la Belgique et la Hollande, presque tout le Nord, plusieurs millions de Français, en

un mot une grande partie du monde, embrassent la Réforme !

Et la Réforme répandant sur toutes les questions et sur toutes les institutions l'esprit d'*examen*, de perfectionnement et d'innovation, d'indépendance et de liberté, d'Égalité et de République, prépare la Réforme philosophique et politique, universelle et radicale, et le triomphe de l'Egalité !

Voyez maintenant les événements, comme ils se succèdent et se pressent en faveur de l'Egalité !

1517. — Luther commence l'attaque ; Zwingle le soutient, Calvin aussi.

1519. — *Charles-Quint*, élu Empereur d'Allemagne, attaque aussi le Pape, fait saccager Rome, et favorise ainsi malgré lui la Réforme, tandis que la *République* se rétablit à Gênes.

1523. — Les paysans de Souabe et de Franconie s'insurgent à la voix de Luther et de Muncer.

1526. — D'autres paysans les imitent sous la conduite de *Jean de Leyde*, qui prêche l'Egalité de fortune, également adoptée par les *Anabaptistes* et par les *frères Moraves*. Toute l'Allemagne s'enflamme pour la Réforme.

1529. — La Diète de *Spire* condamne la Réforme.

1530. — Les Réformistes ayant *protesté* (d'où le nom de *protestants*) et présenté leur confession ou profession de foi, la Diète d'*Augsbourg* les autorise.

1531. — *Servet*, dépassant Luther et tous les autres, attaque la Divinité de Jésus-Christ et porte l'examen sur le vrai caractère de toutes les Religions.

1532. — *François Ier* combat la Réforme, mais il la sert malgré lui en fondant le collége de France et l'imprimerie royale à Paris, en ordonnant l'usage du français, et en accordant aux savants une protection qui le fait appeler le *Restaurateur des lettres*.

1552. — Le traité de paix de *Passau* garantit la Réforme.

1540. — Les *Jésuites* s'associent pour défendre le Pape contre la Réforme : mais ils la servent malgré eux en organisant une *République* qui prêchera la doctrine du *tyrannicide*, et qui travaillera sans cesse à l'abaissement des Rois et de l'Aristocratie.

1559. — Une *chambre ardente*, créée contre la Réforme en France, fait pendre et brûler comme Protestant un Président du Parlement (Anne Dubourg). Ainsi persécutés, les Protestants de France, composés principalement de nobles et de bourgeois, conspirent pour enlever le Roi et sa cour à Amboise; 1,200 sont massacrés ou exécutés; des milliers sont égorgés partout; mais l'impulsion démocratique est donnée, et les Protestants, qui soutiennent longtemps leurs droits par les armes, obtiennent enfin la liberté de conscience.

Dans le même temps, le Roi catholique d'Espagne opprime les Pays-Bas et la Hollande : mais les Seigneurs mêmes conspirent et s'associent sous le titre populaire de *gueux*, et sept Provinces se déclarant indépendantes se constituent en *République fédérative*.

1572. — 100,000 Protestants sont assassinés en France le jour de la *saint Barthélemy* par Charles IX, d'accord avec le Roi d'Espagne; le Pape ordonne une procession à

Rome; le Parlement en ordonne une à Paris; mais ce massacre excite l'horreur de l'Europe, et les protestants, qui se défendent avec intrépidité dans La Rochelle, sont sur le point d'y proclamer la *République* et conquièrent un nouvel édit de pacification.

1588. — La *Ligue* catholique s'insurge à son tour contre Henri III qu'elle ne trouve pas assez intolérant, se *barricade*, le chasse de Paris, prêche que la *Bible* autorise le *tyrannicide*, et le fait assassiner à Saint-Cloud.

1600. — Henri IV proclame la liberté religieuse par l'*édit de Nantes*, et écrase encore l'Aristocratie qui conspire pour établir elle-même une RÉPUBLIQUE *aristocratique* : il tombe aussi sous le poignard d'un agent des Jésuites, tandis que, la même année, des Aristocrates anglais catholiques et les mêmes Jésuites organisent la *conspiration des poudres* contre le Roi protestant Jacques Ier.

1610. — La Sorbonne condamne la doctrine du *Régicide* professée et pratiquée par les Jésuites; mais leur Général proteste publiquement contre cette décision.

Peu après, ils s'emparent du monopole de l'enseignement, font admirer à leurs élèves les Républicains grecs et romains, les *Mutius Scévola* et les *Brutus*, et professent publiquement encore la doctrine du *Régicide*, dont ils feront une nouvelle application sur Louis XV.

1624. — *Richelieu* achève d'écraser l'Aristocratie et fonde l'*Académie française*.

1647. — La *Fronde* se révolte contre *Mazarin*, renouvelle les Barricades, chasse Louis XIV enfant et son ministre, parle beaucoup encore de *République*, et généralise en France l'esprit de critique et d'*opposition*, tandis

que, dans le même temps, les Napolitains se révoltent et remplacent leur Roi par le *pêcheur* MAZANIELLO.

C'est dans le même temps encore (1648) que le traité de Westphalie proclame le triomphe définitif de la Réforme, reconnaît les *Républiques Suisse et Batave*, et constitue définitivement l'Allemagne en confédération de *villes libres* et de Princes *élisant* leur chef.

Et voyez comme les événements vont se presser encore pour accélérer les progrès de la Démocratie!

1649.—Voici l'un des plus puissants Rois, *Charles Ier*, qui perd la tête sur l'échafaud! Voici l'Angleterre qui donne au monde l'exemple d'une grande Nation moderne jugeant solennellement et condamnant son Roi, abolissant sa Pairie, proclamant la *République* et s'élevant par elle, en dix ans, au plus haut point de puissance!

L'Angleterre n'a pas seulement alors des *Puritains* qui veulent la République avec la morale de Jésus-Christ dans toute sa pureté; elle a aussi une secte nombreuse de *Niveleurs* (levellers) qui veulent l'Egalité absolue en fortune comme en tout.

Quel malheur que *Cromwell* ne soit pas Icar ou Washington!

1660. — Voici un autre Peuple, le Danemarck, qui donne à son Roi le pouvoir absolu pour qu'il écrase l'Aristocratie, tant les Aristocrates sont odieux et l'amour de l'Egalité passionnée!

1661. — Voyez comme le despote *Louis XIV* va servir malgré lui l'Egalité! son ambition réduit les Rois de l'Europe, coalisés contre lui, à demander, comme condition de paix, que les Etats-généraux, supprimés depuis 1614, soient rétablis et réguliers afin d'empêcher les guerres ambitieuses; son orgueil favorise les lettres et développe cette République des savants (commencée avec la Réforme sous François Ier et développée par Richelieu), dans laquelle les roturiers marchent à l'égal ou au-dessus des Aristocrates; sa révocation de l'Edit de Nantes, qui force près d'un million de Protestants à quitter la France pour porter dans toute l'Europe leur industrie et leur esprit républicain, avance aussi les progrès de la Démocratie européenne, tandis que COLBERT lui imprime une impulsion rapide en développant le commerce et l'industrie, en ranimant les sciences et les arts, en ouvrant des routes et des canaux, en établissant des manufactures et des écoles, en fondant l'Observatoire, l'Ecole militaire de Metz, les Ecoles maritimes de Brest et de Toulon, l'Ecole de peinture à Rome, une chaire de *droit public*, une foule de monuments, et l'*Académie des sciences* qui servira de centre à tous les savants et de modèle à des académies pareilles dans presque tous les pays de l'Europe.

1688. — Voyez encore un Roi chassé, le catholique et oppresseur *Jacques II!* Voyez l'Aristocratie anglaise réunie dans une *Convention nationale* et agissant au nom du Peuple, donner encore l'exemple d'une grande Nation punissant un Roi violateur des droits nationaux. C'est, à la vérité, pour eux que les Aristocrates renversent une Royauté; mais ils apprennent au Peuple à renverser l'Aris-

tocratie et l'encouragent à le faire en appelant *glorieuse* cette Révolution.

1695. — Bientôt l'Angleterre proclame aussi la *liberté de la presse*, et la montre à la France pour qu'elle la désire et l'acquière.

En France, il est vrai, Louis XIV, la Régence qui lui succède, Louis XV, l'Aristocratie et le Clergé catholique, joignent l'intolérance, la cruauté, le libertinage et la débauche au Despotisme; mais la résistance, l'opposition, la critique et l'esprit révolutionnaire sont partout; et des cris d'horreur s'élèvent de toutes parts quand un enfant, le jeune Chevalier de *Labarre*, déclaré coupable d'avoir outragé un crucifix sur le pont d'Abbeville, condamné à mort, est exécuté par cinq bourreaux qui lui font subir l'amputation du poing, l'amputation de la langue arrachée avec des tenailles, la torture ordinaire et extraordinaire, et qui le brûlent ensuite à petit feu!

Et le vœu général pour une Réforme politique est si énergique (1774) que Louis XVI, guidé par Malesherbes et Turgot, sent la nécessité d'y céder et commence par abolir la corvée, quand éclatent coup sur coup deux Révolutions qui vont ébranler la Terre pour en faire jaillir l'Egalité.

Quels événements! quel spectacle!

Mais arrêtons-nous un moment et revenons sur nos pas.

Depuis l'invention de l'imprimerie, la prise de Constantinople, la découverte de l'Amérique et la Réforme, la Philosophie et sa sœur la Politique ont fait d'énormes progrès. En Angleterre, en France, en Italie, en Allemagne, en Belgique, en Hollande, partout, les Philosophes ont tout examiné, tout discuté; guidée par l'ancienne Philosophie de la Grèce et de Rome, la *Philosophie moderne* a bientôt atteint et surpassé son aînée; elle a reconnu, publié, proclamé *les droits* des Peuples et des hommes, l'indépendance et l'Egalité; et des milliers d'ouvrages, l'*Encyclopédie* surtout (publiée en 1759), et le théâtre Républicain de Corneille, de Crébillon et de Voltaire, ont popularisé cette Philosophie.

Mais quoique discutés et reconnus quelquefois dans les Parlements aristocratiques d'Angleterre et de France, les *droits des hommes* n'ont encore été que des *théories*; et voici deux des principaux Peuples du monde qui vont les mettre en *pratique*, et donner une leçon à tous les autres.

Ranimez donc votre attention!

Voilà l'Aristocratie anglaise, si jalouse envers ses Rois, qui veut opprimer ses Colonies américaines et les traiter en esclaves, en exigeant d'elles des *impôts* qu'elles n'ont pas consentis: mais l'une d'elles résiste, et les douze autres viennent s'*associer* avec elle pour la défense de leurs droits communs.

Bientôt les Représentants des 13 Colonies discutent, décident et proclament que chacune d'elles est ÉGALE *en droits* à l'Angleterre!

Et les 13 Colonies le répètent!

Et leur Ambassadeur *Franklin* le répète solennellement devant le Parlement britannique!

Et quelques généreux Aristocrates le répètent aussi dans le sein de l'Aristocratie!

Et la Presse le répète dans l'Europe attentive!

Et quand les oppresseurs s'opiniâtrent dans l'oppression, les 13 Colonies proclament leur INDÉPENDANCE; justifient leurs droits dans un *manifeste* (rédigé par Franklin, Jefferson et Adams) qu'elles adressent au Genre Humain tout entier; se constituent en *Républiques* associées et confédérées; et présentent le spectacle aussi imposant que nouveau de treize grandes Républiques presque aussi vastes ensemble que l'Europe entière, assises chacune sur une *Constitution* écrite, basée sur les *droits de l'homme*, sur la *Démocratie* et l'*Egalité!*

Et quand l'Aristocratie anglaise en appelle à la force des armes, les Peuples d'Europe applaudissent à l'Amérique et l'encouragent par leurs vœux; les Rois de France et d'Espagne, comme entraînés par la fatalité, soutiennent la cause de la Révolution et de la Démocratie!

Et la Démocratie triomphe!

Et le bonheur veut que Washington ne soit ni Cromwell ni Napoléon, mais presque Icar!

Et l'Aristocratie anglaise est forcée de reconnaître la Révolution, l'indépendance et la République!

Et tous les Rois de l'Europe reconnaissent l'EGALITÉ entre les Peuples, par conséquent l'Egalité entre les citoyens et entre les hommes!

Et bientôt l'Egalité donnera à ces treize Républiques une prospérité sans exemple!

Et bientôt aussi onze autres Républiques pareilles viendront aggrandir la confédération!

Et bientôt encore toutes les Colonies espagnoles et portugaises se déclareront indépendantes!

Et toute l'Amérique sera Républicaine, formant une République plus vaste que toutes les anciennes Républiques grecques, carthaginoises et romaines réunies!

Et la République des Etats-Unis deviendra toujours plus démocratique!

Et défendue par l'Océan et par près de 2,000 lieues de mer et de tempêtes, la Démocratie américaine pourra braver tous les Rois et toutes les Aristocraties de l'Europe, accepter toutes les découvertes et toutes les inventions, les bateaux à vapeur et les chemins de fer, tenter toutes les expériences et conquérir toutes les améliorations et toutes les réformes pour les donner ensuite à l'Univers!

Adversaires de l'Egalité et de la Communauté, réfléchissez, calculez les conséquences pour l'Egalité en Europe, et dites-moi s'il n'est pas vrai que la Démocratie déborde!

Et qu'allez-vous dire quand tout-à-l'heure vous verrez la Révolution française abolir la Royauté et la Noblesse, lutter contre toutes les Aristocraties européennes coalisées contre elle, les vaincre, et planter au milieu de l'Europe le drapeau de la Démocratie triomphante!

Mais j'ai besoin de reprendre haleine pour la suivre dans sa course: à demain donc!

Et vous ne pouvez vous figurer l'impression profonde que ce tableau de tant d'événements prodigieux produisait encore sur les auditeurs étonnés et électrisés!

CHAPITRE XXI.

PROGRÈS DE LA DÉMOCRATIE ET DE L'ÉGALITÉ. (Suite.)

Révolution française; 1789. — Constituante. — Droits de l'homme. — Constitution démocratique. — Guerre de l'Aristocratie. — Royauté abolie. — Convention; Constitution de 1793; Démocratie. — Divisions intestines, Terreur; réaction. — Constitution de l'an 3; République; Directoire. — Babeuf. — Progrès de la Démocratie partout. — 18 Brumaire; Bonaparte; Consulat; Empire; Reculade. — Napoléon instrument de démocratie. — Progrès européen. — Restauration; Reculade; Progrès. — Retour de Napoléon; Progrès; Reculade. — 2e Restauration; Reculade; Progrès. — Reculade, puis Progrès universel. — Révolution de 1830; Progrès; Reculade; puis Progrès. — Progrès en Angleterre; Progrès universel. — Aristocratie se détruit elle-même; Rois, Papes, Nobles, flétris par eux-mêmes. — Plébéiens illustres. — Triomphe de la Démocratie; *providentiel*, assuré. — Opinions de *Royer-Collard*, *Cousin*, *Chateaubriand*, *Tocqueville*, — Billard, de Lamartine, de Lamennais.

Hier, j'ai fait passer en revue devant vous des centaines de révolutions, la réforme, les Révolutions anglaises de 1649 et de 1688, et la révolution américaine.

Je ne vous parle pas de notre révolution d'Icarie en 1782, fille de cette magnifique révolution d'Amérique et

que, sans vanité, je puis dire plus belle encore que sa mère : quelle influence n'aurait-elle pas sur le reste du monde si notre Icarie se trouvait au milieu de l'Europe !

Mais jugez dans quel état d'effervescence et de bouillonnement doit se trouver la France après cette Révolution américaine inspirée, soufflée, et presque opérée par elle !

Et voyez si Louis XVI n'est pas entraîné par une espèce de fatalité, quand il a la folie d'imiter l'Aristocratie anglaise qu'il vient de combattre, et quand il parle en sultan pour exiger des impôts ! Voyez si la Noblesse, les Notables et les Parlements ne sont pas entraînés par la même fatalité, quand les premiers lui refusent le secours de leurs bourses, tandis que l'Aristocratie parlementaire s'oppose au despotisme royal et ministériel, invoque la souveraineté nationale, et réclame les États-généraux supprimés depuis 175 ans !

Voilà la Royauté forcée de céder ! Et comme la Révolution est dans toutes les têtes, on peut dire la Révolution consommée !

Les électeurs sont donc convoqués : *six millions !*

Des *cahiers* sont rédigés : ils demandent la *Réforme*, une *Constitution* et l'*Égalité* !

Les députés sont élus : *douze cents*, dont 300 par la Noblesse, 300 par le Clergé, 600 par le Tiers-État ! l'élite du pays !

Et la Représentation nationale, on pourrait dire la Nation elle-même, est assemblée !

Et la lutte s'engage à l'instant entre l'ARISTOCRATIE qui demande la division en trois chambres et le *vote par ordres*, et la DÉMOCRATIE qui réclame la réunion en une seule chambre et le *vote par têtes* ou l'Egalité des suffrages !

Je ne vous dirai pas l'épouvante de la Royauté, son commandement de se dissoudre, la fermeture de la salle, la courageuse résistance des députés populaires, leur sublime *serment* d'accomplir le mandat du Peuple, l'emploi de la force armée contre les Représentants, la défection des soldats, l'immortelle prise de la *Bastille* et la capitulation de la Royauté : j'arrive vite à l'Assemblée reconnue *unique*, *nationale*, *souveraine*, CONSTITUANTE.

Et l'Europe voit tout, entend tout, connaît tout !

Voyez maintenant, voyez !

Dans une seule nuit (4 août), l'Assemblée Constituante, éclairée, guidée, échauffée, électrisée par la Philosophie du XVIIIe siècle, achevant l'œuvre de la Réforme, proclame *les droits de l'homme*, c'est-à-dire de tous les hommes, de tous les Peuples, de l'Humanité toute entière ; et le principal de ces droits c'est l'*Egalité !* Elle abolit tout ce qui reste de la féodalité, l'Aristocratie nobiliaire et sacerdotale, tous les priviléges et tous les monopoles !

Et l'entraînement de la raison et de la justice est tellement irrésistible qu'une grande partie de l'Aristocratie offre elle-même, avec enthousiasme, le sacrifice de ses intérêts sur l'autel de l'Egalité !

Puis, pendant trois ans, l'Assemblée Constituante (et remarquez-le bien, ce ne sont plus seulement quelques philosophes dans leur solitude, c'est une réunion des 1200 hommes d'élite que renferme le pays) examine et discute solennellement tous les abus à corriger et toutes les améliorations à introduire, c'est-à-dire presque toutes les questions de morale, de philosophie, de religion, d'organisation sociale et politique.

Les deux partis y soutiennent la lutte ; l'ARISTOCRATIE, qui se réunit dans le club ou la société des *Feuillants*, qui suit l'*école anglaise*, qui veut l'Inégalité, deux chambres, une Royauté forte et le moins possible de changements ; et la DÉMOCRATIE, qui se réunit dans le club des *Cordeliers* ou des *Orléanistes* fondu bientôt dans le club des *Jacobins*, appelés *anarchistes* parce qu'ils suivent l'*école française* ou des philosophes et demandent des innovations, une *seule chambre* législative, une Royauté limitée et l'Egalité politique.

C'est la Démocratie qui triomphe, par une immense majorité ! Elle renverse, abat, balaie ; puis reconstruit, rebâtit et rédige la *Constitution* de 1791.

Elle n'établit pas nominativement la *République ;* mais la Royauté qu'elle organise, avec une seule chambre, est une Royauté républicaine et démocratique, une véritable République en fait.

Elle n'abolit pas la *Propriété*, et n'établit ni la Communauté, ni la loi agraire, ni l'Égalité de fortune ; mais elle crée l'Egalité dans les successions et l'Egalité d'édu-

cation, source de toutes les Egalités ; et toutes ses institutions tendent à diminuer l'Inégalité de fortune comme toutes les autres Inégalités.

Elle divise le territoire en 83 départements à-peu-près égaux.

Elle proclame la tolérance religieuse, la liberté et l'Egalité des Religions et des Cultes, et rend aux *Juifs* la qualité d'hommes et le droit de citoyens.

Je n'examine pas si, avec une génération formée sous l'ancien régime, une Assemblée qui renferme tant d'anciens Aristocrates pourrait faire davantage, tout d'un coup, brusquement et sans transition ; je constate seulement ce fait prodigieux, qu'elle exécute immensément, beaucoup plus que l'Angleterre en 1688, plus que l'Amérique elle-même en 1776, infiniment plus que les Philosophes les plus révolutionnaires ne croyaient possible quelques années auparavant ; je constate surtout qu'elle proclame et conquiert irrévocablement pour l'Humanité LE PRINCIPE de l'*Egalité absolue des droits*, principe immensément fécond, dont les Assemblées ou les générations futures sauront bien tirer toutes les *conséquences*.

Et, je le répète, l'Europe voit tout, entend tout, connaît tout !

Et cette Constitution servira de modèle à je ne sais combien de Constitutions nouvelles rédigées par d'autres Peuples !

Et c'est une forteresse d'où la Démocratie et l'Humanité pourront s'élancer à de nouvelles conquêtes, mais d'où l'Aristocratie ne pourra plus les débusquer définitivement !

Mais l'Aristocratie française (quel crime ou quel malheur !) recourt à la violence, émigre, s'enrégimente sur la frontière, appelle à son secours toutes les Aristocraties et tous les Rois de l'Europe, insulte, outrage et menace la Révolution.

Et toutes les Aristocraties d'Europe, l'anglaise à leur tête, se coalisent et décident la guerre contre la France, guerre nouvelle, guerre de l'Inégalité contre l'Egalité, de l'immobilité contre le progrès, de la Force contre la Raison et la Justice, de l'intérêt de quelques-uns contre l'intérêt de l'Humanité !

Et avant de déclarer la guerre, la Coalition épuise tout l'arsenal de Machiavel, la *calomnie* et les faux bruits, la division et la corruption, les intrigues et les conspirations, la guerre civile et les trahisons !

Mais le danger, électrisant le Peuple et l'*Assemblée législative* (qui remplace la Constituante), les pousse davantage à la République, à la Démocratie, à l'Egalité.

Qu'il est beau de voir la France où la Représentation nationale, en face de la guerre et de tous les Rois d'Europe, défère le titre de citoyens français à *Schiller* et à tous les *Philosophes étrangers* défenseurs de la Liberté et de l'Egalité ; discuter un plan d'*éducation* publique qui doit donner à la génération prochaine l'Egalité radicale ; et proclamer que la Nation ne combattra jamais dans un but de *conquête* !

Et l'esprit de la Démocratie est tellement universel et impérieux qu'un Prince, qui brigue la faveur populaire, ne trouve rien de mieux pour se populariser que de s'appeler

Egalité, croyant honorer la Princesse sa mère en se disant fils de son cocher, comme Alexandre crut honorer la sienne en se disant fils de Jupiter !

Je ne vous parle pas de l'invasion étrangère, ni des malheureuses trahisons de la Royauté, ni du péril de la Révolution, ni de l'insurrection populaire, ni de l'assaut du palais (10 août), ni de la prise du Roi, ni du massacre des conspirateurs avant de courir à l'ennemi (comme autrefois le duc de Bourgogne fit massacrer les Armagnacs avant de courir aux Anglais qui menaçaient Paris), ni de la fuite des envahisseurs, ni des élections nouvelles qui choisissent pour Représentants les hommes les plus populaires et qui les chargent de juger Louis XVI, de sauver la Révolution, et de reconstituer l'Egalité en lui donnant une force nouvelle.

Voici la Convention, une Convention revêtue d'un nouveau mandat du Peuple et investie de sa souveraineté !

Et les évènements, depuis 1789 à 1792, ouvrant pour le Peuple un immense *Cours pratique de Démocratie*, ont tellement accéléré son *éducation politique* que la *République*, à peine nommée en 1789 et fusillée en 1791, est unanimement proclamée par la Convention dès sa première séance, le 21 septembre 1792 !

Je ne veux pas juger ici la justice ou l'injustice de ses actes; car comment la Convention ne ferait-elle pas des fautes quand elle est composée d'hommes gâtés, comme les Rois et les Aristocrates, par la détestable organisation sociale qu'elle veut réformer ! je veux seulement constater les faits, le développement graduel et rapide de la Démocratie et de l'Egalité : je continue.

La Démocratie française accepte la guerre contre la coalition de toutes les Aristocraties Européennes; et l'esprit d'Egalité est tellement naturel à l'homme et tellement répandu sur la Terre par la Philosophie du XVIIIe siècle que la France croit pouvoir compter sur la sympathie des Peuples.

Elle proclame l'Egalité et la Fraternité des Nations; les appelle à la liberté; trouve des échos et des amis partout; divise, par la seule puissance de sa voix, chaque Pays en deux camps, de Démocrates et d'Aristocrates; et commence sa guerre de propagande, sa guerre à mort contre les Royautés et les Aristocraties, en leur lançant la tête de son Roi, solennellement jugé, déclaré parjure et traître, et dont la condamnation est ratifiée par les 7/8 de la Population.

Je ne m'arrête pas à plaindre ce malheureux Louis XVI, qui pouvait être si heureux en faisant le bonheur de la France s'il eût suivi les conseils de Turgot, tandis qu'il périt comme Charles Ier, après avoir attiré comme celui-ci d'effroyables calamités sur sa Patrie, tous deux victimes, aussi bien que leurs Peuples, des vices affreux de l'organisation de leurs Pays.

Mais voyez la gigantesque marche de l'opinion ! Chaque année désormais, l'anniversaire de ce terrible sacrifice sera célébré, comme un jour de triomphe, par tous les magistrats, par toutes les armées et par tous les citoyens, jurant à l'envi *haine à la Royauté !*

Et n'accusez pas toute une Nation d'être cruelle et sanguinaire! Reconnaissez plutôt que, sans colère contre l'homme, presque indifférente sur le sort d'un coupable quand tant de catastrophes menacent 25 millions d'innocents, considérant comme mort un Roi détrôné, et se croyant forcée de le détrôner pour ne pas périr elle-même, cette Nation veut lancer l'anathème sur un passé dont la funeste organisation l'expose à tant de malheurs!

Et l'on pourrait douter que l'Egalité soit enracinée dans l'âme du Peuple français!

Bientôt la Convention rédige une Constitution nouvelle, sa Constitution de 1793, plus Démocratique que l'ancienne Constitution d'Athènes et qu'aucune autre Constitution sur la Terre, excepté celle d'Icarie.

Mais elle la suspend jusqu'à la paix, dans l'intérêt de la Démocratie elle-même, et la remplace provisoirement par un Gouvernement dictatorial et révolutionnaire, dirigé par un *Comité de salut public*, dont le nom seul indique la gravité du péril qui menace l'existence de la Patrie.

Pendant cette terrible Dictature ou plutôt cette guerre, la plus périlleuse de toutes les guerres, la Convention, qui ne peut sauver la France que par le dévouement du Peuple, pousse la Démocratie jusqu'aux dernières limites de l'exaltation et de l'enthousiasme.

Elle n'abolit pas la Propriété pour lui substituer la Communauté et ne proclame pas même la loi agraire; mais voyez comme elle en approche! elle déclare nationaux les immenses domaines du Clergé; elle confisque tous les biens

des émigrés et des conspirateurs; elle supprime au profit des paysans toutes les rentes féodales et toutes les redevances seigneuriales; elle rend aux Communes toutes les terres usurpées par les seigneurs; elle appelle les enfants naturels à partager les successions paternelle et maternelle avec les enfants légitimes; elle vend les domaines nationaux et les divise pour multiplier le nombre des acquéreurs et des propriétaires; elle promet *un milliard* aux défenseurs de la Patrie; elle veut détruire, en un mot, l'opulence et la misère.

D'un autre côté, le Peuple est électeur, juré, garde national et armé; il se réunit journellement dans ses assemblées populaires; il occupe toutes les magistratures, toutes les fonctions, tous les emplois.

D'un autre côté encore, tous les citoyens sont soldats et nomment leurs officiers; toutes les classes, auparavant séparées, sont fondues dans l'armée; tous peuvent aspirer à tous les grades par leur courage et leurs talents; on verra un tambour devenir général; et pendant cette longue guerre, plus de 100,000 roturiers, remplaçant les Comtes, les Marquis et les Ducs, deviendront officiers de tous grades et généraux!

D'un autre côté enfin, la Convention, poussée par les événements beaucoup plus loin que la Constituante et la Législative, qui d'ailleurs avaient déjà bien déblayé la route, achève de démolir et d'abattre l'ancien régime, change et révolutionne tout, égalise et nivelle tout, centralise et porte tout à l'*unité*, renouvelle tout, même la Société, même la *religion*, et fonde l'*Égalité d'éducation* pour amener l'Égalité réelle, et les classes des *sciences morales et politiques* dans l'Institut national pour pré-

parer sans cesse de nouvelles améliorations Démocratiques.

Elle établit aussi l'uniformité de poids et de mesures, un nouveau calendrier, les télégraphes, l'école polytechnique, le bureau des longitudes, le conservatoire de musique, l'école des langues orientales, etc., etc.

Et jamais on ne vit dans un Peuple plus d'enthousiasme, plus de dévouement patriotique, plus de dispositions à réaliser toutes les idées de justice, de fraternité et de perfectionnement social. Et si les riches étaient d'accord avec les autres, ou si seulement la Convention était unanime pour vouloir l'Egalité, elle établirait la Communauté!

Malheureusement une partie des Aristocrates et des riches conspirent pour la Coalition contre la Révolution; beaucoup de parents ou d'amis d'émigrés compromettent le salut de la patrie en leur envoyant des secours; la guerre civile décuple le danger de la guerre étrangère; et la Convention se croit dans l'affreuse nécessité d'adopter, pour se défendre, un système d'intimidation et de terreur contre les contre-révolutionnaires, contre les émigrés, contre leurs parents et leurs amis, contre les conspirateurs et les insurgés.

Malheureusement encore, tandis que le Peuple veut l'Egalité, beaucoup de riches veulent conserver leur opulence, des bourgeois et des pauvres veulent profiter de la révolution pour s'enrichir, et la Convention elle-même se divise en trois partis, la *Démocratie populaire* (ou les Montagnards) qui veut le progrès et l'Egalité réelle; la *Démocratie bourgeoise* (ou les Girondins) qui veut la résistance et une demi-Egalité, et qui s'allie avec l'Aristocratie

dont elle est dupe; et l'*Aristocratie* qui, quoique bien faible en nombre, espère toujours opérer la contre-révolution à l'aide de ses richesses, des *divisions* et de l'étranger.

Quelque déplorables que soient ces *divisions*, nous ne pouvons nous étonner que l'ancienne organisation sociale ait enfanté des ambitieux, des avares et des cupides; quelque déplorable que soit le fait, c'est un fait qu'une partie de la Convention repousse absolument l'Egalité réelle quand l'autre partie veut absolument l'établir.

C'est donc la guerre sociale avec toutes ses chances et ses hasards!

Les Girondins ou les Démocrates bourgeois sont d'abord écrasés par les Montagnards ou la Démocratie populaire, puis une fraction de celle-ci (les Hébertistes et les Dantonistes) par l'autre fraction (les Robespierristes); puis ces derniers sont écrasés (le 9 thermidor an 2, ou 27 juillet 1794) par tous leurs adversaires réunis, par la Démocratie bourgeoise et par l'Aristocratie, qui s'efforcent de flétrir leur mémoire, et qui remplacent *la première terreur* contre les royalistes par une *nouvelle terreur* au moins aussi sanglante contre la Démocratie.

Et pendant cette effroyable réaction, l'Aristocratie anglaise, *Pitt* à sa tête dans la chambre des pairs et *Burke* dans la chambre des communes, poussent des *cris d'extermination* contre la Révolution et la Démocratie française!

Vous ne craignez pas que j'approuve l'une plus que l'autre terreur : étranger à toutes ces violences, éloigné d'elles par plus de quarante années et par près de deux

mille lieues; libre de toute haine et de toute partialité; jugeant une révolution française comme une révolution romaine; planant du haut de l'histoire et de la philosophie; élevé à l'école d'Icar, qui mit sa gloire et son bonheur à réaliser sa réforme radicale sans effusion de sang; habitué par notre éducation à aimer tous les hommes; je plains Louis XVI, les Aristocrates, les émigrés et les contre-révolutionnaires, victimes de la Démocratie, comme je plains les Démocrates et le Peuple, victimes de l'Aristocratie; je les plains et je déplore leurs malheurs, parce qu'ils sont tous victimes des vices de l'organisation sociale et politique qui les maîtrise tous également depuis leur naissance; je repousse la *vengeance*, même la plus légitime, comme aveugle, souvent injuste et funeste, presque toujours nuisible et toujours indigne de l'homme; je la repousse dans l'intérêt même du Peuple et de la Démocratie; je repousse la *violence* comme un crime quand elle n'est pas indispensable, et la redoute comme un malheur pour celui qui l'emploie même dans le cas de la plus impérieuse nécessité; je repousse les amis aveugles et fous qui compromettent; et j'abhorre les cruels et les perfides qui déshonoreraient leur cause par leurs excès, si les excès de quelques individus pouvaient déshonorer un Peuple et la plus juste des causes!

Mais vous n'attendez pas non plus que je m'arrête à juger les individus et les faits de détail, ni que je condamne en masse la Démocratie, la Convention et sa terrible Dictature. Quelque éloignés que nous sommes déjà de la scène, si nous sommes trop près encore pour la bien juger, transportons-nous à cent ans en avant ou reportons la scène à cent ans en arrière; élevons-nous au sommet de l'Histoire et à l'impartialité de la Philosophie; voyons en hommes et non pas en enfants, en spectateurs désintéressés et non pas en femmes ou en vieillards meurtris qui voient toujours derrière eux le spectre de la terreur; jugeons avec courage et bonne foi, et non pas en lâches amis qui craignent de dire la vérité qui déplaît, ou en perfides ennemis qui veulent calomnier!

Hé bien, dites, l'époque de 92 à 95 n'est-elle pas la guerre et la plus périlleuse des guerres, la tempête et la plus furieuse des tempêtes? L'histoire vous montre-t-elle un Peuple environné de tant d'ennemis extérieurs et intérieurs, un danger pareil, une situation plus horrible? Trompée, trahie, voyant des dangers partout, la Démocratie pouvait-elle n'être pas effrayée, furieuse, presque désespérée? Frappe-t-on toujours juste dans la mêlée? N'y prend-on pas souvent l'ami pour l'ennemi, et fait-on ce qu'on *veut* au milieu d'un naufrage ou d'un incendie? Aucun agent du machiavélisme étranger ne s'est-il glissé dans le camp pour poignarder des aristocrates et quelques démocrates afin d'en accuser la Démocratie? Les vainqueurs n'ont-ils pas toujours calomnié les vaincus et surtout les morts? Les héros de la veille ne sont-ils pas toujours des brigands le lendemain? N'est-ce pas toujours la victoire qui qualifie le crime et la vertu? Les accusateurs les plus impitoyables de cette époque ne sont-ils pas des apostats, des renégats, des traîtres, des *Fouché*, qui, après avoir poussé à la violence et s'être baignés dans le sang, se sont vendus à l'ennemi?

Et puis, parmi les milliers de Royautés et d'Aristocra-

ties qui ont dominé sur la terre, en est-il une seule, oui une seule qui, pour défendre son injuste domination, n'ait fait autant et beaucoup plus que ce qu'elle accuse la Démocratie d'avoir fait pour défendre ses droits et son existence?

L'Aristocratie n'a-t-elle pas adopté pour ministre le régicide et le noyeur Fouché?

Et puis encore, ne sont-ce pas la Royauté, l'Aristocratie et la Coalition, qui ont provoqué la Démocratie, qui l'ont mise dans la nécessité de *se défendre* en lui déclarant une *guerre* à mort?

En un mot, ne sont-ce pas des siècles d'oppression, la Saint-Barthélemy, les dragonnades, les trahisons de la Royauté, les outrages de l'Emigration, les horribles menaces de la Coalition, et les périls de l'invasion, qui sont la cause première, la véritable cause des violences de la Démocratie?

J'aurais dû, peut-être, me dispenser de ces réflexions: aussi je n'examinerai pas si, dans la question de réorganisation intérieure, les Démocrates n'ont pas commis la faute d'aller trop vite, et de trop entreprendre à la fois; si les préjugés et les habitudes n'étaient pas encore trop forts pour qu'il fût possible d'établir l'Egalité de fortune; s'ils ont fait tout ce qu'il fallait faire pour y disposer les esprits; et si les chefs avaient assez de gloire, de puissance et de génie pour commander l'opinion.

Je n'examine pas non plus si le Peuple ne doit pas tirer une *précieuse leçon* de ce fait éclatant que, après avoir été le maître de tout et tout-puissant, il est écrasé faute de

chefs, de discipline, d'ensemble, de prudence et d'instruction solide.

Bornons-nous donc à remarquer que la Convention organise la victoire pour le présent et pour l'avenir, et qu'elle sauve la Révolution et le Pays; remarquons surtout que, pendant deux ans, elle plante trop profondément la *Démocratie* en France pour qu'elle n'y soit pas solidement *enracinée*.

A partir du 9 thermidor cependant, la Démocratie décline; le Peuple des faubourgs de Paris est désarmé; ses clubs sont fermés; l'Aristocratie devient si puissante et si hardie qu'elle ose attaquer la Convention à force ouverte; et la Constitution de 1793 est supprimée pour faire place à la Constitution de l'an 3, beaucoup moins démocratique, qui conserve la Propriété et l'opulence. Quelle reculade!

Mais cette Constitution nouvelle, établissant une *République démocratique*, se trouve encore la plus démocratique de toutes les Constitutions existantes; et, quoique ayant rétrogradé, la Démocratie se trouve encore infiniment plus loin que sous la *Constituante* et sous la *Législative*.

Favorisés par les Démocrates bourgeois, les Aristocrates deviennent de nouveau menaçants dans le commencement du DIRECTOIRE, tandis que les Démocrates populaires se réorganisent et conspirent en grand nombre pour établir l'Egalité de fortune et la *Communauté de biens*.

Je n'examine pas encore si cette tentative n'est pas prématurée, s'il n'est pas impossible qu'elle réussisse par la

force, et si ce projet n'est pas la cause de tous les désastres qui vont tomber sur le Peuple ; je vous le demande seulement, cette vaste conspiration en faveur de la *Communauté* ne prouve-t-elle pas les immenses progrès qu'a faits la Démocratie depuis 1789 ?

Mais le Directoire écrase les Démocrates après avoir comprimé les Aristocrates, détruit la liberté de la presse, et fait exécuter malgré leur pourvoi en cassation ou plutôt fait assassiner vingt Démocrates condamnés par un conseil de guerre, dont l'arrêt est cassé après l'exécution !

Et cependant, tout cela n'empêche pas la Démocratie de reprendre une vigueur nouvelle, peu de temps après, dans le Peuple, dans les Electeurs et dans leurs Représentants.

Et après onze ans de révolution, la Démocratie *va triompher* de nouveau complètement dans la Représentation nationale, quand arrive le 18 *brumaire* an 8 (9 nov. 1799).

Et voyez la marche de la Démocratie Européenne et Américaine depuis 1789 à 1800 !

Le Sultan de Constantinople fait traduire en turc l'*Encyclopédie* française !

Les esclaves nègres de *Saint-Domingue* s'insurgent et reconquièrent leur qualité d'hommes et leurs droits, malheureusement à la lueur des incendies et par le massacre de leurs maîtres, tandis que la Noblesse suédoise assassine son Roi.

La brave Pologne s'insurge à la voix de Kosciusko, sans que la fortune réponde à son courage, mais en jetant contre ses oppresseurs un long cri qui retentit en Europe.

La Belgique et la Hollande reçoivent comme des libérateurs les soldats français et redeviennent *Républiques*.

L'Italie entière, délivrée pareillement par la Démocratie française guidée par Bonaparte, se couvre de Républiques : *Ligurienne* à Gênes, *Romaine* à Rome (où cinq Consuls remplacent le Pape, où 14 Cardinaux bénissent la révolution, et où l'Evêque d'Imola prêche à l'Italie les idées républicaines), *Cisalpine* à Milan, *Parthénopéenne* à Naples, tandis que la Démocratie triomphe dans la République de *Venise*, et que la Suisse se démocratise sous le titre de République *Helvétique*.

L'Irlande veut s'insurger ; la flotte anglaise se révolte à Spithead et à Portsmouth ; et la Démocratie américaine continue ses progrès, tandis qu'une armée française, conduite par *Bonaparte* et accompagnée de savants, porte en Egypte les idées républicaines et prépare l'affranchissement de cet antique berceau de la civilisation.

Dites-le donc, adversaires de l'Egalité, la Démocratie ne déborde-t-elle pas partout avec la République française, quand, au 18 brumaire, Bonaparte devient Dictateur ?

Quel malheur pour l'Humanité que ce glorieux Bonaparte ne soit pas un Icar, pas même un Washington !

Mais il se met à la tête de la Démocratie bourgeoise et déclare la guerre à la Démocratie populaire, tout en flattant le Peuple pour le tromper ; il accuse, calomnie, proscrit les Démocrates et veut écraser la Démocratie ; il remplace la Constitution Directoriale par une Constitution Consulaire

dans laquelle on ne voit plus ni Déclaration des droits de l'homme, ni souveraineté du Peuple, ni Egalité; il détruit en réalité le droit électoral, le droit d'association, la liberté de la presse, l'éducation républicaine et les classes des sciences morales et politiques à l'Institut; il veut imposer silence même à la pensée, à l'*idéologie;* et peu aprés il restaure la Monarchie en sa faveur, rétablit la Noblesse et les Prêtres, se fait Empereur, Empereur par la *grâce de Dieu,* et reconstitue le despotisme, tandis qu'au dehors il détruit les Républiques et les remplace par des Royautés!

Je n'examine pas si ce 18 brumaire n'est pas le plus grand des crimes contre la Représentation nationale, ni si la destruction de l'*éducation* républicaine et la proscription contre les *sciences morales et politiques* et contre l'*idéologie* ne sont pas des crimes contre l'Humanité: je déplore sans m'étonner que Napoléon soit, comme tant d'autres, un beau fruit gâté par l'influence pestiférée d'une fatale organisation sociale qui ne soufflait que l'égoïsme, l'ambition et la cupidité; et je veux constater seulement le fait du rétablissement du despotisme et de l'Aristocratie.

Quelle reculade encore!

Et cependant, voyez si Napoléon ne semble pas être lui-même, malgré lui, un instrument d'Egalité, tant est puissant l'ascendant de la Révolution!

Voyez-le obligé de s'entourer de roturiers, de Démocrates, de révolutionnaires, de régicides, pour en faire des ambassadeurs, des ministres, des sénateurs, des députés, des tribuns, des chevaliers de la Légion-d'Honneur, des maréchaux de France, des princes grands dignitaires de l'empire et grands officiers de la couronne, des préfets, etc.! Voyez-le, roturier lui-même, n'être toujours pour le Peuple et pour l'armée que le PETIT CAPORAL au petit chapeau et à la redingote grise, le fils et le Représentant de la Révolution, de la République et de la Démocratie! Voyez-le fusiller le duc d'Enghien comme un simple soldat, et finir par être destitué par le Sénat comme un simple garde-champêtre qui remplit mal ses fonctions! Entendez-le proclamer que les Français peuvent se passer de *liberté,* mais que leur passion dominante est l'ÉGALITÉ! Voyez-le caresser la multitude et faire semblant de soumettre à son *acceptation* son consulat et son empire.

Voyez-le, sourdement attaqué par la société secrète républicaine des Philadelphes dans sa propre armée, frappé par l'*idéologie*, abandonné par la Démocratie plutôt que vaincu par l'étranger, déposé par le Sénat qui l'accuse d'avoir trahi la Révolution et la liberté, constater encore par sa chute la puissance des idées démocratiques!

Et au-dehors! s'il abat les Républiques enfantées par la République française, il donne aux mêmes Peuples des *constitutions* qui sont un hommage à la souveraineté populaire! S'il viole la souveraineté des nations et cette déclaration solennelle de la Convention *pas de conquêtes,* en projetant la conquête du monde et la monarchie universelle pour lui, et en conquérant des royaumes et des principautés pour ses frères et ses généraux, c'est du moins la République et la Démocratie qu'il proclamerait, dit-il,

en Angleterre; ce sont des roturiers qu'il prend pour en faire des rois et des princes, le roturier Joseph en Espagne, le roturier Louis en Hollande, le roturier Jérôme en Westphalie, la roturière Elisa en Toscane, le roturier Eugène en Italie, le roturier Murat à Naples, tandis que le roturier Bernadotte est élu par la Suède; il porte les lois françaises en Belgique, en Hollande, en Allemagne jusqu'à Hambourg, en Westphalie, en Bavière, en Pologne, en Illyrie, en Italie jusqu'à Rome, et en Espagne presque jusqu'à Madrid, affranchissant partout les paysans et les serfs.

Ses innombrables victoires depuis son consulat, Marengo, Austerlitz, Iéna, Eyleau, Friedland, Eckmull, Essling, Wagram, Smolensk, la Moskowa, etc., forcent la Coalition à s'avouer vaincue, à se dissoudre, à reconnaître la République, l'Empire et la Révolution.

Ah! que n'est-il Icar? Que n'établit-il partout la République et la Démocratie! Il établirait même la Communauté s'il le voulait!

Il sappe du moins (quel sappeur en effet!), il sappe l'Aristocratie et la Féodalité du nord en dissolvant la confédération germanique et l'empire d'Allemagne; en organisant la *confédération suisse* et la *confédération du Rhin*; en créant les Royaumes de Westphalie, de Bavière, de Wurtemberg, de Saxe; en relevant le grand-duché de Varsovie; en déclarant Dantzyck ville indépendante et libre; en protégeant les petits Princes contre les Grands: il humilie toutes les Vieilles Royautés et toutes les Vieilles Aristocraties, même le Pape, qu'il arrête, dé-

pouille et amène prisonnier à Paris: il conduit dans presque toutes les Capitales de l'Europe la Démocratie triomphante, porte la *Marseillaise* partout, mêle ensemble tous les Peuples et toutes les Armées, et inocule la Révolution partout, soit qu'il aille visiter tous les Peuples en vainqueur, soit qu'il invite l'Europe à venir admirer la grandeur, l'éclat et la puissance de la France révolutionnaire et démocrate!

S'il usurpe l'Espagne et le Portugal, il y abolit du moins l'inquisition; s'il insulte les Espagnols, l'outrage qu'il leur fait réveille un Peuple courageux, électrise à son tour la Démocratie méridionale et la pousse à conquérir son indépendance, à donner aux Nations de nouveaux exemples des prodiges enfantés par le dévouement à la Patrie, et à jeter à l'Europe une nouvelle Constitution démocratique et presque Républicaine qui proclame de nouveau l'*Egalité* des Peuples et des hommes, tandis que les Colonies espagnoles d'Amérique, apprenant l'entrée du conquérant usurpateur en Espagne, se déclarent toutes successivement indépendantes et se constituent en *Républiques!*

Et voyez quel autre prodige son despotisme enfante au profit de l'Egalité! Pour s'affranchir de sa domination, les Rois et les Aristocraties de l'Europe sont obligés de se faire *propagandistes* de liberté et *prédicateurs de Démocratie!* Ils sont forcés de parler d'indépendance et de Patrie; d'invoquer les droits des Peuples; d'appeler à leur secours les Philosophes, les Professeurs et les Ecrivains, pour exciter l'enthousiasme populaire, et surtout pour enflammer la jeunesse; d'organiser partout des *sociétés se-*

crètes ; et de promettre formellememt des *Constitutions* garantes de la liberté et de l'Egalité !

Sa chûte même n'est pas inutile à la Démocratie en amenant en France et à Paris toutes les armées de l'Europe qui, témoins des merveilles qu'a produites la Révolution française, reportent jusqu'au fond de la Russie des germes de Révolution et d'Egalité !

Ah oui ! s'il a bien refroidi la France, Napoléon a bien échauffé l'Europe et le Monde !

Et voyez, en outre, le mouvement imprimé ailleurs par la Révolution !

La Servie, la Valachie et d'autres Provinces, s'insurgent contre le Sultan de Constantinople ; toute la Turquie s'insurge bientôt contre les Turcs ; le Pacha d'Egypte prépare aussi son indépendance ; et c'est l'Empereur de Russie qui souffle l'insurrection !

Deux révolutions éclatent à Constantinople ; deux Sultans sont déposés ; et ce sont les Souverains d'Angleterre, de Russie et de France, qui soufflent tour-à-tour la révolte !

L'Irlande s'insurge pour obtenir la liberté religieuse ; 30,000 Irlandais périssent dans les combats ou les supplices ; mais l'insurrection a conquis sa liberté de catholicisme !

Les nègres de *St.-Domingue*, (écoutez bien !) des esclaves affranchis proclament la *République d'Haïti !* et c'est l'Aristocratie anglaise qui les appuie ! et dans le même temps, esclave de cette Aristocratie, le Peuple de Londres s'ameute contre elle en faveur de *Francis Burdett*

qu'elle fait arrêter pour avoir demandé la réforme parlementaire !

En un mot, malgré le despotisme de Napoléon, la Démocratie marche partout, quand 1814 voit la France envahie.

Mais voilà la Coalition victorieuse par l'effort démocratique des Peuples de l'Europe et surtout de la jeunesse allemande ! Voilà l'Invasion qui ramène la Restauration et l'Emigration ! Voilà la Royauté réinstallée par les Royautés européennes, et l'Aristocratie française par l'Aristocratie féodale ! Une Charte octroyée remplace les Constitutions ; une Chambre des Pairs remplace le Sénat ; l'ancienne Noblesse est rétablie, et la nouvelle est conservée ; de nouveaux *ordres* sont créés ; on ne voit que des Princes et des Ducs, des Marquis et des Comtes, des Vicomtes et des Barons, des Chevaliers anciens et nouveaux, des croix prétendues d'honneur, des croix et des rubans du lys ; on entend la contre-révolution menacer de dépouiller tous les anciens acquéreurs de biens nationaux et de détruire tout ce qu'ont fait les 25 ans de Révolution !

Et au dehors, la Coalition détruit tout ce qu'a fait la Révolution en Italie, en Espagne, en Suisse, en Belgique, en Hollande, en Allemagne ; opérant ainsi une Restauration européenne, refusant aux Peuples les Constitutions promises, annulant les Constitutions déjà pratiquées et violant à la fois leurs promesses et les droits des nations, imitant et surpassant le despotisme et l'ambition de Napoléon, les Grandes Puissances s'emparent des Petits Etats qu'elles volent et se partagent : la Russie prend la Pologne ; la Prusse prend la Saxe et emprisonne son Roi pour le forcer

à abdiquer; l'Autriche prend l'Italie; l'ancien Prince de la Hollande prend la Belgique; l'Angleterre, qui proteste, n'en prend pas moins les îles Ioniennes; Ferdinand supprime en Espagne la Constitution des Cortès et rétablit l'inquisition; le Pape rétablit les Jésuites; le Sénat de Hambourg reprend aux Juifs le droit de citoyens; et Louis XVIII remet la France sous la protection de la *Sainte-Vierge!*

Quelle immense reculade encore!

Cependant, n'ayez pas peur, et suivez-moi toujours.

La Démocratie est si puissante et si redoutable que Aristocratie et Emigration, Bourbons et Coalition, sont forcés de la ménager, de la caresser, et de capituler avec elle pour la tromper.

Ce n'est qu'en prodiguant les promesses, en criant *plus de guerre et plus d'impôts vexatoires,* en promettant de reconnaître la Souveraineté nationale et d'accepter une *constitution,* que le Comte d'Artois et le Duc d'Angoulême osent franchir la frontière! Ce n'est qu'après avoir reconnu et garanti les droits du Peuple et l'Egalité devant la loi, que Louis XVIII et la Coalition osent entrer à Paris! Ils sont obligés de se supposer rappelés par le Peuple, avec la mission de délivrer la Liberté du despotisme! Si, quand ils sont entrés, ils violent perfidement leurs promesses et repoussent une Constitution, ils sont du moins forcés de donner une *Charte;* et cette Charte, consentie par la Coalition, proclame l'*Egalité devant la loi*, principe hypocrite il est vrai, menteur, stérile, absurde, tant que la législation appartiendra à l'Aristocratie maîtresse de ne mettre que l'Inégalité dans la loi, surtout dans la loi électorale, mais

principe fécond, tout-puissant, et renfermant en germe l'Egalité de fortune et la Communauté dès que la loi sera faite par la Démocratie! Et si la Charte rétablit l'ancienne Noblesse et conserve la nouvelle, elle est forcée de ne leur laisser qu'un vain titre sans aucun *privilége!* Si elle constitue plus solidement la Propriété en donnant à la fortune exclusivement l'électorat et l'éligibilité (l'un aux propriétaires payant 300 fr. d'impôt, l'autre aux propriétaires payant 1000 fr.), elle est forcée du moins de reconstituer le droit d'*élection directe* qui, sous une atmosphère démocratique, suffira, avec la *liberté de la presse* rétablie et le *jury* conservé, pour faire éclore l'Egalité! Et si la Restauration place partout les Aristocrates, les Emigrés et les contre-révolutionnaires, elle est réduite à admettre avec eux, dans son Ministère, dans sa Pairie, à sa Cour, à la tête de l'armée, partout, les Fouché et les Talleyrand, les régicides et les Démocrates, jusqu'à un ancien *tambour* parmi ses Pairs, ses Maréchaux de France et ses Ministres! Louis XVIII, en un mot, est contraint à se faire *Démocrate* aux yeux de l'Aristocratie, qui l'appelle *Jacobin!*

Et quand enfin l'Aristocratie montre trop ses prétentions contre-révolutionnaires, la Démocratie se reveille et balaie tout, à la voix de Napoléon débarquant de l'Ile d'Elbe le 1er mars 1815!

Mais, qu'est alors Napoléon! Est-ce l'Empereur ou le Consul? Est-ce l'Empire ou la République qui se présente pour chasser la Restauration?

Subissant à son tour l'influence de la Démocratie, pour regagner son trône il est forcé d'appeler à lui la Démocratie,

le Peuple et l'Armée, les Prolétaires et les Soldats, et d'invoquer la Souveraineté nationale, les droits populaires, les souvenirs des Champs de Mars et des Champs de Mai, et les décrets de la Constituante, de la Législative et de la Convention, contre la Royauté, l'Aristocratie et l'Emigration; il accuse les Bourbons de n'avoir rien oublié ni rien appris, et la Coalition d'avoir trahi tous les Peuples et violé tous leurs droits; il fait rédiger par son Conseil d'Etat le Manifeste le plus révolutionnaire, le plus démocratique et le plus foudroyant, contre les Royautés et les Aristocraties; il annonce la suppression de la nouvelle Noblesse, la convocation du Peuple pour qu'il fasse lui-même sa Constitution; en un mot, comme la Coalition pour renverser Napoléon, Napoléon pour renverser la Coalition est forcé de se faire *propagandiste* et *prédicateur de Démocratie et d'Egalité!*

Et c'est la Démocratie, confiante et séduite, enflammée de haine contre l'Aristocratie, qui le porte en triomphe comme le champion du Peuple!

Comme la Démocratie bouillonne alors!

Hà! que n'est-il Icar ou Washington! Il établirait la Communauté sur la terre!

Mais, ô douleur, il trompe encore le Peuple! Son champ de mai n'est qu'une parade; au lieu de recevoir une Constitution, il octroie un *acte additionnel aux constitutions de l'Empire,* qu'il soumet à un simulacre d'acceptation; et quoique infiniment plus démocratique que ces prétendues Constitutions consulaires et impériales et que la Charte de la Restauration, la Démocratie regarde cet acte

octroyé comme une déception, une trahison, une usurpation; elle ne voit plus que l'Empereur et le despote au lieu du Démocrate et du révolutionnaire; elle l'abandonne ou ne le soutient qu'à regret et à demi, tandis que la Coalition a beau jeu pour l'accuser personnellement d'ambition et d'incorrigible despotisme!... Il tombe à Waterloo!

Ha, s'il n'avait pas en effet le despotisme enraciné dans l'âme; s'il aimait sincèrement le Peuple, sa Patrie et l'Humanité; si, n'écoutant que son devoir, la raison et son véritable intérêt, s'élevant aussi haut qu'il paraîtrait s'abaisser, il proclamait la République, offrait seulement son épée comme général ou Consul, se dévouait à la Démocratie et la lançait à l'Europe en se mettant à sa tête; la Démocratie balaierait encore les Rois et les Aristocraties de l'Europe! Mais, dominé par ses calomnies du 18 brumaire, il voit des Jacobins dans les Lafayette, les Dupont de l'Eure et tous les Représentants, et discute d'abord s'il ne violera pas de nouveau la Représentation nationale: cependant, reculant devant un crime qui ne le sauverait probablement pas, il abdique et va expier à Sainte-Hélène la témérité d'avoir voulu lutter contre la Démocratie!

Voilà donc la Démocratie française, abandonnée, trahie, livrée, désorganisée, bloquée par toutes les armées, par tous les Rois et par toutes les Aristocraties de l'Europe, qui ne respirent que la vengeance et brûlent du désir de partager la France! Voilà, revenant à leur suite, la Restauration furieuse et brûlant aussi de se venger sous la protection des bayonnettes étrangères! Voilà la Démo-

cratie cernée comme une troupe de condamnés attendant le supplice entourés de rangs épais de satellites et de bourreaux! Voilà l'Aristocratie qui désarme, licencie, destitue, emprisonne, fusille, guillottine, bannit, assassine, massacre, joue aux quilles avec des têtes, et ne s'arrête que quand elle est fatiguée de frapper la Démocratie!

Puis elle déclare la révolution de 1789 un crime, la condamnation de Louis XVI un parricide et la France entière coupable (c'est-à-dire démocratique; quel aveu!); elle la condamne tout entière à s'avouer criminelle et à faire amende honorable sur un monument aux mânes du Roi martyr; elle appelle tous les soldats de la République et de l'Empire des brigands et tous les Français des Démocrates et des jacobins; elle les condamne à rembourser près de deux milliards à la Coalition pour les frais de la guerre depuis 1792, je ne sais combien de centaines de millions aux Emigrés pour leur solde depuis la même époque, et un milliard pour les indemniser de leurs biens confisqués, en attendant qu'on leur rende les biens eux-mêmes; elle abolit le divorce; elle rétablit les cours prévotales, les substitutions, le droit d'aînesse, les jésuites, les missionnaires, les frères ignorantins, et la peine du sacrilége; elle étouffe la Démocratie renaissante en Espagne; et, toujours appuyée sur la Coalition, toujours prête à l'appeler à son secours, elle tient la Démocratie française enchaînée, tandis que la Coalition enchaîne toute la Démocratie européenne!

Voltaire même et Rousseau sont proscrits partout!

Quelle reculade! quelle inondation de glace! Ne dirait-on pas la Démocratie morte ou gelée!

Hé bien! gardez-vous de désespérer, et suivez-moi toujours!

Voyez les miracles de la Démocratie! voyez Louis XVIII et tous les Rois coalisés, l'Aristocratie française et l'Aristocratie Européenne, qui, dans toute leur puissance n'osent pas révoquer la Charte, ni refuser une amnistie, ni laisser la Restauration seule avec la Démocratie sans une garde aux Tuileries et 150,000 hommes aux frontières.

Et quand l'Aristocratie veut aller trop vite, le prudent Louis XVIII est forcé de l'arrêter, de dissoudre la Chambre, et d'accorder la liberté de la presse et quelques lois populaires, pour calmer l'irritation nationale!

Mais, quoique composés des riches à 300 fr. d'impôts, c'est-à-dire des Aristocrates et des Démocrates bourgeois, les électeurs élisent tant de Démocrates que la chambre des Députés va se trouver en majorité démocratique, quand l'Aristocratie effrayée se hâte de faire une nouvelle loi électorale plus aristocratique encore et de dissoudre la Chambre.

De son côté, la Démocratie populaire proteste continuellement contre l'Aristocratie par des émeutes et des conspirations, et Louvel frappe le Duc de Berry en déclarant que, d'après lui, tous les émigrés méritent la mort, et qu'il se dévoue pour éteindre la race des Bourbons; la jeunesse s'organise en une vaste société secrète (la charbonnerie), dont quelques martyrs périssent courageusement au cri de *Vive la République!* et quoique l'opposition parlementaire se trouve réduite à dix ou douze Députés, elle déclare avec raison qu'elle a derrière elle le Peuple tout entier!

Les missionnaires, qui veulent attirer le Peuple dans les

Eglises, sont obligés de faire chanter leurs cantiques sur des airs révolutionnaires !

Quand Charles X veut favoriser l'Aristocratie sacerdotale, une grande partie de l'Aristocratie nobiliaire et de la Démocratie bourgeoise l'abandonnent !

Et quand il ose porter la main sur la Charte, la Démocratie populaire, qu'on croyait morte ou démissionnaire, le foudroie à coups de pavés, pulvérise la Restauration et l'Aristocratie pour revenir aux premiers jours de la Révolution, et jette le frère de Louis XVI à la tête de l'Aristocratie Européenne !

Quel pas de géant ! quel horizon de feu sur la France !

Et regardez la marche de l'Europe depuis 1815 !

Vous vous rappelez les promesses des Rois, les efforts et les espérances des Peuples !

Hé bien, c'est en vain que les Rois se parjurent; c'est en vain que la Coalition se coalise plus étroitement sous le faux nom de *Sainte-Alliance* contre les Révolutions, c'est-à-dire contre les Peuples et leur liberté; c'est en vain qu'elle tient des congrès à Vienne, à Carlsbath, à Laybach, à Vérone, pour étouffer la Démocratie; c'est en vain que la Commission inquisitoriale de Francfort poursuit sans relâche la *Presse* et les *Sociétés secrètes*; c'est en vain que l'Autocrate, se plaçant comme un Jupiter infaillible au-dessus de tous les Philosophes, prétend foudroyer, par un ukase impérial, ce qu'il appelle les *doctrines* INSENSÉES de la *Philosophie moderne :* voyez la tempête qui les emporte tous !

Tous les Peuples invoquent les proclamations et les promesses des Rois, et demandent des Constitutions.

Plusieurs sont forcés d'en donner (Saxe-Weimar, Wurtemberg); l'Angleterre en donne une aux îles Ioniennes, constituées en République aristocratique.

Les Sociétés secrètes se conservent et se multiplient partout, en Italie, en Espagne, en France, en Belgique, en Allemagne, en Prusse, en Pologne, en Russie et jusqu'en Turquie; la *Baronne de Crudner* parcourt l'Allemagne en y prêchant la morale de Jésus-Christ, et par conséquent l'Egalité et la fraternité; les étudiants réunis de tous côtés pour célébrer la fête séculaire de la Réforme protestante, brûlent publiquement le traité de la Sainte-Alliance; le jeune *Sand,* désigné par le sort pour se dévouer à la liberté, immole *Kotsbuë*, agent secret des despotes et prédicateur de despotisme, et l'immole au nom des Sociétés secrètes; une foule d'autres jeunes gens fanatisés viennent assister à son supplice, et se précipitent sur l'échafaud pour tremper leurs mouchoirs dans le sang du martyr !

C'est en vain que Ferdinand étouffe une première révolte et fait fusiller *Lascis* et *Portier;* c'est en vain qu'il prépare une expédition pour soumettre ses Colonies insurgées : l'Armée destinée à porter l'esclavage se retourne contre le tyran et le force à proclamer lui-même la Constitution, la Liberté et l'Egalité ! Encore un Roi PRÉDICATEUR de Démocratie !

Le Portugal, Naples et le Piémont imitent l'Espagne; et ce sont aussi leurs Rois qui proclament la même Constitution démocratique.

La Belgique a ses émeutes; la Hongrie murmure; les paysans de Moravie se révoltent contre leurs Seigneurs; la Norwège abolit sa Noblesse!

La Grèce, oui la Grèce ressuscite et combat héroïquement ses antiques oppresseurs! Toute la Démocratie d'Europe fait hautement des vœux pour le triomphe de la mère des Républiques anciennes; lord *Byron* court lui porter sa fortune, son épée, une presse et sa plume, pour écrire les nouveaux prodiges de l'esprit démocratique; et l'opinion publique force les Rois à reconnaître la légitimité de la révolte! et c'est l'Autocrate russe qui pousse à l'insurrection! c'est l'Empereur d'Autriche qui permet à l'Aristocratie grecque de la préparer à Vienne contre Constantinople! Toujours des Rois ambitieux et cupides, instruments de la Providence, qui les emploie pour faire triompher la Démocratie!

L'Egypte suit bientôt l'exemple de la Grèce!

La Turquie elle-même entre dans la carrière de la Réforme, tandis qu'une conspiration républicaine, préparée en Russie et en Pologne, vient étonner l'Europe et semer au Nord l'esprit d'affranchissement et de liberté, tout en manquant de commencer, sur les débris du trône des Autocrates, le règne de la Démocratie sur les frontières des deux Continents!

Et l'Irlande est tellement agitée que l'Aristocratie anglaise est forcée d'y suspendre les lois (l'*habeas corpus!*)

Et en Angleterre, l'émeute attaque le Prince Régent lui-même, et le force à suspendre encore la liberté individuelle, la presse et les associations; Castlereagh se coupe la gorge de désespoir d'avoir trop accordé à la Sainte-

Alliance; l'Aristocratie britannique est forcée de protester contre les principes de cette Sainte-Alliance, en faveur des sentiments de *liberté* et *d'indépendance;* la Démocratie anglaise fait une immense conquête en arrachant l'*émancipation des catholiques* et l'*Egalité religieuse;* et Canning proclame l'irrésistible puissance de la Démocratie Européenne, en menaçant tous les Rois d'inscrire sur ses drapeaux ces mots magiques *liberté civile et religieuse!*

Et l'Amérique! elle donne au Monde presque l'exemple d'un nouveau Washington dans la personne de Bolivar; elle avance la victoire de la Démocratie universelle, en ajoutant au nord onze Républiques nouvelles à ses anciennes Républiques, en réunissant les deux parties de Saint-Domingue en une seule République reconnue par la France, en affranchissant le Pérou, le Mexique, le Brésil, le Chili, tout le Centre et le Midi transformés en immenses Républiques!

Et l'Afrique! la République des Nègres américains affranchis, fondée sur les côtes de Guinée, la Liberia, prépare, avec la République des Caffres, avec l'Egypte et la colonie française d'Alger, la régénération et le triomphe de la Démocratie africaine.

Et l'abolition de l'esclavage des noirs dans plusieurs états de l'Amérique, l'abolition de *la traite* par tous les gouvernements, les sociétés philantropiques organisées partout, préparent l'abolition universelle de l'esclavage des noirs et assurent l'abolition du *quasi-esclavage des prolétaires blancs*, c'est-à-dire le triomphe de la Démocratie sur la terre!

Voilà la position de la Démocratie en juillet 1830! Voyez maintenant le nouveau tremblement de terre!

Voyez cette Démocratie révolutionnaire du 14 juillet 1789, du 10 août 1792 et de 1815, se lever comme un seul homme; surpasser tous les prodiges de la Révolution; imiter notre Icar et le surpasser même, car les obstacles sont plus grands; effacer toutes les révolutions passées; renverser, après trois jours de combat, le protégé de la Sainte-Alliance; braver tous les périls pour reconquérir ses droits et ceux de l'Humanité; et joindre au plus sublime courage la plus sublime générosité!

Voyez tous les Peuples applaudir, jusqu'au fond de l'Asie et de l'Amérique!

Voyez toutes les Aristocraties pâlir, tous les trônes trembler, et toutes les Démocraties, réveillées, électrisées, remplies d'enthousiasme, arborer les couleurs de la Démocratie française, chanter sa Marseillaise, et l'attendre avec impatience pour mettre fin partout au règne de l'Aristocratie!

Oui, que la France ait alors un Icar, et la Terre entière devient une Démocratie et une Communauté!

Mais, ô malheur, ô désespoir! Ce n'est qu'un avortement, dont je ne me sens pas le courage de vous faire e lamentable récit; car, quoique je ne sois qu'un Icarien, la cause de la France étant celle de l'Humanité et par conséquent la nôtre, je pourrais vous dire comme Enée racontant à Didon les malheurs de Troie, *infandum Regina jubes renovare dolorem;* en m'obligeant à vous retracer l'histoire de la Révolution de 1830, vous me rappeleriez d'inexprimables douleurs.

Il n'est que trop douloureux déjà de vous avouer que,

après le sacrifice de huit ou dix mille de ses enfants morts dans les trois journées du combat de la Liberté, le Peuple est encore *esclave* puisque *trente-trois millions* de Français sont tenus d'obéir à des lois qui ne sont faites que par la moitié de 160 mille Electeurs ou de leurs Députés : il n'est que trop douloureux d'ajouter qu'on invoque l'*impopularité* comme principe de Gouvernement, et qu'on se vante d'avoir anéanti l'Egalité et la Démocratie.

Et la Démocratie paraît en effet morte avec l'Egalité; quelle nouvelle et déplorable reculade!

Mais gardez-vous d'en croire les apparences! Non, non, la Démocratie n'est pas morte; non, non, la Révolution qui a chassé Charles X et sa race n'est pas perdue: toujours au contraire et sans cesse le Peuple réclame les *conséquences* de cette Révolution et le prix de ses sacrifices; et tout, même les rigueurs accumulées contre la Démocratie, prouve et proclame sa vie, ses progrès et sa formidable puissance.

Cette Démocratie populaire ne triomphe pas, il est vrai; mais ce n'est pas non plus l'Aristocratie qui triomphe; c'est la *Bourgeoisie*, c'est-à-dire la *Démocratie Bourgeoise*.

Et souvent cette Démocratie Bourgeoise ne l'emporte que de quelques voix sur l'Opposition ou la Démocratie populaire!

Et l'Aristocratie ne peut obtenir d'elle l'hérédité de la Pairie!

Et si l'émeute et le spectre de 93 ne la poursuivaient

pas, vous verriez comme elle réclamerait elle-même des institutions démocratiques!

Et quand le *temps*, qui est une Puissance aussi, aura mis les fils en place des pères, vous verrez comme la France sera plus hardie pour demander l'Egalité et la Démocratie!

Et au dehors!

Quel ébranlement produit la nouvelle de la victoire du Peuple de juillet! quel enthousiasme excitent son courage, son héroïsme, sa générosité! que d'applaudissements, que de bravos, que de sympathies, que de vœux dans toutes les Démocraties de la Terre! C'est la Belgique qui rompt sa chaîne; c'est l'Espagne qui secoue ses fers; c'est la Suisse qui du haut de ses montagnes fait retentir ses vieux chants Démocratiques; c'est la Pologne qui brise le joug Moscovite en bravant héroïquement l'Autriche et la Prusse; c'est l'Italie qui se lève et s'affranchit; c'est l'Allemagne qui arrache les Constitutions promises; c'est la Hongrie qui s'agite; c'est la Grèce qui saute de joie; c'est Constantinople qui frémit d'impatience à la vue de l'Aigle Russe; c'est l'Égypte qui se régénère; c'est l'Amérique qui applaudit à la France, et qui invoque la Justice divine pour la Pologne en lui envoyant des armes; c'est l'Angleterre surtout qui, plus Démocrate et plus éclairée que jamais, signe des milliers d'adresses et envoie des commissaires pour venir féliciter la Démocratie française à l'Hôtel-de-Ville, qui chasse Wellington et les Tories du ministère, et qui conquiert enfin sa *Réforme parlementaire*, vainement réclamée depuis 140 ans, dont Francis Burdett ne pouvait parler en 1809 sans être emprisonné, à peine espérée encore, la plus grande Révolution du Peuple anglais et le Gibraltar de la Démocratie Britannique!

Entendez-vous aussi le Premier Ministre de cette Angleterre, lord *Grey*, déclarer, à la tribune anglaise, que le souffle de la Démocratie française était tellement irrésistible qu'à sa voix, si elle avait voulu parler, tous les Rois auraient obéi.

Ah! si la France avait alors un *Canning* inscrivant sur son drapeau *Liberté universelle...!* Ou plutôt si elle avait un Icar...!

Il est vrai qu'on sacrifie et qu'on étouffe les Peuples et les Révolutions; la Belgique, qui veut être République, est forcée d'accepter une Royauté; l'Espagne rentre sous le joug de Ferdinand, qui fait fusiller Torrijos et cinquante braves compagnons; la généreuse Italie est enchaînée plus cruellement, saignée, mutilée; la Suisse est humiliée, comprimée et presque envahie; la Pologne, l'héroïque et malheureuse Pologne...., on lui enlève ses guerriers pour les envoyer jusqu'en Amérique, ses enfants pour les disperser partout, ses filles pour les livrer aux soldats...! La Démocratie Européenne paraît écrasée, anéantie!

Mais ce n'est heureusement qu'une apparence...

Honte et malédiction à l'oppresseur de la Pologne! Vive l'indépendance et la liberté Polonaises! sont les cris de l'Europe et du Monde, et ces cris menacent sans interruption l'Aristocratie....

Les Proscrits vont porter et prendre partout l'amour de l'indépendance et de la liberté, pour rapporter un jour dans leur Patrie plus d'expérience et de lumières....

L'Espagne et le Portugal prennent de nouveau les armes, quand personne ne s'y attend, pour reconquérir leur Constitution démocratique et même la République; et c'est (voyez si la fatalité n'entraîne pas les Rois pour en faire des instruments de Démocratie!), c'est encore le despote et le tyran Ferdinand qui rend à l'Espagne la liberté en préférant sa fille à son frère!

Et l'Amérique croît toujours en Démocratie comme en puissance!

Et le Canada, imitant l'Amérique, la France et l'Angleterre, va bientôt peut-être se constituer en République et donner un nouvel exemple à tous les Peuples conquis contre leurs oppresseurs, et à toutes les Démocraties contre les Aristocraties qui les oppriment!

Et l'Angleterre conserve sa Réforme parlementaire, qui lui donne 800,000 électeurs et bientôt après jusqu'à plus d'*un million* : sa Démocratie fait tant de progrès qu'elle demande bientôt le *suffrage universel* et la suppression de la Pairie ou du moins de son hérédité, suppression que personne n'aurait pu proposer quelques années auparavant sans courir le risque de *Botany-Bay!*

Et qui peut calculer les conséquences de cette Réforme anglaise, qui tôt ou tard amènera la même Réforme en France; car ne faut-il pas être fou, insensé, stupide, aveugle (aucune expression ne me paraît exagérée), pour espérer que 33 millions de Français n'auront pas 200,000 électeurs, quand, à côté d'eux, 24 millions

d'Anglais en comptent *plus d'un million* et vont bientôt probablement en compter 3 ou 4? N'est-ce pas une absurdité de déclarer l'ouvrier français moins éclairé que l'ouvrier anglais? N'est-ce pas le comble de l'impertinence, de l'insolence et de l'outrage, d'appeler les prolétaires français des *barbares*, de ne reconnaître des droits qu'aux *hommes de loisir ou d'argent*, de distinguer la France *légale* et la France mise hors la loi, et de prétendre que, sur 33 millions, la France a 32,800,000 incapables et indignes d'être électeurs et d'élire un Député?

Oui, s'il est au monde un fait certain, c'est celui-ci : tôt ou tard, d'un seul bond ou en plusieurs, la France aura sa Réforme électorale et le *suffrage universel*, sans lequel, quoi qu'on puisse dire, un Peuple est ESCLAVE.

Hé bien alors, qu'on l'appelle Monarchie ou République, ce sera en réalité la République et la Démocratie!

Gardez-vous donc de croire que cette Révolution de juillet n'a rien produit! Elle a peu fait sans doute si l'on considère ce qu'elle pouvait faire avec un Icar; mais elle n'en a pas moins fait faire un pas immense à la Démocratie de France, d'Angleterre et d'Europe!

Oui, malgré tous les efforts de l'Aristocratie pour faire *résistance* au PROGRÈS, et malgré tous les échecs, la Démocratie Européenne finira par triompher, parce que c'est toujours avec une partie du Peuple que l'Aristocratie abat l'autre, et que, après avoir écrasé celle-ci, la partie victorieuse est encore une Démocratie qui renouvelle le combat contre l'Aristocratie; parce que le Peuple s'instruit par ses fautes et ses défaites; parce qu'il peut perdre cent batail-

les sans pouvoir périr jamais, tandis qu'une seule victoire peut lui donner un triomphe définitif; parce que l'Égalité est une IDÉE que les balles et la Police ne peuvent atteindre et qui reste acquise à l'humanité!

L'Égalité triomphera parce qu'elle est la *Justice* et la *Raison*, parce que son triomphe est *la loi de la Nature!*

Tout a eu son temps et a passé sur la Terre, l'esclavage et les castes, l'Empire d'Alexandre et l'Empire Romain, le Paganisme et la Monarchie universelle des Papes, la féodalité et le vasselage, les tortures et les bûchers, le *droit de vie et de mort* des maris sur leurs femmes et des pères sur leurs enfants : Pourquoi l'Aristocratie et les privilèges ne céderaient-ils pas aussi la place à la Démocratie et à l'Égalité?

Et voyez, n'est-ce pas l'Aristocratie qui se déshonore, qui se dévore et qui s'anéantit elle-même? Ne sont-ce pas des *Aristocrates*, des *Papes* ou des *Rois*, qui, dans tous les pays et dans tous les temps, flétrissent, dégradent, emprisonnent, assassinent ou tuent sur l'échafaud des *Rois* et des *Reines?* Cette liste que je tiens à la main contient plus de 5,000 ROIS ou REINES tués ou déposés par des Rois ou des Reines, ou par des Papes, ou par des Aristocrates, même par leurs époux, leurs fils ou leurs frères !!

Voyez cette autre LISTE DE PAPES flétris, bafoués, condamnés par des Rois et des Aristocrates, par des Conciles ou par d'autres Papes !

Voyez le Pape Grégoire V faire crever les yeux au Pape Jean XVI, et le faire promener *sur un âne*, assis à reculon et tenant la queue de l'animal en guise de bride (en 998)!

Voyez le Pape Calixte II faire amener (1120) le Pape Bourdin *assis à rebours sur un chameau!*

Voyez l'Empereur d'Allemagne, Frédéric II, excommunié par Grégoire IX (pour avoir fait publier un livre intitulé les *Trois Imposteurs*, Moïse, J.-C. et Mahomet), traiter le Pape d'*Antechrist* et de *Prince des ténèbres!*

Voyez le Pape Nicolas V, emprisonné par un autre Pape (Jean XXII, fils d'un savetier), après avoir été forcé de confesser ses fautes sur *un échafaud, la corde au cou!*

Voyez cette autre liste de plus de 50,000 ARISTOCRATES tués par les Rois contre lesquels ils avaient organisé d'innombrables conspirations et d'innombrables révoltes!

Voyez surtout Louis XI les enfermer dans des cages de fer et répandre leur sang sur la tête de leurs enfants; Henri VIII, en Angleterre, les envoyer comme à la boucherie; le Roi de Suède, Christiern II, en faire massacrer 96 qu'il a invités à un festin; et le Pacha d'Égypte en faire égorger 500 qu'il a invités à une fête dans son palais (1811)!

Voyez aussi comme l'Aristocratie se discrédite, s'avilit et se perd dans l'esprit des Peuples par ses propres fautes et ses excès!

Voyez l'intolérance, la cruauté, le luxe, l'immoralité

et les crimes de Prélats et des Papes, surtout de l'infâme Borgia !

Voyez les massacres de Charles IX; le despotisme et la cruelle bigoterie de Louis XIV; la crapuleuse débauche de la Régence; le scandaleux libertinage de Louis XV; les trahisons du Roi de Pologne et de Louis XVI; l'ambition et le despotisme de Napoléon; les perfidies des Rois de l'Europe combattant la Révolution française; leurs parjures envers leurs Peuples; leur infernale alliance pour voler et partager les Nations; les perfidies et les trahisons de Louis XVIII et de Charles X; les parjures et les trahisons de don Miguel, des Rois d'Espagne, de Naples et de Piémont; les barbaries de Nicolas; la puérilité d'Isabelle; les caprices de Christine et de Dona Maria, lorsqu'il est si facile de se faire adorer quand on est Reine, jeune Reine et jolie Reine!

Voyez l'Aristocratie d'aujourd'hui presque nulle en talents dans presque tous les pays!

Voyez au contraire la Démocratie s'élever continuellement par les hommes d'Eglise, par les hommes de loi, par les hommes de lettres, par les roturiers, parmi lesquels je ne vous citerai que J.-C., (conçu d'une pauvre fille avant son mariage avec un pauvre charpentier), Mahomet (commis marchand), Grégoire VII (fils d'un charpentier), Luther, Franklin, Washington, Napoléon, Bolivar, O'Connel!!!

Et dites-moi si ce n'est pas la Providence ou le Destin

qui semble avoir décidé que l'Égalité ou la Démocratie se développerait et grandirait comme la graine qui doit produire le plus excellent fruit, comme le fœtus qui doit devenir un Hercule?

Dites-moi si les hommes dont la témérité fait le plus d'efforts pour arrêter la Démocratie et les événements qui lui barrent le passage ne ressemblent pas à la digue qui n'arrête qu'un jour le torrent et qui rend ensuite sa course plus rapide?

Dites-moi si l'Aristocratie n'est pas une machine usée qui se disloque et tombe en poussière?

Dites-moi s'il n'est pas vrai, comme le disait, je crois, *Royer-Collard*, « que la *Démocratie coule à pleins* « *bords,.... que la Démocratie déborde!* »...« et, comme le disait *Cousin*, « que l'entreprise d'*arrêter la* « *civilisation* et d'éteindre la Philosophie est une gageure « contre *Dieu lui-même* que tout l'esprit du monde ne « saurait gagner? »

Dites-moi si *Chateaubriand*, qui met ses hommages aux pieds de la République, Reine de l'avenir, n'avait pas raison de dire « que ceux qui veulent *arrêter un siècle* s'ex- « posent à être *pris et broyés* entre le siècle arrêté et le « siècle qui vient se heurter contre lui? »

Dites-moi si *de Tocqueville* n'a pas raison de s'écrier?

« Où allons-nous?

« Voyez la grande *Révolution sociale et démocrati-* « *que*, qui depuis 700 ans fait des progrès continuels dans « tout l'Empire Chrétien et surtout en France, et qui nous « conduit, *irrésistible et providentielle*, à l'ÉGALITÉ!

« Serait-il sage de croire qu'on pourra l'arrêter ou la sus-

« pendre? Pense-t-on qu'après avoir détruit la féodalité et « vaincu les Rois, LA DÉMOCRATIE reculera devant *les « bourgeois et les riches?* Non, il semble que la Démo- « cratie et l'Égalité progressent par la *volonté du souve- « rain maître;* tenter de les arrêter, ce serait lutter *contre « Dieu lui-même;* et il ne reste aux Nations qu'à s'ac- « commoder à ce nouvel état social que leur *impose la « Providence!* »

DE LAMARTINE n'a-t-il pas raison de dire, dans son voyage en Orient ?

« Ces *révolutions,* ces secousses, ces chutes d'Empire, ces mouvements répétés et gigantesques de tous ces membres de la vieille Europe; ces retentissements en Amérique et en Asie; cette impulsion irréfléchie et irrésistible qui imprime, en dépit des volontés individuelles, tant d'agitation et d'ensemble aux forces collectives; tout cela n'est *pas un effet sans cause;* tout cela a *un sens,* un sens profond et caché, mais un sens évident pour l'œil du philosophe : Ce sens, c'est une *idée commune,* une conviction, une loi sociale, une *vérité* qui, entrée involontairement dans tous les esprits, et même à leur insu dans l'esprit des masses, travaille à se produire dans les faits avec la force d'une *vérité* DIVINE, c'est-à-dire avec une force *invincible.* Cette loi c'est la RAISON GÉNÉRALE : la *parole* est son organe; la *presse* est son apôtre; elle se répand sur le monde avec l'infaillibilité et l'intensité d'une *religion nouvelle;* elle veut refaire à son image les religions, les civilisations et les *sociétés,* et refonder celles-ci sur l'ÉGALITÉ et la FRATERNITÉ.... »

La fameuse *lady Esther* STANHOPE (nièce du fameux Pitt, retirée sur le mont Liban), n'avait-elle pas raison de dire au *vicomte de* MARCELLUS, et celui-ci n'avait-il pas raison de répéter ?

« Qu'irais-je voir en Europe? des Nations dignes de leurs chaînes et des Rois indignes de régner? Avant peu, votre vieux Continent sera *ébranlé* jusqu'à sa base. Tout y est *usé :* les Rois n'ont plus de races; ils tombent emportés par la mort ou par leurs *fautes* et se succèdent en *dégénérant;* L'ARISTOCRATIE, *bientôt effacée du monde,* y donnera sa place à une BOURGEOISIE *mesquine et éphémère,* sans germe ni vigueur; le PEUPLE SEUL, mais ce Peuple qui laboure, garde encore un caractère et quelques vertus. Tremblez, s'il connaît jamais sa force! »

L'ancien Préfet BILLIARD n'a-t-il pas raison de s'écrier ?

« Ne voyez-vous pas les vieilles Monarchies qui s'écroulent? De toutes parts on n'entend que des cris républicains! *La République* est dans tous les esprits! Bientôt elle reparaîtra puissante et radieuse! »

Et GUIZOT lui-même, ne l'entendez-vous pas faire cet aveu?

« *Tous,* soit avec plaisir soit avec chagrin, sont d'accord pour reconnaître que la Société actuelle est *démocratique* et que le *système démocratique* l'emporte définitivement..... l'ancien régime est tombé sous les coups de la Démocratie. Chute terrible, mais dont *l'heure était marquée dans les décrets de Dieu!* »

Et LA MENNAIS, l'entendez-vous s'écrier, de sa voix de prophète ?

« *Tenez-vous prêts!* car les temps approchent.... Les Rois hurleront sur leurs trônes; ils chercheront à retenir avec les deux mains leurs couronnes emportées par le vent, et ils seront balayés avec elles! »

Et NAPOLÉON, ne l'entendez-vous pas prédire, en face de son tombeau, que, bientôt peut-être, *l'Europe sera République?*

Vous le voyez donc, adversaires de la Communauté, les temps de l'ÉGALITÉ et de la DÉMOCRATIE sont arrivés!

Et demain vous verrez si ce n'est pas aussi le temps de *l'Industrie,* de la *Production* et de l'*Abondance!*

Et l'enthousiasme de l'Assemblée m'empêcha de remarquer l'embarras d'Antonio et de ses compagnons.

CHAPITRE XXII.

PROGRÈS DE L'INDUSTRIE ET DE LA PRODUCTION.

Naissance et progrès jusqu'à l'invasion des barbares. — Renaissance et progrès postérieurs. — Découvertes. — Inventeurs. — Progrès des sciences et des arts ; applications utiles. — Enorme production actuelle. — Tableaux divers. — Machines à vapeur ; chemins de fer ; électricité. — Production en Angleterre, en Amérique, en France. — Révolutions scientifiques et industrielles sont révolutions sociales et politiques. — Bateaux à vapeur et chemins de fer amènent la Communauté.

Dinaros était pâle : je courus à lui pour en connaître la cause ; et quand il m'eut appris que ce n'était que de la fatigue, je l'engageai à suspendre ses conférences : mais il voulut continuer en abrégeant seulement la séance.

Adversaires de la Communauté, dit-il (d'une voix dont la faiblesse augmentait visiblement l'intérêt de ses auditeurs), l'âge actuel n'est pas seulement l'époque de la Démocratie et de l'Egalité, c'est aussi celle de *l'industrie et de la production.*

Pour vous en convaincre je pourrais me borner à vous dire : Ouvrez les yeux, regardez partout autour de vous,

ici, dans notre Icarie ; voyez nos immenses manufactures et nos innombrables machines ; lisez les statistiques de nos gigantesques produits ; contemplez notre abondance et notre bonheur !

Cependant, je voulais vous convaincre autrement, en vous présentant l'état actuel de l'industrie en Europe et dans vos propres pays.

Je voulais vous faire rapidement l'histoire des découvertes, des sciences et des arts, de l'industrie et du commerce, et vous montrer leur naissance, leurs lents progrès jusqu'à l'invasion des Barbares, leur état chez les Peuples de l'antiquité, en Asie et en Egypte, à Tyr et à Carthage, en Grèce et à Rome, à Syracuse et à Marseille.

Je voulais vous montrer leur renaissance après cette longue invasion des Barbares dont avant-hier je vous ai retracé les funestes effets ; les Arabes inventant les moulins à vent et l'horloge, et répandant en Espagne leur architecture et leurs caractères d'écriture, qu'ils ont tirés de l'Inde et qui sont adoptés par l'Europe entière ; un Empereur de Constantinople envoyant chercher en Chine les vers à soie et l'art de la fabriquer, qui passent ensuite en Occident ; le grec Callinique inventant le feu grégeois pour incendier la flotte mahométane, comme Archimède avait inventé, pour détruire la flotte romaine devant Syracuse, 40 machines dont le secret est mort avec lui ; les Lombards inventant la lettre de change ; Charlemagne et le grand Alfred appelant les savants en France et en Angleterre ; un Pape envoyant en Chine chercher la *boussole*....

Je voulais vous montrer les *Croisades* ranimant le commerce et l'industrie, surtout en Italie, à Venise et à

Gènes, et rapportant tous les arts de l'Orient; la découverte de l'imprimerie et du papier, perpétuant et vulgarisant toutes les découvertes; la prise de Constantinople faisant passer en Italie la sculpture et la peinture; la découverte du cap de Bonne Espérance conduisant les Européens dans l'Inde, le Japon et la Chine, et rapportant en Occident de nouveaux arts de ces pays industriels; la découverte de l'Amérique et les colonies de l'Europe en Asie, en Afrique et dans ce Nouveau Monde, donnant à la marine, au commerce et à l'industrie, une impulsion immense et nouvelle.

Je voulais suivre avec vous la marche accélérée de l'intelligence humaine, depuis ces derniers grands événements et depuis la Réforme, c'est-à-dire depuis 350 ans, c'est-à-dire depuis un moment comparé à l'existence passée de l'Humanité.

Je voulais vous signaler les grandes époques des *Médicis* à Florence, de *Léon X* à Rome, de *François Ier* en France, d'*Henri VIII* et d'*Elizabeth* en Angleterre, de *Sully* sous Henri IV, de *Richelieu* sous Louis XIII, et de *Colbert* sous Louis XIV; les grands efforts enfantés par la République et la Révolution anglaises de 1649, par la Révolution et la République américaines, par la Révolution et la République françaises, par le blocus maritime et par le blocus continental.

Je voulais vous montrer les écoles, les universités, les académies des lettres et surtout des sciences, s'élevant partout; les musées des arts et les musées des métiers; les Prix décernés aux inventeurs et les expositions solennelles des produits de l'industrie; les voyages scientifiques; l'organisation de la République universelle des savants; leurs congrès, leurs correspondances, leurs ouvrages et leurs journaux; et les nouveaux systèmes d'instruction publique, commune et générale.

Je voulais passer en revue avec vous les inventeurs, notamment ceux qui ont ouvert la carrière aux autres, les deux Bacon (l'un moine, dès 1294, l'autre chancelier d'Angleterre en 1590); Galilée, Kepler, Copernic; Descartes et Locke; Leibnitz et Newton; Papin, Watt et Fulton....

Je voulais vous signaler les progrès dans les sciences et dans les arts, dans la philosophie qui embrasse tout, dans les mathématiques, dans l'astronomie, dans la physique et la chimie; dans la géologie, la minéralogie et l'histoire naturelle; dans l'anatomie, la physiologie, la médecine, la chirurgie, la botanique et la pharmacie; dans l'histoire et la littérature; dans la tragédie, la comédie et la musique; dans le dessin, la sculpture et la peinture.

Je voulais surtout vous exposer les progrès des sciences et des arts dans les applications utiles des mathématiques, de l'astronomie, de la physique et de la chimie, à la navigation, à l'agriculture, aux manufactures, à l'industrie et particulièrement à la mécanique et aux machines.

Je voulais vous apporter le tableau des *découvertes* faites depuis ces 350 ans, de toutes les *machines* nouvelles, et de toute la somme de *production* possible aujourd'hui dans un grand pays, pour tous les objets qui concernent la *nourriture*, le *vêtement*, le *logement*, l'*ameublement* et le *transport* du Peuple entier.

Je voulais enfin vous prouver par là non-seulement que l'Industrie est aujourd'hui plus puissante que jamais en production, mais qu'elle est assez puissante pour réaliser l'Égalité d'abondance et de bonheur.

Mais je suis trop fatigué pour entreprendre cette tâche.

Vous pouvez d'ailleurs lire les tableaux imprimés par notre République pour les sciences et les arts, pour leurs progrès, pour les inventions et les inventeurs, pour les ouvrages et pour les machines.

Et je vous demanderai la permission de me borner à quelques observations; je vous dirai seulement : Voyez la découverte de la puissance de la vapeur; voyez les machines d'Angleterre, d'Amérique, de France et d'Icarie; voyez les prodiges qui résultent ici de notre système d'instruction et de notre système pour faciliter les découvertes !

Voyez la *vapeur*, qui remplace toutes les autres forces motrices, le vent et l'eau, les chevaux et les hommes; ses milliers d'applications aux machines de tous genres, aux bateaux et aux voitures sur les chemins de fer et sur les chemins à ornières !

Voyez une machine assez puissante pour transporter 500 voyageurs de Londres à New-York, à 1,500 lieues en 14 jours; une autre qui peut transporter 1,000 personnes de Paris à Toulon, à 200 lieues en 20 heures; et 1,000 machines transportant, en un jour, 2 ou 3 millions d'hommes à 50 lieues !

Voyez les distances, le temps, les difficultés et presque

les dépenses, disparaître pour le transport des ouvriers, des matières premières et des matières fabriquées !

Voyez l'immensité des constructions, des défrichements et de la production industrielle en Amérique, où l'on crée chaque dix ans pour ainsi dire un nouveau Pays et une nouvelle Nation !

Voyez surtout l'immensité de la production industrielle en Angleterre, où de gigantesques manufactures et d'innombrables machines fabriquent dix fois plus qu'il ne faut pour le pays et assez pour une grande partie du monde !

Et jugez ce que seraient en France et dans ces Pays les manufactures, les machines et la production, si le Gouvernement, parfaitement d'accord avec le Peuple, disposait de toute la puissance et de toute la fortune nationales pour organiser et diriger l'industrie !

Jugez de la masse des découvertes qui se feraient en peu de temps dans ces Pays, s'ils voulaient profiter de nos découvertes d'Icarie; s'ils adoptaient notre système d'instruction; et si, comme chez nous, le Gouvernement excitait tous les citoyens à faire des découvertes et à inventer des machines, en leur facilitant toutes les expériences et tous les essais !

Jugez ce que la France, par exemple, pourrait produire et fabriquer si le Gouvernement, voulant organiser la Communauté et porter la production au dernier degré, appelait dans un Congrès les cinq ou dix premiers hommes dans chaque science, chaque art et chaque métier, et même les Arago d'Europe et d'Amérique !

Jugez enfin la puissance nouvelle qu'acquerrait l'industrie si, comme nous l'espérons ici, l'homme peut sou-

mettre à sa volonté l'*électricité* comme la *vapeur*, et l'appliquer comme celle-ci à toutes les machines avec plus de puissance, moins d'embarras et moins de frais!

Non, il n'est pas permis à un homme raisonnable de dire que l'Égalité de fortune ou la Communauté serait, pour la France, ou l'Angleterre, ou l'Amérique, *l'Egalité de misère!*

Et remarquez-le bien! les grandes découvertes dans les sciences et dans l'industrie ne font pas seulement des révolutions *scientifiques et industrielles*, mais aussi des révolutions *sociales et politiques*; car tout se tient, tout se lie, ou plutôt tout se confond dans la Nature, qui n'est qu'une immense UNITÉ, dans laquelle nous ne distinguons des éléments divers que pour aider la faiblesse de notre intelligence; et quoique nous distinguions le commerce et l'industrie, l'industrie et la liberté, la liberté et l'égalité, tout cela n'est-il pas en réalité la même chose, ou du moins tout cela n'a-t-il pas une action réciproque et continuelle? L'Industrie n'agit-elle pas sur le Commerce et le Commerce sur l'Industrie? L'Industrie et le Commerce n'amènent-ils pas la Liberté et la Liberté n'enfante-t-elle pas le Commerce et l'Industrie? La Liberté n'est-elle pas mère ou fille de l'Égalité, comme celle-ci fille ou mère de la Liberté?

La découverte de la Boussole, de la Poudre à canon, de l'Imprimerie surtout, n'a-t-elle pas opéré trois révolutions sociales et politiques en même temps que trois révolutions industrielles et commerciales?

Les *Bateaux à vapeur* n'opèrent-ils pas une révolution dans la guerre maritime et par conséquent dans la politique aussi bien que dans la navigation et le commerce?

Et les *Chemins de fer!* Les Chemins de fer, qui transforment pour ainsi dire chaque Empire en une seule ville, dont les autres villes et les provinces sont les quartiers et dont les grandes routes sont les rues; qui peuvent amener en un seul jour toute la Nation dans la Capitale et qui l'y amèneront successivement tout entière (car quel Français par exemple ne voudra pas voir Paris quand il lui sera plus facile de s'y transporter qu'autrefois d'aller à 4 ou 5 lieues de son village?); qui transporteront en 12 ou 13 heures les Anglais de Londres à Paris et les Français de Paris à Londres; qui mêleront tous les Peuples plus complètement et plus rapidement qu'ils n'ont pu le faire à aucune autre époque; les Chemins de fer, dis-je, n'opèrent-ils pas une incalculable révolution sociale et politique aussi bien qu'une incalculable révolution dans le commerce et l'industrie?

Quand, par exemple, l'habitude de voyager sera devenue générale; quand on comptera les voyageurs nationaux et étrangers par milliers au lieu de les compter par douzaines; quand les négociants, les industriels et les savants, iront à 2 et 300 lieues pour s'arrêter quelques heures, terminer d'importantes affaires et revenir soigner chez eux de grands intérêts, en comptant sur des départs et des arrivées fixes sans perte d'un quart d'heure; comment pourra-t-on conserver les monstrueuses entraves des passeports, des visites de gendarmes, des octrois et des douanes? Vous verriez alors de belles *émeutes de voyageurs!*

Comment pourra-t-on conserver le monopole de la *poste aux lettres?*

A quoi bon les entraves de *la Presse* quand des centaines de milliers de brochures et de journaux pourront circuler chaque jour portés dans la poche des voyageurs, et quand les faits, la vérité et l'opinion arriveront de partout et se répandront partout avec la rapidité du vent?

Oui, la machine qui fait frissonner, quand on entend au loin son mugissement ou quand on la voit arriver et passer avec tant de puissance et de vitesse, porte dans son ventre mille petites révolutions et la grande révolution sociale et politique!

Oui, les plus puissants propagandistes et les plus grands révolutionnaires sont J.-C. et Luther, l'inventeur de l'imprimerie et celui de la vapeur!

C'est à eux que la Démocratie doit élever des statues!

Et ces statues, ce sont les Peuples qui doivent les élever!

Et quand le Roi de Prusse fait rendre les honneurs militaires à l'un des inventeurs de l'imprimerie, quand un premier ministre d'Angleterre, lord Liverpool, se met à la tête d'une souscription pour élever un monument à l'un des inventeurs de la machine à vapeur, c'est une espèce de fatalité qui les entraîne; car la vapeur fera sauter l'Aristocratie!

Et, maintenant qu'elle produit tous ses prodiges en Amérique et en Angleterre, rien ne peut en priver la France et le monde; et l'on peut dire que c'est la Providence qui l'envoie et qui crie à l'Aristocratie :

« Gare, gare! voici la voiture à vapeur qui arrive!....
« Gare, gare! cédez la place à la Démocratie! »

Et demain vous entendrez ce que disent les Philosophes!

Et l'on aurait pu croire que l'Assemblée entendait ou voyait une énorme machine à vapeur amener, sur une longue file de chars, mille Réformes escortant l'Égalité!

CHAPITRE XXIII.

OPINIONS DES PHILOSOPHES SUR L'ÉGALITÉ ET LA COMMUNAUTÉ.

Peuples qui pratiquent la Communauté. — Lycurgue; Agis et Cléomène. — Solon. — Pythagore; Protagoras. — Socrate, Platon. — Sa République et ses lois.—Aristote; sa Politique. — Les Gracques. — *Jésus-Christ.*—Pères de l'Église; Chrétiens. — Plotin. — Apollonius de Tyane. — Plutarque. — Communautés Religieuses. — Conciles. — Arnaud de Brescia. — Pérou. — Th. Morus; son Utopie. — Campanella. — Réforme; Luther. — Anabaptistes; frères Moraves; Quakers. — Père Bridaine. — Fénélon. — Fleury. — Paraguay —Pensylvanie.—Bodin; Languet; Bacon; La Boétie. — Grotius.—Hobbes.—Harrington; son Océana. — Sidney. — Milton. — Locke. — Cumberland. — Puffendorff. — Barbeyrac; Wolff; Burlamaqui; Vatel. — Bossuet. — Romans politiques. — Hume; sa République.—Théâtre démocratique. — Montesquieu. — Rousseau, Helvétius. — Économistes; Quesnay; Mirabeau; Smith. — Mably. — Turgot. — Bibliothèque de l'homme d'État. — Encyclopédie. — Raynal. — Th. Payne. — Franklin; Washington; John Adams; Jefferson.

Vous prétendez, adversaires de la Communauté, qu'elle n'a pour elle que quelques opinions sans crédit et sans poids : hé bien! je vais interroger devant vous l'Histoire et tous les Philosophes : écoutez!

Je ne m'arrête pas à vous parler de plusieurs Peuples anciens qui, suivant Platon, Aristote, Diodore de Sicile, Justin, César et Tacite, pratiquaient ou avaient pratiqué la Communauté de biens, de repas, et même de femmes, notamment les premiers Egyptiens, les premiers Grecs, les habitants de l'île de Ceylan, les Scythes, les Amazones, les Lyparens, les Achéens, les Vaccéens, les Syrminiens, les premiers Peuples de l'Italie méridionale, et les Germains.

Je ne m'arrête pas non plus aux Hébreux, qui avaient l'Egalité de fortune et une société d'Esséniens pratiquant la Communauté de biens, ni aux Prêtres Egyptiens qui vivaient en commun, ni à Minos, qui prit chez eux la vie commune pour l'établir en Crète (1,000 ans avant J.-C.), où vinrent la prendre Lycurgue et Pythagore, pour l'introduire à Sparte et en Italie.

Je ne vous parle pas non plus de Confucius et de Zoroastre qui, l'un en Chine et l'autre en Perse, longtemps avant J.-C., proclamèrent ce principe de morale qui, quoique seul, peut conduire à la perfection : *Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'il te fît. — Fais aux autres ce que tu désires qu'ils te fassent.*

Mais quel spectacle nous présente Lycurgue obtenant des riches l'abandon volontaire de leurs propriétés, partageant toutes les terres en 39,000 portions pour les 39,000 citoyens qui ne peuvent les aliéner, supprimant le luxe et la monnaie, établissant l'*Egalité* de fortune et d'éducation, même la *Communauté* d'usage ou de jouissance, de repas, d'éducation et presque de tout! (845 avant J.-C.)

Et c'est le frère d'un Roi, pouvant être Roi lui-même, dépositaire en réalité de toute la puissance du Peuple, qui établit ainsi l'Egalité et presque la Communauté!

Et il l'établit du consentement des riches et de l'Aristocratie! avec l'approbation de l'Oracle de Delphes!

Et cette organisation sociale et politique dure 500 ans, élevant Sparte au plus haut rang de puissance, de gloire et de prospérité, admirée de Xénophon, d'Aristote lui-même et de la Grèce entière! »

Voyez maintenant Agis et Cléomène!

La Constitution de Lycurgue fut renversée quand Lysandre, vainqueur des Athéniens, apporta dans Sparte un immense butin, et quand il fut permis de donner ou vendre son héritage.

Dès qu'une fois l'amour de l'or et de l'argent se fut glissé dans l'Etat, que les richesses eurent attiré l'avarice, le luxe, la mollesse, la dépense et la volupté, Sparte se trouva réduite à un état d'impuissance, de bassesse et d'humiliation qui dura près de 300 ans, jusqu'au règne des deux Rois *Agis* et *Léonidas*.

A cette époque, il ne restait dans la ville que 700 Spartiates naturels, et sur ce nombre 100 possédaient toutes les

terres et toute la fortune, et les 600 autres étaient accablés de dettes et de misère. Remplis de haine et d'envie, ces derniers refusaient de défendre le pays et désiraient continuellement une révolution.

Le jeune *Roi* Agis, quoique plus riche que tous les autres Lacédémoniens ensemble, et quoiqu'élevé dans le faste et les délices, entreprit de *Réformer* sa Patrie et d'y rétablir l'ancienne Constitution de Lycurgue, c'est-à-dire l'*Egalité* et la *Communauté de biens*.

Il commença par sonder les sentiments de ses concitoyens et par donner l'exemple de la simplicité et de la frugalité.

Il trouva la jeunesse bien disposée : il gagna sa mère, qui était immensément riche, et trois des principaux personnages, notamment *Agésilas*, son oncle ; mais son collègue, le Roi *Léonidas*, les autres riches et surtout les femmes qui possédaient presque toutes les terres dans la campagne s'opposèrent à la Réforme et s'efforcèrent de calomnier le bon et généreux Agis.

Cependant il proposa la Réforme, l'abolition des dettes et le partage des terres; mais les Sénateurs repoussèrent son projet.

Il assembla le Peuple et déclara qu'il mettait en commun toute sa fortune, et que sa famille, ainsi que ses amis, qui étaient les plus riches des Spartiates, suivaient son exemple : mais Léonidas et beaucoup de riches s'opposèrent ouvertement à la Réforme, et le Sénat la rejetta à la majorité d'*une seule voix*, tandis que le Peuple la demandait avec Agis.

Léonidas fut accusé par l'un des Ephores, déposé faute de comparaître, remplacé par son gendre, proscrit et fugitif : Agis protégea sa fuite et lui sauva la vie.

Puis l'oncle d'Agis, Agésilas, criblé de dettes, proposa perfidement de n'abolir d'abord que les dettes ; et quand cette abolition, qui l'enrichissait, fut prononcée, il abusa de son pouvoir d'Ephore pour faire ajourner continuellement le partage des terres, afin de conserver les siennes, et leva de nouveaux impôts, pendant qu'Agis était absent pour diriger des opérations militaires.

Enhardis par le mécontentement du Peuple, les riches rappelèrent et rétablirent Léonidas ; et Agis, menacé par celui-ci, fut obligé de se réfugier dans un temple de Minerve.

Trois infâmes, qui se disaient ses amis et qui voulaient s'emparer de ses biens, complotèrent de le trahir et de le livrer à Léonidas. A force de démonstrations amicales et de protestations de dévouement, ils parvinrent à l'attirer hors du temple, à s'emparer eux-mêmes de sa personne et à le jeter dans une prison voisine.—Léonidas accourut à l'instant avec

des soldats étrangers, avec les Ephores qu'il avait fait nommer, et avec une partie seulement des Sénateurs, ceux qui repoussaient la Réforme ; puis, se constituant en *tribunal*, ils accusèrent Agis d'avoir voulu changer la Constitution. « Vous « avez sans doute été forcé, lui dit un des prétendus Juges, « et vous vous repentez de ce que vous avez fait ? — Non, ré« pondit Agis : plein d'admiration pour Lycurgue, j'ai voulu « l'imiter et rétablir ses lois ; et je ne me repentirai jamais « d'une entreprise si belle, si noble, si vertueuse, quand « même la mort serait devant moi.... »

Ils le condamnèrent de suite à mort.... Et comme le Peuple accourait autour de la prison et menaçait de le délivrer, ils le firent étrangler à l'instant ; puis, sa mère et sa grand'mère accourant en pleurs, on les fit entrer dans la prison et on les fit étrangler toutes deux sans aucun simulacre de procès.

Le Peuple était furieux ; mais Léonidas et les riches n'en conservèrent pas moins leur pouvoir et leurs richesses.

Ainsi périt *le Roi* Agis, trahi par des riches, assassiné par un Roi qui lui devait la vie et par quelques Sénateurs, pour avoir voulu rétablir à Sparte l'Egalité et la Communauté !

Mais voici Cléomène !

Après la mort de Léonidas, son fils et son successeur, le jeune *Roi* Cléomène, électrisé par sa jeune femme, veuve d'Agis, reprit l'œuvre de celui-ci.

Mais convaincu qu'il aurait le sort d'Agis s'il demandait le consentement des riches, il résolut d'employer la violence et de commencer par acquérir de la gloire militaire.

Après plusieurs victoires, il rentra dans Sparte à la tête d'une partie de ses soldats, fit tuer les 5 Ephores, bannit 80 riches, assembla le Peuple, rendit compte de sa conduite et de ses motifs, exprima le regret d'avoir été dans la nécessité d'employer la force, proposa *l'abolition des dettes* et *le partage des terres*, et donna l'exemple en mettant tous ses biens en commun.

Bientôt les anciennes mœurs reparurent à Sparte ; elle reprit son rang dans la Grèce ; et Cléomène, qui remporta un grand nombre de nouvelles victoires, devint un des Rois les plus célèbres.

Voilà donc trois Princes, Lycurgue, Agis, Cléomène, beaucoup d'Aristocrates et de riches, et l'Oracle, qui consentent au partage des terres et à la Communauté !

Solon, riche, premier personnage d'Athènes par sa naissance, sa fortune et son instruction, chargé de donner une Constitution à sa Patrie, veut, comme Lycurgue (549 ans avant J.-C.), établir le partage des terres et l'Égalité de fortune; mais, l'Aristocratie résistant, il se borne à abolir les dettes et à établir l'Égalité politique.

Son contemporain, Pythagore, adoré comme un Dieu, entreprend une grande *réforme* basée sur l'éducation, et fonde, à Crotone en Italie, une société nombreuse et célèbre destinée à étudier, à pratiquer et à propager les principes d'Egalité, de Fraternité et de Communauté de biens.

Les Tyrans et les Aristocrates de Sicile et d'Italie parviennent à calomnier, à proscrire et à disperser les Pythagoriciens (510 ans avant J.-C.) : mais une foule d'hommes célèbres et de législateurs sortent de cette école, professent et propagent ses doctrines, notamment *Empédocle d'Agrigente*, *Parménide, Zénon, Zaleucus, Charondas,* et *Protagoras* qui (444 ans avant J.-C.), professe à Athènes la doctrine de l'Egalité, et publie un modèle de République fondée sur la *Communauté de biens*.

Mais Socrate et son disciple Platon, entreprennent de Réformer Athènes et la Grèce, l'un en prêchant, l'autre en écrivant sa *République* et ses *lois*.

Tous deux reconnaissent d'abord que *le tien et le mien*, c'est-à-dire *la propriété*, est la cause de tous les maux qui affligent l'Humanité.

Ils posent en principe l'*Unité* dans l'Etat, l'Egalité et la Fraternité entre les citoyens, l'éducation pour tous, la suppression du luxe et de la monnaie, la souveraineté du Peuple, le suffrage universel, l'élection pour tout, et le bonheur commun comme but de la société et de la délégation du pouvoir social.

Admettant comme nécessaire une espèce d'Aristocratie élective composée de Gouvernants et de Guerriers chargés de gouverner la République au dedans et de la défendre au dehors, ils admettent des règles différentes pour le Peuple et pour cette Aristocratie.

Pour le Peuple, ils veulent le partage égal des terres; l'inaliénabilité des propriétés; un maximum pour les acquisitions mobilières; ni dots ni testaments; des habitations semblables; l'éducation commune; en un mot, non pas une Communauté de biens véritable, mais seulement l'Egalité absolue en fortune et en tout.

Quant à l'Aristocratie, qui doit se dévouer au bonheur du Peuple, pour la rendre plus parfaite et la garantir de toutes les tentations de l'intérêt personnel, ils veulent qu'elle ne forme qu'une seule famille; ils veulent pour elle la Communauté de biens et la Communauté en tout, la Communauté d'habitation, de repas, d'enfants, presque de femmes, d'éducation, de fonctions à l'intérieur et de périls à la guerre.

Ils veulent la *Communauté d'enfants;* car ils veulent qu'à leur naissance ils soient tous déposés dans un bâtiment commun, où les femmes les allaiteront tous indistinctement, et où tous seront élevés comme les enfants de la Patrie, sans connaître ni leurs pères ni même leurs mères, obligés par conséquent de se considérer comme frères, d'avoir pour tous les hommes et toutes les femmes le même respect filial, tandis que tous les hommes et toutes les femmes auront pour tous ces enfants la même tendresse paternelle ou maternelle.

Ils veulent presque la *Communauté de femmes;* car, quoiqu'ils établissent le mariage comme saint et la fidélité conjugale comme un devoir sacré, ils veulent que tous les mariages soient formés et renouvelés chaque année par le sort, et que chaque femme puisse avoir successivement 15 ou 20 maris différents, comme chaque homme 15 ou 20 épouses. »

Voilà ce qu'on a appelé *improprement* une Communauté de femmes; car ce sont des mariages *à courte durée*, accompagnés des principes les plus austères de chasteté, de pureté, de religion et de patriotisme.

Quelque étrange que cette idée nous paraisse aujourd'hui avec notre éducation, nos mœurs, nos habitudes et nos préjugés, elle n'avait rien de choquant dans un temps où l'Humanité avait des idées toutes différentes sur les femmes, la pudeur, la chasteté et la décence; dans un temps où tous les hommes et toutes les jeunes filles paraissaient entièrement nus dans les gymnases, dans les jeux et dans les fêtes... Aussi, c'est pour leur pays et pour leur époque, et non pour l'Europe d'aujourd'hui, que Socrate et Platon imaginent leur système de Communauté; et s'ils vivaient aujourd'hui, ils ne proposeraient certainement ni la Communauté d'enfants ni les mariages au sort et à courte durée, pas plus qu'ils ne proposeraient l'esclavage.

Ecartons donc de leur République ce qui concerne les

femmes et les enfants, et remarquons seulement qu'ils veulent l'*Egalité* et la *Communauté*. Ecoutez-les dire (1):

« Il faut le bonheur pour *tous*, sans *opulence* ni *pauvreté*. — Jusqu'à présent chaque Pays renferme DEUX PEUPLES ENNEMIS, des *riches* et des *pauvres*. — Le MIEN *et le* TIEN sont la cause de tous les maux de la société. — La *Communauté* seule peut être le remède au mal. — C'est un proverbe qu'entre *amis* (et tous les hommes sont *frères*) les biens doivent être *communs*. — Mais l'exécution de cette Communauté est-elle possible? On peut en douter. Néanmoins j'indique la *Réforme* en présentant le plan d'une République-modèle. — Tout changerait de face dans les Etats si les *Philosophes* gouvernaient ou si les Gouvernants étaient *Philosophes*: mais jusqu'à ce que *la sagesse et la puissance soient unies*, il ne faut pas espérer que le Genre humain, *jouet éternel de l'ambition et de l'avarice de ses* MAITRES, voie jamais la fin de ses *calamités*, ni que le soleil éclaire une République telle que la nôtre : l'Humanité restera *misérable*. — Ses malheurs seront éternels tant que les Magistrats et les guerriers auront des PROPRIÉTÉS quelconques. — Mais il y aura QUELQUE JOUR, *quelque part*, QUELQUE ROI-PHILOSOPHE..... et alors la COMMUNAUTÉ S'ÉTABLIRA. »

Et quels sont les hommes qui proclament ces principes entre 400 et 350 ans avant J.-C.?

Ce sont deux des plus belles âmes, des meilleurs cœurs, et des plus grandes intelligences humaines; deux Philosophes indépendants et désintéressés, qui n'écoutent que les inspirations de leur génie et de leur amour pour l'Humanité!

C'est SOCRATE, appelé *le plus sage* des hommes par l'Oracle de Delphes; adoré presque comme *un Dieu* après sa mort; vénéré par la postérité comme le plus vertueux et le plus sublime des Philosophes; qui, poursuivi comme révolutionnaire par les Prêtres du Paganisme, bravait héroïquement les supplices et répondait à ses juges :

« On ne doit compter pour rien ni *la vie* ni *la mort* dès qu'on peut être *utile aux hommes*.... Je me suis cru *destiné à les* INSTRUIRE; j'ai cru en avoir reçu la MISSION *du Ciel même*; je dois garder avec courage le poste que *les Dieux* m'ont assigné.... J'irai plus loin : si j'étais absout à condition de garder le silence, je vous dirais : O mes juges, je vous aime et vous honore; mais je dois obéir *à Dieu* plutôt qu'à vous; tant que je respirerai, je ne cesserai de répéter : N'avez-vous pas honte

(1) Toutes les citations suivantes contiennent fidèlement le sens et la substance.

de courir après LES RICHESSES et *les honneurs*, tandis que vous négligez les trésors de la sagesse et de la vérité? »

C'est PLATON, appelé *divin*, bravant aussi les persécutions pour défendre son maître, pour venger sa mémoire et pour publier une foule d'ouvrages sur la Réforme; conduit en triomphe à Syracuse; comptant parmi ses disciples l'illustre *Dion*, prince de Sicile et libérateur de sa Patrie; fondateur de l'*Académie*; chef de l'école la plus nombreuse et la plus célèbre; prié par beaucoup de Peuples (1) d'être leur Législateur; refusant de leur donner des Constitutions parce qu'ils refusent de renoncer à l'Egalité de fortune; et dont la doctrine prépare celle de J.-C., ou du moins se mélangera et se confondra bientôt avec elle.

Hé bien! je vous le demande, parmi ceux qui se permettent de rejeter, je ne dis pas les détails, mais les principes de la doctrine de Socrate et de Platon, quel est celui dont l'autorité puisse balancer la leur sous tous les rapports du génie, de l'indépendance, du désintéressement, de la vertu, de l'amour de l'Humanité, du dévouement et du courage?

On leur oppose ARISTOTE, disciple de Platon, Précepteur d'Alexandre, fondateur du *Lycée*, Encyclopédie vivante de cette époque, dont les ouvrages reparurent en Occident après les Croisades, et qui fut cité comme un Oracle dans les écoles long-temps avant qu'on y connût Platon.

Il est vrai que, dans son traité sur *la Politique*, Aristote critique la Communauté de Platon, quant aux femmes et aux enfants, et même quant aux biens.

« Tous les biens, dit-il, doivent-ils être *communs* et appartenir à la Nation?—La Propriété *vaut mieux* avec de bonnes lois et de bonnes mœurs (comme si la Propriété n'était pas un obstacle aux bonnes lois et aux bonnes mœurs!).—Le meilleur, c'est *la Propriété* et *la Communauté* mélangées et confondues, comme à Sparte, où *l'usage* des propriétés était *commun*, suivant ce proverbe, *la vertu rend* L'USAGE *des biens* COMMUN *entre amis*. — Du reste la Communauté PARAIT absolument *impossible* et *impraticable*: jamais on ne fondera un Etat si l'on ne commence par *classer* les hommes et par *partager* les terres. »

Et c'est ce timide et douteux PARAIT *impossible* (démenti par l'exemple du Pérou et du Paraguay) qu'on a

(1) Les Arcadiens, Thébains, Cyrénéens, Syracusains, Crétois, Eléens, Pyrrhéens, etc.

transformé en cette espèce d'axiome : *La Communauté* EST *impossible et impraticable.*

Mais de quel poids peut être, contre l'autorité des deux hommes qui avaient approfondi et discuté la question, cette opinion si vague du Précepteur et de l'ami d'un despote, qui effleure tout sans pouvoir tout approfondir, qui ne donne aucune raison, qui approuve l'esclavage, et qui refuse le droit de cité aux petits marchands et aux ouvriers?

« Jamais, dit-il, un Etat bien policé ne fera d'un *artisan* un *citoyen;* car l'artisan est *l'esclave du public.* »

Et d'ailleurs, voyez comme ses principes se rapprochent de ceux de Socrate et de Platon sur l'*Egalité de fortune* et même sur la *Communauté de biens!* Il ne veut ni l'*opulence* ni la *pauvreté,* ni que les uns aient *trop,* ni que les autres n'aient *pas assez;* mais il veut la *médiocrité de fortune pour tous* et par conséquent l'*Egalité* ou la presque Egalité.

.... Il regarde l'*Inégalité* comme la cause de toutes les révolutions.... Il veut la *République,* qu'il appelle le vrai *juste-milieu;* il veut la souveraineté du Peuple et le suffrage universel.... Il veut des *repas publics, communs et gratuits,* et la COMMUNAUTÉ d'une partie des terres nationales consacrées à fournir à ces repas et à nourrir le Peuple.

.... Il veut même la *Communauté d'*USAGE, comme à Sparte, pour la portion de terres partagée entre les citoyens et inaliénable, en sorte que le droit de Propriété ne serait plus qu'un droit de possession.

On peut donc dire, qu'au fond et en réalité, Aristote partage les principes de Socrate et de Platon, et qu'il adopterait une Communauté de biens s'il en connaissait une mieux organisée que celle de son maître.

Du reste, parmi les 250 Constitutions rassemblées par lui, il en cite avec éloges plusieurs des principales, qui sont fondées sur le principe de l'*Egalité de fortune* ou qui, comme à Carthage, instituent des *repas communs.*

Voyez maintenant LES GRACQUES à Rome!

Tandis que Rome est déjà gorgée des richesses de vingt nations conquises; tandis que les Patriciens, qui se sont emparés de tout, possèdent des terres immenses, d'innombrables esclaves et de colossales fortunes; le Peuple, dont le sang a payé toutes ces conquêtes, n'a qu'une excessive misère, rendue plus dure encore par le spectacle d'une excessive opulence.

Tibérius GRACCHUS et son frère *Caïus,* Tribuns du Peuple, entreprennent, comme Lycurgue et Solon, la *réforme* d'un si monstrueux abus, et demandent qu'on exécute enfin la loi qui défend de posséder plus de 500 *arpents* de terre et qui permet à la République de reprendre l'excédant en *remboursant* sa valeur.

« Les bêtes sauvages, disent-ils, ont des tannières; et des citoyens romains, qu'on appelle les maîtres du monde, n'ont *pas de toit* pour leur demeure, *pas un pouce de terre* pour leur sépulture! »

Les Patriciens opposent vainement leur *longue possession;* la loi passe : elle ordonne qu'on reprendra, en le remboursant, l'excédant de 500 arpents; qu'on reprendra même les terres *usurpées* sur la République; qu'on y joindra les trésors légués par le Roi de Pergame au Peuple romain; et que le tout sera partagé entre les pauvres.

Mais les Patriciens sont disposés à toutes les violences pour empêcher la réalisation de la *réforme;* et pour mieux réussir ils emploient le mensonge et la *calomnie.* — Tibérius s'étant fait continuer dans le tribunat, ses ennemis l'accusèrent de n'être qu'un ambitieux, de flatter le Peuple pour en faire un instrument de son ambition, et *d'aspirer à la tyrannie;* et, sous ce perfide prétexte, les Sénateurs, suivis de leurs clients, viennent au Capitole, où le Peuple est assemblé, et se précipitent sur le Tribun, qui *périt* sous les coups des assassins avec 300 de ses amis. — Peu après, Caïus périt également avec 3,000 de ses partisans, publiquement massacrés par les Patriciens, qui jettent leurs cadavres dans le Tibre. — Et les pauvres, trompés par les calomnies des Riches, séduits et achetés par leur argent, abandonnent leurs deux amis les plus dévoués, qu'ils idolâtraient d'abord, pour se confier à leurs ennemis! Les assassins sont absous! la mémoire des victimes est flétrie! et le Peuple conserve sa misère, parce que l'Aristocratie conserve son opulence!

Et qu'étaient ces Gracques? — Leurs ennemis vainqueurs les traitent de brouillons, d'anarchistes, d'ennemis du Peuple, de pillards et de brigands, comme les Prêtres et les Riches

traitaient Pythagore, Socrate, Agis et J.-C. lui-même : mais la vérité, qui tôt ou tard fait justice des calomnies, rend hommage aujourd'hui à la sublime vertu de deux hommes illustres par leur naissance, qui se dévouèrent à la cause du Peuple et de l'Humanité.

Mais voici un Dieu ; voici Jésus-Christ qui vient prêcher l'Egalité, la Fraternité, la Communauté de biens ; et pendant les trois ou quatre cents premières années qui suivent son apparition, tous ou presque tous les Philosophes sont Chrétiens ou Platoniciens ; et tous adoptent et propagent la Communauté de biens ; et quand le Christianisme est adopté par Constantin, tous ses Prêtres la prêchent publiquement ; et des millions, des centaines de millions de Chrétiens pratiquent cette Communauté qu'Aristote disait impossible et impraticable !

Hé bien ! n'apprenez pas ce fait immense pour l'oublier aussitôt ! Méditez-le, pensez-y sans cesse ! Vous tous qui regardez J.-C. comme *Dieu*, comment pouvez-vous repousser l'Egalité, la Fraternité et la Communauté ordonnées par *Dieu ?* Comment osez-vous lui désobéir ? Qu'est l'opinion des Electeurs, des Députés, des Pairs, des Rois et des Nations, comparée au commandement de Dieu ?

Les Aristocrates et les Courtisans qui entourent l'Empereur Gratien disent aussi que la Communauté est impossible quand Plotin demande la cession d'une petite ville *ruinée* et la permission d'y essayer la Communauté de Platon en y fondant une *République de Philosophes* et en y bâtissant une ville qu'il appellerait *Platonopolis :* mais l'opinion des Aristocrates et des courtisans impériaux ne peut sans doute balancer l'opinion d'un Philosophe qui, quoique traité de *fou* par eux, avait de nombreux sectateurs et de célèbres disciples, et qui jouissait d'une si grande réputation que l'illustre Porphyre le comparait à J.-C.

Le Pythagoricien Apollonius *de Thyane* prêche aussi l'Egalité, la fraternité des hommes et des Peuples, et la Communauté ; et l'école d'Alexandrie le prétend fils d'un *Dieu* et l'oppose à J.-C. D'après cette école célèbre, sa venue est annoncée comme celle d'un *Restaurateur* du Genre humain ; sa naissance, son adolescence, toute sa vie, sont marquées par

des *prodiges ;* il a toutes les qualités possibles de l'âme et du corps ; il sait toutes les langues ; il parcourt tous les pays et possède toute la sagesse des Nations : et, je le répète, ce prétendu Dieu proclame aussi l'Egalité, la fraternité et la Communauté !

Vous parlerai-je du bon, du vertueux Plutarque, qui tient une école de Philosophie à Rome, et qui professe la doctrine de Platon sur la Communauté, pendant que tous les Philosophes Chrétiens la prêchent au nom de J.-C. !

Il est vrai que, tout en fondant des milliers de Communautés religieuses, les Prêtres Chrétiens veulent accaparer pour eux toutes les richesses, qui deviennent leur propriété, et que les Barbares repoussent aussi la Communauté de biens : mais l'ambition et la cupidité des Prêtres et des Aristocrates, pas plus que celle des Barbares, ne prouvent certainement rien contre la Communauté !

Que ne puis-je vous citer ici l'opinion de tous les *Pères de l'Eglise,* et les discussions des Conciles, sur cette question de l'Egalité et de la Communauté !

Mais voyez, dès 1143, *Arnaud de Brescia* prêcher dans la Réforme Rome et le retour à la doctrine de J.-C. et de Platon, c'est-à-dire à l'Egalité, à la fraternité et à la Communauté de biens !

Voyez des milliers de *Vaudois* ou *Albigeois,* en France ; un Prédicateur anglais suivi de 100,000 hommes, le docteur *Wicleff* et des milliers de Lollars en Angleterre ; *Jean Huss* et des milliers de Hussites en Allemagne ; prêcher ou adopter la même doctrine et braver pour elle tous les supplices !

Tous sont brûlés, ou exterminés, ou réduits au silence : mais la Réforme n'en finira pas moins par triompher !

Et avant cette Réforme, quand l'Amérique est découverte, en 1492, on trouve un immense Empire, de 1,300 lieues d'étendue, le Pérou, dans lequel, depuis plus de 400 ans, on pratique l'Egalité de fortune et la *Communauté de biens ;* « dans lequel on ne vit jamais (dit Robinet) (1) *ni fainéants,*

(1) *Bibliothèque de l'homme d'Etat.*

ni voleurs, ni pauvres, ni mendiants; PHÉNOMÈNE qui paraît contredire les vérités les plus lumineuses, en présentant une organisation sociale et politique qui *surpasse* toutes les spéculations des philosophes, des savants et des législateurs de l'antiquité célébrés avec tant de vénération dans l'histoire de l'ancien monde ! »

Mais voici maintenant *Thomas* MORUS qui, dans son UTOPIE, répète, avec Socrate et Platon, que la *Propriété* est la cause de tous les maux, et qu'il n'y a pas d'autre remède que la *République* et *la Communauté.*

Son *Utopie* est un *roman* destiné à montrer une grande Communauté en action, sans monnaie, mais avec l'éducation pour base, avec la communauté de travail, avec l'Egalité parfaite de droits, de fortune et de bonheur.

« Ailleurs, dit-il, on voit des nobles, etc., qui sont riches et heureux, tandis que les *pauvres ouvriers* sont plus malheureux que *les bêtes* de charge et de voiture..... Les *riches* PILLENT *les pauvres* et décorent leurs violences et leur pillage du titre de *légalité*... Quand je considère toutes ces autres Républiques (*common-wealths*), réputées florissantes, qui couvrent la Terre, je n'y vois qu'une sorte de *conspiration des riches* pour tout accaparer, sous le beau prétexte du *bien public,* pour retenir ce qu'ils ont *illégitimement* amassé, et pour dépouiller et exploiter *les pauvres*..... Dès que les riches ont consacré leurs usurpations par des lois, qui sont leur ouvrage et qu'ils prétendent faites dans l'intérêt général, leurs usurpations deviennent légitimes.... Et cependant ces *méchants riches,* qui prennent tout, ne sont pas aussi heureux que les Utopiens qui, en supprimant *la monnaie,* ont supprimé tous les soucis, tous les vices et tous les crimes..... J.-C., qui savait bien ce qui convient le mieux aux hommes, a recommandé la *Communauté;* et il aurait utopianisé l'Univers si *l'Orgueil* des riches ne l'en avait empêché.

« .... *L'amour-propre* empêchera probablement la Communauté de faire le bonheur du *Genre humain*..... Mais, quoi que sans beaucoup d'espoir, je souhaite que le monde puisse s'utopianiser. »

Telle est, en substance, *l'Utopie* de Thomas Morus.

On y trouve sans doute des imperfections, des choses de détail inutiles ou mauvaises, soit pour son temps, soit pour le nôtre surtout : mais c'est le premier ouvrage où l'on trouve la Communauté appliquée à une *Nation tout entière et à une grande Nation;* c'est le plus grand pas fait par l'indépendance de la raison, par la morale, par la philosophie et par la politique; et les principes fondamentaux de l'Utopie nous paraissent le progrès le plus avancé de l'intelligence humaine et la destinée future du Genre humain.

Et à quelle époque cette grande idée est-elle conçue ? — En 1516, avant la Réforme, quand l'ignorance et la barbarie n'ont pas encore disparu, quand le despotisme sacerdotal, royal et aristocratique opprime presque toute la Terre !

Et quel est l'auteur de cette Utopie ? Est-ce un prolétaire, un anarchiste, un révolutionnaire, un athée... ? — C'est un homme que sa vaste instruction, ses talents, ses écrits, rendent bientôt célèbre, et que ses vertus surtout élèvent successivement aux fonctions de Shérif, de membre du conseil privé du Roi, d'*ambassadeur,* de *Député,* de *Président* de la Chambre des Communes, enfin de *Chancelier d'Angleterre* (première place du royaume après celle du Souverain), favori du redoutable Henri VIII !

Il a 36 ans, occupe déjà le poste d'ambassadeur et s'est déjà rendu célèbre par d'autres ouvrages, quand il publie son *Utopie;* et cette publication n'empêche pas Henri VIII de le choisir pour son principal ministre !

Cette *Utopie* excite l'étonnement et l'admiration du monde savant et philosophe, surtout hors de l'Angleterre (1). On en parle tant, elle est si connue, que son nom passe dans la langue comme nouveau substantif; on dit sans cesse *une utopie* pour dire une *perfection nouvelle et imaginaire;* car les rois et les aristocrates reconnaissent bien que l'innovation de *l'Utopie* serait une perfection, mais ils soutiennent et répètent qu'elle est *impraticable* comme celle de Platon.

Et voyez encore quel homme est ce Thomas Morus ! Eminemment religieux, chrétien, catholique, convaincu que le Pape est le seul chef légitime de l'Eglise, adversaire du protestantisme naissant, le chancelier d'Angleterre préfère la disgrâce de son roi et la mort même à un mensonge ! Henri VIII s'étant déclaré Pape anglais, ayant répudié sa femme Catherine d'Aragon, pour épouser Anne Boleyn, malgré l'opposition du Pape, et ayant prescrit un serment pour reconnaître son divorce, son mariage et sa Papauté, Th. Morus refuse de prêter ce serment que chacun prête, et donne sa démission plutôt que de mentir à sa conscience. Sa Réputation de sagesse et de vertu est si grande et son exemple peut être si contagieux qu'Henri VIII le fait arrêter. La menace d'un procès criminel, puis d'une condamnation, n'ayant rien pu

(1) Jusqu'aujourd'hui elle eut plus de 15 éditions latines, plus de 9 éditions anglaises, 3 françaises, et 1 italienne.

sur lui, il est condamné par une Commission à être pendu, à être mutilé quand il serait encore à moitié vivant, à avoir le ventre ouvert, les entrailles brûlées, les quatre quartiers de son corps attachés aux quatre portes de Londres, et la tête exposée sur un pont au bout d'une pique. — Cet horrible et barbare supplice ne pouvant encore lui arracher le serment exigé, le tyran commue sa peine en simple décapitation ; et l'ex-chancelier d'Angleterre périt, en 1535, comme Socrate et comme J.-C., admiré partout comme un *sage,* et vénéré par les catholiques comme un *martyr.*

Voilà l'auteur de *l'Utopie,* ami du célèbre *Erasme* qui l'admire, l'un des hommes dont la science, la sagesse et les vertus font le plus d'honneur à l'Angleterre, l'un des Génies amis les plus désintéressés et les plus dévoués de l'Humanité (bien autrement digne d'une statue que ceux qui découvrent des machines en cherchant la fortune), un nouveau Lycurgue, un Solon, un Pythagore, un Socrate, un Platon, et je dirais presque un J.-C. !

Je vous le demande, que sont les détracteurs de *l'Utopie* comparés à Th. Morus?

Je puis vous faire les mêmes réflexions à l'égard du moine napolitain Campanella, mort en 1639, célèbre par son esprit et son savoir, qui, enfermé 27 ans dans les cachots de l'Inquisition, considérant sa prison comme son tombeau, s'occupant uniquement du bonheur de l'Humanité, et méditant longtemps et sans livres sur ses maux et leurs remèdes, rédige une *République ou Cité du Soleil* fondée, comme celles de Platon et de Th. Morus, sur *la Communauté de biens!*

Et je vous en citerai d'autres du même genre ! Mais voyons d'abord la *Réforme.*

Que ne puis-je vous retracer les doctrines de *Luther,* de *Zwingle,* de *Calvin,* de *Servet,* de cent autres réformateurs ou apôtres de la Réforme! vous verriez que c'est la doctrine de Platon et de J.-C., l'Egalité, la fraternité, la Communauté de biens!

Mais écoutez le curé *Muncer,* qui s'écrie en Allemagne : « Nous sommes tous frères : d'où vient donc cette différence de rangs et de biens que la tyrannie a introduite entre nous et les Grands du monde? Pourquoi gémirions-nous dans la pauvreté et serions-nous accablés de maux tandis qu'ils nagent dans les délices? N'avons-nous pas droit à *l'Egalité des biens* qui, de leur nature, sont faits pour être partagés sans

distinction entre *tous les hommes?* Rendez-nous, riches du siècle, *avares usurpateurs,* rendez-nous les biens que vous retenez avec tant d'injustice! Ce n'est pas seulement comme *hommes* que nous avons droit à une égale distribution des avantages de la fortune ; c'est aussi comme Chrétiens!

« Redemandons notre liberté les armes à la main ; refusons les impôts qui nous accablent (car l'impôt est la cause déterminante de presque toutes les révolutions) ; et mettons tous les biens *en commun!* »

Reçu comme un *Prophète,* il a bientôt une armée *d'Anabaptistes,* qui accourent de toutes les parties de l'Allemagne et qui proclament la *Communauté* jusqu'à ce que plus de 7,000 soient tués dans une bataille, les autres dispersés et Muncer exécuté.

Deux autres Apôtres réunissent plus de 40,000 Anabaptistes en Souabe et en Franconie, et font triompher leur doctrine jusqu'à ce qu'ils succombent avec le dévouement des martyrs.

Jean de Leyde recommence le combat avec une autre armée et s'empare de la ville et de l'Evêché de Munster jusqu'à ce que, livré par un traître, l'Evêque lui fasse déchirer le corps avec des tenailles ardentes et fasse suspendre son cadavre dans une cage de fer au haut d'une tour.

Toutes ces défaites n'empêchent pas l'Allemagne et le Nord de se couvrir d'Anabaptistes : mais ils finissent par succomber et par être persécutés partout.

« Que de réflexions s'offrent ici (disent les auteurs de la *Bibliothèque de l'homme d'Etat*) sur les horreurs du fanatisme, sur l'abus de la Religion, sur la nécessité de l'*instruction publique* et sur les *occasions de soulèvements* que fournissent l'excès des impôts, le *faste insolent des riches* et l'extrême misère des pauvres ! »

Pour moi, je vous cite ces faits, ni pour approuver ni pour blâmer, mais uniquement pour montrer combien l'Egalité et la Communauté de biens ont eu de partisans.

Les Riches combattent les Novateurs; c'est tout simple : ils sont plus habiles, mieux disciplinés et vainqueurs; c'est tout simple encore : mais la guerre prouve l'horreur du Peuple pour l'Inégalité sans que la victoire en prouve la justice.

« Persécutés partout, les Anabaptistes se transforment en

frères Moraves, qui renoncent à la violence, mais qui conservent leur amour pour la fraternité et qui organisent plusieurs Communautés de 1,000 à 3,000 ouvriers.

« Mais, en Angleterre, où, dès 1381, un *Prédicateur* a pu conduire à Londres plus de 100,000 hommes sous le drapeau de *l'Egalité,* et où, en 1399, le docteur *Wicleff* a pu former une nombreuse secte de Lollards partisans de la Communauté, la doctrine des Anabaptistes ou des frères Moraves est répandue par un simple ouvrier *Fox,* qui fonde la nouvelle secte des *Quakers,* d'où sortent bientôt des armées de *Puritains* et de *Niveleurs* (Levellers), tandis que tous les PROTESTANTS, c'est-à-dire des millions d'hommes en Europe, adoptent plus ou moins les principes de l'Egalité, de la fraternité et de la Communauté. »

Et l'on ose dire que l'Egalité de biens et la Communauté n'ont pas de partisans!

Et ce ne sont pas seulement des prolétaires, des pauvres et des ignorants, mais des riches et des nobles, des Philosophes et des Prêtres qui professent ces principes.

Ecoutez, par exemple, MASSILLON, et surtout le père BRIDAINE, foudroyant l'Aristocratie!

Ecoutez l'Evêque de Cambrai, FÉNÉLON, et surtout l'Abbé FLEURY qui, après avoir raconté la Communauté de biens instituée par J.-C. et pratiquée par ses Apôtres et par les premiers chrétiens, s'écrie :

« Voilà donc un exemple sensible et réel de cette *Egalité de biens* et de cette *vie commune* que les Législateurs et les Philosophes de l'antiquité avaient regardées comme le moyen le plus propre à rendre les hommes *heureux,* mais sans y pouvoir atteindre..... Ils voyaient bien que, pour faire une SOCIÉTÉ PARFAITE, il fallait ÔTER *le tien et le mien* et tous les *intérêts particuliers :* mais il n'y avait que la grâce de J.-C. qui pût changer les cœurs et guérir la corruption de la Nature. Aussi la source de cette communication de biens entre les Chrétiens de Jérusalem était la *charité* qui les rendait *tous frères* et les unissait comme en une *seule famille* où tous les enfants sont nourris sur les *mêmes biens* par les soins du père qui, les aimant tous également, ne les laisse manquer de rien. »

Et voyez les *Jésuites,* qui organisent la Communauté de biens et de travail au PARAGUAY, et qui la font pratiquer à 29 Peuplades composant 32 bourgades, comprenant 22,761 familles et 121,000 têtes !

Et voyez la *Pensylvanie,* colonisée par des Anabaptistes, des frères Moraves, des Quakers, qui y établissent l'Egalité, et par une secte allemande, les *Dumplers,* qui pratiquent la Communauté dans une ville bâtie par eux et appelée EUPHRATE!

Mais revenons au temps de la Réforme, et voyons les Philosophes et les écrivains.

Je ne vous parle ni de *Bodin,* premier auteur politique moderne qui, dans sa *République,* déclare l'Egalité de biens *impossible* tout en reconnaissant que *l'opulence* des uns et la *misère* des autres sont la cause des séditions ; ni de *Lanquet* qui, en 1581, proclame nettement la souveraineté du Peuple, et soutient que le pouvoir social n'a été confié que pour défendre les *pauvres* contre les *riches ;* ni du Chancellier Fr. *Bacon* qui, dans sa *nouvelle Atlantide,* veut qu'on assure à chacun des moyens de subsistance, qui reconnaît que *la misère* et le mécontentement sont la cause des troubles, et qui demande l'organisation d'une *société de savants* chargés de recueillir toutes les connaissances des autres pays et de faire toutes les expériences nécessaires pour arriver à des découvertes ; ni de LA BOÉTIE, qui ressuscite les principes républicains dans son *Traité de la servitude personnelle.*

Mais j'arrive au Hollandais GROTIUS, réfugié à Paris, qui passe pour le plus savant homme de son temps ; qui excite l'admiration et l'enthousiasme des contemporains en séparant le *droit naturel ou divin* du *droit humain ;* qui le premier présente un système complet de *droit naturel ;* et qui, dans son *Traité de la guerre et de la paix,* publié en 1625 et dédié à Louis XIII dont il reçoit une pension, reconnaît (tout en voulant favoriser la Royauté qui le solde) que Dieu a établi *la Communauté des biens,* et que cette communauté de la terre *subsisterait encore* si les vices n'eussent pas rompu le lien de l'amitié *fraternelle :* il prétend que la PROPRIÉTÉ résulte d'un

partage qui s'est opéré entre toutes les Nations et d'un *sous-partage égal* entre toutes les familles, à la condition que, dans les cas *d'extrême nécessité*, les biens seront toujours considérés comme *communs*.

Peu après, dès 1631, l'anglais HOBBES, prenant aussi parti pour la Royauté contre les Républicains qui la menacent en Angleterre, préconise la monarchie *absolue* dans sa République intitulée *De Cive* (du Citoyen), puis dans son *Leviathan*, et soutient que l'homme naît *méchant*. Cependant il reconnaît aussi que les hommes sont *égaux* par la NATURE; qu'elle a donné *à* TOUS le droit à TOUT; et que l'*inégalité* est l'effet de la *Société* et de la méchanceté. « Qui a assigné, dit-il, des *rangs* et des *propriétés* à chaque particulier? Pourquoi les uns dans *l'opulence*, les autres dans la *médiocrité* ou *l'indigence?* Pourquoi des maîtres, des valets et des esclaves? Par la *méchanceté* des hommes!

Mais *Harrington* réfute la doctrine de Hobbes sur la monarchie absolue, et publie sa *République d'*OCEANA (1656); arrangée pour être immédiatement appliquée à l'Angleterre, qu'il espère faire adopter à Cromwell, et dans laquelle, reconnaissant que l'Aristocratie héréditaire et l'inégalité de fortune sont la cause de toutes les révolutions, il établit un *maximum de propriété immobilière de* 200 *ou* 500 *fr. de revenu*, la souveraineté du Peuple, le suffrage universel, un Sénat de 300, une Chambre de 1,000 Députés, un Conseil exécutif de sept membres, tous électifs et temporaires, sans aucune hérédité, avec une éducation commune.

Et quel est ce républicain Harrington, partisan de l'Egalité de fortune? — Un noble, lié avec le Roi Charles Ier qu'il accompagne jusqu'à l'échafaud, à qui les Courtisans de Charles II restauré demandent ses idées pour les communiquer au monarque, et qui meurt victime de son dévouement à la liberté!

N'admirez-vous pas aussi SIDNEY, fils du Comte de Leicester; Républicain sous Charles Ier; qui, dans son *Discours sur le Gouvernement*, saisi manuscrit parmi ses papiers, soutient avec enthousiasme la souveraineté du Peuple; qui vante la liberté comme le plus précieux des trésors; et qui périt martyr en 1683!

N'admirez-vous pas encore l'immortel MILTON qui, chargé

par le Parlement de répondre à la *Défense du Roi Charles Ier* rédigée par Saumaize à la sollicitation de Charles II, rédige, en 1651, la *Défense du Peuple anglais*, dans laquelle il soutient que les Rois sont, non *les Pères* mais *les fils* DU PEUPLE qui les crée; que le Peuple comprend indistinctement *tous les citoyens*; et que, si le Peuple a des défauts, ces défauts sont *l'œuvre et le crime* du despotisme, le résultat du *luxe* et de la *misère!* Averti par les médecins qu'il perdra la vue s'il continue d'écrire, il répond qu'il ne peut balancer entre son *devoir* et ses yeux, et devient aveugle en effet; à la veille même de la Restauration, il brave sa vengeance en publiant un *plan de République!*

Mais voici LOCKE! Adversaires de l'Egalité et de la Communauté, écoutez Locke, l'une des gloires de l'Angleterre, l'une des plus brillantes lumières de la Philosophie! Ecoutez-le proclamer, au péril de sa vie, sous Charles II, la souveraineté du Peuple, l'Egalité, la Communauté de biens naturelle et primitive, et les usurpations des riches! Ecoutez-le s'écrier dans son admirable *Gouvernement civil*:

« Celui qui *possède au-delà* de ses besoins passe les bornes de la Raison et de la Justice primitive, et *enlève* ce qui *appartient aux autres*. Toute *superfluité* est une USURPATION; et la vue de l'indigent devrait éveiller le *remords* dans l'âme du *riche*. Hommes *pervers* qui nagez dans *l'opulence* et les voluptés, tremblez qu'un jour l'infortuné qui manque du nécessaire n'apprenne à connaître vraiment *les droits de l'homme!* »

Ecoutez-le s'écrier encore!

« La fraude, la mauvaise foi, l'avarice ont produit cette *inégalité dans les fortunes* qui fait le MALHEUR *de l'espèce humaine* en amoncelant d'un côté *tous les vices* AVEC LES RICHESSES, et de l'autre *tous les maux* AVEC LA MISÈRE. Le Philosophe doit donc considérer l'usage de la MONNAIE comme une des plus FUNESTES inventions de l'industrie humaine! »

Ecoutez-le s'écrier ailleurs:

« Les séditions sont toujours *la faute des Gouvernements*... Dès qu'un Roi devient despote ou tyran, il *se révolte* contre le Peuple, il *abdique*, il *se détrône* lui-même... Un Peuple insurgé est un souverain qui se défend contre l'oppression de *son commis!* »

Ecoutez aussi *Condorcet* s'écrier:

« Beaucoup d'écrivains (Grotius, Hobbes, Barbeyrac, etc.)

préférant *la pension* des Rois au bonheur des Peuples, ont livré les Peuples aux Rois : combien Locke ne mérite-t-il pas *l'admiration* et la *reconnaissance* des Peuples pour les avoir défendus contre les Rois avec les armes de la Raison et de la Morale ! »

Et Locke nous apprend que *l'Evêque Billon, Bracton, Fortescue* et l'auteur du *Miroir*, ont écrit dans le même sens !

Ecoutez encore *l'Evêque* anglais CUMBERLAND qui, dans son *Traité philosophique des lois naturelles*, publié sur la fin du 17e siècle, fonde toute la morale sur ce précepte *divin* de la *bienveillance universelle* ou de LA FRATERNITÉ, de l'Egalité et du bien *commun de tous*, et qui reconnaît que Dieu a fait la terre *commune à tous ;* que tous ont eu droit au partage ; que ce partage a eu lieu pour assurer à chacun perpétuellement sa part ou sa propriété ; qu'ainsi il ne devrait point y avoir de *pauvres ;* que cependant il faut, pour la paix, respecter les propriétés actuelles ; mais que *le Riche doit donner au pauvre son* SUPERFLU !

Ecoutez le *baron* de PUFFENDORFF, professeur de droit naturel en Allemagne, et Conseiller d'Etat à Stockolm et à Berlin, qui, dans son *Droit de la Nature et des Gens*, publié la même année, réfute la doctrine d'*Hobbes* et de *Grotius* sur la monarchie absolue, qui proclame l'*Egalité naturelle*, la *fraternité*, la *Communauté de biens* primitive, et qui reconnaît que *la propriété* est une institution humaine ; qu'elle résulte d'un partage consenti pour assurer à chacun et surtout aux travailleurs une possession perpétuelle indivise ou divise ; et que par conséquent l'inégalité actuelle de fortune est une *injustice* qui n'entraîne les autres inégalités que par *l'insolence des riches* et la *lâcheté des pauvres !*

Et *Barbeyrac* en Hollande (quoique pensionné par le Roi d'Angleterre auquel il dédie son ouvrage), l'illustre *Wolff* en Allemagne, *Burlamaqui* à Genève, *Vatel* en France, professent les mêmes principes sur le droit naturel !

Et BOSSUET, l'évêque de Meaux, le précepteur du Dauphin de France, le célèbre Bossuet, dans sa *Politique tirée de l'Ecriture Sainte*, rédigée pour l'instruction du Dauphin, ne reconnaît-il pas aussi que :

« Sans les Gouvernements, la Terre et tous les biens seraient aussi *communs* entre les hommes que l'air et la lumière : selon le droit primitif de la Nature, nul n'a de droit particulier sur quoi que ce soit ; TOUT *est à* TOUS ; et c'est du Gouvernement civil que naît la *Propriété.* »

Vous pensez peut-être que la République de Platon, l'Utopie de Th. Morus, la République du soleil de Campanella, et la République d'Oceana par Harrington, sont les seuls *romans* politiques de ce genre : mais il y en a bien d'autres, parmi lesquels je ne vous citerai que ceux qui paraissent sur la fin du 17e siècle ou dans le 18e, et qui sont fondés sur l'Egalité et la Communauté de biens.

La République des Sévarambes, publiée à Bruxelles, en 1677 ; — le *Miroir d'Or*, publié en Allemagne, par WIELAND ; — la *République des Philosophes* (ou les *Ajaoiens*), attribuée à FONTENELLE ; — la *République des Cessarés*, publiée à Londres, en 1764, — et la *Basiliade*, de MORELLI, publiée en 1753.

La République de Sévarambes, publiée en français, en allemand, en italien et en anglais, étant attaquée en Allemagne par un journaliste de grande réputation, des savants illustres, et notamment le célèbre THOMASINS, prennent publiquement sa défense et celle de la *Communauté*.

« Tous ces traités politiques (disent les auteurs de la *Bibliothèque de l'homme d'Etat*) sous forme de romans, admettant la Communauté de biens, sont *trop légèrement* rejetés comme n'ayant presque aucune application possible à notre état de Société et à nos Gouvernements : on les traite de rêves honnêtes, sans réfléchir que les systèmes décousus de nos penseurs en titre sont souvent fort *au-dessous* de ces rêves d'un honnête homme..... Quoi qu'on en puisse dire, et que ces plans soient praticables ou non, ils contiennent toujours des vues dignes d'une sérieuse attention de la part des Législateurs. »

Du reste, remarquez que l'auteur de la *République des Sévarambes* rappelle, d'après JUSTIN, CÉSAR et TACITE, que les premiers Peuples d'*Italie*, les anciens *Germains*, et *tous les premiers Peuples*, ont pratiqué la *Communauté de biens*.

Je ne vous dirai qu'un mot de la *République parfaite* du célèbre David Hume, qui soutient que c'est un préjugé et une erreur de croire la République *impossible* dans un grand état comme l'Angleterre ou la France, et qui propose immédiatement pour la Grande-Bretagne une République fondée sur la souveraineté du Peuple; sur la division du territoire en cent Provinces ou cent Républiques, subdivisées chacune en cent Paroisses; sur le suffrage universel ou presque universel; et sur l'élection annuelle de toutes les autorités quelconques, élues par dix mille Représentants élus eux-mêmes par le Peuple.

Après tous ces romans politiques, je voudrais pouvoir parcourir avec vous le Théatre républicain et démocratique, les *tragédies* de Corneille, de Crébillon, de Voltaire, en faveur de l'Egalité.

Mais je me hâte d'arriver aux grands Philosophes du 18e siècle, et je commence par Montesquieu.

Hé bien! que dit ce baron de Montesquieu, ce Président du parlement de Bordeaux, cet Aristocrate de naissance et de position, cet immortel auteur de cet *Esprit des Lois* qu'on appelle le *chef-d'œuvre de l'esprit humain*? Écoutez!

« L'*Egalité naturelle* et les lois de la Nature sont antérieures à la Société et aux lois positives..... *Tous les citoyens* doivent avoir le droit de donner leur voix pour choisir leurs Représentants, excepté ceux qui sont dans un tel état de *bassesse* qu'ils sont réputés n'avoir *point de volonté propre*... L'élection des Représentants est *très à portée du Peuple*.... Le Peuple est *admirable* pour faire des élections et choisir ceux à qui il doit confier quelque partie de son autorité..... A Rome, Servius Tullius fit une classification aristocratique, qui donnait aux *riches* le monopole du droit électoral.... Dès qu'il faut *un cens* quelconque pour être électeur, il y a *Aristocratie*.... La meilleure Aristocratie est celle où le cens électoral est extrêmement faible et le nombre des non-électeurs *extrêmement petit*...

« La Crète, Sparte, la Pensylvanie, le Paraguay, sont des exemples de ce que peut l'*éducation*... . Quant au Paraguay (où les Jésuites ont établi la Communauté de biens), on a voulu faire un crime aux Jésuites d'y avoir surtout cherché le plaisir de commander; mais il sera toujours *beau* de gouverner les hommes en *les rendant* plus heureux (par la communauté)! Il est *glorieux* pour eux d'avoir été les premiers qui aient montré dans ces contrées l'idée de la religion jointe à celle de l'*humanité*. Ils ont entrepris de grandes choses, et ils ont *réussi*: ils ont retiré des bois des Peuples dispersés, leur ont donné une subsistance assurée, les ont vêtus, et ont augmenté l'industrie parmi les hommes. »

Écoutez, écoutez!

« Ceux qui voudront faire des institutions pareilles établiront la *Communauté de biens* de la République de Platon, ce respect qu'il demandait pour les Dieux, cette séparation d'avec les étrangers pour la conservation des mœurs, et la *Cité faisant elle-même le commerce* à l'exclusion des citoyens; ils donneront nos arts *sans notre luxe*, et nos besoins sans nos désirs; *ils proscriront l'argent*, dont l'effet est de *grossir la fortune* des hommes *au-delà* des bornes que la Nature y avait mises, et de nous *corrompre* les uns les autres.

» Ces sortes d'institutions *peuvent convenir* dans une République, et *peuvent avoir lieu* dans un petit Etat, où l'on peut donner une *éducation générale*, élever tout un Peuple comme une seule famille, et faire les échanges rapidement et sans monnaie. (Cela peut se faire dans un grand pays).

» Comme les hommes ont renoncé à leur indépendance naturelle pour vivre sous des lois politiques, ils ont renoncé à la *Communauté naturelle des biens* pour vivre sous des lois civiles: de là la *Propriété*.

» L'amour de la Démocratie, c'est l'amour de l'*Egalité* et de la frugalité; chacun doit y avoir le *même bonheur* et les *mêmes avantages*, et y goûter les *mêmes plaisirs*, en y formant les mêmes *espérances*.

» Une *Egalité réelle et parfaite* est si difficile à établir qu'une exactitude extrême ne conviendrait pas toujours; il suffit qu'on établisse *un cens* qui réduise ou *fixe les limites*; après quoi c'est à des lois particulières à *égaliser*, pour ainsi dire, les inégalités par les charges qu'elles imposent aux *riches* et par le soulagement qu'elles accordent aux pauvres.

« Les lois *agraires*, ou du nouveau partage des champs, demandées avec tant d'instance à Rome, étaient *salutaires de leur nature*: elles ne sont dangereuses que comme *action subite*.

« Romulus, Numa et Servius Tullius, partagèrent également les terres entre les Romains, et voulurent que chaque

famille conservât son lot ; mais il fut ensuite permis d'en disposer par testament, et cette permission introduisit la FUNESTE différence entre les *riches* et les *pauvres ;* plusieurs lots furent réunis ensemble sur une même tête ; des citoyens eurent *trop*, une infinité d'autres n'eurent *rien*. Aussi le Peuple, continuellement *privé* de son partage, demanda-t-il sans cesse une *nouvelle distribution* des terres. »

Vous le voyez donc, Montesquieu n'est l'ennemi ni de l'Égalité, ni du suffrage universel, ni des lois agraires, ni même de la suppression de la monnaie et de la Communauté de biens !

Ecoutez maintenant ROUSSEAU, l'auteur de cet immortel *Contrat Social,* pour lequel, l'admiration des siècles ira toujours croissant ! Ecoutez !

« Les hommes sont *égaux* en droits..... La Nature a rendu tous les biens *communs*..... Chacun a pu s'emparer du terrain *libre* qui lui était *nécessaire* et qu'il voulait *cultiver* lui-même : toute autre occupation est une *usurpation*..... Avant la Société, chacun n'avait qu'une *possession ;* en entrant en Société, chaque associé met tout en commun, sa personne et ses biens ; tous les biens appartiennent à la Société, qui *en jouit* ou qui les partage également ou inégalement : dans le cas de partage, la part de chacun devient sa *propriété*. Dans tous les cas, la Société est toujours *seule propriétaire* de tous les biens. »

Écoutez encore !

« L'*Egalité sociale* est plus parfaite que l'*Egalité naturelle ;* car dans la Société tous les hommes doivent être *égaux par convention*, quoique inégaux en force et en génie..... Sous les mauvais gouvernements, cette Egalité n'est qu'illusoire ; elle ne sert qu'à maintenir LE PAUVRE dans *la misère* et LE RICHE dans son *usurpation*. Dans le fait, les lois sont toujours utiles à ceux qui possèdent, et *nuisibles à ceux qui n'ont rien ;* d'où il suit que l'état social n'est avantageux aux hommes qu'autant qu'ils ont *tous quelque chose* et qu'aucun d'eux n'a *rien de trop*.

« Voulez-vous donner à l'Etat de la consistance ? Rapprochez les degrés extrêmes autant qu'il est possible ; ne souffrez ni les *gens opulents* ni les *gueux :* ces deux états, naturellement inséparables, sont également *funestes* à la société. De l'UN sortent les tyrans, de l'autre les soutiens de la tyrannie. »

Ecoutez, écoutez encore Rousseau dans son *Economie Politique !*

« Voulons-nous que le Peuple soit vertueux ? Commençons par lui faire aimer sa Patrie..... Mais comment l'aimera-t-il, si elle n'est rien de plus pour lui que pour des étrangers ? Qu'elle protége *le pauvre* contre *la tyrannie du riche !* Le plus GRAND MAL est déjà fait ; quand on a des *pauvres* à défendre et des *riches* à contenir..... C'est donc une des plus importantes affaires du Gouvernement de prévenir *l'extrême inégalité des richesses,* non en enlevant les trésors à leurs possesseurs, mais en ôtant à tous les *moyens d'en accumuler ;* non en bâtissant des *hôpitaux* pour les pauvres, mais en garantissant les citoyens de devenir pauvres..... Il faut que l'impôt ne porte que sur le *superflu,* et qu'il soit non seulement proportionnel, mais *progressif*..... Et c'est surtout par l'*éducation* qu'il faut former des hommes et des citoyens, par l'éducation *publique, égale et commune.* «

Ecoutez, écoutez encore *Rousseau !*

« Avant que ces *mots affreux* de TIEN et de MIEN fussent inventés ; avant qu'il y eût de cette espèce d'*hommes cruels et brutaux* qu'on appelle *maîtres,* et cette autre espèce d'hommes fripons, menteurs, qu'on appelle *esclaves ;* avant qu'il y eût des hommes assez ABOMINABLES pour oser avoir du *superflu* pendant que d'autres hommes *meurent de faim ;* avant qu'une dépendance mutuelle les eût tous forcés à devenir fourbes, jaloux et traîtres.... je voudrais bien que l'on m'expliquât en quoi pouvaient consister leurs *vices,* leurs *crimes*..... »

Du reste, par *République* Rousseau entend tout Gouvernement même monarchique guidé par la *volonté générale.*

Ecoutez HELVÉTIUS, dans son livre de *l'Homme et de son Education !*

« Tous les hommes communément bien organisés naissent avec une intelligence à-peu-près *égale ;* ce sont les lois, l'éducation et les circonstances qui créent de la différence entre eux....

« ... *L'intérêt particulier bien entendu* se confond avec *l'intérêt public*....

« ... Le vice et la vertu consistent uniquement dans ce qui est contraire ou conforme au *bien public*....

« Chaque citoyen est-il propriétaire dans un Etat, il s'y fait peu de vols... Le grand nombre, au contraire, est-il sans propriétés, *le vol* devient le *vœu général*.

« Quel remède à cette maladie? Le seul que je sache serait de multiplier le nombre des propriétaires et de refaire un *nouveau partage des terres*.... Mais ce partage est toujours difficile dans l'exécution.

« Lorsqu'on compte dans la même nation des *riches*, des *indigents*, des *propriétaires*, des *négociants*, etc., il n'est pas possible que les intérêts de ces divers ordres soient toujours les mêmes... Rien de plus contraire à l'intérêt national qu'un trop grand nombre de *prolétaires*, parce qu'ils sont toujours à la discrétion des commerçants ou de l'Aristocratie.

« Pour remédier au mal, il faudrait changer insensiblement les lois et l'administration, et notamment *supprimer la monnaie*, qui facilite *l'inégalité de fortunes*.

« Mais peut-on, sans la monnaie, jouir de certaines commodités de la vie? — *O riches et puissants!* qui faites cette question, ignorez-vous que les pays *d'argent et de luxe* sont ceux où les Peuples sont le plus *misérables?* Uniquement occupés de satisfaire *vos fantaisies*, vous prenez-vous pour la Nation entière? Etes-vous seuls dans la Nature? Y vivez-vous SANS FRÈRES?... Hommes *sans pudeur, sans humanité et sans vertus*, qui concentrez en vous seuls toutes vos affections, sachez que Sparte était sans luxe, sans monnaie d'argent, et que Sparte était *heureuse!* Sachez que, de tous les Grecs, suivant Xénophon, les Spartiates étaient *les plus heureux!*

« Dans les pays à monnaie, l'argent est souvent la récompense du *vice* et du *crime*... Les richesses y sont souvent accumulées sur des hommes accusés de *bassesse, d'intrigues, d'espionnage*, etc. Voilà pourquoi les récompenses pécuniaires, presque toujours accordées au vice, y produisent tant de *vicieux*, et pourquoi l'argent a toujours été regardé comme une source de *corruption*.

« Dans un pays où l'argent n'a pas cours, il est facile d'encourager *les talents et les vertus* et d'en bannir *les vices*.

« L'amour des *richesses* ne s'étend point à toutes les classes de citoyens sans inspirer à la partie *gouvernante* le désir du VOL et des EXACTIONS. Dès lors, la construction d'un *port*, un *armement*, l'autorisation pour une *compagnie* de commerce, une *guerre* entreprise, dit-on, pour l'honneur de la Nation, tout est *prétexte* pour la PILLER. Alors *tous les vices*, enfants de la cupidité, s'introduisent à la fois dans un Empire, en *infectent* successivement tous les membres et le précipitent enfin à sa *ruine*.

« Pourquoi les Empires ne sont-ils peuplés que *d'infortunés?* — Le MALHEUR *presque* UNIVERSEL des hommes et des Peuples dépend de l'imperfection de leurs lois et du *partage* TROP INÉGAL *des richesses*. Il n'est, dans la plupart des royaumes, que deux classes de citoyens, l'une qui manque du *nécessaire*, l'autre qui regorge de *superflu* : la première ne peut pourvoir à ses besoins que par un *travail excessif*, qui est un mal physique pour tous et un supplice pour quelques-uns ; la seconde vit dans l'abondance, mais dans les angoisses de *l'ennui*.

« Que faire pour ramener le *bonheur?* Diminuer la richesse des uns, augmenter celle des autres, procurer à chacun *quelque propriété*, mettre le pauvre dans un état *d'aisance* qui ne lui rende nécessaire qu'un travail de 7 ou 8 heures, donner à tous l'éducation.

« Mais dans quel Gouvernement de l'Europe établir maintenant (en 1770) cette *moins inégale* répartition des richesses nationales? On n'en aperçoit pas sans doute la possibilité *prochaine*.... Cependant l'*altération* qui se fait journellement dans la constitution de tous les Empires prouve qu'au moins cette *possibilité* n'est point une chimère platonicienne. (Et que dirait-il donc en 1836?) ... Dans un temps plus ou moins long, il faut, disent les Sages, que *toutes les possibilités se réalisent* : pourquoi désespérer du bonheur futur de l'Humanité?... Ce sera le résultat d'une meilleure législation.

Et il propose d'établir la RÉPUBLIQUE en France, de la diviser en *trente petites Républiques confédérées*, élisant chacune quatre Députés pour composer un *Conseil supérieur* de cent vingt membres, et de la fonder sur une *excellente éducation*, basée elle-même sur la morale et le dévouement au bien public!

« Mais un mauvais Gouvernement, dit-il, NE PEUT PAS VOULOIR une *bonne éducation* pour le Peuple, ni la *vérité*, ni les *Réformes*.

« Cependant le Prince *doit* la vérité au Peuple ; il doit en favoriser la *manifestation* parce qu'elle est nécessaire au *bonheur futur de l'Humanité*.... Gêner la presse c'est insulter une Nation ; lui défendre la lecture de certains livres, c'est la déclarer *esclave* ou *imbécile*.

« La vérité est toujours *utile* au Public et même aux Princes ; elle n'est *funeste* qu'à celui qui la dit.

« Mais chacun *doit-il* la vérité aux hommes? Si la vérité devient un objet de scandale, dit *saint Augustin*, que le

scandale naisse et *que la vérité soit dite!* On n'est pas défenseur de la vérité, dit saint Ambroise, si, du moment qu'on la voit, on ne la dit pas *sans honte* et *sans crainte.* Je dis comme eux et j'ajoute que la vérité, quelque temps éclipsée par l'erreur, en *perce* tôt ou tard le nuage. »

Et quel est cet *Helvétius,* qui veut la République, la liberté de la presse, la vérité, les Réformes, l'éducation, une moins inégale distribution des richesses, quelques propriétés pour chacun, l'aisance et le bonheur pour tous? — C'est un noble, un fermier-général, un homme opulent, dont le premier ouvrage, l'*Esprit,* est admiré de l'Europe entière, et qui s'attire la disgrâce de la Cour et la colère des Prêtres prêts à le faire condamner à être brûlé! C'est un homme qui s'enferme dans la solitude pour écrire son second ouvrage, et qui ne veut le faire paraître qu'après sa mort, comme son testament à l'Humanité!

« *L'amour des hommes et de la vérité,* dit-il, m'a fait composer cet ouvrage.... Cette composition paraîtra *hardie* à des hommes *timides*.... Il est, dans chaque Nation, des moments où le mot *prudent* est synonyme de *vil,* et où l'on ne cite comme *sagement pensé* que l'ouvrage *servilement écrit.*

« *Ma patrie a reçu enfin* le joug du *despotisme :* elle ne produira donc plus d'écrivains célèbres, car le propre du despotisme est d'étouffer la *pensée* et la *vertu*... La France *avilie* est aujourd'hui le *mépris* de l'Europe; *nulle crise salutaire* ne lui rendra sa liberté; c'est par la *corruption* qu'elle périra; et c'est du Nord que viendra le bonheur de l'Humanité. »

« Mais si, le premier, j'ai prouvé la POSSIBILITÉ d'une ÉGALE *répartition de bonheur* entre tous les citoyens, et géométriquement démontré cette importante vérité, JE SUIS HEUREUX, je puis me regarder comme *le bienfaiteur des hommes.* »

Mais vous savez qu'il se forme alors une ÉCOLE *de philosophie,* une SECTE *de philosophes* qui, comme les Pythagoriciens autrefois, s'attachent spécialement à la politique; qui la réduisent en science, sous le titre d'*Économie politique;* qui prennent le titre d'*Économistes;* qui choisissent le médecin *Quesnay* pour *maître,* et *Mirabeau père* pour *sous-maître;* qui publient leur doctrine dans l'ouvrage intitulé l'*Ordre naturel et essentiel des*

Sociétés politiques; et qui la soutiennent dans un journal appelé les *Éphémérides du Citoyen.*

Ils veulent la *Propriété foncière,* la *liberté* en tout, et comme conséquence, l'*inégalité de fortune et de pouvoir.* Mais ils veulent aussi la fraternité des Peuples et des hommes; — le bonheur commun; — la sûreté; — l'éducation du Peuple; — la perfection de l'agriculture et de l'industrie; — les grands capitalistes; — la production, l'abondance, la richesse, le luxe; — la liberté du commerce, de l'industrie et de la concurrence, sans patente et sans entrave d'aucune espèce, avec cet adage *laissez faire, laissez passer;* — un seul impôt, l'*impôt foncier;* — l'amour, la bienfaisance et l'assistance entre les citoyens; — le bonheur général comme base du bonheur individuel; — la monarchie héréditaire constitutionnelle et légale, n'agissant que dans l'intérêt public.

Et c'est pour obtenir tous ces heureux résultats qu'ils veulent la *Propriété* et l'*Inégalité,* les *grandes fortunes* et les *grands capitaux,* comme si ceux-ci n'entraînaient pas nécessairement des résultats tout contraires, et comme si les résultats qu'ils demandent n'étaient pas aussi difficiles à obtenir que l'Égalité sociale et la Communauté!

Toute la doctrine des Économistes me paraît donc une monstrueuse *inconséquence* et vous allez sans doute le penser comme moi; car écoutez-les!

Écoutez le marquis de MIRABEAU, *l'ami des hommes!*

« L'homme est *sociable* et *cupide.* Sa sociabilité, qui le porte à la société, enfante toutes les *vertus,* tandis que sa cupidité, qui le porte à *s'approprier tous les biens,* tend à dissoudre la société et produit tous les *vices;* d'où résulte que le premier et le plus important des soins du Gouvernement doit être de diriger les mœurs vers la *sociabilité* et de les détourner de la CUPIDITÉ.... De tous les Peuples, dans tous les temps, nuls n'ont vécu plus frugalement, n'ont été plus attachés à leur façon d'être, et ne se sont estimés plus *riches* que ceux qui ont vécu le plus EN COMMUN. »

Ecoutez TURGOT, dans sa *Fondation et Distribution des Richesses!*

« C'est par le travail de ceux qui les premiers ont *labouré* des champs et les ont *enclos* pour s'en assurer la récolte que toutes les terres ont cessé d'être *communes à tous* et que les *propriétés* foncières se sont établies.... Plusieurs causes établirent naturellement de *l'inégalité* entre ces propriétés... Chacun cependant cultivait pour soi, et personne n'aurait voulu cultiver pour un autre.... Mais des hommes *violents* ont alors imaginé d'en réduire d'autres en *esclavage* et de les forcer à cultiver pour eux : cet esclavage est une *violation* de tous les droits de l'humanité, une coutume *abominable* quoiqu'universelle, un *horrible brigandage.* »

Et voilà cependant la principale source de la Propriété et de l'Inégalité!

Ecoutez le célèbre anglais SMITH, dans ses *Richesses des Nations!*

« Les grands propriétaires furent d'abord très-hospitaliers et nourrissaient beaucoup de monde : mais le commerce et les manufactures leur fournirent les moyens d'accaparer : TOUT *pour soi et* RIEN *pour autrui* semble avoir été partout et toujours la *vile* maxime des MAITRES *du Genre humain.* »

Il reconnaît que les hommes naissent avec une intelligence à-peu-près égale; que les petits propriétaires cultivent mieux; qu'il est de l'intérêt d'un bon Gouvernement de donner de *l'éducation* au Peuple; et que l'impôt ne doit porter ni sur le *salaire* du travail ni sur les objets de *nécessité.*

Je ne vous cite pas une foule d'autres *Economistes,* qui tous admettent l'Inégalité de fortune en demandant des résultats qu'elle rend impossibles.

Mais écoutez *Mably,* qui leur propose SES DOUTES *sur leur ordre naturel et essentiel des sociétés politiques,* et qui leur répond :

« Les *Propriétés* foncières et *l'Inégalité* des conditions sont-elles conformes ou contraires à l'ordre de la nature? Que je crains que votre ordre *naturel* ne soit *contre nature!* Dès que je vois la *Propriété foncière* établie, je vois des *fortunes inégales;* et, de ces fortunes disproportionnées, ne doit-il pas résulter des intérêts différents et opposés, tous les *vices* de la richesse et tous les *vices* de la pauvreté, l'abrutissement des esprits,

la corruption des mœurs, tous ces préjugés et toutes ces passions qui étoufferont nécessairement l'évidence? Ouvrez toutes les histoires, vous verrez que tous les Peuples ont été tourmentés par cette *Inégalité de fortune.* Des citoyens, fiers de leurs richesses, ont dédaigné de regarder comme leurs égaux des hommes condamnés au travail pour vivre : sur-le-champ, vous voyez naître des Gouvernements injustes et tyranniques, des lois partiales et oppressives, et, pour tout dire en un mot, cette foule de *calamités* sous lesquelles les Peuples gémissent.

« ... Voilà le tableau que présente l'histoire de toutes les Nations! et je vous défie de remonter jusqu'à la source de tout ce désordre et de ne pas la trouver dans la *Propriété foncière!* »

« Je ne puis abandonner *l'agréable* idée de la *Communauté de biens,* appliquée à Lacédémone pendant 600 ans et au Paraguay : peut-on douter que, dans une société où l'avarice, la vanité et l'ambition seraient inconnues, le dernier des citoyens ne fût *plus heureux* que ne le sont aujourd'hui nos propriétaires les *plus riches?*

« ... ETABLISSEZ *la Communauté de biens,* et rien n'est ensuite plus aisé que d'établir *l'Egalité* des fortunes et des conditions et d'affermir, sur cette double Egalité, *le bonheur* des hommes. »

Ecoutez encore ce MABLY, cet *abbé* que ses talents et la faveur d'un parent Cardinal et Ministre destinaient aux honneurs et à la fortune, mais qui leur préféra la pauvreté, la retraite, la vertu, l'étude et la philosophie! Ecoutez-le dans ses *Principes de la Législation!*

« Les lois qui excitent à l'acquisition des richesses, au commerce, au luxe, à la cupidité, à l'ambition, détruisent la *bienveillance mutuelle* qui produit le bonheur et la paix de la Société... Le *superflu* des uns enfante la *misère* des autres... Et les lois qui tolèrent quelques immenses fortunes sont la cause de *tous les maux* dont l'histoire offre le tableau.

« C'est à L'EGALITÉ que la Nature attache le bonheur et la conservation de toutes les qualités sociales, et c'est elle que le législateur doit maintenir dans les *fortunes et les conditions* des citoyens. L'inégalité de fortune produit l'avarice ou la cupidité, la bassesse et la dureté; l'inégalité de condition produit l'orgueil et la vanité, l'ambition et l'usurpation; et cette double inégalité produit le despotisme, la tyrannie, les dissensions, la guerre civile et les révolutions.

« Qui peut nier que, en sortant des mains de la Nature, nous ne nous soyons trouvés dans la plus *parfaite Egalité?* N'a-t-elle pas donné à tous les hommes les mêmes organes, les mêmes besoins, la même raison? Les biens qu'elle avait répandus sur la terre ne leur appartenaient-ils pas *en commun?* Avait-elle fait des *riches* et des *pauvres?* »

Ecoutez, écoutez encore !

« L'histoire de Sparte prouve que nous ne pouvons trouver *le bonheur* que dans la COMMUNAUTÉ DES BIENS, et qu'il faut considérer la *propriété* comme la première cause de l'inégalité des fortunes et des conditions et par conséquent de *tous nos maux*....

« Quand les hommes sentirent la nécessité de cultiver la terre, leur première idée ne fut pas de faire un partage et d'établir un droit *de propriété;* il est plus probable qu'ils *travaillèrent en commun* et récoltèrent *en commun,* comme ils voyageaient, chassaient et combattaient *en commun.* La Nature avait tout préparé pour nous conduire à *la Communauté de biens* et nous empêcher de tomber dans *l'abîme* où l'établissement de la Propriété nous a jetés.

« Quand même, dans la *Communauté de biens,* les récoltes auraient été moins abondantes et la population moins nombreuse, ne vaudrait-il pas mieux pour le Genre humain avoir plus de *vertus* et moins de *fruits,* et ne compter sur toute la Terre qu'*un million d'hommes heureux* plutôt que d'innombrables troupeaux d'esclaves qui végètent dans l'abrutissement et la misère?.. Mais, avec la Communauté, la Terre serait aussi *cultivée* et *peuplée* qu'elle peut l'être, parce que c'est le *bonheur* qui fait la *population.*

« *La Propriété* nous partage en deux classes, en *riches* et en *pauvres;* en riches qui préfèrent leur fortune à la défense de l'Etat, en pauvres qui ne peuvent aimer une Patrie qui ne leur donne que la misère. Dans la *Communauté,* au contraire, chacun aime et défend la Patrie, parce que chacun reçoit d'elle la vie et le bonheur.

« Mais l'Egalité de fortune et de condition n'est-elle pas *une chimère impossible à réaliser?* — La *vanité* des Aristocrates et l'*avarice* des riches sont des obstacles insurmontables. (Mais il ne trouve pas d'obstacle dans la nature des choses.)

« Il serait plus facile d'établir la Communauté parmi les *sauvages.*

« Quoiqu'on ne puisse pas espérer la conversion générale de l'Europe, les bizarreries de la fortune rendent *tout possible.* Peut-être verra-t-on établir dans quelque *canton* cette Communauté qu'on n'ose plus espérer.... Si *G. Penn* était allé en

Amérique 20 ans plus tôt, quand le zèle des Quakers était encore dans toute sa ferveur, il en aurait entraîné un bien plus grand nombre et aurait établi *la Communauté* dans la vaste Pensylvanie. Ce qui pouvait arriver *peut arriver* encore.

« A la naissance des choses, toute loi était *vicieuse,* qui, se relâchant sur la Communauté de biens, tendait de la manière la plus indirecte à favoriser l'établissement de la Propriété : mais aujourd'hui au contraire toute loi sera *sage* qui tendra à ôter à nos passions tout moyen de blesser la Propriété. En un mot, les lois doivent déraciner *l'ambition* des Aristocrates et *l'avarice* des riches.

« Pour y parvenir, il faut amortir sans cesse l'amour pour l'argent; réprimer le luxe et les arts inutiles; faire des lois *somptuaires;* faire aussi des lois *agraires* qui restreignent les successions, les dots, les testaments, les substitutions, qui empêchent l'agglomération et favorisent le parcellement; en un mot, il faut établir la *République* sans aucun pouvoir héréditaire ni même à vie, avec l'éligibilité et l'électorat pour *tous les citoyens,* qui sont *esclaves* quand ils ne sont pas électeurs, avec une *Education* publique, générale et commune, et l'enseignement du droit *naturel* ou de *l'Egalité,* »

Et ce n'est pas la célébrité que recherche le vertueux abbé en publiant ces pensées; car c'est à l'étranger qu'il les fait imprimer et publier, pour qu'elles soient utiles à l'Humanité.

Et sa réputation de sagesse, fondée sur une foule d'écrits, est telle que la Pologne, Berne, Genève, la Corse et l'Amérique, lui demandent ses avis pour réformer leurs Constitutions !

Revenons à TURGOT, Baron, Ministre de Louis XVI pendant la première année de son règne, qui veut Réformer les abus, qui fait une foule de réformes, qui veut faire établir une nouvelle *langue,* et qui, pour assurer la liberté de la presse, travaille lui-même à l'invention d'une *presse à domicile.*

Sincèrement et passionnément ami du Peuple, il s'occupe sans cesse d'améliorer son sort et d'assurer son bonheur : en 20 mois, il supprime les priviléges et les monopoles en indemnisant les possesseurs; il supprime 23 im-

pôts qui pesaient sur le Peuple, notamment *la corvée*, et projette d'en supprimer beaucoup d'autres, notamment la *gabelle*; il assure l'abondance et le bon marché des aliments du pauvre; il prépare un nouveau travail pour toutes les routes; il crée l'*École de médecine* et achète beaucoup de remèdes utiles pour les publier; il fonde beaucoup d'établissements et de manufactures; il appelle les savants et en envoie beaucoup en pays étrangers.

Il veut détruire *l'extrême inégalité des fortunes*; empêcher les fortunes immenses, les gains excessifs, la corruption des mœurs; répandre partout *l'aisance* avec le travail; et fonder *la félicité* publique et individuelle sur *l'éducation*.

« Et ne dites pas que je fais un *Roman*, dit *Dupont de Nemours* (en racontant, dans son Mémoire sur Turgot, le bonheur qui devait résulter de ses projets); car c'est le résultat auquel il serait *arrivé*, et dont la réalisation me faisait pleurer de joie et d'espérance.

« Dans son opinion, dit *Condorcet* (en racontant la vie de Turgot), la Nature ne permet à l'homme de s'approprier que ce qui *lui est nécessaire sans être nécessaire à un autre*: mais pourtant les lois, faites au gré du *plus fort*, ont consacré LE DESPOTISME *des riches sur les pauvres*; partout elles ont créé L'INÉGALITÉ *des fortunes*, qui plonge une petite partie des citoyens dans la *corruption*, et condamne le reste à l'avilissement et à la *misère*..... Supposons ces lois remplacées par celles que la *Nature* et la *Raison* nous indiquent: les fortunes seraient divisées avec *plus d'égalité*; les plus pauvres ne gémiraient plus dans la dépendance des *riches commerçants* et des *fabricants privilégiés*; on ne verrait plus ces *fortunes de finances et de banque*, source de luxe et de corruption; les propriétés seraient tellement divisées que tous ou presque *tous les citoyens* seraient propriétaires et électeurs; c'est-à-dire il y aurait une Constitution *républicaine, la meilleure* et la plus rationnelle de toutes les Constitutions; tandis que, sans droit électoral pour tous, il n'y a qu'une *Aristocratie* plus ou moins *vicieuse*.

« Du reste, ajoute Condorcet, Turgot accusait les mauvaises *institutions* plus que les *hommes*, et il regardait une *perfectibilité indéfinie* comme une des qualités distinctives de l'espèce humaine, même pour les facultés *intellectuelles* et *morales*. »

Mais la principale des Réformes méditées par Turgot,

celle qui devait enfanter toutes les autres, c'est la réorganisation de toute la France en *Municipalités*, Cantons et Provinces, et en *Représentations* municipales, cantonnales, provinciales et nationale.

Dans un Mémoire au Roi, il lui propose de reconnaître les *droits* des hommes, de *Réformer* les lois, de faire une *Constitution*, et d'introduire ensuite toutes les *améliorations* de concert avec les Représentants de la Nation, des Provinces, des Cantons et des Municipalités.

« La première et la plus importante de toutes les institutions, dit-il, la plus propre à immortaliser votre règne, c'est *l'Éducation*, l'instruction MORALE ET SOCIALE donnée A TOUS, avec des livres adoptés au *concours* et une *école dans chaque paroisse*..... Si V. M. agrée ce plan, j'ose lui répondre que dans DIX ANS la Nation ne sera PAS RECONNAISSABLE, et que, par les lumières, les mœurs et le patriotisme, elle sera infiniment *au-dessus de tous les Peuples* passés et présents.

« Il faut des *villages* à-peu-près *égaux* en territoire, ayant chacun une *assemblée*; mais pour éviter le trop grand nombre et la corruption, les *propriétaires* fonciers feront seuls partie de cette assemblée, dans laquelle chacun aura un nombre de voix *proportionné* à sa fortune.

« Il faudra ensuite remplacer *tous les impôts* et les *octrois* par un impôt unique, l'impôt foncier proportionnel sur toutes les terres, même sur celles de la noblesse et du clergé, jusqu'à ce qu'on puisse supprimer aussi cet impôt.

« Au bout de quelques années, V. M. aurait un Peuple *neuf* et le premier des Peuples. Votre royaume aurait *décuplé* ses forces; il s'embellirait chaque jour comme un fertile *jardin*; l'Europe vous regarderait avec admiration et respect; et votre Peuple, ce Peuple si *aimant*, aurait pour vous une *adoration* sentie.

« J'approuve les idées de Turgot sur l'éducation (dit un de ses amis dans une lettre au comte de M...), mais je voudrais que tous les propriétaires fussent également électeurs: le bon Gouvernement sera celui où les institutions *rapprocheront les hommes le plus possible de* L'ÉGALITÉ, qui a été le premier vœu de la Nature.... Il doit suffire, pour être citoyen, d'avoir un *intérêt suffisant*. »

Mais le ministre Turgot ne peut pas agir ou plutôt parler comme un Philosophe purement spéculateur; entouré d'obstacles, d'opposants et d'ennemis, comme Solon, il pro-

pose non le mieux absolu, mais le mieux relatif aux circonstances, le mieux possible alors.

Et cependant, tandis que le Roi déclare que lui seul et son Ministre sont, dans sa Cour, les Amis du Peuple; tandis que le Peuple le comble de ses bénédictions; tandis que les Philosophes le couvrent de leur admiration; tandis que Voltaire veut, avant de mourir, *baiser* la main qui a signé tant d'améliorations populaires, l'Aristocratie conspire, organise même une vaste famine et des émeutes pour le perdre, et fait tant par ses *calomnies* et ses intrigues qu'elle parvient à déchaîner les salons de Paris contre le Réformateur et à perdre Louis XVI lui-même en le forçant à renvoyer le vertueux Ministre qui le sauverait.

Vous parlerai-je du *Dictionnaire des Sciences morales et politiques* ou *Bibliothèque de l'homme d'Etat et du citoyen*, qui s'exprime ainsi sur la Communauté de biens :

« L'Utopie et les autres modèles de Gouvernement fondés sur la base du *bien public* ne sont peut-être *impraticables* que par le *déréglement* des passions humaines qui, dans nos *vicieux* Gouvernements tendent toujours à élever l'intérêt d'un amour-propre mal entendu au-dessus de l'intérêt de la Communauté: mais tout impossibles qu'on les suppose, ils ne doivent paraître ridicules qu'à des hommes *vicieux* que le sentiment de leur propre *corruption* empêche de *croire à la vertu*.

Vous parlerai-je aussi de L'ENCYCLOPÉDIE, vaste résumé de la philosophie ancienne et moderne, où l'on trouve :

« L'ancienne Coutume d'Auvergne autorise les *Communautés de famille*..... *Les Pingons*, auprès de la ville de Thiers, sont connus pour subsister ainsi depuis plus de six siècles, en vertu d'un pacte ordonné par le *sage père* de quatre frères, qui leur prescrivit de mettre *leurs biens et leur travail en* COMMUN..... Ils vivent, nombreux, innocents et sages, dans le hameau qu'ils ont formé..... *Plusieurs associations* de ce genre, et plus prospères, se trouvent dans le même pays.

Mais voici l'abbé RAYNAL! Ecoutez-le dans son *Histoire philosophique du Commerce dans les deux Indes!*

Il reconnaît l'*Egalité de droit*; mais il nie l'*Egalité de fait* et la considère comme une *chimère*.

« On a toujours pensé qu'un Peuple ne s'éleverait à quelque force et à quelque grandeur que par le moyen des *propriétés fixes* et même *héréditaires*. Sans propriétés fixes, on ne verrait sur le globe que *quelques sauvages errants et nus*, vivant misérablement *de fruits et de racines*. Sans propriétés héréditaires, nul mortel ne vivrait que pour lui-même; le genre humain serait privé de tout ce que la *tendresse paternelle*, l'amour de son nom, et le charme inexprimable de faire le bonheur de sa postérité font entreprendre de durable. »

Je ne vous fais pas remarquer combien ces raisons sont légères et presque indignes d'un Philosophe sérieux!

Mais voyez l'inconséquence!

« Dans les premiers âges du monde, avant qu'il se fût formé des sociétés civiles, *tous les hommes en général* avaient droit sur *toutes les choses de la Nature*; chacun pouvait prendre ce qu'il voulait pour s'en *servir* et même pour CONSOMMER ce qui était de nature à l'être. L'*usage* que l'on faisait ainsi du BIEN COMMUN tenait lieu de *propriété*; et dès que quelqu'un avait pris une chose de cette manière, personne ne pouvait plus la lui ôter *sans injustice*.

Je ne vous parle ni de CONDILLAC, ni de BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, ni des nobles italiens BECCARIA et FILANGIERI, ni du colonel suisse DE WEISS, ni de l'Américain *Th.* PAYNE, ni de beaucoup d'autres partisans ardents de l'Egalité.

Mais après beaucoup de Philosophes théoriciens, voici des Philosophes pratiques : voyons-les à l'œuvre!

Voici FRANKLIN, inventeur du paratonnerre et l'un des fondateurs de la République Américaine; simple ouvrier dont le génie sait ravir la foudre au Ciel et le sceptre aux tyrans; Philosophe qui, comme Bacon, forme le projet d'une *Association universelle* de Philosophes et de Savants, pour le perfectionnement moral de l'Humanité; politique célèbre, envoyé comme Ambassadeur chez les sauvages, en Angleterre et en France; vénéré partout; presque partout reçu en triomphe; dont la Patrie portera

le deuil, tandis que la Représentation nationale de France rendra bientôt à sa mémoire un solennel hommage.

Voici WASHINGTON, le Dictateur et l'Icar américain !

Voici JEFFERSON et *John* ADAMS, que l'Amérique choisira successivement pour ses Présidents.

Voici l'élite des 13 États réunis dans un Congrès pour réorganiser leur Patrie.

Ecoutez ! Les premiers écrivent et le Congrès proclame, en tête de la Constitution, en face de l'Univers :

Dieu a créé tous les hommes ÉGAUX EN DROITS !

Voilà déjà, j'espère, de nombreuses et d'imposantes autorités en faveur de l'*Egalité* et même de la *Communauté !* — Et demain vous en verrez bien d'autres !

Et quand l'Assemblée se dispersa, on entendait de tous côtés : *Je ne savais pas! Je ne m'en doutais pas!*

CHAPITRE XXIV.

OPINIONS DES PHILOSOPHES SUR L'ÉGALITÉ ET LA COMMUNAUTÉ.

(Suite.)

Sieyès. — Condorcet. — Diderot. — Mirabeau. — Malouet. — Constitutions de 1791, 1793, 1795. — Napoléon. — Éducation démocratique. — B. Constant. — Antonelle, Babeuf, Viellart, Buonarotti. — Owen, miss Wright. — Saint Simon, Saints-Simoniens. — Fourrier ; disciples. — Buchez et Roux ; Européen. — Châteaubriand. — Lamartine. — Lamennais. — Mazzini. — Jeune Italie; jeune Allemagne, jeune Pologne. — Émigration polonaise. — Ouvriers anglais, belges, français. — Ouvrages, journaux, Sociétés invoquant la réforme sociale. — Royer-Collard, Cousin, Villemain, Guizot, de Barante. — Béranger. — Frères Moraves, etc.

Vous allez voir d'autres Philosophes à l'œuvre !

Écoutez SIÈYES, dans sa fameuse brochure *Qu'est-ce que le Tiers-État?* publiée au commencement de la Révolution française.

« Le Tiers-État ou le Peuple est *tout* : si l'on ôtait la Noblesse et le Clergé, la Nation ne serait pas quelque chose de *moins*, mais quelque chose de *plus*.

« Jusqu'à présent le Peuple a été *esclave* de l'Aristocratie, tandis que les *droits de citoyen* appartiennent à TOUS.

« Le Peuple demande aujourd'hui les *droits politiques* : cette *propriété légale* est la MÊME POUR TOUS, sans égard au plus ou moins de *propriété réelle* dont chacun peut composer

sa *fortune*... Puisque la *loi* doit être l'*expression* de la *volonté* GÉNÉRALE, deux cent mille Aristocrates ne peuvent pas dicter la loi à vingt-cinq millions de Français... Les lois qui sont faites par la *minorité* des citoyens sont radicalement *nulles*.

« Les priviléges de l'Aristocatie sont une *usurpation*, une conquête de la *force*, une *iniquité*, une *absurdité*. La Raison demande la *restitution* des droits usurpés ; il faut que l'ORDRE social remplace le *désordre*.

« L'Aristocratie offre de payer l'impôt comme le Peuple, et dit qu'alors tout sera égal : TOUT SERA ÉGAL ! mais en payant l'impôt, l'Aristocratie aurait encore *tout*, notamment la confection des lois, toujours faites pour elle *contre le Peuple!* on veut que le *Peuple soit content* par cela seul que l'Aristocratie ne sera plus exempte d'impôts ! On veut que les GÉNÉRATIONS NOUVELLES ferment les yeux aux lumières contemporaines !

« L'Aristocratie dit que le *travail déroge*, que les professions sont *viles*, comme si ce n'était pas le *vice* seul qui doit être vil, et comme si les riches *oisifs* n'étaient pas plus *vicieux* et plus *vils* que le Peuple !

« C'est une *Constitution* entière qu'il faut enfin au Peuple.

« La haute Noblesse veut *deux chambres* comme en Angleterre, une chambre *haute* pour elle, et une chambre *basse* pour la petite Noblesse et pour le Peuple ; mais la petite Noblesse refuse parce qu'elle veut l'*Égalité pour elle*, et le Peuple refuse aussi parce qu'il veut l'*Égalité pour lui*. La Constitution anglaise, qui pouvait être bonne pour l'Angleterre en 1688, n'est plus bonne pour la France en 1789 : l'art social a fait d'immenses progrès ou plutôt vient de naître.

« La Nation française n'ayant pas de Constitution ou voulant changer celle qu'on prétend exister, il fallait convoquer *tous les citoyens* pour élire des Représentants avec le pouvoir *spécial* de faire une *constitution*.

« Que voudraient-ils ces privilégiés si ardents à défendre leur *superflu*, si prompts à empêcher le Peuple d'obtenir le *nécessaire?* Entendraient-ils que la *Régénération* qu'on espère ne serait que *pour eux?* Voudraient-ils ne SE SERVIR DU PEUPLE, toujours *malheureux*, que comme d'un INSTRUMENT aveugle, pour étendre et consacrer leur ARISTOCRATIE?

« Que diront les générations futures en apprenant la *fureur*, les *ligues* secrètes, les feintes alarmes, les perfides *manœuvres*, des privilégiés contre les *défenseurs du Peuple?*..... Comment la Maison régnante a-t-elle pu laisser de misérables écrivains vomir les CALOMNIES, aussi atroces que ridicules, qui remplissent l'incroyable mémoire publié sous son nom ! Quelle *violence* et quelle profonde *iniquité!*

« On ne veut point de réformes : le Peuple doit s'apercevoir qu'il ne peut rien espérer que de ses *lumières* et de son *courage*. La RAISON et la JUSTICE sont pour lui... Mais il n'est plus temps de travailler à la *conciliation* des partis : quel accord peut-on espérer entre l'*énergie des opprimés* et la RAGE DES OPPRESSEURS ?

« On fermerait en vain les yeux sur la révolution qui s'est opérée : autrefois le Peuple était *serf* et la Noblesse était *tout ;* aujourd'hui le Peuple est *tout* et la Noblesse est *un mot ;* mais sous ce mot s'est glissée une NOUVELLE ET INTOLÉRABLE ARISTOCRATIE, et le Peuple a raison de ne point vouloir d'*Aristocrates*.

« Les privilégiés, se montrant ennemis du Peuple, devraient être EXCLUS *des droits d'électeurs et d'éligibles* .. Je sais qu'un pareil principe va paraître *extravagant* à la plupart des lecteurs, parce que la vérité doit paraître aussi extravagante au préjugé que celui-ci peut l'être aux yeux de la vérité..... Il peut être *impraticable* aujourd'hui; mais mon rôle à moi, écrivain, c'est de présenter la vérité... Si tout le monde *pensait vrai*, les plus grands changements n'auraient *rien de difficile* dès qu'ils seraient *utiles*... Que puis-je faire de mieux que d'aider de toutes mes forces à *répandre cette vérité* qui prépare les voies? On commence par la mal concevoir ; peu à peu les esprits s'y accoutument ; l'opinion publique se forme ; et enfin on aperçoit, à l'exécution, des principes qu'on avait d'abord taxés de *folles chimères*. Dans presque tous les genres de préjugés, si des écrivains n'avaient consenti à passer pour FOUS, le monde en serait aujourd'hui moins SAGE.

« L'administrateur est obligé d'aller lentement ; mais le Philosophe doit aller droit au but... La *franchise* est presque toujours de l'*habileté*, et les *réticences* ou les *finesses* qu'on prend pour de la prudence sont ordinairement de *vraies folies*... On croit un peu trop que la vérité peut se diviser en parties et entrer plus facilement dans les esprits quand elle s'y présente en détail : mais le plus souvent, il faut de *bonnes secousses ;* la vérité n'a pas trop de toute sa lumière pour produire de ces *impressions fortes* d'où naît un INTÉRÊT PASSIONNÉ pour ce qu'on a reconnu *vrai*, *beau et utile*.

Écoutez encore Sieyès, dans son projet de *Reconnaissance des droits de l'homme et du citoyen*, présenté à l'Assemblée constituante le 20 juillet 1789.

« La nature inspire continuellement à l'homme le désir du *bien-être* : ce bien-être est son *but*.

« Deux hommes étant *également hommes*, il ont, à un *égal degré*, *tous les droits* qui découlent de la nature humaine.

« Deux hommes peuvent être *inégaux en* MOYENS ; mais il ne s'ensuit pas qu'il puisse y avoir *inégalité de* DROITS.

« La force produit *effet* sans produire *obligation*. L'oppression ne peut jamais devenir un *droit* pour l'oppresseur, ni un *devoir* pour l'opprimé..... L'affranchissement est toujours un *droit* et même un *devoir* pressant.

« L'ASSOCIATION est un des moyens inspirés par la Nature pour atteindre le *bonheur* : c'est le *complément* de l'ordre naturel.

« L'objet de l'association est le bonheur de tous les associés ; c'est, non de dégrader et d'avilir, mais d'ennoblir et de perfectionner ; c'est, non d'affaiblir et de réduire les moyens de chacun, mais de les agrandir et de les multiplier... L'état social n'établit donc pas une *injuste inégalité de droits* à côté de l'inégalité naturelle des moyens ; au contraire, il protége l'*Égalité des droits* contre l'influence naturelle mais nuisible de l'inégalité des moyens... La loi sociale n'est point faite pour *affaiblir le faible* et fortifier le fort, mais au contraire pour protéger le faible contre le fort, et pour lui *garantir la plénitude de ses droits*.

« Dans l'état de nature, l'homme n'a pas le droit de nuire à un autre (et par conséquent d'avoir du *superflu* quand un autre n'a pas le *nécessaire*.)

« Je défriche et cultive un champ : il était *à moi comme à tout le monde* ; il est maintenant à moi *plus* qu'aux autres, parce que j'ai le droit de *premier occupant* (et ces circonstances suffisent pour qu'elle soit ma *Propriété* exclusive, pourvu qu'il en reste assez pour les autres). L'association qui survient ajoute, par la force d'une *convention générale* entre les associés, une *consécration légale*... Et l'on a *besoin* de supposer cette convention et cette consécration pour pouvoir donner au mot PROPRIÉTÉ toute l'étendue du sens que nous sommes habitués à lui donner dans nos Sociétés policées.

« L'art de faire sortir tous les biens possibles de l'état de Société est le *premier* et le plus important des arts..... Une Association ainsi combinée pour *le plus grand bien de tous* sera le CHEF-D'OEUVRE *de l'intelligence et de la vertu*.

« L'*Égalité des droits politiques* est un principe fondamental et sacré. L'inégalité politique serait un *privilége* d'où sortiraient bientôt tous les priviléges... La *loi* ne peut être que l'expression de la *volonté générale*. »

Écoutez-le, dans son *plan d'éducation* présenté à la Convention nationale, demander qu'elle soit générale, gratuite, et basée sur le principe de la *République* et de l'*Égalité*.

Et quel est ce *Sieyès?* — Un abbé, un savant, qui a longtemps étudié et médité dans la retraite ; un philosophe dont l'opinion exerce une immense influence sur la France entière au commencement de 1789 ; que Paris élit spontanément pour l'un de ses Députés aux États-Généraux, à cause de sa fameuse brochure ; dont Mirabeau apprécie tellement le génie qu'il appelle son silence d'un jour une véritable calamité publique ; que trois départements élisent à la Convention, dans laquelle il siége à côté de Condorcet et des Girondins ; et qui gouverne la France républicaine, d'abord comme l'un de ses cinq *Directeurs*, puis comme l'un de ses trois *Consuls*.

Entendez CONDORCET soutenir, dans sa Réponse à l'Académie de Berlin, qu'il ne peut jamais être utile aux hommes d'être trompés.

« Je n'ignore pas que, dans l'état actuel de l'Europe, le Peuple n'est pas capable d'avoir une *véritable morale* ; mais la stupidité du Peuple est l'*ouvrage des institutions sociales et des superstitions*. Les hommes ne naissent ni stupides ni fous : ils le deviennent. En parlant *raison* au Peuple, en ne lui apprenant que des choses *vraies*, on pourrait l'instruire du peu qu'il lui est nécessaire de savoir. L'idée même du respect qu'il doit avoir pour la *propriété du riche* n'est difficile à lui insinuer que 1° parce qu'il regarde les richesses comme une espèce d'USURPATION et de VOL fait sur lui, et malheureusement cette opinion est *vraie* en grande partie ; 2° parce que son *excessive pauvreté* le porte toujours à se considérer dans le cas de la *nécessité absolue*, cas où des moralistes très-sévères ont été de son avis ; 3° parce qu'il se croit aussi *méprisé* et maltraité comme *pauvre* qu'il le serait après s'être avili par des *friponneries*. C'est donc uniquement parce que les institutions sont mauvaises, que le Peuple est si souvent un *peu voleur* par principe. »

Entendez le même CONDORCET, dans son *tableau des progrès des connaissances humaines*.

« Nos espérances sur l'état à venir de l'Espèce humaine peuvent se réunir à ces trois points : la *destruction de* L'INÉGALITÉ entre les Nations ; les *progrès de* l'EGALITÉ dans un même Peuple ; le *perfectionnement* réel de l'homme.

« L'*Inégalité* actuelle, qui est presque entièrement l'effet de l'imperfection des institutions sociales, doit s'affaiblir continuellement pour faire place à l'*Égalité de fait*, DERNIER BUT de l'ART SOCIAL.

« L'INÉGALITÉ de *richesses*, l'Inégalité d'*état* et l'Inégalité d'*instruction*, sont les principales causes de tous les maux.

« On peut détruire ces Inégalités par beaucoup de *moyens*, notamment par les *caisses d'épargne* et les *tontines* appliquées à la *masse* du Peuple; par des *banques* avançant aux pauvres les capitaux nécessaires; par l'*instruction industrielle et l'éducation*; par le perfectionnement des *arts utiles*; par le perfectionnement des *lois*; par le rétablissement de l'Égalité entre la femme et l'homme; par la création d'une *langue universelle*. »

Écoutez-le, dans *son plan d'éducation* proposé à l'*Assemblée législative*, reconnaître que :

« C'est l'*Inégalité de fortune* qui a PERDU la *Grèce* et *Rome*; les historiens anciens étaient tous *aristocrates*; et il n'est pas étonnant qu'ils aient représenté comme *séditieuses* et inspirées par l'esprit de *faction et de brigandage* les tentatives faites pour rétablir l'*Égalité*. »

Entendez-le reconnaître que, s'il y a *quelque inégalité naturelle* entre les hommes, cette inégalité naturelle peut disparaître par l'effet de l'*Education*.

Écoutez-le proclamer que :

« L'Éducation doit être *gratuite*, *égale*, *générale*, *physique*, *intellectuelle*, *industrielle*, *morale*, *politique*, et dirigée vers l'ÉGALITÉ RÉELLE entre tous les citoyens.

Écoutez-le, dans son journal l'*Instruction sociale* (avec Sieyès et Duhamel), reconnaître que l'*Egalité des droits* ne peut être réelle qu'avec l'Égalité ou la presque *Egalité de fortune*; que *le nécessaire* ne doit pas être imposé, mais seulement le *superflu*; et que l'*impôt* PROGRESSIF, augmentant avec le superflu, est juste et utile.

Il ne demande ni *la Communauté de biens* ni l'*Egalité absolue* de richesse; il admet *la Propriété* et *quelque inégalité* dans les fortunes et par conséquent dans l'instruction et les lumières; il tolère même de *grands capitalistes* : mais il veut qu'il n'y ait *aucune misère* et que tout tende à l'ÉGALITÉ RÉELLE.

Il croit que tous les savants de chaque Nation peuvent

former une *association*, et que toutes ces associations nationales scientifiques peuvent former une *association universelle* ou une RÉPUBLIQUE UNIVERSELLE des Sciences pour travailler à la Réforme et au perfectionnement de l'Humanité.

Il croit enfin, avec Turgot, Price, Priestley, à la *perfectibilité* INDÉFINIE de l'homme sous tous les rapports, dans son intelligence et son moral comme dans son physique, même dans la durée de sa vie. Il trouve un progrès immense opéré déjà (en 1793; que dirait il en 1836!); il n'aperçoit *aucun terme* aux découvertes et aux perfectionnements dans les sciences, dans les arts, dans les machines, dans l'industrie, dans l'homme, dans l'organisation sociale et politique; et le BUT qu'il assigne à tout est toujours l'ÉGALITÉ RÉELLE.

Et quel est ce CONDORCET? Un marquis; un savant, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences; un Philosophe qui, proscrit avec les Girondins et fugitif, consacre le peu d'instants qui lui restent à rédiger les vérités qu'il croit utiles à l'Humanité!

Écoutez le fameux MIRABEAU sur cette question législative : Le propriétaire pourra-t-il disposer par testament?

« Si le droit dont jouissent les citoyens de disposer de leurs propriétés pour le temps où ils ne seront plus, pouvait être considéré comme un droit naturel ou primitif, il n'est aucune loi positive qui pût les en dépouiller légitimement : car la Société n'est pas établie pour anéantir nos droits naturels, mais pour en régler l'usage et pour en assurer l'exercice... Il faut donc voir si la *Propriété* existe par les lois de la *Nature*, ou si c'est un bienfait de la Société.

« Si nous considérons l'homme dans son état ordinaire et sans Société réglée avec ses semblables, il paraît qu'il ne peut avoir de droit exclusif sur *aucun objet* de la Nature, car ce qui *appartient également à tous*, n'appartient réellement à personne.

« Il n'est aucune partie du sol, aucune production spontanée de la terre, qu'un homme ait pu *s'approprier* à l'exclusion

d'un autre homme : ce n'est que sur son propre individu, sur le travail de ses mains, sur la cabane qu'il a construite, sur l'animal qu'il a abattu, sur le terrain qu'il a cultivé ou plutôt sur la culture même et son *produit*, que l'homme de la Nature peut avoir un vrai privilége. Dès le moment qu'il a recueilli le fruit de son travail, le *fonds* sur lequel il a déployé son industrie redevient COMMUN A TOUS *les hommes*.

« C'est le *partage* des terres fait et *consenti* par les hommes rapprochés entre eux qui peut être regardé comme l'origine de la *propriété*, et ce partage suppose une Société naissante, une convention primitive, une loi réelle.

« La Propriété est donc de droit social ou civil, et par conséquent la loi peut défendre ou permettre d'en disposer par testament ; elle pourrait même s'*emparer des successions au profit de la Société tout entière*.

« Mais il faut laisser les successions aux parents ; et quant aux enfants et aux testaments, pour conserver l'*égalité* que la Constitution proclame entre les citoyens et qui doit exister surtout entre frères, je pense qu'il ne faut permettre au père de disposer par testament que d'un dixième au profit d'un *étranger*, et que les enfants doivent partager le reste dans une parfaite *égalité*. »

Écoutez MALOUET, qui passe pour un Aristocrate et qui, dans une des premières séances de l'Assemblée constituante, s'écrie :

« C'est votre *résistance* inconsidérée, ô partisans de l'ancien régime, ce sont vos prétentions irritantes qui peuvent tout perdre... Vous ne voulez pas l'*égalité des suffrages* ; vous, cinquantième partie de la Nation, vous ne voulez point de partage avec ce Peuple immense dont la richesse et les lumières, la misère et l'ignorance, sont également redoutables quand vous l'aurez indisposé ? Hé bien, que ferez-vous si des millions de voix s'élèvent contre la vôtre ?... N'oubliez pas qu'après Dieu le plus puissant seigneur c'est un *Peuple éclairé*. »

Écoutez l'*Assemblée constituante* commencer la Constitution par cette Déclaration solennelle *des droits* :

« Les hommes *naissent* et demeurent *libres* et EGAUX EN DROITS. — Les droits naturels sont *inaliénables* et *imprescriptibles*. — Ces droits sont la *Liberté*, la *Propriété*, la *sûreté* et la *résistance* à l'oppression. — Le but de toute association politique est la *conservation* de ces droits.

(Ce qui suppose que, à l'époque de l'association, tous les associés ont *des Propriétés à conserver*, et des Propriétés *suffisantes* ; car la Propriété ne peut être un *droit naturel* que quand elle n'est pas établie par la force et l'usurpation, et lorsque personne n'a de *superflu* au préjudice d'autres qui n'auraient pas le *nécessaire* : toute autre Propriété est un *fait* ou un *droit social* contraire à la Nature, mais non un *droit naturel*).

« La *Liberté* consiste à pouvoir faire tout ce qui *ne nuit pas à autrui* : l'exercice des *droits naturels* de chaque homme n'a de limites que celles qui assurent *aux autres* membres de la Société la jouissance de ces *mêmes droits*.

(Et par conséquent personne n'a la liberté naturelle de prendre et de conserver du *superflu* quand les autres n'ont pas le *nécessaire*.)

« La *loi* est l'expression de la *volonté générale* : TOUS *les citoyens* ont droit de *concourir*, personnellement ou par leurs Représentants, à sa *formation*.

« La *Propriété* est un droit *inviolable* et *sacré*.

« Il sera organisé un établissement public de *secours publics* pour élever les enfants abandonnés, soulager les *pauvres infirmes* et fournir du travail aux *pauvres valides* qui n'auraient pas pu s'en procurer. »

Voyez les nombreux Philosophes du PARTI GIRONDIN repousser la *loi agraire* et l'*Egalité absolue* des fortunes, mais admettre la *République*, l'*Egalité politique*, le *suffrage universel*, des *limites* aux acquisitions foncières, la suppression des successions *collatérales*, l'impôt *progressif*, l'exemption d'impôt pour le *nécessaire*, la destruction de la *misère*, la nécessité de l'*éducation* et de l'*aisance* pour tous, et la *tendance continuelle à l'Egalité réelle*.

Ecoutez l'un des *chefs Girondins*, le Philosophe CONDORCET, le 6 juillet 1792, à la tribune de l'Assemblée législative :

« Décrétez que *les biens* des trois Princes français émigrés (Louis XVIII, Charles X, le Prince de Condé) soient sur le

champ mis en vente pour *dédommager* les citoyens *dépouillés* au nom des Rois que ces Princes ont excités à ravager leur Patrie. — Vous pouvez trouver dans cette mesure un moyen de punir ces orgueilleux coupables en les forçant de contribuer eux-mêmes au *perfectionnement de cette* EGALITÉ contre laquelle ils ont conspiré. Que ces biens, quelle que soit leur nature, soient vendus par *petites portions!* Ils montent à près de 100 *millions ;* et vous remplacerez *trois Princes* par *cent mille citoyens rendus propriétaires ;* leurs palais deviendront la retraite du pauvre ou l'azile de l'industrie ; des chaumières habitées par de paisibles vertus s'élèveront dans ces *jardins* consacrés à la mollesse ou à l'orgueil. — Vos prédécesseurs de la Constituante ont établi les fondements de la *liberté politique ;* faites jouir les citoyens de la *liberté civile!* abolissez les *substitutions ;* détruisez les *testaments* ; établissez l'ordre de succession le plus favorable à la *division des propriétés ;* donnez aux *mariages* la plus grande liberté ; accordez aux enfants qu'on appelle *illégitimes* les droits auxquels la Nature les appelle ; établissez l'*adoption ;* permettez le *divorce ;* organisez l'*instruction* et les établissements de *secours publics!* »

Ecoutez ce qu'écrivait ROBESPIERRE, en juin 1792, dans le n° 4 de son *Défenseur de la Constitution* :

« Dès le commencement de la Révolution, nos ennemis cherchent à effrayer tous les riches par l'idée d'une *loi agraire*, absurde épouvantail présenté à des hommes stupides par des hommes pervers! Plus l'expérience a démontré cette extravagante imposture, plus ils se sont obstinés à la reproduire, comme si les défenseurs de la liberté étaient des *insensés* capables de concevoir un projet également *dangereux*, *injuste*, et *impraticable* ; comme s'ils ignoraient que l'*Egalité des biens* est essentiellement *impossible* dans la Société civile, qu'elle suppose nécessairement la COMMUNAUTÉ qui est encore plus visiblement *chimérique parmi nous ;* comme s'il était un seul homme doué de quelque industrie dont l'*intérêt personnel* ne fût pas contrarié par ce projet *extravagant!* Nous voulons l'*Egalité des droits*, parce que sans elle il n'est ni liberté ni bonheur social ; mais, quant à *sa fortune*, dès qu'une fois la Société a rempli l'obligation d'assurer à ses membres le *nécessaire et la subsistance par le travail*, ce ne sont ni les citoyens que l'opulence n'a pas déjà corrompus, ni les amis de la liberté qui désirent cette fortune : *Aristide* n'aurait point envié les trésors de *Crassus*. »

Ecoutez encore *Robespierre*, dans son projet de Déclaration des droits, adopté par le *Parti Populaire* et accueilli par la *Convention* avec d'unanimes applaudissements :

« Le but de toute association politique est le *maintien* des droits naturels et imprescriptibles de l'homme, et le développement de toutes ses facultés.

« Les principaux droits de l'homme sont celui de *pourvoir à la conservation de l'existence*, et la Liberté.

« Ces droits appartiennent *également à tous* les hommes, quelle que soit la différence de leurs forces physiques et morales... L'ÉGALITÉ DES DROITS est établie par la Nature ; la Société, loin d'y porter atteinte, ne fait que la garantir contre l'abus de la force qui la rend illusoire.

« La *Propriété* est le droit qu'a chaque *citoyen* de jouir et disposer à son gré de la *portion de biens qui lui est* GARANTIE PAR LA LOI.

« Le droit de Propriété est *borné*, comme tous les autres, par l'obligation de *respecter les droits d'autrui*..... Il NE PEUT PRÉJUDICIER ni à la sûreté, ni à la liberté, ni à l'*existence*, ni à la *Propriété de nos semblables*.

« La Société est obligée de pourvoir à la *subsistance* de tous ses membres, soit en leur procurant du *travail*, soit en assurant les moyens d'existence à ceux qui sont hors d'état de travailler.

« Les secours indispensables à ceux qui manquent du *nécessaire* sont UNE DETTE *de celui qui possède du superflu*. Il appartient à la loi de déterminer de quelle manière cette dette sera acquittée.

« Les citoyens dont les revenus n'excèdent pas ce qui est *nécessaire* à leur existence sont *dispensés* de contribuer aux dépenses publiques ; les autres doivent les supporter PROGRESSIVEMENT dans la proportion de leur fortune.

« La Société doit favoriser de tout son pouvoir les progrès de la *Raison publique*, et mettre l'INSTRUCTION à la portée de *tous les citoyens*.

« Les hommes de tous les Pays sont *frères ;* et les différents Peuples doivent s'entr'aider selon leur pouvoir comme des citoyens d'un même Etat. »

Écoutez la CONVENTION, dans sa Constitution de 1793, rédigée par Cambacérès, Berlier, Guyton de Morveaux, etc.

« Le Peuple français, convaincu que l'oubli et le mépris des *droits naturels* de l'homme sont les *seules causes* du malheur

du Monde, a résolu d'exposer ses droits sacrés et inaliénables.

« Le but de la Société est le *bonheur commun*...

« Le Gouvernement est institué pour garantir à l'homme la *jouissance* de ses *droits naturels* et imprescriptibles. — Ces droits sont l'Egalité, la Liberté, la sûreté, la Propriété. — Tous les hommes sont egaux *par la Nature* et devant la Loi.

« Le droit de *Propriété* est celui qui appartient à tout citoyen de jouir et de disposer de *ses biens*, de ses revenus, du fruit de son travail et de son industrie.

« Les *secours publics* sont une dette sacrée.

« L'*instruction* est le besoin de tous. »

Écoutez le *Comité de salut public* :

« Nous voulons un ordre de choses où toutes les passions basses et cruelles soient enchaînées, toutes les passions bienfaisantes et généreuses éveillées par les lois; où l'ambition soit le désir de mériter la gloire et de servir la *patrie;* où les distinctions ne naissent que de l'*égalité même;* où le citoyen soit soumis au magistrat, le magistrat au Peuple, et le Peuple à la justice; où la Patrie assure le *bien-être de chaque individu*, et où chaque individu jouisse avec orgueil de la prospérité et de la gloire de la Patrie; où toutes les âmes s'agrandissent par la communication continuelle des sentiments républicains, et par le besoin de mériter l'estime d'un grand Peuple; où les arts soient les décorations de la liberté qui les ennoblit, le commerce la source de la richesse publique et non pas seulement de l'opulence monstrueuse de quelques maisons.

« Nous voulons substituer dans notre pays la *morale* à l'égoïsme; la probité à l'honneur; les principes aux usages; les devoirs aux bienséances; l'empire de la raison à la tyrannie de la mode; le mépris du vice au mépris du malheur; la fierté à l'insolence; la grandeur d'âme à la vanité; l'amour de la gloire à l'amour de l'argent; les bonnes gens à la bonne compagnie; le mérite à l'intrigue; le génie au bel esprit; la vérité à l'éclat; le charme du bonheur aux ennuis de la volupté; la grandeur de l'homme à la petitesse des grands; un Peuple magnanime, puissant, heureux, à un Peuple aimable, frivole et misérable; c'est-à-dire toutes les vertus et tous les miracles de la République à tous les vices et à tous les ridicules de la Monarchie.

« Nous voulons, en un mot, remplir les *vœux de la Nature*, accomplir les *destins de l'Humanité*, tenir les *promesses de la Philosophie*, absoudre la *Providence* du long règne du crime et de la tyrannie. Que la France, jadis illustre parmi les pays esclaves, éclipsant la gloire de tous les peuples libres qui ont existé,

devienne le modèle des nations, l'effroi des oppresseurs, la consolation des opprimés, l'ornement de l'univers! et qu'en scellant notre ouvrage de notre sang, nous puissions voir au moins briller l'aurore de la félicité universelle!

« Notre but est d'établir un gouvernement *serein*, tel que le Peuple soit *heureux*, tel enfin que, la *Sagesse* et la *Providence* éternelles présidant seules à l'établissement de la République, elle ne soit plus chaque jour ébranlée par un forfait nouveau....

« L'opulence est dans les mains d'un assez grand nombre d'ennemis de la révolution : les besoins mettent le Peuple qui travaille dans la dépendance de ses ennemis..... La révolution nous conduit à reconnaître ce principe, que celui qui s'est montré l'*ennemi* de son pays ne peut y être *propriétaire*.... Serait-ce donc pour ménager des jouissances à ses tyrans que le Peuple verse son sang sur les frontières et que toutes les familles portent le deuil de leurs enfants?.... Ne souffrons pas qu'il y ait un *malheureux*, un *pauvre* dans l'Etat.... Le *bonheur* est une idée *neuve* en Europe.

« .... Le moyen d'affermir la révolution est de la faire tourner au profit de ceux qui la soutiennent et à la ruine de ceux qui la combattent. »

Et voyez la Convention décréter ce principe :

« Toutes les Communes de la République dresseront un état des patriotes *indigents* qu'elles renferment... Le Comité fera un rapport sur les moyens *d'indemniser tous les malheureux* avec les biens des ennemis de la révolution.

Ecoutez la Constitution de l'an 3 :

« Les droits de l'homme en Société sont la *liberté*, l'Egalité, la *sûreté* et la *Propriété*.

« L'Egalité consiste en ce que *la loi est la même pour tous*, soit qu'elle *protége*, soit qu'elle *punisse*.»

(D'où résulte qu'elle doit protéger également l'existence, la subsistance et le bonheur de tous, non-seulement leurs propriétés mais des propriétés suffisantes.)

« L'égalité n'admet aucune distinction de naissance, *aucune hérédité de pouvoir*. »

(D'où l'on pourra conclure la suppression de l'*hérédité de propriétés*.)

« *La Propriété* est le droit de jouir et de disposer *de ses biens*, de ses revenus, du fruit de son travail et de son industrie.

« *Chaque citoyen* a un droit égal de concourir immédiatement ou médiatement à la *formation de la loi* et à la nomination des Représentants du Peuple.

« Tous les *devoirs* de l'homme et du citoyen dérivent de ces deux principes : *Ne faites pas à autrui* ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fît ; *faites constamment aux autres* le bien que vous voudriez en recevoir. »

(D'où la conséquence que c'est un *devoir* de consentir à l'*Égalité de fortune.*)

« C'est sur le *maintien des Propriétés* que reposent la *culture* des terres, toutes les *productions*, tout *moyen de travail* et tout l'*ordre social.* »

(Comme s'il ne pouvait y avoir ni culture, ni production, ni moyen de travail, ni ordre social avec la Communauté ! Mais la Convention veut repousser la Communauté sans dire son véritable motif, qui est l'égoïsme et l'opposition des riches.)

Je ne vous parle pas du plan de P.-L. *Lacretelle*, sur l'Instruction publique (1790), ni de celui présenté par *Talleyrand* à l'Assemblée constituante (1790).

Mais écoutez le *Comité* d'instruction publique présentant à l'Assemblé législative son Rapport sur le plan d'Education rédigé par Condorcet (20 avril 1792) :

« L'Éducation publique doit offrir à tous les individus les moyens de pourvoir à leurs *besoins*, d'assurer leur *bien-être*, de connaître et d'exercer leurs *droits*, d'entendre et de remplir leurs *devoirs*... Elle doit établir, entre les citoyens, une ÉGALITÉ DE FAIT, et rendre RÉELLE l'*Égalité politique* reconnue par la Constitution..... Tel doit être le premier but d'une Instruction nationale ; et, sous ce point de vue, elle est, pour la Puissance publique, un *devoir de justice.*

« Trente-un mille *écoles primaires ;* cinq cents *écoles secondaires ;* cent *Instituts ;* neuf *Lycées ;* et un *Institut national;* composent le système d'éducation publique et gratuite.

« L'une des quatre classes de l'Institut national, celle des *sciences morales et politiques,* comprend : 1° la métaphysique et la théorie des sentiments moraux ; 2° le *droit naturel*, le droit des gens, et la *science sociale*; 3° le droit public et la législation; 4° l'*économie politique ;* 5° l'*histoire.* »

Ecoutez !

« L'assemblée nationale, reconnaissante envers les *sciences* et la PHILOSOPHIE, dont les lumières ont *produit la Révolution* française et fondé la *liberté* et l'ÉGALITÉ, déclare que les fonctions dans l'Instruction publique sont les plus importantes de la Société, et elle met tous ceux qui les remplissent au nombre des *fonctionnaires publics.* »

Ecoutez un autre *Comité* de l'Instruction publique présentant, le 25 juin 1793, à la *Convention,* son Rapport sur le projet présenté d'abord par *Michel Lepelletier* :

« L'éducation doit être gratuite, littéraire, intellectuelle, physique, morale et industrielle.

« Les élèves doivent être exercés à la *danse* et au *chant*, de manière à pouvoir figurer dans les *fêtes* nationales.

« La Société scholaire doit être modelée sur le plan de la grande Société politique et républicaine.

« Il faut de nombreuses *fêtes* nationales, notamment celles : —du perfectionnement du *langage*, —de l'*écriture*, —de l'*imprimerie*, — des DROITS DE L'HOMME, — de l'institution des *assemblées primaires* et de la *souveraineté du Peuple*, — des *élections populaires*, — de l'ÉGALITÉ, — de la *Liberté*, — de la *Justice*, —de la *Paix*, — de la *Nature*, — de la *fraternité*, — de la destruction de l'Aristocratie, — de la *Révolution* au 14 juillet, — de l'*abolition de la Royauté* au 10 AOUT. »

Ecoutez *B.* CONSTANT, dans sa brochure de l'an III (1795), sur *la force du Gouvernement républicain!*

« De nombreux et infatigables échos nous répètent sans cesse que *la République est* IMPOSSIBLE *en France.*

« Tout ce qui n'a pas existé *paraît impossible :* l'histoire n'offre pas d'exemple d'une République de 25 millions d'hommes; on en conclut aussitôt qu'une République de 25 millions d'hommes est une *chimère.*

« Cependant, quand on pense que les révolutions physiques de la Terre, les calamités politiques des Nations, les bouleversements des Sociétés, ont mis, entre nous et la connaissance de tout ce qui remonte au-delà de 4000 ans, une barrière insurmontable, on est étonné de la *présomption* des hommes qui s'autorisent de ce qu'ils n'ont *pas vu* pour décider de ce qui est *impossible*, et qui croient colorer leur *arrogance* en la mettant toute en négations.

« Ils paraissent surtout *absurdes*, lorsqu'on réfléchit que

l'argument qu'ils emploient a été employé il y a *cent*, *deux cents*, *mille ans*, et qu'ainsi des théories antérieures ont successivement argué d'*impossibilités* toutes les découvertes de l'esprit et toutes les combinaisons du hasard.

« Avant la formation des grandes Sociétés, on affirmait sans doute qu'une *Société nombreuse* ne pouvait subsister, et l'on s'appuyait de l'expérience. Le vulgaire de chaque siècle cite avec emphase *le passé contre l'avenir;* celui qui lui succède le voit démenti par l'événement; mais, en insultant à son erreur, il l'imite; et déplaçant seulement ses négations, il n'en poursuit pas moins infatigablement ses proscriptions prophétiques.

« Si la *Royauté absolue,* telle que nous l'avons vue en France, n'avait jamais existé, son *impossibilité* paraîtrait évidente. Quand on réfléchit à l'idée de confier à la volonté *d'un seul* la destinée *de tous,* on sent qu'il ne lui manque que d'être *neuve* pour paraître *absurde.*

« Si cette Royauté n'avait existé que dans de petits Etats, on ferait, contre la possibilité de constituer 25 *millions d'hommes en Monarchie*, cent raisonnements spécieux qui n'en seraient pas moins erronés.

« En un mot, *rien ne prouve* et RIEN NE PEUT PROUVER que la République est impossible en France.

« Et si la République qui s'élève éprouve tant d'entraves et surtout rencontre encore tant d'inertie, c'est à *l'éducation monarchique* qu'il faut s'en prendre.

« On peut dire même que la sublime découverte du système *Représentatif* appliqué à la *République*, en conservant le but sublime de l'ambition républicaine et en modérant sa fermentation, établit un *juste milieu* (entre la monarchie et la démocratie pure), et que cet avantage est *en raison de l'étendue d'une République*, parce que la grandeur des objets fait disparaître les petites passions, exclut les petits moyens, et met entre les hommes une distance qui ne leur permet plus de s'absorber dans leurs différends, leurs intérêts ou leurs jalousies personnelles.

« Jamais UNE IDÉE mise en circulation n'en a été retirée; jamais une révolution fondée sur une idée n'a manqué d'en établir l'empire, à moins que l'idée ne fût incomplète : alors la révolution n'était qu'un symptôme avant-coureur d'une crise, et elle s'est achevée dès que l'idée complète est *revenue à la charge.*

« Celle de L'ÉGALITÉ est une idée *mère*, qui n'a jamais été expulsée tout-à-fait du cœur de l'homme; il a mêlé cette idée à tout. Il n'y a pas une religion naissante qui *n'ait consacré l'Egalité,* et il a toujours fallu que la fraude sacerdotale dénaturât ensuite l'institution religieuse pour écarter *l'Egalité.*

« L'origine de l'état social est une grande énigme; mais la marche de la Société est simple et uniforme : au sortir du nuage impénétrable qui couvre sa naissance, nous voyons le *Genre humain s'avancer* VERS L'ÉGALITÉ sur le débris d'institutions de tous genres.

« Chaque pas qu'il fait dans ce sens est sans retour. Si quelquefois on croit apercevoir un mouvement rétrograde, c'est qu'on prend le combat pour une défaite et l'agitation de la mêlée pour une fuite.

« Mais *les Castes, la servitude, la féodalité, la Noblesse,* sont à jamais anéanties en France.

« On croit pouvoir recomposer le prestige de la *Noblesse* en la décorant du nom spécieux de *magistrature héréditaire :* c'est vouloir une nouvelle secousse.

« Il faut enfin céder à *la nécessité* qui nous entraîne; il faut ne plus méconnaître la marche de la Société; il faut ne plus amener, par de *vains efforts de résistance*, des luttes sanglantes, et ne plus faire acheter aux hommes *leurs droits* par des crimes et des calamités. »

Ecoutez le Premier Consul BONAPARTE, dans sa Réponse au Sénat (14 thermidor an 10) :

« La liberté, l'ÉGALITÉ, la prospérité de la France, seront à l'abri des caprices du sort... Le *meilleur* des Peuples sera le *plus heureux.*

« Content d'avoir été appelé par l'ordre de celui de qui tout émane à *ramener* sur la Terre la *Justice*, l'*ordre* et l'ÉGALITÉ, j'entendrai sonner ma dernière heure sans inquiétude sur l'opinion des générations futures. »

Ecoutez l'ex-empereur NAPOLÉON, à Sainte-Hélène :

« J'ai constitué la *nouvelle Noblesse* pour *écraser l'ancienne* et pour satisfaire *le Peuple*, d'où sont sortis la plupart de ceux à qui j'en ai conféré le titre, et parce que le *plus simple soldat* avait le droit d'aspirer au titre de Duc. Je crois même que J'AI EU TORT en cela; car c'était affaiblir *ce système d'*ÉGALITÉ *qui plaisait tant à la Nation* (1). »

Écoutez DIDEROT, dans son *Code de la Nature*, ou plutôt MORELLI, véritable auteur de cet ouvrage publié

(1) *V.* O'Meara, t. Ier, p. 164.

dès 1755 et invoqué par Babeuf comme l'œuvre de Diderot :

« L'esprit de PROPRIÉTÉ et d'*intérêt* dispose chaque individu à *immoler* à son bonheur l'ESPÈCE ENTIÈRE... La Propriété est la *cause* générale et prédominante de *tous les désordres*... Par elle les choses se trouvent malheureusement arrangées ou plutôt bouleversées de façon que, en une infinité de circonstances, il faut qu'il naisse de *violentes et fougueuses secousses*...

« Ils ont allumé l'incendie d'une *grande cupidité*; ils ont excité la faim, la voracité d'une *avarice insatiable*; leurs folles constitutions ont exposé l'homme au risque continuel de *manquer de tout* : est-il étonnant que, pour repousser ces dangers, les passions se soient embrasées jusqu'à la *fureur* ? Pouvaient-ils mieux s'y prendre pour que cet animal *dévorât sa propre espèce*?...

« Il a fallu, à force de règles et de maximes, reboucher les ruptures d'une digue imprudemment opposée au cours paisible d'un ruisseau gonflé par cet obstacle et devenu par ses débordements une *mer orageuse*. »

Voyez-le, plus hardi que ses devanciers, proposer formellement la Communauté comme possible et praticable.

« J'indique le *coup* qu'il faut porter à la *racine* de tous les maux : de plus habiles que moi réussiront peut-être à *persuader*.

« Mortels faits pour régir les Nations, voulez-vous bien mériter du Genre humain en établissant le *plus heureux* et le *plus parfait* des Gouvernements?... Commencez par laisser *pleine liberté* aux vrais sages d'*attaquer les erreurs* et les préjugés qui soutiennent l'esprit de Propriété... Bientôt il ne vous sera plus difficile de faire *accepter* à vos Peuples des *lois* à-peu-près pareilles à celles que j'ai recueillies d'après ce qu'il m'a paru que la Raison peut suggérer de mieux aux hommes.

« Il ne s'agirait que de parvenir à *faire bien entendre à la majorité lésée* que cet ordre entretiendrait parmi nous une réciprocité de secours si parfaite que jamais aucun ne pourrait manquer non seulement du *nécessaire et de l'utile* mais même de l'*agréable*.

« Je le dis encore une fois, je me persuade qu'il ne faut que *cette conviction* pour garantir la *possibilité*; et je ne vois pas qu'il faille avoir des vertus extraordinaires pour adopter un ordre de choses démontré être exclusivement celui où l'on trouve le *mieux être* et le *nec plus ultrà du bonheur* : il ne faut avoir que la vertu de s'*aimer soi-même*, d'aimer son repos, sa

tranquillité durable et entière sous tous les rapports, d'aimer la plus grande somme possible de jouissance personnelle; et cette vertu, la Nature a eu très-grand soin de l'implanter dans le cœur de tous les hommes; c'est parce qu'elle y tient par un attachement extrême que l'aveuglement de la passion a conduit dans une fausse route; l'amour de soi a porté chacun à travailler pour grossir démesurément son avoir : on a pu croire que c'était là la seule manière de faire arriver le plus grand nombre à un état heureux. *Montrez* qu'on s'est trompé, *persuadez* bien chacun qu'il est un autre moyen de faire atteindre la majorité au *faîte du bonheur*. Vous verrez que la masse, sans avoir besoin d'autre vertu que celle de l'amour de soi-même, *ne se fera guère prier pour adopter votre moyen*.

« C'est très-peu de chose que les *difficultés de détail* qu'ils doivent rencontrer dans les *applications particulières* des lois pour les distributions des principales occupations, les moyens de pourvoir suffisamment aux besoins publics et particuliers, et ceux de faire également subsister sans confusion, sans discorde, une multitude de citoyens.

« Tout cela n'est qu'une simple affaire de dénombrement de choses et de personnes, une simple opération de calcul et de combinaison, et par conséquent susceptible d'un très-bel ordre : nos faiseurs de projets, anciens et modernes ont conçu et exécuté des devoirs incomparablement plus difficiles; puisque, outre les accidents imprévus, ils avaient contre eux les accidents de la Nature et les obstacles sans nombre qui naissent de l'erreur et dont elle s'embarrasse elle-même. Si l'on doit s'étonner, c'est que ces imprudents aient réussi en quelque chose. »

C'est cette doctrine que vont adopter *Babeuf* et les *Egaux* : mais écoutons d'abord *Antonelle* :

Écoutez ANTONELLE et *Félix Lepelletier* dans leur journal l'*Orateur plébéien* et le journal des *Hommes Libres* :

« Le droit de *Propriété* est *la plus déplorable création* de nos fantaisies. Je suis convaincu que l'état de *Communauté* est le *seul juste*, le *seul bon*, le *seul conforme* aux purs sentiments de la *Nature*, et que, hors de là, il *ne peut exister de sociétés paisibles et vraiment heureuses*. (L'orateur plébéien, n° 9).

« Le nombre est INFINI de ceux qui *adoptent l'opinion* que les hommes réunis en société ne peuvent trouver le bonheur que dans la *Communauté des biens*. C'est un des points sur

lesquels *les poètes et les philosophes*, les *cœurs* sensibles et les *moralistes* austères, les *imaginations* vives et les *logiciens exacts*, les esprits *exercés* et les esprits *simples*, *furent et seront* toujours UNANIMES dans leur sentiment comme dans leur pensée. (Journal des hommes libres, N° 44).

« La réalisation de ce plan social est le vœu continuel des *âmes pures*, la plus naturelle pensée des *esprits droits*... Ce serait un *bonheur* d'y réussir...

« Mais la *possibilité* éventuelle du retour à cet ordre de choses (la Communauté) si sensible et si doux n'est qu'une *rêverie peut-être*...

« Babeuf et moi nous parûmes *un peu tard* au monde l'un et l'autre, et nous y vînmes avec la *mission de désabuser* les hommes sur le droit de Propriété. Les racines de cette *fatale institution* sont *trop profondes* et *tiennent à tout* : elles sont désormais *inextirpables* chez les grands et vieux Peuples. (Orateur plébéien n° 9).

« Tout ce qu'on peut espérer d'atteindre, c'est un degré *supportable* d'inégalité dans les fortunes... et des lois *contre l'ambition et l'avarice* ».

Cependant cet *Antonelle* se laisse ensuite convertir par *Babeuf*, et conspire pour établir la Communauté.

Je ne vous rapporterai pas l'opinion de Gracchus BABEUF, discutant et adoptant la Communauté de biens dans son journal le *Tribun du Peuple*, repoussant les objections d'Antonelle sur la possibilité d'application, et se chargeant de rédiger un *plan de Communauté*, tandis que d'autres y travaillent également (1).

Mais remarquez ce fait immense et nouveau ! Voici une masse d'hommes qui veulent ÉTABLIR *la Communauté !* Voici Darthé, Antonelle, Bodson, Maréchal, Buonarotti, Germain, Félix Lepelletier, Drouet, Amar, Vadier, Robert-Lindet, soixante Conventionnels (les montagnards proscrits après le 9 thermidor), une foule de Démocrates réunis dans la Société des *Égaux* et dans un grand nombre d'autres Sociétés, une grande partie du

(1) Un ouvrage de *Bodson*, et l'*Éclaireur du Peuple*, soutenaient les mêmes principes.

Peuple de Paris, et un grand nombre de Démocrates dans les départements, qui discutent et adoptent cette doctrine de *la Communauté*, et qui *conspirent* pour l'établir par *la force* après avoir renversé la Constitution de l'an 3 et proclamé celle de 1793 !

Trahis par un agent provocateur (*Grisel*), arrêtés le 21 floréal an 4, cinquante-neuf sont mis en accusation comme suspectés d'avoir voulu détruire : 1° la Constitution ; 2° *la Propriété* pour lui substituer la Communauté.

Les accusés proclament devant la haute cour leurs principes en faveur de l'Égalité et de la Communauté.

Déclarés coupables sur le premier chef d'accusation seulement, sept sont condamnés, *Babeuf* et *Darthé* à mort, *Buonarotti* et quatre autres à la déportation.

Babeuf et Darthé se frappent aussitôt ; mais leurs poignards se brisent dans leurs poitrines, et le lendemain tous deux montent et meurent courageusement sur l'échafaud.

Ecoutez ces dernières paroles de Babeuf à sa femme et à ses trois jeunes enfants :

« J'ignore comment ma *mémoire* sera appréciée, quoique je croie m'être conduit de la manière la plus *irréprochable*... Mais ne croyez pas que j'éprouve du regret de m'être *sacrifié pour la plus belle des causes*... Il appartient à la famille d'un martyr de la liberté de donner l'exemple de toutes les *vertus*... Je ne concevais pas d'autre moyen de *vous rendre heureux* que par le BONHEUR COMMUN. J'ai échoué ; je me suis sacrifié ; c'est aussi *pour vous que je meurs*... Conserve *ma défense*, ma chère amie : elle sera toujours chère aux *cœurs vertueux* et aux amis de leur pays. Le seul bien qui te restera de moi ce sera *ma réputation* : et je suis sûr que toi et tes enfants vous vous consolerez beaucoup en en jouissant. Vous aimerez à entendre tous les cœurs sensibles et droits dire, en parlant de votre époux et de votre père : *il fut parfaitement* VERTUEUX. »

Je me garderai bien d'attaquer ces Associations des *Égaux*, qui comprenaient presque tous les Démocrates d'alors ; parmi lesquels figuraient des hommes d'une incontestable vertu ; qui voulaient sincèrement, je n'en doute pas, le bonheur de l'Humanité ; qui se *dévouaient* pour elle en bravant des périls manifestes ; dont un grand nom-

bre furent victimes de leur dévouement, et dont quelques chefs montrèrent tout le courage des plus admirables martyrs en perdant leur vie ou leur liberté. — Plaignant et tolérant les riches et les Aristocrates, que je regarde comme victimes de la mauvaise organisation sociale qui les rend égoïstes, ne serait-ce pas une barbare inconséquence d'être inexorable envers ceux que la même organisation rend victimes de leur générosité?

Mais je ne puis m'empêcher de déplorer cette aigreur, peu philosophique quoique bien naturelle, avec laquelle ils parlaient habituellement de leurs adversaires, et cette fatale ERREUR qui leur faisait croire à la possibilité d'établir solidement la Communauté par la violence.

Autant qu'eux je désire le bonheur du Peuple; autant qu'eux je suis prêt à sacrifier ma vie pour aider à faire jouir le Genre humain de la Communauté; mais, profondément convaincu, par la réflexion et par l'expérience, que la Communauté ne peut s'établir et se consolider que par la puissance de l'opinion publique presque unanime, plus je la désire pour le Peuple plus je redoute la violence.

Et voyez combien cette conspiration a été funeste au Peuple qu'elle voulait délivrer! C'est elle qui a épouvanté les riches, les bourgeois et les Aristocrates; c'est elle qui les a serrés les uns contre les autres pour se défendre; c'est elle qui les a disposés à se jeter dans les bras du premier venu qui serait assez fort pour les protéger; c'est elle qui les a jetés dans les bras de Bonaparte, comme elle les aurait jetés dans ceux des Bourbons!

Ecoutez maintenant VIELLART, accusateur public de Babeuf et de ses compagnons!

« Et quel était leur but?... Lisez *la doctrine de Babeuf*, imprimée, distribuée et affichée par le Comité insurrectionnel... Vous y verrez la proscription du *droit de Propriété*, le principe de l'*Egalité de fait* et de *la Communauté* de tous les biens, de toutes les jouissances, de tous les fruits de la terre, et même de tous les produits de l'industrie.

« Disparaissez, dit leur *Manifeste*, révoltantes distinctions

« de riches et de pauvres, de grands et de petits, de maîtres « et de valets, de gouvernants et de gouvernés!

« *La pitié* l'emporterait peut-être sur *l'indignation* si l'on pouvait croire que les auteurs de semblables *rêveries* poursuivaient de bonne foi L'EXTRAVAGANTE CHIMÈRE d'une *Communauté de biens*.

« Quel horrible *bouleversement* que l'anéantissement de ce droit de *Propriété*, base universelle et principale de l'ordre social! Plus de propriété! que deviennent à l'instant *les arts?* que devient *l'industrie?* La terre n'est plus à personne! où sont *les bras* qui vont la cultiver? Qui en *recueillera* les fruits, si personne ne peut dire: Ils sont à moi? Ne voyez-vous pas le *brigandage* couvrir la *terre désolée?* Les distinctions et les attributions sociales sont disparues, mais les inégalités de la Nature subsistent; *le faible* est écrasé par *le fort;* et, devenant par la nécessité *plus féroces* que les animaux, les hommes se disputent avec fureur *la nourriture* qu'ils rencontrent; car comment suffirait-elle à une population nombreuse lorsque l'industrie et le commerce cesseraient de suppléer à ce que peut produire *la Nature abandonnée à ses seuls efforts!*

« La *destruction* de l'Espèce humaine; ce qui survivrait *rendu à l'état sauvage, errant dans les bois* et dans un *horrible désert;* voilà la *perspective* que nous présente le *système* favori des chefs de la conspiration! voilà le bonheur commun auquel ils appelaient les frères et les égaux!

Mais l'accusateur nie bientôt que les accusés voulussent réellement la Communauté: il soutient que ce ne sont que des ambitieux dont le but réel était l'*usurpation* de la puissance, l'*oppression* du Peuple et la *tyrannie*, comme le Directoire lui-même avait dit dans une proclamation (affichée en germinal an 4) que les Démocrates voulaient le partage de *toutes les maisons*, même des PLUS PETITES BOUTIQUES: puis l'accusateur ajoute:

« Peuple infortuné, reconnais donc enfin dans ces *flatteurs perfides* tes plus cruels *ennemis!* Apprécie enfin ces prestiges dont ils se fatiguent à tromper ta crédulité; traduis dans leur véritable sens ces mots imposteurs que leur faux enthousiasme prodigue, *Liberté, Egalité, bonheur commun* Quand ce langage est dans leur bouche, crois entendre en sortir ces mots affreux: *esclavage, misère, désespoir:* Voilà, oui voilà le terme où ils te conduisent!

Hé bien, je vous le demande, y a-t-il erreur ou mau-

vaise foi plus manisfeste? Ne faudrait-il pas flétrir l'accusateur si l'on ne s'imposait la loi d'être indulgent pour toutes les victimes de l'organisation sociale? Et s'il est déplorable de voir les uns recourir à la violence pour établir la Communauté, n'est-il pas aussi déplorable de voir les autres (un chef de la Justice et le Gouvernement lui-même) employer le mensonge et la calomnie pour défendre la Propriété contre la Communauté?

Que vous dirai-je de LAHARPE, qui (dans son *Cours de Littérature*), après avoir été révolutionnaire, républicain et jacobin, condamne la Révolution et les Philosophes dont les ouvrages l'ont amenée; qui semble faire sa cour au Directoire vainqueur, en attaquant la Démocratie dans un de ses jours de revers; qui appelle les Républicains des *brigands* et des *scélérats*; qui dénature les faits et s'abandonne aux plus étranges injures et à la plus incroyable fureur contre *Diderot*, son prétendu *Code de la Nature* et la *Communauté*;

Qui traite Diderot de *sophiste*, de *charlatan*, *d'astucieux*, *d'immoral*, *d'insolent*, *d'exécrable*, *d'insensé ou de scélérat*, *méritant l'hospice des fous ou l'échafaud et même l'enfer éternel*;

Qui défend la Propriété sans prouver son excellence; qui trouve presque parfaite l'organisation actuelle; et qui ne voit dans la masse des pauvres que des *fainéants et des vagabonds qui ne doivent qu'à eux-mêmes leurs vices et leur dénuement*;

Enfin, qui s'écrie:

« La Communauté est une *abominable folie*.... Il faudrait un volume pour détailler ce que le seul mot *partage* des biens contient *d'extravagances* et *d'iniquités*.... A celui qui demande ce partage, on ne peut répondre que par le *pistolet* ou par le *gibet*. — Les institutions de Lycurgue ne pouvaient être et ne furent *pas longtemps* en vigueur (rien que *cinq cents* ans!), *bientôt* elles furent affaiblies et éludées de toutes manières; et leur mémoire devint si *odieuse* qu'un roi de Sparte fut mis à mort pour avoir voulu les faire revivre. (Jésus-Christ et Socrate, aussi furent mis à mort! Il approuve donc cette mort

d'Agis! et il ne parle pas du roi Cléomène qui fit comme Agis!)—L'Égalité des droits politiques est une *extravagance* et une *impossibilité*... *Sophistes hypocrites et insensés*, votre Égalité est *absurde et vile*, tandis que notre Inégalité est *heureuse* et *sage*. »

Certainement un pareil avocat de la Propriété et de l'Inégalité doit leur faire plus d'ennemis que d'amis!

Écoutez à présent BUONAROTTI, compagnon de Babeuf, condamné à la déportation, qui, en 1828, encore banni, sans espoir et sur le bord de la tombe, publie l'histoire de cette conspiration et de ce procès, afin d'exposer leur doctrine sur la Communauté!

Voyez le vieillard raconter leurs délibérations sur la Communauté, l'enthousiasme subit d'*Amar* pour cette doctrine qu'il ignorait comme tant d'autres et qui lui parut tout-à-coup capable et seule capable de faire le bonheur du Genre humain!

Voyez-le développer dans toutes ses applications à la France leur système de Communauté de jouissance et de travail, fondé sur l'éducation, sur les mœurs et sur la vertu!

Entendez-le soutenir que ce système était la RÉDEMPTION de l'Humanité!

« Je n'ignore pas, dit-il dans sa préface, que les principes politiques et économiques que j'ai dû exposer rencontreront beaucoup de désapprobateurs; mais ce n'est pas une raison pour ne pas les publier: tant d'autres *prétendues erreurs* sont devenues des *vérités incontestables!* N'est-il pas d'ailleurs aussi des hommes qui ne se laissent pas éblouir par le clinquant de la Société civilisée et par les systèmes prônés par ceux qui s'arrogent le droit de diriger l'opinion? Ceux-ci apprécieront peut-être l'importance de ces principes, et donneront quelques *regrets* à la mémoire des citoyens *courageux* qui, pénétrés de leur *justice* et fiers *d'exposer leur vie* pour les soutenir, les scellèrent enfin de leur sang.

« Fortement lié à eux par la conformité de nos sentiments, je partageai leur conviction et leurs efforts (leurs périls, et leurs souffrances); et si nous nous trompions, notre ERREUR était complète: ils y persévèrent jusqu'au tombeau; et moi, après y avoir depuis *longtemps réfléchi*, je suis demeuré convaincu que cette Egalité qu'ils chérissaient est la *seule institu-*

tion propre à concilier tous les *vrais besoins*, à bien diriger les passions utiles, et à donner à la Société une *forme libre, paisible, heureuse et durable*.

« Un moment avant notre condamnation, *Babeuf* et *Darthé* reçurent de moi, sur les bancs de la haute-cour de Vendôme, devant la hache aristocratique qui allait les frapper, *la promesse* de venger leur mémoire en publiant un récit exact de nos intentions communes, que l'esprit de parti avait si étrangement défigurées; *près du terme de la vie*, je m'acquitte de cette obligation, que la prison et mille autres obstacles m'ont empêché de remplir plus tôt. »

Pesez combien sont graves ces paroles d'un descendant de *Michel-Ange;* d'un noble Florentin, élevé dans la cour du Grand-Duc de Toscane, qui préféra la cause de la Justice et de la Philosophie à la fortune qui l'attendait; d'un Philosophe qui se condamna à vivre dans la pauvreté et presque dans l'indigence, pour vivre indépendant en se consacrant à l'étude; d'un homme longtemps martyr de son amour pour l'Humanité, et qui ne cessa jamais de méditer sur les moyens de la rendre heureuse.

Voyez le même Buonarotti, toujours fidèle à ses principes de Philosophie, faire des vœux pour le succès de l'Écossais Robert Owen, qui suit une autre marche, une marche lente et pacifique, pour établir la Communauté en Angleterre et en Amérique.

Voyez ce R. Owen adopter le principe de la Communauté de travail, de jouissance et d'éducation; — organiser une Communauté de plus de deux mille ouvriers réunis dans la vaste filature de *New-Lannarck*, en Écosse; — entreprendre la Réforme de la Société; — proposer un *plan* de Communauté universelle; — enthousiasmer un grand nombre de disciples; — se transporter avec quelques-uns d'entre eux en Amérique, pour y fonder des *Villes-Communautés;* — prêcher sa doctrine partout, même devant le *Congrès américain;* — se faire de nombreux partisans; — acheter un immense terrain dans le désert de l'Ouest, et partir avec sa famille et beaucoup de

disciples pour y fonder la Communauté de *New-Harmony;* — revenir en Angleterre, s'adresser à tous les Rois dans l'espérance de les convertir; —organiser la *Société coopérative* à Londres, et beaucoup de Sociétés du même genre en Angleterre; — et convertir ainsi des centaines de milliers d'hommes au système de la Communauté.

Et quel est cet *Owen?* Encore un homme vertueux, un Philosophe indulgent et pacifique, un Riche ami de l'Humanité, qui sacrifie 1,200,000 fr. et toute sa vie au bonheur de ses semblables!

Quel dommage qu'il ait eu trop de confiance dans la bonté des Souverains et des Aristocrates; qu'il ait découragé le Peuple en assignant de trop courtes époques à la réalisation d'espérances qui ne se sont pas encore réalisées; et qu'il ait employé, en essais de Communautés partielles et trop petites, qui ne peuvent réussir, un capital qui, bien que considérable, était insuffisant pour tous les besoins d'une Communauté modèle, mais avec lequel on pouvait produire un effet incalculable sur l'opinion en l'appliquant uniquement à la prédication de sa doctrine!

Écoutez la célèbre Miss Wright, disciple d'Owen et prêchant comme lui la réforme, dire aux Américains, dans ses *lectures* et dans son journal :

« Votre Déclaration d'indépendance de 1776 proclame, à la face de Dieu et des Nations, que tous les hommes sont *libres et égaux:* mais ce n'est qu'une vaine théorie sans pratique, puisque vous conservez *l'esclavage*, puisque vous opprimez les *Indiens*, puisque vous avez parmi vous quelques *riches* qui vivent dans l'opulence et le luxe, et beaucoup de *pauvres* qui poussent des cris de misère! vous n'avez pas même *l'égalité d'instruction et d'éducation!* Vous vous vantez de votre liberté, et vous êtes les esclaves de vos prêtres et de la superstition! vous vous vantez d'être des républicains, et vous avez une éducation anti-républicaine! vous vous vantez de votre démocratie, et vous ne savez pas utiliser votre droit de suffrage pour dissiper l'ignorance, pour établir une éducation commune et populaire, pour amener graduellement *l'égalité de jouissance et de bonheur* et la plus grande somme de bon-

heur pour tous! Si vous voulez être véritablement égaux et libres, unissez-vous, associez-vous, pour organiser un système *d'éducation commune.*

« Beaucoup de disciples de la même secte, dit Achille Murat, se sont établis dans les grandes villes, et cherchent à produire une révolution politique en s'emparant de l'esprit des pauvres et des ouvriers et en les dirigeant contre les riches. Ils prêchent la loi agraire, la *division égale des propriétés*, l'universalité d'une *éducation gratuite*, et tâchent par là de s'élever au pouvoir. Ils ont déjà réussi, dans la ville même de New-York, à conduire une ou deux élections; mais cet engouement ne peut être que temporaire. »

Écoutez SAINT-SIMON ranimer en France les idées d'Égalité et de Communauté; proclamer la perfectibilité indéfinie de l'homme, la loi constante et providentielle du progrès; prêcher la fraternité et l'*association*; annoncer un nouveau Christianisme, une grande Réforme, un nouvel avenir. Écoutez-le attaquer la mauvaise organisation sociale:

« *La Société actuelle* est véritablement le *monde renversé*: — puisque la Nation a admis pour principe fondamental que les *pauvres* doivent être généreux envers les *riches*, et qu'en conséquence les moins aisés se privent journellement d'une partie de leur *nécessaire* pour augmenter le *superflu* des gros propriétaires; — puisque les plus *grands coupables*, *les voleurs généraux*, ceux qui pressurent la totalité des citoyens et qui leur enlèvent trois à quatre cents millions par an, se trouvent chargés de faire punir les *petits délits* contre la Société; — puisque l'ignorance, la superstition, la paresse, le goût des plaisirs dispendieux forment l'apanage des chefs suprêmes de la Société, et que les gens *capables*, *économes et laborieux*, ne sont employés qu'en subalternes et comme des instruments; — puisque, en un mot, dans tous les genres d'occupation, ce sont les hommes *incapables* qui se trouvent chargés du soin de diriger les hommes capables; — puisque ce sont, sous le rapport de la moralité, les hommes les plus *immoraux* qui sont appelés à former les citoyens à la vertu; — et que, sous le rapport de la justice distributive, ce sont les *grands coupables* qui sont préposés pour punir les fautes des petits délinquants. »

Entendez-le demander que la CAPACITÉ soit organisée pour *l'amélioration* la plus rapide, sous le rapport moral, intellectuel et physique, du sort de la classe la plus nombreuse et la plus utile; — et que chacun soit RÉTRIBUÉ *selon ses œuvres!* »

Et quel est ce SAINT-SIMON? Un homme descendant de ce Duc de Saint-Simon qui se prétendait descendant lui-même de Charlemagne; un Philosophe qui fait école et secte, qui compte parmi ses disciples une foule de jeunes talents et surtout de savants élèves de l'école Polytechnique, et que ses apôtres transforment en un second Jésus-Christ!

Écoutez maintenant les SAINT-SIMONIENS, *Enfantin* à leur tête, attaquer les vices de la Société!

« *L'esclavage* est encore *vivant* au milieu de nous; car il y a encore des hommes qui *vivent du travail de leurs semblables*; il y a encore des *malheureux* qui ne peuvent traîner leur triste vie qu'à la condition d'engraisser l'oisiveté des privilégiés de la naissance... Peu importe que L'OISIVETÉ ne s'appelle plus *Marquis*, *Comte*, *Baron*, *Gentilhomme*, s'il faut la saluer encore des noms de *rentier*, *capitaliste*, *propriétaire*, *bourgeois!*

« Les propriétaires étant tous les héritiers ou les substitués aux droits des anciens Seigneurs, la constitution de la *Propriété* n'est que la modification du servage, comme le servage n'est qu'une transformation de l'esclavage : la constitution actuelle de la Propriété doit donc éprouver une réforme complète...

« Nous voulons *abolir l'héritage* et transformer la *Propriété* en mettant à leur place des institutions qui satisferont bien davantage tous les sentiments d'affection paternelle, et qui uniront entre elles non pas quelques classes d'hommes mais toutes les classes sans exception. »

Voyez maintenant leur système!

Ils veulent: — L'ASSOCIATION UNIVERSELLE, ou l'organisation définitive de l'Humanité, pour l'amélioration progressive du Peuple; — l'éducation pour tous; — le classement et l'emploi de chacun suivant sa *capacité*; — la division et la distribution du travail; — le travail de chacun pour le bonheur de tous, et le travail de tous pour le bonheur de chacun; — la Propriété *sociale et commune*; — les produits sociaux et communs; — la rétribution selon *les œuvres*; — l'ambition de chacun réduite à suivre les progrès de ses *supérieurs* et à élever ses *inférieurs*; — aucune hérédité ni aucun privilége de naissance; — l'égalité entre la femme et l'homme; — le

droit d'associé, de suffrage et d'éligibilité, pour tous; — le Gouvernement monarchique, mais électif et confié au plus digne par les plus dignes.

Vous le voyez, les *Saint-Simoniens* veulent une réforme radicale, l'abolition de la Propriété individuelle, le travail pour tous avec l'éducation et le bonheur; et leur association universelle n'est autre chose que la *Communauté!*

Comme les Pythagoriciens, ils s'associent; ils s'organisent; ils ont une habitation commune, un nouveau costume commun; ils vont prêcher partout leur doctrine; et bientôt ils comptent un grand nombre de sectateurs, de jeunes gens et de femmes, parmi lesquels se font remarquer beaucoup d'hommes de talent, et des riches qui consacrent leur fortune à la cause du progrès et de l'Humanité.

Malheureusement les Saint-Simoniens ramènent tout à la religion, aux idées, aux formes et aux dénominations religieuses; c'est un nouveau Christianisme qu'ils veulent établir; Saint-Simon est un Dieu qui vient *révéler* au Monde une *religion* nouvelle; leur nouvelle Société est une *Église*; tous leurs fonctionnaires sont des Prêtres; leur chef, naguère confondu dans la foule, s'appelle *Pape* et *Père*; et leur gouvernement, quoique électif, est à la fois une *Monarchie*, une *Aristocratie*, et surtout une Théocratie armée du pouvoir absolu.

Et ces dernières idées, si contraires à la Philosophie du 18e siècle, amènent des schismes intérieurs et arrêtent les progrès de la secte nouvelle.

Écoutez maintenant un autre Philosophe qui consacre aussi sa vie au bien de l'Humanité, qui fonde une autre *école* où brillent encore des hommes de talent, Fourrier et ses disciples, cherchant la *Réforme* Sociale dans la *Réforme* industrielle, dans l'Association, dans le régime sociétaire substitué au régime de morcellement.

Ils veulent la réforme *industrielle*, en organisant la Commune sociétaire; — la Réforme *civile*, en rendant tous les associés propriétaires et capitalistes; — la Réforme *politique*, en établissant l'*unité administrative*, et l'élection ou le suffrage universel, avec un Roi héréditaire; — enfin la Réforme *religieuse*, en établissant l'*unité* de croyance et de pratiques.

Leur Commune sociétaire doit posséder un terrain d'une lieue carrée, et comprendre trois ou quatre cents familles ou douze cents individus. — Elle forme une seule Société en commandite, qui exploite une seule propriété avec un immense capital immobilier et mobilier, qui loge et travaille dans un immense et seul bâtiment, appelé *phalanstère*, et qui n'a qu'une seule *cuisine* et qu'un seul *ménage*.

Ils veulent que les douze cents Communiers soient divisés, suivant leurs vocations et leurs goûts, en *groupes*, en *séries* et en *phalanges*.

Ils veulent que le travail soit *attrayant*, du choix de chaque travailleur, varié, à courte durée, et facilité par des machines qui produisent le plus possible.

Ils ne veulent point de salaire mais une part comme associé, non un partage égal du produit total mais un partage *proportionnel* suivant le *capital*, le *travail* et le *talent* de chacun.

Ils veulent que la *femme* et l'*enfant* aient leur part et soient *indépendants*.

Ils veulent, avec de pareilles Communes sociétaires organiser successivement des cantons, des arrondissements, des départements, un Empire et le Globe entier.

Comme vous le voyez, c'est au fond la *Communauté*, avec l'inégalité de fortune conservée, avec des riches sans pauvres : c'est une Communauté défectueuse, je crois; mais c'est une Communauté!

C'est en vain que Fourrier cherche 4 millions puis 1,200,000 fr. pour fonder une Commune sociétaire, et qu'il espère la coopération du Gouvernement en garantissant un produit *quadruple*; il ne peut malheureusement hasarder un essai qu'avec un capital trop faible pour donner quelque

chance de succès ; et comme tous les autres systèmes, le sien reste à l'état de doctrine et de théorie.

Je ne vous parle pas d'autres projets d'*associations industrielles* fondées sur les mêmes principes, ni d'un nouveau système d'*association manufacturière* indiqué aux ouvriers anglais par l'ingénieur *Ch. Babage*, professeur au collége de Cambridge.

Mais écoutez les fondateurs d'une autre *école*, BUCHEZ et ROUX (1), invoquant la Religion et la foi ; *Jésus-Christ* et le Christianisme ; la perfectibilité et le mouvement ; le progrès et l'avenir ; l'Egalité et la Démocratie ; la fraternité et le dévouement ; l'unité et l'humanité ; l'association et tout ce qui conduit nécessairement à la *Communauté*.

Ecoutez l'écrivain de la *Jeune Italie* (2), MAZZINI, invoquant aussi l'Avenir et l'Humanité ; l'alliance des Peuples ; la réorganisation et la régénération de la Société par l'Association ; Jésus-Christ, et sa doctrine d'Egalité et de fraternité (qui conduit à la Communauté), sans prolétariat comme sans Aristocratie territoriale ou financière.

Ecoutez les trois Associations de la *Jeune Allemagne*, de la *Jeune Pologne* et de la *Jeune Italie*, invoquer les mêmes principes religieux et sociaux, et demander que tout homme *participe*, proportionnellement à son travail, à *la jouissance* du FONDS COMMUN résultant de toutes les forces sociales mises en activité.

Ecoutez de LAMARTINE, dans son *Voyage en Orient* :

« La France est belle à voir dans un prochain avenir : une génération qui grandit aura, par la vertu de son âge, un détachement complet de nos rancunes et de nos récriminations de quarante ans ; peu lui importe qu'on ait appartenu à telle ou telle dénomination haineuse de nos vieux partis ;

(1) *Européen*, journal ; — *Histoire parlementaire* de la révolution française. — Beaucoup d'autres ouvrages.

(2) *Foi et Avenir*.

elle ne fut pour rien dans les querelles, elle n'a ni préjugés ni vengeance dans l'esprit ; elle se présente pure et pleine de force à l'entrée d'une nouvelle carrière, avec l'*enthousiasme d'une idée*... Que j'aurais aimé à y entrer en son nom !..... L'heure serait venue d'allumer le *phare de la Raison* et de la morale sur nos tempêtes politiques, de formuler le *nouveau symbole social* que le monde commence à pressentir et à comprendre. Le symbole d'*amour et de charité* entre les hommes, la *politique évangélique*... Que le ciel suscite des hommes ! car notre politique fait *honte* à l'homme et fait *pleurer* les anges. La destinée donne une heure par siècle à l'Humanité pour se *régénérer* ; cette heure, c'est une *révolution* ; et les hommes la perdent à s'entre-déchirer ; ils donnent à la vengeance l'heure donnée par DIEU à la *régénération et au progrès* !

« L'esprit de *famille* est la seconde âme de l'Humanité : les législateurs modernes l'ont trop oublié ; ils omettent la famille, source unique des populations fortes et pures. La législation, même après le Christianisme, a été *barbare* sous ce rapport ; elle interdit à la *moitié* des hommes la *femme*, l'*enfant*, la possession *du foyer et du champ* ! et cependant elle DEVAIT *ces biens* à TOUS.

« Mais quand Dieu permet qu'une *vérité* tombe sur la terre, les hommes commencent par *maudire* et par *lapider* celui qui l'apporte ; puis ils s'emparent de cette vérité, qu'ils n'ont pas tuée avec lui, parce qu'elle est immortelle, et elle devient leur *héritage*.

« La *Raison* est le soleil de l'Humanité ; c'est l'infaillible et perpétuelle révélation des lois divines, applicables aux Sociétés. Il faut marcher pour la suivre, sous peine de demeurer *dans le mal* et *dans les ténèbres*. Mais il ne faut pas la devancer, sous peine de tomber dans des précipices ; comprendre le passé sans le regretter, tolérer le présent en l'*améliorant*, espérer l'avenir en le *préparant*, voilà la loi des hommes sages et des institutions bienfaisantes.

« Les *idées* humaines ont amené l'Europe à une de ces *grandes crises organiques* dont l'histoire n'a conservé qu'*une* ou *deux* dates dans sa mémoire, époques où *une civilisation* USÉE *cède à une autre*... La Révolution française a été le *tocsin du monde*... Cette Révolution, qu'on appellera plus tard la *Révolution européenne*, car les idées prennent leur niveau comme l'eau, n'est pas seulement une *révolution politique*, une transformation du pouvoir, une dynastie à la place d'une

autre, une République au lieu d'une Monarchie ; tout cela n'est qu'accident, symptôme, instrument, moyen ; l'œuvre est tellement *plus grave et plus haute* qu'elle pourrait s'accomplir sous toutes les formes de pouvoir politique, et qu'on pourrait être *monarchiste* ou *républicain*, attaché à une dynastie ou à l'autre, partisan de telle ou telle combinaison constitutionnelle, sans être moins sincèrement et moins profondément RÉVOLUTIONNAIRE ; on peut préférer un instrument à un autre pour remuer le monde et le changer de place, voilà tout : mais l'*idée de Révolution*, c'est-à-dire de changement et d'amélioration, n'en éclaire pas moins l'esprit, n'en échauffe pas moins le cœur. Quel est parmi nous l'homme pensant, l'homme de cœur et de raison, l'homme de Religion et d'espérance, qui, mettant la main sur sa conscience et s'interrogeant devant Dieu, en présence d'une *Société qui tombe* d'anomalie et de vétusté, ne se réponde : JE SUIS RÉVOLUTIONNAIRE...?

« La révolution n'a été qu'une bataille, c'est-à-dire confusion et désordre, triomphe et déroute, enthousiasme et découragement. Aujourd'hui on commence à saisir le *plan providentiel* de cette grande lutte entre les idées et les hommes... C'est un beau et rare moment pour l'esprit humain !... Quand une révolution est enfin comprise, elle est achevée ; le succès peut être lent, mais il n'est plus douteux. L'idée nouvelle, si elle n'a pas conquis son terrain, a du moins conquis son arme infaillible, la *presse*... Pour les Philosophes politiques, il ne s'agit donc plus de combattre, mais de diriger l'arme invincible de la civilisation moderne... L'*Egalité de droit* est admise en principe ; la *liberté de discussion* est consacrée dans les formes gouvernementales ; la parole parlée et écrite a le droit de faire partout et toujours son appel à l'intelligence de tous ; *elle remue et remuera toutes les questions* sociales, religieuses, politiques, nationales, avec la force que l'opinion publique lui prêtera, jusqu'à ce que la Raison humaine, éclairée du rayon qu'il plaît à Dieu de lui prêter, soit entrée en possession du monde social tout entier.

« En France, l'Egalité de droit, qui a produit l'Egalité de prétentions et d'ambition, la liberté de discussion et d'examen, l'instruction répandue dans les masses, le mouvement industriel, les Prolétaires, tout rend une révolution inévitable.

« Les *Prolétaires* se trouvent aujourd'hui dans une condition *pire* qu'ils n'ont jamais été ; ils ont reconquis des *droits stériles* sans avoir le NÉCESSAIRE, et remueront la Société jusqu'à ce que le SOCIALISME ait succédé à l'odieux *individualisme*.

« C'est de la situation des *Prolétaires* qu'est née la *question* de PROPRIÉTÉ, qui se traite partout aujourd'hui, et qui se résoudrait par le *combat* et le *partage*, si elle n'était résolue bientôt par la *Raison*, la *politique* et la CHARITÉ SOCIALE. La Charité, c'est le *socialisme* ; l'égoïsme, c'est l'*individualisme*. La Charité comme la politique commande à l'homme de ne pas abandonner l'homme à lui-même, mais de *venir à son aide*, de former une sorte d'*assurance mutuelle*, à des conditions équitables, entre la *Société possédante* et la *Société non-possédante* ; elle dit au propriétaire : Tu garderas ta Propriété, car, malgré le *beau* rêve de la COMMUNAUTÉ DES BIENS, *tentée en vain par le Christianisme et par la philantropie*, la Propriété *paraît, jusqu'à ce jour* la condition *nécessaire* de toute Société ; sans elle ni famille, ni travail, ni civilisation ; mais cette même Charité lui dit aussi : tu n'oublieras pas que ta Propriété n'est pas seulement instituée pour toi, mais *pour l'Humanité toute entière* ; tu ne la possèdes qu'A DES CONDITIONS de justice, d'utilité, de répartition et d'accession *pour tous* : tu fourniras donc à tes FRÈRES, sur le SUPERFLU de ta Propriété, des moyens et des éléments de travail qui leur sont nécessaires pour *posséder* LEUR PART à leur tour ; tu reconnaîtras un droit *au-dessus du droit de Propriété, le droit* d'HUMANITÉ. Voilà la justice et la politique. »

Ainsi, vous le voyez, *de Lamartine* ne repousse la Communauté qu'avec circonspection, sans preuve entraînante et sans conviction, l'appelant un *beau* rêve dont le *Christianisme* et la *Philantropie* désirent la réalisation.

Mais il proclame l'Egalité, la fraternité, la Charité et le devoir absolu pour les riches d'employer leur *superflu* à rendre aux pauvres *leur part* dans les biens de la Nature ; c'est-à-dire il veut ce qui conduit irrésistiblement à la Communauté !

Ecoutez LAMENNAIS dans son *Livre du Peuple* :

« Les hommes nés d'un *même Père*, auraient dû ne former qu'une *seule grande famille*, unie par le doux lien d'une amitié *fraternelle*... Dans une famille, tous ont en vue l'avantage de tous, parce que tous s'aiment et que *tous ont part au bien commun*..... qu'on ait peu ou beaucoup, on *partage en frères*... Si l'un est infirme, s'il tombe malade, s'il devient incapable de travail, les autres le nourrissent et le soignent.

« Point de rivalités possibles quand on n'a qu'un *même intérêt*, point de dissentions dès-lors. Ce qui enfante les dis-

sentions, la haine, l'envie, c'est le désir insatiable de posséder plus et toujours plus, lorsqu'on possède pour soi seul. La *Providence maudit ces possessions solitaires*, elles irritent sans cesse la convoitise et ne la satisfont jamais.

N'est-ce pas demander la *Communauté?*

Voyez enfin les *frères-unis* ou les FRÈRES MORAVES dont je vous ai fait connaître l'origine dans le chapitre précédent, société de Philosophes, ou secte chrétienne répandue dans toutes les parties de l'Europe et dans les Etats-Unis d'Amérique, composant de grandes *Maisons* ou grandes *Familles* en Lusace, en Bohême, en Pologne, en Saxe, en Hollande, et surtout en *Moravie*.

Ces Maisons ou Familles, en Moravie et en Saxe, contiennent 1000 à 1200 associés qui s'appellent *frères* et *sœurs* : celle de *Zeist*, près d'Utrecht, en Hollande, en compte 3500 depuis que, en 1760, un *riche seigneur allemand*, transporté d'admiration, entra dans la Communauté et lui donna toute sa fortune.

La Maison qu'habite chaque grande Famille n'est point un *couvent*, mais un vaste bâtiment qui comprend de petits logements pour chaque petite famille; de grands ateliers, les uns pour les hommes, les autres pour les femmes; un grand réfectoire commun; de grandes salles communes pour les jeux, les assemblées et la conversation; des écoles; une infirmerie, une chapelle, un jardin, des promenades, des terres tout à l'entour, des magasins communs, etc.

L'Egalité réelle et parfaite, la fraternité et la Communauté de travail et de jouissance, sont les bases de leur association : chacun doit exercer une profession utile; tous les produits sont communs; tous en jouissent *également* sans aucune préférence; tous mangent en commun, et sont nourris, vêtus et logés de même.

Tous les frères réunis élisent un *maître*, et toutes les sœurs élisent une *maîtresse*, qui représentent la Famille et sont continuellement responsables.

Presque tous sont mariés sans dot : le divorce est permis, mais sans exemple. Les enfants sont élevés et presque allaités en commun.

Ils professent le Christianisme, mais en s'attachant principalement à la *morale* évangélique, en éloignant tout ce qui tient au dogme, en pratiquant le culte simple des premiers chrétiens, sans prêtres et sans images.

Les Gouvernements les tolèrent; mais les Rois, et Napoléon lui-même, n'ont jamais voulu les admettre dans leurs armées.

Et le *bonheur* que leur procure la Communauté dure depuis environ 300 ans!

Je ne vous citerai pas les *Quatre âges historiques* et *les fous* de BÉRANGER, parce que ses chansons ou plutôt ses odes Philosophiques sont connues jusqu'au bout du monde.

Je vous citerai les économistes *J.-B. Say, Storch, de Sismondi*, etc., puis *Châteaubriand, Royer-Collard, Guizot, Cousin, de Barante, Villemain, de Tocqueville, Lherminier, Billard, George Sand, Aug. Comte*, etc., etc., si je n'étais pas forcé de terminer cette revue déjà trop longue.

Je rapporterai cependant deux mots de SISMONDI, dans ses *Principes d'Economie politique* :

Dans l'état actuel de la Société, la plupart des *impôts* sont employés à défendre *le riche* contre *le pauvre*...

Cela est vrai surtout de l'*impôt* DU SANG : en effet, on dit que l'armée est instituée pour défendre l'*ordre* et la *Propriété*; mais si la Propriété est l'art *d'absorber le travail du pauvre*, celui-ci, composant l'armée en entier, est une portion de la *classe pauvre*, isolée et enrégimentée pour OPPRIMER L'AUTRE. Alors ne parlez donc plus d'armée nationale, et achetez vous-mêmes vos ESCLAVES, car la nation c'est le plus grand nombre...

Mais joignez à toutes ces opinions plus de 3,000 proscrits Polonais, majorité de l'émigration, arborant le drapeau de la Démocratie et de l'Egalité, tandis que le reste proteste contre l'accusation d'Aristocratie!

Joignez-y les Associations d'ouvriers *anglais* et *belges*, à Londres et à Bruxelles, invoquant l'Egalité des hommes et des Peuples, tandis qu'une masse d'ouvriers *Français* invoquent la *Communauté du travail et des fruits*.

Joignez-y une foule *d'ouvrages*, et d'innombrables JOURNAUX qui, dans tous les pays, proclament la *Démocratie* et réclament la Réforme *sociale!*

Ajoutez-y d'innombrables SOCIÉTÉS *philantropiques*, en France, en Angleterre, en Amérique, partout, organisées pour réclamer la Réforme, le suffrage universel, l'éducation populaire, des salles *d'asile* pour tous les enfants, l'abolition de l'esclavage, l'amélioration des condamnés, et la civilisation des sauvages!

Et dites-moi, ne voilà-t-il pas une masse imposante d'opinions et d'autorités!

Je ne m'arrête pas à vous signaler ce qui me paraît imparfait dans ces divers systèmes, car vous savez que nous autres Icariens nous désapprouvons tout ce qui n'est pas l'Egalité parfaite et la Communauté.

Je ne m'arrête pas non plus à déplorer soit les *Emportements*, naturels mais injustes au fond et par conséquent moins persuasifs, de quelques écrivains contre les riches et les Aristocrates, soit leur malheureuse *Intolérance* envers des hommes qui ne pensent pas précisément comme eux mais qui cherchent comme eux le bonheur de l'Humanité.

Et je vous le demande, adversaires de la Communauté, direz-vous encore que cette Communauté et l'Egalité n'ont en leur faveur aucune autorité puissante, quand vous en voyez tant des plus respectables, en faveur de la *Communauté*, et quand vous voyez le Monde philosophe et savant proclamer l'*Egalité!*

A demain, pour terminer! Nous verrons l'avenir de l'Humanité, et vous serez convaincus, j'espère, que cet avenir est la Communauté!

CHAPITRE XXV.

AVENIR DE L'HUMANITÉ.

Progrès continu. — Perfectibilité de l'homme; indéfinie. — Condorcet. — Communauté est le seul but de l'Humanité. — Toute autre réforme est transitoire. — Inconséquence des demi-réformes. — Tout ou rien. — Communauté est l'avenir. — Prétendues impossibilités réalisées; rien impossible. — Congrès de tous les Philosophes adopterait la Communauté.

Qui pourrait nier le PROGRÈS? Qui pourrait nier l'avantage de la civilisation sur l'état sauvage; de l'esclavage sur l'extermination des vaincus; de l'affranchissement sur l'esclavage; du Christianisme avec sa morale sur le Paganisme; du principe d'Egalité, de fraternité et d'amour mutuel, sur le principe des Castes; du principe d'activité, de mouvement et d'amélioration continuelle, sur le principe de résistance et d'immobilité; du principe de fraternité des Peuples, de communication, de concentration et d'unité, sur le principe de barrières, de séparation et de morcellement; du principe de perfectionnement, d'éducation et de vérité, sur le principe d'abrutissement, d'ignorance, de superstition et de mensonge; de la Paix sur la guerre; de la liberté sur le despotisme; des Communes sur la féodalité; de l'indépendance sur la soumission forcée; du système Représentatif réel sur la Monarchie ou l'Aristocratie absolue; de la République aux Etats-Unis sur

la Royauté ; et des millions de réformes opérées sur les millions d'abus qui les précédaient?

Qui peut nier le Progrès dans les sciences, dans les arts, dans la découverte de l'Amérique, dans l'invention de l'imprimerie, des machines à vapeur, des chemins de fer, etc.?

Qui peut nier dès lors la PERFECTIBILITÉ humaine?

Et qui peut assigner des bornes à cette perfectibilité? Qui peut marquer les limites des Mathématiques, de la Géologie, de la Chimie, de la Physique, de l'Astronomie, de la Mécanique, de la Médecine, de la Pharmacie?

Qui peut démentir Price, Priestley, Turgot, mille autres, surtout Condorcet, proclamant que la perfectibilité de l'homme est indéfinie, que l'Humanité est encore à son enfance, et que l'avenir est pour elle une mer inconnue de perfectionnements successifs dont chacun en enfantera continuellement des milliers d'autres?

Entendez Turgot qui voulait, en 10 ans, métamorphoser la France, faire de son Peuple le premier Peuple du monde et de son territoire un magnifique jardin!

Entendez Condorcet prophétiser un perfectionnement illimité dans le physique, dans l'intelligence et dans le moral de l'homme; lui prédire une amélioration native, un corps plus robuste, plus beau, plus parfait, exempt de douleurs et de maladies, une intelligence plus spirituelle et plus puissante, un cœur plus aimant et plus généreux, une âme plus pure et pour ainsi dire plus divine!

Et tous ces prodiges seraient l'œuvre d'institutions sociales et politiques qui seconderaient la Nature au lieu de l'étouffer; l'œuvre de l'Education surtout, de la toute puissante Education; l'œuvre de la Raison et de la Providence qui nous en a fait l'inappréciable présent pour qu'elle opérât ces miracles.

Et ces institutions sociales et politiques qui doivent faire fonctionner ainsi la Raison et satisfaire le vœu de la Nature et l'ordre de la Providence, quelles sont-elles, ou plutôt quel en est le principe?

Vous l'avez entendu; tous ceux que l'Humanité consulte comme ses oracles vous répondent que c'est *l'Egalité*, et presque tous ajoutent que c'est la *Communauté!*

— Et celui que l'Univers adore comme un DIEU proclame, depuis dix-huit siècles, que c'est l'Egalité et la Communauté!

Oui, la Communauté est le dernier perfectionnement social et politique et le but où tend l'Humanité : toutes les autres améliorations y conduisent nécessairement; toutes ne peuvent être qu'insuffisantes par elles-mêmes et par conséquent essentiellement transitoires et préparatoires.

Que serait par exemple la *République* seule, sans l'extinction de la misère et par conséquent de l'opulence, sans l'abondance et le bonheur pour le Peuple en travaillant modérément, et par conséquent sans l'Egalité d'éducation et de fortune?

Que demandent ceux qui parlent de *réforme sociale* (et tout le monde en parle)? Quelles réformes sociales veulent-ils? A quelle réforme sociale prétendent-ils s'arrêter, pour que la Société soit parfaite à leurs yeux? A quoi bon réformer quelque chose s'ils ne veulent pas l'aisance et l'éducation pour tous? Et s'ils veulent l'aisance, l'éducation et le droit électoral pour chacun, pourquoi s'arrêter en chemin et ne pas adopter l'Egalité complète et la Communauté?

Non, il n'y a pas de halte définitive entre l'esclavage et l'Association ou l'Egalité, entre l'opulence illimitée suivie de la misère et la Communauté.

Vouloir l'Association réelle, ou l'Education, ou l'aisance, ou le suffrage universel, c'est nécessairement vouloir l'Egalité et la Communauté. — Repousser l'Egalité et la Communauté, c'est nécessairement repousser le suffrage universel, et l'aisance générale, et l'éducation commune, et même l'association réelle.

La Réforme est une immense *échelle* entre le Ciel et la Terre, par laquelle on arrive au Ciel si l'on peut sans obstacle mettre le pied sur le premier échelon, puis sur le second et les autres, et dont il faut éloigner les assaillants sans leur permettre d'atteindre le premier échelon, si l'on veut être sûr qu'ils n'arriveront pas au dernier.

Aussi, voyez-vous une seule Aristocratie accorder au Peuple l'Association, l'éducation, l'aisance et le suffrage! Ne les voyez-vous pas toutes, au contraire, plus prévoyantes et plus conséquentes, comme l'Aristocratie anglaise, avouer qu'il existe des abus mais soutenir qu'ils sont inévitables, et proclamer

le principe de la *conservation* avec celui de la *résistance* et de *l'immobilité*, parceque, disent-elles, si l'on fait une concession il faudra en faire des milliers, si l'on touche à un abus il faudra toucher à tous, si l'on enlève une pierre on en verra tomber deux, trois, et l'édifice entier, si l'on souffre un trou dans la digue on sera bientôt submergé, et si l'on permet à la Démocratie d'arriver au premier échelon elle aura bientôt escaladé jusqu'à la Communauté!

Oui, si j'avais le droit de m'adresser aux Rois, je leur dirais : « Faites le bonheur de l'Humanité! Déclarez solennel-« lement que vous adoptez la Communauté, et commencez « par l'éducation, par la liberté de la presse et d'association, « par le droit électoral! Prenez tout le temps nécessaire, allez « lentement et progressivement; le Peuple prendra patience « et n'aura plus la moindre idée de révolution dès qu'il vous « verra entrer franchement dans la carrière de la réforme : « mais ne perdez pas un moment pour détruire la misère et « diminuer l'inégalité!... Si vous repoussez la Communauté « pour l'avenir, je n'ai plus rien à vous dire; car il ne man-« quera pas d'émissaires de Satan qui vous diront : Gardez-« vous, gardez-vous d'accorder ni le suffrage, ni l'éducation, « ni l'aisance, ni l'association! On vous demanderait bientôt « la Communauté!

Je dirais également aux hommes qui veulent le bonheur de l'Humanité mais qui se contentent de demander l'Association ou le Suffrage, l'Aisance ou l'éducation, dans la crainte de ne pouvoir obtenir davantage, je leur dirais : « N'êtes-vous « pas aveuglés par votre crédulité quand vous espérez que « ceux qui ne veulent pas vous accorder la Communauté vous « accorderont le Saint-Simonisme ou la Commune sociétaire, « l'Association ou le Suffrage, l'éducation ou l'aisance, c'est-« à-dire l'*échelle* pour monter à la Communauté?

Je n'ai pas le droit sans doute de parler comme tant d'autres l'ont fait; mais, en vous soumettant mon opinion et ma conviction, je hasarderai de vous dire à vous-mêmes : « Il faut « opter entre *tout* et *rien* : vous tous qui ne voulez pas de la « Communauté, renoncez à l'Association, au suffrage, à l'é-« ducation, à l'aisance, à toute amélioration, à tout progrès. « Acceptez le *statu quo*, la résistance, l'immobilité, l'orga-

« nisation actuelle avec tous ses vices, la misère et l'opulence « avec toutes leurs calamités. Soyez Conservateurs, Tories, « Légitimistes! Arrêtez et ramenez même en arrière le char « de l'Humanité! Revenez à l'Aristocratie de droit divin, aux « Pontifes et aux Empereurs déifiés, à la superstition, aux « barrières entre les Peuples, à l'abrutissement de l'homme, « aux castes de l'Egypte et de l'Inde, en un mot à l'esclavage « assimilant l'homme à la brute... Vous ne le pouvez pas, « dites-vous! Le char est trop lourd, la montée par derrière « trop escarpée, et les coursiers trop ardents à descendre... « Hé bien alors, en avant, en avant du côté de la Commu-« nauté!... En avant tous! Et quelque nombreuse que soit « l'armée, nous marcherons sans désordre, et nous arrive-« rons à petites journées, sans combats, sans dangers et sans « fatigues! Et tous les Peuples auront la Communauté! Et la « Terre ne sera qu'un Empire! Et l'Humanité ne fera qu'une « famille! Et cette immense famille, enivrée de bonheur, « n'aura que de l'admiration, de la reconnaissance et de l'a-« doration pour la Nature et la Providence! »

Direz-vous encore que c'est *impossible?* Comme si ce n'était pas, depuis le commencement du monde, l'objection banale à toutes les nouveautés qui déplaisent! Comme s'il y avait une seule invention qui n'ait été déclarée impossible *avant* son existence, tandis qu'*après* on dit que c'est la chose la plus simple et la plus facile, tandis que chacun se vante d'avoir pu la trouver, sans concevoir même qu'on ait pu douter de sa possibilité!

Que de millions de *prétendues impossibilités* RÉALISÉES! N'a-t-on pas déclaré *impossible* l'abolition de l'esclavage, le règne, comme *Dieu*, de celui qu'on crucifiait comme un misérable entre deux voleurs; la monarchie universelle d'un Pape ancien mendiant et corsaire?— Colomb n'a-t-il pas été montré au doigt comme *le fou* par excellence, et presque pendu au haut de son grand mât par son équipage convaincu que la découverte de l'Amérique était impossible?—Aurait-on cru possible qu'une compagnie de marchands (la compagnie anglaise des Indes) conquît 120 millions de sujets, et qu'une petite société de moines (les Jésuites) devînt la directrice des Rois et des Peuples? — La faculté de médecine de Paris n'a-t-elle pas nié la possibilité de la circulation du sang dé-

couverte par *Hervey* 50 ans auparavant? — N'a-t-elle pas nié pendant cent ans la possibilité que la pomme-de-terre convînt à l'homme comme au pourceau?— Thomas Payne n'a-t-il pas failli être lapidé pour avoir proposé comme possible l'indépendance et la République, proclamées peu après par le Congrès américain?— Ne s'est-on pas moqué de celui qui proposait d'éclairer Londres avec *le gaz* et qui devait, disait on, faire sauter et incendier la ville avec son volcan à mille canaux souterrains? — L'Institut, consulté par Bonaparte, n'a-t-il pas déclaré les *bateaux à vapeur* impossibles?— Napoléon n'a-t-il pas chassé de sa présence, comme un extravagant, ce *Fulton* qui lui offrait le moyen de réaliser l'objet de son désir le plus ardent?— L'Univers a-t-il cru possible la Révolution française, la fortune du petit caporal-Empereur, les trois journées parisiennes, et chacun des milliers d'événements qui les ont suivies? — Les savants ont-ils jamais admis la possibilité qu'un peu d'eau bouillante transportât une voiture à 720 lieues en 24 heures?

Rayez donc le mot *impossible!* ou du moins ne l'appliquez pas à la Communauté, quand tant de Génies la déclarent possible!

N'oubliez pas que Moïse annonça un Réformateur attendu pendant des siècles dans tout l'Orient; que Jésus-Christ annonça la *bonne nouvelle* de l'arrivée de ce Réformateur et prédit la future venue d'un autre Messie; que Platon disait : « *quelque jour, dans quelque pays, quelque Prince éta-* « *blira la Communauté;* » et que Th. Morus, Helvétius, Mably, Turgot, Sieyès, Diderot, Condorcet, B. Constant, etc., annonçaient qu'un jour *toutes les possibilités seraient réalisées!*

N'oubliez pas surtout les chemins de fer, oui les chemins de fer, qui vont tout révolutionner et préparer la réunion des Peuples et des Empires!

Et pour terminer par la plus décisive des autorités, je vous dirai : « Supposez qu'aujourd'hui, en 1836, Confucius et « Zoroastre, Lycurgue et Agis, Solon et Pythagore, So- « crate et Platon, Aristote, les Gracques, Apollonius, Plotin « et Plutarque, T. Morus et Locke, Montesquieu et Rous- « seau, Helvétius et Mably, Turgot et Condorcet, Was-

« hington, Franklin, Th. Payne et Diderot, Sièyes et « Mirabeau, etc., etc., sortent du tombeau et se réunissent « en CONGRÈS, ici en Icarie, sous la présidence de JÉSUS- « CHRIST, pour choisir entre l'Egalité et l'Inégalité, entre « la Propriété et la Communauté : doutez-vous que, en pré- « sence du bonheur d'Icarie, ils ne proclamassent pour le « Genre humain l'Egalité et la Communauté? »

Nous sommes si heureux par cette bienfaisante Communauté, nous autres Icariens, que tous, hommes, femmes et enfants, nous ne savons comment exprimer notre reconnaissance envers ceux qui nous ont procuré tant de félicité; et c'est avec une ardeur toujours croissante que nous nous écrions sans cesse : *Gloire à nos libérateurs! gloire éternelle au bon Icar!*

Mais nous sommes trop sincères aussi dans nos sentiments de fraternité universelle pour que je puisse m'empêcher de m'écrier ici, au nom de mes concitoyens : *Puisse bientôt la Communauté faire votre bonheur et celui de vos Patries!*

Je n'ai pas besoin d'affirmer que des tonnerres d'applaudissements répondirent au vœu philantropique de l'orateur : l'enthousiasme était si grand et la reconnaissance si vive pour Dinaros que l'assemblée presque entière l'accompagna spontanément jusque chez lui. Jugez de la joie d'Eugène et de mon bonheur à moi, puisque Dinaros était presque mon frère!

CHAPITRE XXVI.

ASSOCIATION ET PROPAGANDE POUR LA COMMUNAUTÉ.

Deuxième délibération des Etrangers. — La Communauté est-elle applicable ailleurs? — Objections d'un Prêtre espagnol. — Réponse d'un Carbonaro italien. — Elle est applicable surtout en France, en Angleterre, aux États-Unis. — Beaucoup de riches consentiront. — Icar se réjouissait d'avoir pu éviter l'effusion du sang. — L'assemblée décide qu'elle est applicable partout. — Faut-il travailler maintenant à l'établir? — Objections. — Oui. — Que faut-il faire? — Objections. — Réponse d'Eugène. — Faut organiser une grande association; écrire, discuter, persuader, convertir, agir sur l'*opinion*. — Un vieux Missionnaire propose une nouvelle *mission* apostolique. — *Association* décidée et organisée.

Les Etrangers s'étaient réunis de nouveau pour délibérer sur la question ajournée avant le cours de Dinaros, celle de savoir si la Communauté était *applicable* à leurs pays; et tout annonçait une grande majorité pour l'affirmative.

L'opposition fut vive cependant: Antonio monta le premier à la tribune et déclara que son opinion était bien modifiée par tout ce qu'il venait d'entendre et de voir, mais que néanmoins il doutait encore que le système Icarien, tout désirable qu'il était, fût actuellement praticable en Espagne.

— Je concevrais ce doute, répondit un Carbonaro italien proscrit par le Pape en 1831, si nous n'avions pas l'expérience d'Icarie: mais quand Icarie a fait l'essai de son système, en 1782, n'était-elle pas dans la même position que sont aujourd'hui l'Espagne, l'Italie et presque tous les pays civi-

lisés? La position de ces pays aujourd'hui, en 1836, n'est-elle même pas plus favorable que celle d'Icarie, cinquante-quatre ans auparavant, surtout quand ils ont pour modèle une expérience qui a si bien réussi? Pour obtenir le succès des Icariens, chaque Peuple n'aura qu'à répéter ce qu'ils ont fait, et pourra même faire mieux encore en évitant les fautes que leur inexpérience en 1782 a pu leur faire commettre.

Supposez la Communauté adoptée en Amérique, en Angleterre, en France; y aurait-il quelque chose de plus facile que l'exécution aux *États-Unis*? Si tout le génie industriel des *Anglais*, si tout le génie inventif des *Français*, étaient mis en œuvre pour faire ce qu'ont fait les Icariens, ces deux Peuples ne réussiraient-ils pas aussi facilement que ceux-ci?

Presque tous les opposants déclarèrent qu'ils admettaient la possibilité d'application si tout le monde était d'accord; mais que les Aristocrates et les riches n'y consentiraient pas, et que leur propre hésitation venait de la crainte qu'il ne fallût répandre beaucoup de sang pour vaincre leur résistance.

— On procédera lentement et doucement comme l'a fait Icar, répondit un Polonais.

— D'ailleurs, dit Eugène, est-ce que la Communauté ne fera pas le bonheur des riches comme des pauvres? Pourquoi douter que beaucoup de Nobles se montreront justes et généreux et comprendront leur véritable intérêt, comme l'ont fait les Nobles Icariens en 1782, comme l'a fait la Noblesse française le 4 août 1789, comme le fait aujourd'hui notre ami Lord Carisdall, l'un des plus riches Seigneurs d'Angleterre, qui veut consacrer toute sa fortune à l'établissement de la Communauté dans son pays?

— Je connais, ajoutai-je (moi William), beaucoup de Lords et beaucoup de Seigneurs en France, en Prusse, en Hongrie, en Italie, en Espagne, même en Russie et ailleurs, qui désirent autant que nous le bonheur de l'Humanité.

— Quant à l'effusion du sang, dit un autre orateur, je citerai une anecdote que j'ai apprise il y a quelques jours. Pendant les seize années qu'il a vécu après la révolution de 1782, Icar se plaisait à raconter souvent que son plus délicieux souvenir était d'avoir eu le bonheur d'établir son nouveau système sans répandre de sang. Hé bien, nous ferons comme lui!

— Nous ferons comme lui! répétèrent une foule de voix.

Les orateurs, qui appartenaient à cinq ou six des pays voisins (à la Virgie, au Taron, etc.), firent connaître que l'exemple d'Icarie était suivi sans obstacle dans leurs pays, quoique avec moins de progrès, parce que ces pays ont moins de ressources.

Deux Américains de New-York et de Philadelphie affirmèrent que rien ne serait plus facile que l'application du système dans les vingt-quatre Républiques unies. Ils ajoutèrent que l'Amérique avait fait déjà beaucoup de réformes partielles qui conduisent à la Communauté; que, dans plusieurs des Etats-Unis, les banques aristocratiques perdent leurs priviléges; que la poste aux chevaux est supprimée pour les voitures particulières; que les *boarding houses* se multiplient dans les nouvelles villes pour nourrir les familles en commun; que les ouvriers ne veulent plus travailler que comme *associés*; et que les *domestiques* deviennent chaque jour plus rares. Leurs discours furent accueillis par de longs applaudissements.

— J'ai été dans ma jeunesse l'un des Aristocrates les plus intolérants, dit le vénérable père Francis (le missionnaire écossais) : depuis, je me suis fait Prêtre, et j'ai parcouru presque toutes les parties du monde. Aujourd'hui, je suis vieux; l'âge a mûri toutes mes idées; et je n'hésite pas à vous déclarer ma conviction profonde que le système d'Icarie est *praticable* partout. J'hésite d'autant moins à faire cette déclaration qu'elle ne m'engage à rien; car nous verrons tout à l'heure ce qui nous sera proposé comme moyen d'exécution : si nous pouvons peu, nous ferons peu; si nous ne pouvons aller vite, nous irons lentement; mais je crois que nous pouvons quelque chose.....

La clôture ayant été demandée et décidée, environ 200 s'abstinrent de voter, déclarant qu'ils n'avaient pas encore de conviction, et plus de 9,500 déclarèrent le système *applicable*. Ce vote fut accueilli avec de longues et bruyantes marques de satisfaction.

Plusieurs membres de la minorité, entraînés par cette énorme majorité, déclarèrent que puisque la majorité était si

forte ils se rangeaient à son opinion, parce que cette circonstance leur semblait rendre l'application plus facile.

Vint alors la question de savoir s'il fallait commencer *actuellement* l'application.

D'autres orateurs de la minorité soutinrent qu'il fallait laisser l'entreprise à la prochaine génération, ou attendre que quelque grande Nation européenne eût commencé ou qu'un nouvel Icar se présentât.

— Et si un second Icar, répondit un gros Allemand, met autant de temps à paraître après le premier que celui-ci après Jésus-Christ, il faudra donc attendre 1800 ans? Si la France attend l'Angleterre et que l'Angleterre attende la France, chacune attendra bien plus longtemps encore! Si la génération présente renvoie l'affaire à la génération prochaine, pourquoi celle-ci ne la renverrait-elle pas de même à la suivante? Et nous ferions alors comme ce barbier qui avait écrit sur sa porte : DEMAIN *on rase ici pour rien*, et qui, quand quelqu'un voulait être rasé gratis, lui répondait en riant : lisez mon enseigne; c'est *demain* qu'on rase ici pour rien (Eclats de rire). Pour moi, j'adopte la maxime *Aide-toi, le Ciel t'aidera*; c'était aussi celle d'Icar, qui prépara ses plans longtemps avant la révolution. Je ne sais pas si nous ferons peu ou beaucoup; mais mon avis est que nous ne disions pas comme le barbier, *demain*, et que nous commençions dès aujourd'hui.

Les cris *Aux voix!* se confondirent avec les *bravos*, et l'épreuve donna une majorité plus forte encore que la précédente.

Que pouvons-nous faire pour établir la Communauté? fut la quatrième question posée.

— Que pouvons-nous faire? s'écria le plus fougueux opposant. Mais où sont notre armée, notre trésor, notre pouvoir, pour établir la République et la Communauté en France, en Angleterre, en Europe? Quel est parmi nous l'Icar revêtu d'un pouvoir dictatorial? Poignée d'étrangers pour chaque pays, que pouvons-nous? Rien, rien, absolument rien!

— Nous pouvons si peu, dit un autre, qu'en vérité nous ferons aussi bien d'attendre!

— Nous ferons mieux, dit un troisième; car nous pourrions retarder au lieu d'avancer l'événement que nous désirons : souvent on recule en voulant aller trop vite. La poire n'est pas encore mûre !

— Et où en serait Icarie, répondit Eugène, si son Icar avait tenu ce langage ? Icar n'a-t-il pas commencé plusieurs années avant la Révolution? Na-t-il pas commencé quand il était seul et sans puissance? Faisons comme lui; commençons dès à présent !

— Mais vous voulez donc établir la Communauté par la violence? lui cria une voix retentissante. Vous voulez donc des conspirations, des émeutes, des attentats, une révolution?

— Non, non, répondit Eugène : et puisque vous me faites une pareille objection, expliquons-nous complétement !... Je partage sans restriction les sentiments et les principes de modération, de tolérance et de philosophie professés par Dinaros; plus heureux que vous, puisqu'il m'honore particulièrement de son amitié et que j'ai le bonheur de l'entendre chaque jour, je suis profondément convaincu comme lui que la violence serait plus funeste qu'utile. Plus je réfléchis sur le passé, plus je considère le peu d'instruction des masses et le *peu de prudence des chefs*, et plus je redoute une révolution par la force; plus j'aime le Peuple, plus je lui suis dévoué, et plus je désire une Réforme qui ne soit pas éphémère; plus mes vœux sont ardents pour la Communauté, plus je suis impatient de la voir établie solide et durable, et plus je veux pour elle l'assentiment universel.

Et comme un vrai patriote doit tout sacrifier à l'intérêt réel du Peuple, comme quelques années ne sont rien dans l'existence des Nations et de l'Humanité, j'aime mieux la Communauté commençant dans dix ans avec un Peuple éclairé que la Communauté commençant dans un an avec un Peuple trop incertain dans ses opinions; loin d'en compromettre le succès par trop de précipitation, je préfère l'attendre longtemps; et loin de désirer la violence et d'y provoquer, si ma voix était assez puissante pour être écoutée, je crierais bien haut : « *Point de conspirations, point d'émeutes, point d'attentats! discutons seulement, éclairons l'opinion publique!* »

— Mais vous attaquez la Charte française ! — Non, je veux qu'on éclaire les Electeurs, les Députés, la Nation et le Gouvernement, sans rien attaquer par la violence.

— Mais vous voulez détruire la Monarchie et amener la République ! — Non, je veux seulement encore qu'on éclaire les Electeurs, les Députés, la Nation et le Gouvernement, pour qu'ils consentent à établir le *suffrage universel* (qui n'est prohibé ni par la charte ni par la loi). Je ne tiens ni aux noms ni aux personnes; et peu m'importe que l'organisation politique s'appelle *Monarchie, Démocratie*, Société, Gouvernement *représentatif*, ou de toute autre manière, pourvu que le Peuple ait son droit de suffrage; peu m'importe même le nombre et le titre des Gouvernants et leur liste civile, s'ils donnent au Peuple l'Egalité et la Communauté : qu'il y ait un bienfaiteur du Peuple, et ce n'est pas moi qui m'opposerai à ce qu'on lui décerne tous les titres les plus pompeux, tous les honneurs et tous les millions qu'il pourra désirer, s'il est possible qu'un bienfaiteur de l'Humanité mette du prix à des trésors !

— Mais vous attaquez la Propriété ! — Pas du tout ! Profondément convaincu que toute attaque violente à la Propriété ne peut enfanter que la guerre et des calamités pour les pauvres comme pour les riches, je veux la respecter ainsi que tout ce qu'on appelle droits acquis; je demande qu'ils soient conservés à la génération présente et qu'il n'y ait de changement que pour la génération future, préparée à le supporter sans en souffrir; je veux seulement qu'on éclaire les Electeurs et les Députés, le Gouvernement et la Nation, pour qu'ils admettent les Réformes qu'ils ont incontestablement le droit de consentir et d'exécuter; et, comme Icar et Dinaros, je demande qu'en admettant le principe de la Communauté et en l'adoptant de conviction, sans répugnance et sans arrière-pensée, on s'y prépare par un *système transitoire* assez long pour concilier tous les intérêts.

— Mais vous excitez la haine des pauvres contre les riches ! — Non, non ! au contraire ! Le pauvre hait le riche depuis le commencement du monde, avant moi et sans moi, et c'est sa misère qui l'excite à cette haine ! Loin de vouloir

l'envenimer, je veux l'adoucir en la détournant sur les choses seulement; je veux qu'on éclaire les pauvres comme les riches et les riches comme les pauvres, dans leur intérêt commun, en leur montrant la vérité, en leur indiquant la véritable cause de leurs maux communs et le remède qui les fera jouir d'une félicité commune. En un mot, loin de faire un appel aux passions violentes, je veux n'invoquer que la *Raison*, la *Philosophie*, la *Justice*, et, s'il le faut, les passions *généreuses*, pour assurer le bonheur de l'Humanité.

— Mais enfin que pouvons-nous faire? lui cria un autre des opposants. — Que pouvons-nous faire! répondit Eugène: voici mon avis:

Nous nous trouvons ici des Etrangers de presque tous les pays: hé bien, nous pourrions former une grande *Association*, qui choisirait des partisans de la Communauté parmi les hommes les plus respectables, les plus populaires et les plus influents, et qui publierait des *ouvrages* pour faire connaître l'organisation d'Icarie.

L'Association ne fît-elle pas autre chose, elle rendrait un immense service; car admettez que des millions de Français, des millions d'Anglais, des millions d'Allemands, des millions d'Américains, se prononçassent en faveur de la Communauté, et jugez ensuite de l'influence que ce fait seul aurait sur l'*opinion publique*!

Et quand on dit que l'*opinion est la Reine du monde*, ce n'est pas un de ces mots menteurs qui trompent si souvent les hommes; car le triomphe du Christianisme atteste que les bourreaux mêmes et leurs tortures sont impuissants contre les idées et les croyances.

Hé bien! si, comme je vous le disais l'autre jour, toute la France était réunie dans une salle et entendait expliquer l'organisation d'Icarie, toute la France, je n'en ai pas le moindre doute, voudrait cette organisation pour elle (L'Allemagne aussi! l'Espagne aussi! la Prusse aussi! entendait-on crier de tous côtés); et la Communauté s'établirait partout sans effusion de sang, sans la moindre violence, par la seule force de l'OPINION PUBLIQUE.

Mais, puisqu'il est impossible de réunir matériellement la France, par exemple, dans une salle ni dans une plaine, réunissons-la d'une autre manière, et faisons-lui connaître

Icarie en lui distribuant des écrits qui lui tiendront lieu de discussion.

— Mais l'association est prohibée par vos lois françaises, lui cria son antagoniste!

— Je le sais, et j'en gémis... Mais des lois qui dépouillent l'homme d'une de ses plus précieuses libertés, celle de s'associer et de se réunir pour discuter et s'éclairer sur le moyen d'être heureux, ne peuvent être que des lois exceptionnelles et momentanées dans le pays de la philosophie et de la civilisation, surtout quand l'Angleterre et l'Amérique sont en pleine possession et jouissance du droit illimité de s'associer et de s'assembler, de prêcher et de publier, de parler et d'écrire: et d'ailleurs, la loi de France n'empêche pas de discuter par écrit.

Il nous faudra longtemps peut-être: mais que sont quelques années dans la vie des Nations? Avant deux ou trois ans nous aurons des millions de suffrages, probablement ceux des hommes les plus célèbres par leurs lumières et leurs vertus, et nous arriverons certainement au but, je le répète, par la seule force de la raison, de la persuasion, de la conviction et de l'opinion publique.

C'est sur l'Angleterre.... (mais j'aperçois mon vénérable ami qui demande la parole...— Continuez, lui crièrent le vieux missionnaire et beaucoup d'autres) c'est sur l'Angleterre principalement, sur la France et sur les États-Unis d'Amérique que l'Association devrait, à mon avis, concentrer ses efforts; et si le Peuple Icarien veut nous prêter quelque appui, personne, je crois, ne pourra plus demander ce que l'Association pourra faire...

(Les applaudissements furent si vifs que je n'en fus pas moins surpris qu'enchanté.)

Mais le silence se rétablit bientôt quand on vit à la tribune la blanche chevelure du vénérable père Francis.

J'appuie de tous mes vœux, dit-il d'une voix solennelle, l'avis du jeune homme qui vous propose de recueillir partout les voix favorables à la Communauté: mais, tout en approuvant sa prudence et sa modération, j'irai plus loin que lui, parce que mon âge m'autorise peut-être à plus de hardiesse: c'est de la *propagande* qu'il faut faire! C'est une

nouvelle *mission* qu'il faut accomplir! Apôtres d'Icar, imitons les apôtres de Jésus-Christ..! Partons d'Icarie pour parcourir la terre et prêcher aux Peuples la Communauté! Ecrivons, parlons, discutons, persuadons, convertissons!

Presque accablé par la vieillesse, je voulais mourir en paix dans le paradis terrestre d'Icarie : mais je suis prêt à traverser de nouveau les mers; j'irai, si vous le voulez, jusque dans le nord de l'Amérique, non pour y revoir les sauvages que j'ai visités autrefois, mais pour y prêcher la Communauté à la Nation qui peut-être ressemble le plus à Icarie. Oh, que j'y mourrais heureux si ma voix pouvait contribuer à l'adoption d'un système qui compléterait son bonheur et ferait bientôt celui de l'Amérique entière!

Ces paroles du vieillard produisirent tant d'attendrissement et d'enthousiasme qu'on demanda de toutes parts la mise aux voix du principe de *l'Association*, et la nomination d'une *Commission* qui présenterait à l'Assemblée un projet d'organisation de la Société.

L'Assemblée adopta cette proposition à l'unanimité, et se sépara avec autant d'exaltation que si la Communauté avait dû commencer le lendemain sur les cinq parties du monde!

CHAPITRE XXVII.

CROISADE ICARIENNE POUR ÉTABLIR LA COMMUNAUTÉ.

Assemblées populaires d'Icara recommandent l'Association communitaire à la représentation nationale. — Belle séance de la représentation nationale. Le grand-père de Valmor propose une déclaration solennelle et une *croisade* pour l'établissement de la Communauté. — Adopté. — Transports d'enthousiasme.

Je sors de la salle de la Représentation nationale : quelle séance! quel spectacle!

Après la réunion des Etrangers, dont le résultat avait excité la plus vive sympathie dans toute la République, Dinaros et Valmor avaient obtenu la convocation des Assemblées populaires d'Icara; et les 300,000 citoyens de la capitale avaient unanimement adopté une *pétition* recommandant la cause des Etrangers à la sollicitude des Représentants de la Nation.

Dès le lendemain, le grand-père de Valmor avait annoncé qu'il présenterait un projet de loi en faveur des Peuples qui réclameraient l'appui de la République après avoir établi la Communauté.

Sa proposition, distribuée à tous les Députés et publiée par le journal national, était connue de tout le monde dans Icarie. Ce sujet captivant au plus haut point l'attention publique,

la salle était remplie et les environs couverts de citoyens impatients de connaître le résultat.

« Représentants d'Icarie, (dit le vieux orateur, d'une voix lente et faible, mais parfaitement distincte, au milieu d'un religieux silence), je ne vous ai jamais parlé d'un sujet plus grave et plus intéressant pour la République : cependant je serai court parce que je sais que mes sentiments sont les vôtres.

« Notre Icar, d'immortelle et glorieuse mémoire, nous a recommandé, vous le savez tous, de regarder tous les Peuples comme nos frères, et de ne rien négliger pour les faire jouir du bonheur de la Communauté, après l'avoir complètement consolidée chez nous.

« Nous avons bien fait de ne nous occuper d'abord que de nos affaires intérieures, et de ne pas nous presser d'étendre nos relations au dehors.

« Nous avons bien fait même de ne pas chercher à nous faire connaître aux Nations éloignées et de n'envoyer chez elles que des Commissaires secrets.

« Mais les temps ne sont-ils pas arrivés de nous faire connaître au Monde?

« Voyez quelle est aujourd'hui notre puissance!

« Chez nous, nous n'avons rien à craindre : vingt Peuples coalisés nous attaqueraient en vain; car nous pourrions leur opposer plus de 10 millions de citoyens soldats.

« Les sept Peuples les plus voisins de nous sont nos alliés, ou plutôt des amis et des frères qui nous serviraient de remparts ou d'avant-garde, tandis que quatre Peuples sauvages que nous avons civilisés et colonisés nous serviraient de réserve.

« Notre marine, jointe à celles de deux de nos alliés, est capable des expéditions les plus lointaines; plus de 2 milliards en lingots et en vases d'or et d'argent, et plus d'un million de soldats nous permettraient de tout entreprendre; car si la République proclamait une *croisade* en faveur de la Communauté, je suis convaincu que plus d'un million de nos jeunes citoyens accourraient volontairement sous le drapeau de la propagande humanitaire.

« Et si ce drapeau se montrait aux Nations, que d'alliés, que de millions d'opprimés surtout, voudraient se ranger autour de l'étendard libérateur!

« Jamais Peuple ou conquérant n'eut une pareille puissance entre les mains!

« Dans cette situation, devons-nous restreindre notre intérêt à nos malheureux frères les *esclaves noirs?* N'est-ce pas un devoir pour nous maintenant de nous intéresser activement à nos malheureux frères les *esclaves blancs?*

« Et puisque nous pouvons aujourd'hui ce que nous ne pouvions pas jusqu'à présent, ce n'est plus autour de nous qu'il faut arrêter nos efforts; c'est en France ou en Angleterre qu'il faut aller planter le drapeau de la Communauté, parce qu'en partant de l'un ou de l'autre de ces grands pays ce drapeau pourra parcourir le reste de l'Europe; et d'un seul coup nous affranchirons l'Univers.

« Proclamons donc nos principes dans le Monde entier; envoyons des Ambassadeurs chez tous les Peuples de la terre; contractons des alliances avec les Peuples libres; appelons les étrangers chez nous pour qu'ils y voient notre bonheur; appuyons *l'Association* qui vient de s'organiser ici; et déclarons à l'Angleterre et à la France que, si l'une d'elles proclame la Communauté et si le reste de l'Europe veut lui faire la guerre, la République tient à sa disposition un million d'hommes et 2 milliards.

« Mais il serait indigne des élus d'un Peuple sage d'agir avec précipitation dans une affaire de cette nature et de céder à l'enthousiasme au lieu de n'écouter que la raison.

« Délibérons donc avec calme; consultons tous nos frères réunis dans leurs assemblées populaires; et pour être plus sûrs de ne pas compromettre nos intérêts en nous laissant entraîner par nos sentiments généreux, ajournons à six mois la délibération définitive.

« Représentants d'Icarie, vous allez décider peut-être des destinées de l'Humanité!

« Pour moi, vieux compagnon d'Icar, je me sens heureux d'avoir assez vécu pour vous faire cette proposition. J'ai fini. »

La figure du vénérable vieillard était radieuse, je m'attendais à des applaudissements sans fin; mais je fus aussi surpris qu'affligé quand je le vis descendre de la tribune au milieu du plus morne silence, bien que l'Assemblée se levât spontanément toute entière en signe de respect et qu'elle tînt ses

regards fixés sur lui jusqu'à ce qu'il eût regagné sa place.

Valmor me paraissait pâle; Dinaros souriait; Eugène et moi nous étouffions d'inquiétude.

Le Président demanda si quelqu'un voulait parler pour ou contre la proposition : silence.... si quelqu'un voulait proposer quelque amendement : silence encore.... .

Mille lumières éclairaient alors la salle; et plus de 6.000 personnes écoutaient : jugez quel imposant spectacle!

Vous allez voter dit le Président : que ceux qui sont d'avis d'adopter la proposition se lèvent.... Les 2,000 législateurs paraissent debout! — Que ceux qui sont d'un avis contraire se lèvent... Tous restent assis!

Et toujours le plus profond silence, quoique tous les cœurs bondissaient dans les poitrines!

Au nom de la Représentation nationale, dit le Président, je déclare la proposition adoptée.

Non, vous ne pourrez jamais vous figurer les transports d'enthousiasme qui éclatèrent alors parmi les Etrangers, dans les galeries, et sur les bancs des Représentants eux-mêmes.

Les cris se répétèrent au dehors; la nouvelle s'en répandit comme l'éclair dans les 60 Assemblées populaires d'Icara qui s'étaient extraordinairement réunies à cet effet; et partout elle fut accueillie avec des acclamations et des transports qu'on n'avait pas vus depuis longtemps.

Nous verrons donc, me dit Eugène ivre de joie, une pareille séance à Paris ou à Londres!... Icarie, la France, l'Angleterre! O mon cher ami, nous la verrons, cette chère Communauté, faire le bonheur du Genre-humain!

CHAPITRE XXVIII.

BONHEUR DE MILORD.

Tout lui réussit. — Il va se marier demain et amener Dinaïse en Angleterre.

Tout sourit à mes vœux : notre Association est définitivement organisée sous la protection de la République; la naturalisation obtenue pour moi par le grand-père de Valmor me rend Icarien en me laissant Anglais; miss Henriett, depuis longtemps pressée et tourmentée par une vieille tante, met son bonheur à consacrer ses jours à l'adoration de la Divinité; Valmor et Alaé sont si heureux dans l'espérance de leur union que le délai de 2 mois imposé pour notre triple mariage n'a pas tardé à être réduit de moitié; et c'est demain que va commencer le paradis pour nous.

Tout est en mouvement, tout respire la joie!

Déjà heureux aujourd'hui par l'amitié, demain l'amour me rendra le plus heureux des époux et des hommes; et bientôt je pourrai revoir ma chère Angleterre, lui montrer ma Dinaïse, et travailler au bonheur de ma Patrie en lui faisant connaître la prodigieuse félicité d'Icarie et les prodigieux bienfaits de la Communauté!

Quel plaisir j'aurai, après-demain, à tracer, pour mes enfants, le récit de nos noces qui vont être si joyeuses!

Si j'étais superstitieux je serais épouvanté d'un bonheur si parfait!

CHAPITRE XXIX.

MARIAGE ET NOCES.

Interruption du journal. — Note de l'éditeur.

Ce chapitre, dont le titre est écrit de la main de Milord, dans son journal, n'est pas même commencé; et le journal se trouve interrompu par le plus épouvantable des accidents.

Je vais tâcher de le compléter avec les renseignements que j'ai pu recueillir.

CHAPITRE XXX.

CATASTROPHE.

Complément du journal par l'Éditeur. — Arrivée de Milord en Angleterre. — Scène touchante et singulière. — Ce que devient Dinaïse. — Ce que devient Milord.

Le 21 juin dernier (1837), je reçois de lord Carisdall un billet qui m'annonce son arrivée et qui me presse d'aller le voir. J'y cours, impatient de l'embrasser.

Quoique je le connaisse très-affectueux, il m'embrasse avec une affection et même un attendrissement qui me surprennent. Je le trouve horriblement fatigué, triste, abattu; sa figure me paraît changée et décomposée, comme si quelque grande adversité l'avait pâlie et sillonnée. J'ose à peine l'interroger.

Nous causons cependant, et je trouve un charme nouveau dans sa conversation mélangée de tristesse et d'enthousiame. « O mon ami, me répète-t-il plusieurs fois, quelle mer- « veille, quel prodige que cette Icarie ! »

Mais tout d'un coup ses traits s'altèrent; sa figure s'anime; il fait un mouvement d'effroi; son œil devient hagard; il fixe le ciel à travers la croisée et se lève violemment en s'écriant : « Tu me fuis, ma Dinaïse ! tu me laisses aller seul « en Angleterre! Viens, mon ange, ô viens me rendre « la vie ! »

Mais sa physionomie change subitement encore, la joie et le bonheur brillent dans ses yeux; le sourire est sur ses lèvres; il adresse à cette Dinaïse revenue vers lui les plus touchantes paroles; puis il retombe sur son fauteuil comme épuisé de fatigue, s'endort, et me laisse en proie à la plus vive anxiété.

John m'apprend alors que son maître a subitement perdu la tête à Icara et qu'il s'est enfui.

Ils ont mis trois mois pour revenir à Londres, et pendant ce temps il n'a eu que cinq accès comme celui-ci.

Aussitôt que la crise est passée, il reprend toute sa raison. Quant à sa bonté, on dirait qu'elle augmente toujours et qu'il n'est occupé que du bonheur des autres.

Quand j'eus demandé à John la cause de sa maladie : Ah! vous ne savez pas encore? me répondit-il... Il aimait mademoiselle Dinaïse, pour laquelle il a failli mourir. Le jour du mariage (ho! que Milord était heureux!), en descendant de la cérémonie pour entrer dans la salle du bal, elle est tombée, on ne sait par quel accident, aux pieds de Milord, qui l'a relevée. . . Elle était. . . morte! (1).

Et les sanglots étouffaient la voix du pauvre John...

Le lendemain, John entre chez moi tout essoufflé et hors de lui.—Monsieur, monsieur!... Venez vite!.. Elle n'est pas morte!... On vient de me remettre une lettre... Elle est en route! Elle a été longtemps évanouie, froide, comme sans vie.... Tout le monde la pleurait... C'est presque un miracle!.. O quelle histoire!... Vous lirez la lettre... Mais venez tout de suite!... Je ne sais comment annoncer cette nouvelle.... Je crains... Venez l'annoncer vous-même!... Venez, venez!

Et je cours à l'instant apprendre à milord qu'il reverra sa Dinaïse.

(1) J'ai été témoin d'une scène absolument pareille à tous les événements de ce chapitre.

Troisième partie.

CHAPITRE XXXI.

EXPLICATIONS DE L'AUTEUR ANGLAIS. — DOCTRINE COMMUNITAIRE.

Plusieurs de mes amis étant surpris de me voir prêcher la *Communauté* tandis que je ne leur parlais autrefois que de *Progrès* et d'*Amélioration du sort du Peuple*, je leur dois une explication, et la voici :

Trop longtemps victime de mon dévouement à la cause populaire pour ne pas m'y dévouer toujours, j'avais résolu, comme *Campanella* (v. pag. 396), de mettre à profit le temps d'un long emprisonnement pour étudier, réfléchir, et tâcher d'être utile encore à mes concitoyens ; et je préparais, pour le Peuple, une *histoire universelle élémentaire*, lorsque, frappé plus que jamais des *malheurs* de l'Humanité dans tous les pays et dans tous les temps, je m'attachai à en découvrir la *cause* pour en chercher ensuite le *remède*. Je voulus relire alors *l'Utopie* de notre vertueux et célèbre *Thomas Morus* (p. 394) que, comme beaucoup d'autres, j'avais lue dans ma jeunesse sans la bien comprendre et sans l'apprécier.

Malgré les nombreux défauts de cet ouvrage, surtout si l'on voulait en faire l'application aujourd'hui, je fus tellement séduit et absorbé, dès les premières pages, par son idée fondamentale, que, sans aller plus loin et sans vouloir connaître les détails, je me mis à réfléchir sérieusement sur cette idée de *Communauté* que je n'avais jamais eu le temps d'approfondir,

dominé, d'ailleurs que j'étais, par cette aveuglante prévention qui signale la Communauté comme une chimère.

Mais plus je réfléchis, moins cette idée me parut chimérique. J'essayai de l'appliquer, en imagination et théoriquement, à toutes les situations et à tous les besoins de la Société; et plus j'essayais d'applications partielles, plus j'en apercevais la possibilité et même la facilité.

Je ne puis dire le plaisir que me fit éprouver la pensée d'avoir enfin trouvé *le remède* à tous les maux de l'Humanité; et je suis sûr que, dans leurs palais et leurs fêtes, les Grands de la terre n'ont pas de jouissances aussi vives que le prisonnier apercevant chaque jour davantage depuis sa prison l'aurore du bonheur pour le Genre humain.

Mon plan de Communauté terminé, je lus ou relus *l'Utopie* et les ouvrages de tous les Philosophes les plus célèbres, dont je ne donne que l'esprit dans les chap. 23 et 24; et je ne puis dire encore le plaisir que j'éprouvai quand je découvris que ceux que je ne connaissais pas et ceux que je n'avais lus qu'imparfaitement autrefois confirment mon opinion sur presque tous les points en question.

Ainsi fortifiée, ma conviction devint inébranlable, surtout quand je considérai que les incalculables progrès de l'industrie, la machine à vapeur et les chemins de fer, rendent possibles et rendront chaque jour plus faciles une multitude de créations et de productions nécessaires à l'établissement de la Communauté et réellement impossibles jusqu'à présent. Je résolus donc de publier mon travail.

Cependant quelques amis, à qui je communiquai mon projet, s'efforcèrent de me le faire abandonner.

« La Communauté! m'écrivaient les uns : mais c'est un « épouvantail universel ou une chimère! vous allez soulever « l'Opinion contre vous, ou bien vous la trouverez indifférente

« Vous forcerez beaucoup de vos amis à vous renier. Le « Peuple même vous abandonnera, trop éclairé pour ne pas « voir que son véritable intérêt n'est pas dans la Communauté, « et que l'Egalité réelle ne pourrait être que l'Egalité de « misère! Vous vous fermerez ainsi tout appui, toute car- « rière, tout avenir! Etes-vous donc devenu fou! »

Mais ces objections ne m'étonnèrent pas plus qu'elles ne me firent reculer.

« Je soulèverai contre moi, dit-on, l'opinion publique! » —Quoi! l'opinion se soulèverait contre une discussion philosophique, contre la recherche de la vérité et du moyen de guérir les maux qui dévorent l'Humanité! Non, non; il faudrait que l'opinion publique fût bien aveugle, aussi aveugle (*si parva magnis componere licet*) que quand elle se souleva contre Socrate et Jésus-Christ; et ce serait une raison de plus pour travailler à l'éclairer.

« Ou bien elle n'accueillera mes idées qu'avec indifférence! » —Hé bien alors elles n'auront pas d'inconvénient pour les autres; et c'est encore une raison pour réveiller l'indifférence, aussi funeste en Philosophie et en Sociabilité qu'en religion.

« Mes amis me renieront! »—Ha! j'en serais désolé pour ceux que j'aime autant que je les honore: mais l'exil apprend et habitue à se passer de bien des amitiés; et je ne balancerais pas à dire : *Amicus Cato, sed magis amicus Plato et magis adhùc amica veritas*. . . Et d'ailleurs, non, mes vrais amis ne me renieront pas; car je pensais comme eux quand je n'avais pas étudié la question, et ils penseraient probablement comme moi s'ils l'avaient comme moi méditée pendant trois ans : je suis prêt à la discuter avec eux, bien convaincu qu'ils se convertiront, et prêt à me laisser convertir moi-même s'ils me démontrent mon erreur.

« Le Peuple lui-même m'abandonnera! » — Non, parce qu'il n'a pas d'ami plus sincère, plus constant et plus dévoué. Je sais bien cependant que ce Peuple, toujours généralement

bon, juste et généreux, peut être trompé et écouter ses ennemis, comme autrefois le Peuple lacédémonien abandonna le roi Agis, comme le peuple romain abandonna les Gracques, et comme le Peuple juif laissa crucifier Jésus-Christ : mais c'est encore une raison pour se dévouer à sa délivrance.

« Je me ferme tout appui, toute carrière et tout avenir ! » — Ho ! je le sais, et j'y travaille depuis trop longtemps pour ne pas le savoir : mais trop d'entre nous ne pensent qu'à eux-mêmes; il faut bien qu'il y en ait quelques-uns qui ne pensent qu'au Peuple et à l'Humanité.

« Je suis devenu fou ! » — Hélas ! tout n'est-il pas folie sur la terre? Ne sommes-nous pas tous des fous qui ne différons que par le genre et l'espèce? Quand tant de prétendus sages se tourmentent pour des jouissances égoïstes, les plus fous sont-ils ceux qui trouvent de la jouissance à se dévouer pour leurs frères? Et quand on est fou avec Socrate, Platon, Jésus-Christ, et tant d'autres, le Charenton dans lequel on se trouve avec eux ne vaut-il pas le Charenton rempli d'ambitieux, de cupides et d'avares?

« Quoi, m'écrivaient d'autres amis, vous faites un *Roman* « pour expliquer votre système de Communauté ! et vous ne « commencez pas par exposer votre *doctrine!* » — Hé ! oui, je fais un Roman pour exposer un système social, politique et philosophique, parce que je suis profondément convaincu que c'est la forme la plus simple, la plus naturelle, et la plus intelligible pour faire comprendre le système le plus compliqué et le plus difficile ; parce que je ne veux pas écrire seulement pour les savants mais pour tout le monde; parce que je désire vivement être lu par les femmes, qui seraient des apôtres bien autrement persuasifs si leur âme généreuse était bien convaincue sur le véritable intérêt de l'Humanité ; parce que je ne veux pas imiter les Economistes et leurs imitateurs qui, comme le dit Condorcet, gâtèrent souvent leurs idées par l'abus des termes scientifiques : je me trompe peut-

être, mais cette forme, dont au reste l'Utopie m'a donné l'idée, me paraît préférable à toutes celles qu'ont choisies les écrivains modernes pour traiter des sujets analogues... J'ai besoin sans doute de l'indulgence de mes lecteurs, surtout pour toute la partie romanesque; mais on concevra que cette partie n'est qu'un *accessoire* auquel je n'ai pu consacrer que le moins de place possible. D'autres feront mieux; et quant à moi, je n'aurai pas manqué mon but si le *Roman* a pu gagner quelques lecteurs sans en faire perdre aucun à l'œuvre *Philosophique.*

Néanmoins ce système étant nouveau, il aura probablement besoin, pour être parfaitement saisi, d'une seconde lecture, qui sera bien plus facile quand on aura l'ensemble des faits et des raisonnements.

Quant au fond du système, à l'organisation sociale et politique d'Icarie, je prie le lecteur de bien distinguer tout ce qui est *principe fondamental* de ce qui n'est qu'*exemple* et *détail.* Ainsi, quand je dis que le plan d'une maison-modèle est ou doit être arrêté par une loi après un concours, c'est là un *principe* que je crois incontestable ; mais quand je donne un plan de cette espèce, ce n'est qu'une des mille idées qu'on peut adopter; et les gens de l'art pourront trouver beaucoup d'erreurs d'exécution, que j'aurais évitées si j'avais fait mon travail à Paris, mais qui sont indifférentes en elles-mêmes; car ce n'est pas là le système; et quand il s'agira de l'exécution, le Peuple et les savants réunis sauront bien trouver les meilleurs plans et les meilleurs modèles.

Qu'on ne me chicane donc pas sur les détails ; car je renonce moi-même à les défendre.

Voici du reste ce que je considère comme la *doctrine* ou les *Principes* de la Communauté.

PRINCIPES ET DOCTRINE SUR LA COMMUNAUTÉ.

Qu'est-ce que les *droits naturels* ou *divins?* — Ce sont

ceux qui sont accordés par la Nature ou par la Divinité.

Qu'est-ce que les *droits sociaux* ou *humains?* — Ce sont ceux qui sont accordés par la Société ou imaginés par les hommes.

Quels sont les droits naturels? — Les principaux sont le droit d'exister, et le droit d'exercer toutes ses facultés physiques et intellectuelles.

Qu'entendez-vous par *droit d'exister?*—J'entends le droit d'user de tous les biens créés par la Nature pour la nourriture, le vêtement et le logement, et le droit de se défendre contre toute espèce d'agresseur.

Qu'entendez-vous par le droit d'exercer toutes ses *facultés physiques?* — J'entends le droit d'aller et venir, de travailler, de s'associer, de s'assembler, en un mot de faire tout ce qui plaît sans nuire au droit d'autrui. J'entends aussi le droit d'avoir un époux et une famille, parce que c'est évidemment pour chaque individu le vœu de la Nature.

Qu'entendez-vous par le droit d'exercer ses *facultés intellectuelles?*—J'entends le droit d'employer tous les moyens de s'instruire.

Tous les hommes ont-ils les *mêmes* droits naturels? — Oui, parce que ces droits tiennent à la qualité d'homme et que tous les hommes sont également hommes.

Cependant les hommes ne sont-ils pas *inégaux*, en force par exemple? — Cela est vrai; mais la force n'est pas un droit, et plusieurs faibles peuvent se réunir contre un fort : les hommes peuvent être *différents* en force, en taille, etc.; mais la Raison nous indique qu'ils sont *égaux* en droits aux yeux de la Nature?

La Nature a-t-elle *partagé la terre* entre les hommes? — Certainement non : elle a donné la terre à tout le Genre humain sans assigner de part à personne. Tous les Philosophes reconnaissent que la Nature a donné *tout à tous* sans rien partager, et que les biens de la terre ont formé une *Communauté naturelle et primitive*.

Ce n'est donc pas la Nature qui a établi la Propriété? — Certainement non; elle n'a ni établi la Propriété ni imposé la Communauté; elle a laissé les hommes libres de jouir des biens de la terre comme ils voudraient, en établissant la Propriété ou en conservant la Communauté.

Chacun avait-il droit à une part égale? — Evidemment oui; car tous sont *enfants* et *héritiers* de la Nature.

Cette égalité était-elle parfaite et *absolue*, de manière que chacun ne devait avoir que la même quantité d'aliments? — Non, l'égalité était *relative* aux besoins de chaque individu; celui qui avait besoin de deux fois plus de nourriture pour être rassasié avait le droit d'en prendre deux fois plus, quand il y en avait pour tout le monde.

Y a-t-il jamais eu un *partage réel* de la terre entre les hommes?--Non, chacun a occupé ce qui lui convenait sans consulter personne, sans obtenir le consentement de personne, et souvent sans que personne le sût.

Qu'était-ce que le droit de *premier occupant*? — C'était le droit d'occuper ce qui n'était encore occupé par personne.

Pourquoi dites-vous *ce qui n'était encore occupé par* personne? — Parce qu'on devait respecter la possession du premier occupant si l'on pouvait trouver ce dont on avait besoin parmi les objets non encore occupés.

Qui réglait le droit du premier occupant? — L'Équité naturelle.

Qu'est-ce que *l'Équité naturelle?* — C'est l'opinion que la Raison donne partout à tous les hommes de ce qui est

juste ou injuste, c'est-à-dire conforme ou contraire à la Nature et à l'Égalité naturelle.

D'après l'Équité naturelle, chacun avait-il le droit d'occuper du *superflu*?—Certainement non; c'était une injustice, une usurpation, à l'égard de ceux qui n'avaient pas le *nécessaire*.

Mais s'il restait encore aux autres des parts égales, de manière que chacun eût le nécessaire et même du superflu...? —Alors chacun pouvait occuper du *superflu*, parce qu'il ne nuisait à personne, mais à la condition de le céder à d'autres, quand il s'en présenterait qui ne pourraient pas se procurer ailleurs le *nécessaire*.

Celui qui avait du *superflu* devait donc le céder à d'autres qui ne pouvaient pas obtenir autrement le *nécessaire*? — Certainement: dans ce cas, quand même l'occupation du superflu aurait été juste dans le principe, comme elle aurait été essentiellement *conditionnelle*, c'aurait été une injustice de la conserver; car l'Équité naturelle ne pouvait pas tolérer qu'un homme eût du *superflu* quand un ou plusieurs autres n'avaient pas le *nécessaire*; et la rétention du superflu au préjudice d'autres hommes manquant du nécessaire était une injustice et une usurpation répétée chaque jour.

Mais si le premier occupant, possesseur du *superflu*, l'avait personnellement travaillé...?— N'importe: le superflu était la part des autres, qui auraient commencé à la travailler s'il l'avait laissée vacante; son travail ne pouvait lui acquérir la part d'autrui; il ne l'avait travaillée qu'à la condition de la rendre; il avait profité de son travail pendant sa possession; rien ne pouvait priver les autres de la part qui leur était nécessaire dans les biens communs donnés par la Nature à tous ses enfants; et rien ne pouvait, d'après l'Équité naturelle, autoriser le possesseur du *superflu* à le conserver.

Vous venez de parler de *devoir* : qu'entendez-vous par devoir? — J'entends ce que chacun est obligé de faire.

Tous les hommes ont-ils des *devoirs naturels*?—Oui; l'un ne peut pas avoir un droit sans que les autres aient le devoir de respecter ce droit; *droit et devoir* s'engendrent réciproquement, et l'un ne peut pas exister sans l'autre; ce sont deux choses co-relatives et inséparables.

Tous les hommes sont-ils *égaux en devoirs naturels*? — Oui, tous les hommes ayant des droits, tous ont des devoirs; et tous ayant les mêmes droits, tous ont les mêmes devoirs; tous par exemple ont le droit de réclamer leurs parts des biens communs, et tous ont le devoir de laisser aux autres les parts qui sont à ceux-ci.

Quels sont les *devoirs naturels*? — Aimer ses semblables comme ses frères et respecter tous leurs droits, ou bien « ne « pas faire à autrui ce qu'on ne voudrait pas qu'il nous fît, et « faire au contraire aux autres tout ce que nous voudrions « qu'ils nous fissent. »

Vous avez parlé de droits sociaux et de *Société* : qu'est-ce qu'une véritable Société? — C'est une réunion d'hommes qui, librement et volontairement, conviennent de s'associer dans leur intérêt commun.

Pourquoi dites-vous *librement et volontairement*? — Parce qu'il n'y aurait pas Société entre des hommes qui ne seraient pas tous libres et égaux, et qui ne consentiraient pas à l'association : si les uns étaient contraints par les autres, il y aurait des maîtres et des esclaves ou des quasi-esclaves, des exploiteurs et des exploités, mais pas d'associés si ce ne sont les maîtres entre eux; entre les oppresseurs et les opprimés il n'y aurait pas plus Société qu'entre les bergers et les troupeaux.

Pourquoi dites-vous associés dans leur *intérêt commun*?

— Parce qu'on ne peut concevoir que des hommes libres et égaux puissent volontairement s'associer dans l'intérêt de quelques-uns d'eux, quand ils peuvent le faire dans l'intérêt de tous.

Quel est l'intérêt commun des associés? — C'est de conserver et de garantir leurs droits naturels et d'empêcher que les plus forts ne portent atteinte aux droits des plus faibles; c'est de maintenir et de perfectionner l'Egalité naturelle.

L'associé doit donc avoir l'*Egalité sociale et politique*, comme l'Egalité naturelle? — Oui, l'Egalité sociale et politique doit être la confirmation et le perfectionnement de l'Egalité naturelle.

Les Nations sont-elles de *véritables Sociétés?*—Non! dans toutes il y a bien Société entre les Aristocrates : mais il n'y en a point entre l'Aristocratie et le Peuple, entre les riches et les pauvres : ceux-ci sont, à l'égard de ceux-là, comme les esclaves d'Athènes à l'égard des Athéniens.

Les Nations n'ont donc pas été formées par une *convention expresse?*— Aucune : les conquérants ont bien pu s'associer expressément ou tacitement pour conquérir; mais les grandes Nations ont toutes été formées par la conquête; partout c'est toujours une Aristocratie conquérante qui subjugue un Peuple devenu son esclave ou son sujet.

Ces prétendues Sociétés *peuvent-elles être bien organisées?*— Non, parce qu'elles sont l'œuvre de la conquête, de la force, de la violence, de l'injustice et de l'usurpation, ou de l'inexpérience, de l'ignorance et de la barbarie.

L'organisation actuelle de ces prétendues Sociétés *est-elle encore vicieuse?*— Infiniment; car les uns ont tout et les autres rien; l'Aristocratie a du *superflu* sans travailler, et le Peuple n'a pas le *nécessaire* en travaillant excessivement; les pauvres sont dépouillés de leurs droits naturels.

Les enfants des pauvres *ont-ils encore aujourd'hui des droits naturels?* — Certainement : aujourd'hui comme toujours, les enfants, à leur naissance, sont tous les *enfants de la Nature;* tous les hommes d'aujourd'hui sont des hommes comme les premiers hommes; tous sont égaux en droits naturels; tous ont droit à la même part des biens de leur mère commune; c'est pour eux tous que la Nature, aujourd'hui comme toujours, répand la lumière et la chaleur qui féconde la terre et sans laquelle sa Propriété serait inutile.

Tous les hommes existants aujourd'hui ont donc encore des droits naturels? — Sans aucun doute : les lois sociales qui privent les uns du *nécessaire* pour donner aux autres du *superflu* sont autant de voies de fait qui violent l'Equité naturelle; mais les droits divins sont sacrés, inaliénables et imprescriptibles; le dépouillé conserve son droit, quoiqu'il n'en ait plus la jouissance, comme le volé conserve son droit sur la chose enlevée et possédée par le voleur.

Cette organisation prétendue sociale est-elle au moins *bonne pour les Aristocrates et les riches?* — Non : elle fait le malheur des pauvres sans donner aux autres un bonheur parfait; elle établit entre eux tous une guerre perpétuelle qui entraîne pour eux tous d'innombrables calamités.

Quels sont les *principaux vices* de cette organisation prétendue sociale?— Trois : l'Inégalité de fortune et de pouvoir, la Propriété individuelle, et la Monnaie; en réfléchissant bien, on trouve que ce sont les trois principales causes de tous les vices et de tous les crimes, de tous les désordres et de tous les malheurs.

Pourquoi les hommes ont-ils adopté partout ces trois institutions? — Les uns les ont adoptées par égoïsme, dans leur intérêt exclusif, et les autres par ignorance, espérant qu'elles amèneraient le bonheur général.

Quel est le principal vice de l'organisation politique? — C'est que la loi est faite par les Aristocrates ou les riches.

N'y a-t-il *aucun remède* au mal? — Certainement il y en a un; car à quoi servi.ait à l'homme la Raison?

Quel est ce *remède?* — C'est de supprimer la cause du mal, c'est-à-dire de supprimer l'Inégalité, la Propriété et la Monnaie, et de les remplacer par l'Egalité en tout et par la Communauté.

La Communauté permet donc de conserver les droits naturels? — Oui, puisque son principe fondamental est précisément de conserver et de perfectionner l'*Egalité naturelle.*

Quel est son principe concernant les *personnes?* — La Nation ou le Peuple forme une véritable Société consentie dans l'intérêt commun; tous les membres de la Nation sont associés, frères, parfaitement égaux en droits et en devoirs; la Nation n'est même qu'une Famille; elle n'est aussi qu'une seule personne morale.

Quel est le principe par rapport aux *biens?* — Tous les biens sont communs et ne forment qu'*un capital* social; le territoire ne forme qu'*un domaine* exploité en commun.

Quel est le principe pour l'*industrie?* — L'industrie sociale est unique, c'est-à-dire ne forme qu'une seule industrie exploitée par le Peuple comme par un seul homme, de manière à produire tout ce qui est nécessaire en divisant et en ordonnant le travail, et de manière à produire le plus possible, sans double emploi et sans perte.

Quel est le principe relativement *aux droits et aux devoirs?* — Ils sont les mêmes pour tous; chacun a le devoir de travailler le même nombre d'heures par jour, suivant ses moyens, et le droit de recevoir une part égale suivant ses besoins, dans tous les produits.

Mais n'est-il pas injuste que l'homme de talent et de génie n'ait qu'une part égale à celle des autres? — Non, parce que le talent et le génie sont le résultat de l'éducation que donne la Société, et que l'homme de talent ne serait rien sans la Société.

Comment le travail est-il considéré? — Comme une fonction publique, tandis que, de leur côté, toutes les fonctions publiques sont considérées comme un travail; le travail et les fonctions sont aussi considérés comme un impôt.

Y a-t-il d'autre impôt? — Pas d'autre que la part égale de chacun dans le travail et dans les fonctions.

Quel est le principe par rapport au *travail?* — Il est général et obligatoire pour tous, commun, dans de grands ateliers publics, et le plus possible attrayant, court, et facilité par des machines.

Quel est le principe pour les *machines?* — On ne peut trop les multiplier; on fait par elles tout ce qu'il est possible de leur faire exécuter.

Quel est le principe concernant la *nourriture*, le *vêtement*, le *logement* et l'*ameublement?* — Ils sont, autant que possible, les mêmes pour tous, préparés par la Communauté, et fournis par elle à chacun : tout est fait d'après un *modèle* adopté par la loi.

Quel est le principe concernant *les plaisirs et le luxe?* — La Communauté produit d'abord le nécessaire et l'utile; ensuite elle produit l'agréable sans y mettre d'autres bornes que la Raison.

Quel est le principe par rapport aux *villes*, etc., aux *maisons?* — Toutes sont faites par la Communauté, sur un plan modèle.

Quel est le principe pour *les chemins et les canaux?* —

Ce sont des machines de transport qu'on ne peut trop multiplier.

Quel est le principe relativement au *commerce?* — Le commerce extérieur est fait par la Communauté ; et le commerce intérieur n'est qu'une distribution faite sur tous les points par cette même Communauté.

Quel est le principe concernant la *famille?* — Chaque famille vit le plus possible en commun, toujours *sans domestique,* ne formant qu'un seul ménage.

Quel est le principe quant au *mariage?* — Chacun peut et doit se marier; le choix est parfaitement libre; les époux sont égaux; le mariage peut être dissout quand il y a nécessité.

Quel est le principe relativement à l'*éducation?* — Elle est tout l'homme et la base de la Communauté; elle est physique, intellectuelle, morale, civique et industrielle; elle est partie domestique et partie commune; elle est générale ou élémentaire et spéciale ou professionnelle.

Quel est le principe pour l'*éducation générale?* — Elle donne à tous les éléments de toutes les sciences et de tous les arts.

Quel est le principe de l'*organisation politique?* — Le Peuple est souverain; tout est fait par le Peuple et pour le Peuple.

En quoi consiste l'*Egalité politique?* — Tous les associés sont également citoyens, membres des assemblées populaires et de la garde nationale, électeurs, éligibles.

Quel est le principe concernant le *pouvoir législatif?* — Ce pouvoir constitue la souveraineté; il organise et règle tout par des lois.

Le pouvoir législatif est-il exercé par *le Peuple?* — Oui!

Les lois sont discutées et préparées par des Représentants élus par le Peuple, et soumises ensuite à l'approbation du Peuple.

Les lois sont donc l'expression de la *volonté générale?* — Oui, dans toute la vérité de ces mots.

Vous venez de dire que la loi organise et règle tout; mais n'est-ce pas une atteinte à *la liberté?* — Non, parce que la loi est faite par le Peuple, et que le Peuple ne fait que les lois qui lui conviennent.

Quel est le principe concernant le pouvoir *exécutif?* — Il est essentiellement subordonné au pouvoir législatif, et exercé par des magistrats électifs, temporaires et responsables; les fonctionnaires provinciaux et communaux sont très-nombreux.

Quel est le principe pour le pouvoir *judiciaire?* — La Communauté prévenant par elle-même presque tous les crimes, les lois pénales sont infiniment simples et douces, et les tribunaux presque inutiles : c'est le Peuple qui juge dans ses assemblées populaires.

Le Peuple peut-il aisément fréquenter les *Assemblées populaires?* — Tout est disposé pour que personne n'y manque.

La Communauté assure-t-elle le bonheur commun? — Certainement : toute la puissance publique est exercée par le Peuple, et par conséquent pour le bonheur du Peuple; l'Egalité d'éducation, de travail, de fortune et de droits, prévient l'inquiétude et la jalousie, les vices et les crimes, et procure toutes les jouissances dont l'homme est susceptible.

En un mot, *le problème* à résoudre est celui de trouver un moyen de *rendre heureux* les hommes et les Peuples : or, l'expérience universelle a prouvé que ce moyen n'est ni l'espérance ou la crainte d'une autre vie, ni la terreur des lois

humaines, ni la vigilance de la police, ni l'organisation sociale et politique actuelle, ni l'opulence exceptionnelle, dont au contraire l'effet est si pernicieux que, disait Jésus-Christ, « *il est « plus facile à un chameau de passer par le trou d'une « aiguille qu'à un* RICHE *d'entrer au paradis.* » Le moyen que nous cherchons est donc ailleurs ; et la Raison indique qu'il ne peut se trouver que dans un nouveau système d'organisation qui rende : 1°. *la vertu* FACILE, 2°. *le vice et le crime* DIFFICILES, et pour ainsi dire IMPOSSIBLES; et ce nouveau système ne peut être que la COMMUNAUTÉ qui, par l'*éducation*, habitue l'homme à la fraternité et à toutes les vertus sociales, tandis que, par l'*égalité d'aisance et de bonheur* sous la seule condition d'un travail modéré, elle ne lui laisse *aucun intérêt à nuire* à ses frères.

Est-il possible de substituer brusquement la Communauté au système de l'Inégalité et de la Propriété? — Non ; un régime transitoire est indispensable.

Quel régime *transitoire?* — Un régime qui, tout en maintenant la Propriété, détruise le plus tôt possible la misère et progressivement l'Inégalité de fortune et de pouvoir ; qui forme, par l'éducation, une et plusieurs générations pour la Communauté; qui donne d'abord la liberté de discussion et d'association, et qui donne aussi le suffrage universel.

Pourquoi ne pas supprimer de suite la Propriété? — Parce que les Propriétaires n'y consentiraient pas, et qu'il faut à tout prix éviter la violence; parce que d'ailleurs il est matériellement impossible d'exécuter instantanément les travaux nécessaires pour la Communauté.

Quelle est la durée de ce régime transitoire? — 30, ou 50, ou 100 ans, suivant les pays.

C'est bien long! — C'est vrai, mais il est absolument impossible de faire autrement ; et d'ailleurs le bonheur se fera

sentir de suite et croîtra chaque jour, dès qu'on aura adopté le système transitoire et le Principe du système de la Communauté.

Il faut donc adopter d'abord le *Principe de la Communauté*, sauf à en ajourner l'application définitive? — Nécessairement; car si l'Aristocratie repousse le Principe de la Communauté, elle repoussera de même le régime transitoire et toute réforme quelconque.

Mais comment déterminer l'Aristocratie à adopter le Principe de la Communauté? Faut-il employer la force? — Non! ni violence, ni révolution, par conséquent ni conspiration ni attentat.

Pourquoi? — Je pourrais en donner beaucoup de raisons; mais je me borne à celles qui sont puisées dans l'intérêt du Peuple et de la Communauté : écoutez bien!

Les révolutions violentes sont la guerre avec toutes ses chances : elles sont extrêmement difficiles, parce qu'un Gouvernement, par cela seul qu'il existe, a une force immense dans son organisation gouvernementale, dans l'influence de l'Aristocratie et des richesses, dans la possession du pouvoir législatif et exécutif, dans le trésor, l'armée, la garde nationale, les tribunaux, le jury, et la police avec ses mille moyens de division et de corruption.

Ce n'est pas tout pour les opprimés d'être nombreux; car il faut qu'ils puissent s'organiser en armée, et le Gouvernement emploie toute sa puissance à empêcher cette organisation : ce n'est pas tout d'avoir du courage, même un héroïque courage ; car les adversaires peuvent avoir aussi de la bravoure avec l'avantage de la discipline et mille autres avantages : ce n'est pas tout d'avoir une confiance sans borne en son dévouement; car on n'arrête pas des boulets de canon avec la main. Et que de fautes (l'amour excessif de l'indépendance et l'indiscipline, l'intolérance et la désunion, l'inexpérience et la

maladresse, l'impatience et la témérité) bien naturelles sans doute au parti populaire jeune et souffrant, compromettent son succès!

Aussi, ce n'est pas d'aujourd'hui que le Peuple désire des révolutions: depuis le commencement du monde, il n'y a pas d'année peut-être que chaque Peuple n'ait senti le besoin de secouer le joug de l'Aristocratie pour reconquérir ses droits naturels; et cependant, combien peu de révolutions tentées, comparativement au nombre des révolutions désirées! Parmi les révolutions entreprises, combien peu ont réussi! Et parmi ces dernières, combien peu ont atteint leur but, sans être escamotées ou anéanties plus tard par l'Aristocratie!

Je n'ai pas besoin de citer les révolutions tentées depuis 50 ans, ni les imprudences et les trahisons qui en ont fait échouer un si grand nombre; mais je le demande, quand le Peuple aura-t-il jamais autant de puissance qu'il en avait en 1793, lorsqu'il était maître de tout? Et cependant, par suite de la division de ses chefs et de trop de précipitation peut-être, n'a-t-il pas été désarmé, chassé de partout, et presque garotté par l'Aristocratie? Faute d'ensemble et d'habileté, ne s'est-il pas, deux fois après le 9 thermidor, laissé ravir la victoire?

Et quel mal ne fait pas au Peuple toute révolution déjouée, vaincue ou avortée! que de mal n'ont pas fait la conspiration de Babœuf et la tentative du camp de Grenelle! que de force n'ont pas donné à l'Aristocratie les émeutes, les conspirations et les attentats depuis 1830! N'est-ce pas une opinion générale que l'Aristocratie désire et même provoque des violences qui lui sont presque toujours aussi favorables qu'elles sont funestes à la cause du Peuple entier, lors même qu'elles ne sont que le fait de quelques individus! Et n'est-ce pas l'un des plus grands dangers des temps révolutionnaires que quelques hommes isolés, les plus enfants et les plus étourdis comme les plus réfléchis, les plus fous comme les plus prudents, les plus pervers comme les plus dévoués, peuvent compromettre tout le Peuple, à son insu et contre sa volonté,

dans l'intérêt de leur ambition ou de leur vanité et de leur cupidité, sans se douter qu'ils sont responsables de tout le mal qu'ils font à leur parti?

Je le répète donc, dans l'intérêt du Peuple lui-même, je repouse la violence.

Mais si la violence réussissait, ne serait-il pas juste de contraindre l'Aristocratie et les riches? — Non, parce que la violence n'est pas indispensable. Les riches sont *hommes* comme les pauvres, et nos *frères* comme ceux-ci; ils forment même une grande et belle portion de l'Humanité. Sans doute il faut les empêcher d'être oppresseurs; mais il ne faut pas plus les opprimer que se laisser opprimer par eux; la Communauté, imaginée pour faire le bonheur de tous les hommes, ne doit pas commencer par en désespérer une grande partie. Nous ne devons pas même les haïr; car leurs préjugés et leurs vices sont l'effet de leur mauvaise éducation et de la mauvaise organisation sociale tout aussi bien que les imperfections et les vices des pauvres: cette mauvaise organisation c'est Satan, pervertissant également tous les hommes: il faut les en délivrer tous, mais non les brûler pour chasser le démon, comme Jésus-Christ n'est pas venu détruire les riches mais les convertir en prêchant seulement la suppression de l'opulence et de la misère. En un mot, il ne faut pas plus sacrifier les riches aux pauvres que les pauvres aux riches, ou bien toute la pitié, tout l'intérêt, toute la justice, toutes les vertus, tous les efforts, se réuniraient contre les *nouveaux oppresseurs* en faveur des *nouveaux opprimés*.

Il ne faut donc pas haïr l'égoïste *boutiquier*? — Vous pouvez détester l'égoïsme et surtout sa cause; mais rien ne me paraît moins raisonnable, moins juste, et surtout plus maladroit que d'insulter et de menacer la nombreuse classe des marchands et des fabricants; car, quels que soient leurs défauts, ces défauts sont l'inévitable effet de l'organisation générale et de leur situation particulière: la nécessité d'être exact

dans ses paiements pour conserver sa réputation et son crédit, la crainte d'être déshonoré par une faillite, les chances multipliées de pertes et de ruine, l'impossibilité de compter sur le secours des autres en cas de malheur, le souci continuel et le tourment des billets à payer à la fin de chaque semaine ou de chaque mois, les terreurs de l'associé ou de la *femme* (qui, dans cette condition, connaît toutes les affaires de son mari, et qui double ses inquiétudes et son égoïsme en lui rappelant sans cesse l'intérêt de ses enfants), tout se réunit pour rendre *égoïste* le marchand et le fabricant ou le boutiquier. C'est un malheur sans doute qu'il ait généralement si peu d'instruction et tant de crédulité, et qu'il soit si facile à l'Aristocratie de s'en faire un instrument en lui parlant continuellement d'émeutes, de pillage et d'anarchie; mais s'il a peu d'instruction, ce n'est pas sa faute; s'il est crédule, c'est la conséquence d'une mauvaise éducation; s'il croit aux projets de pillage, il est bien naturel qu'il le redoute; en un mot, l'influence de sa position est tellement irrésistible que, généralement, l'ouvrier, celui même qui crie le plus contre le boutiquier, en prend les sentiments et les habitudes aussitôt qu'il prend la *boutique*.

Comment donc faire adopter à l'Aristocratie le principe de la Communauté? — Comme Jésus-Christ, en prêchant, en écrivant, en discutant, en persuadant, en convainquant les riches et les pauvres jusqu'à ce que tous, Peuple, Electeurs, Législateurs, et Gouvernants, soient convertis au principe de la Communauté. Ce n'est pas tout pour le Peuple de désirer une réforme et même de faire une révolution; il faut surtout avoir un système, des principes, une doctrine, une religion politique : ce n'est pas tout de se qualifier *Citoyen, Frère, Démocrate, Républicain,* ou *Communiste,* mots qu'un agent provocateur peut prononcer aussi bien que qui que ce soit; il faut être bien persuadé et bien convaincu; il faut bien savoir et bien connaître, et le plus grand génie ne peut savoir faire une épingle s'il n'a pas fait l'apprentissage de

l'épinglier; il faut enfin avoir la résolution d'accomplir tous ses *devoirs* en même temps que le désir et la volonté d'exercer tous ses *droits*.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que le Peuple fait des révolutions : pourquoi donc tant de ces révolutions ont-elles avorté? N'est-ce pas parce que le Peuple n'avait pas de doctrine arrêtée? Les révolutions de 1792, 1815, 1830, n'auraient-elles pas eu un tout autre résultat si le Peuple avait été bien pénétré de l'excellence de la Communauté? Et si, depuis 1830, le Peuple entier ne s'était uniquement occupé que de s'instruire et de propager ce système, ne serait-il pas infiniment plus avancé maintenant?

Mais ne sont-ce pas *les riches* surtout qu'il faut convertir? — Sans doute, et c'est même par eux qu'il serait le plus utile de commencer, parce que les riches et les savants ont bien plus d'influence pour convertir d'autres riches et les pauvres eux-êmes : que de prosélytes les *Lamennais* et les *de Lamartine*, les d'*Argenson* et les *Dupont de l'Eure*, ne font-ils pas à la doctrine dont ils se déclarent les apôtres!

Mais peut-on espérer que les riches se convertiront? — Et comment en douter? Est-ce qu'il n'y a pas de riches éclairés, justes, généreux? Est-ce que les Lycurgue, les Agis, les Solon, les Gracques, les Th. Morus, les Sidney, les Helvétius, les Mably, les Turgot, les Condorcet, et mille autres, n'appartenaient pas à la classe aristocratique et riche? Est-ce que, à toutes les époques, l'Aristocratie n'a pas fourni des Lafayette, des d'Argenson, et milie autres illustres exceptions? Est-ce que, parmi les femmes et la jeunesse de l'Aristocratie d'aujourd'hui, on ne trouverait aucune âme enflammée du saint amour de l'Humanité?

A l'œuvre donc, à l'œuvre, vous tous, riches et pauvres, qui vous trouvez convertis à la Communauté! Discutez, prê-

chez, convertissez, propagez! Recueillez toutes les opinions et toutes les preuves qui peuvent faciliter la conversion des autres! J'ai commencé : d'autres pourront mieux faire que moi.

Et point de conspirations, point d'associations conspiratrices, toujours exposées à l'impatience et à la désunion! Point d'arrière-pensées! seulement de la discussion!

Point même d'essais de Communautés partielles, dont le succès ne pourrait faire que peu de bien, et dont la chute, presque certaine, ferait toujours beaucoup de mal! Du prosélytisme seulement, et toujours du prosélytisme, jusqu'à ce que la masse adopte le Principe de la Communauté!

Mais si l'Aristocratie ne veut jamais l'adopter. . .? — C'est impossible! Si la Communauté est une chimère, la discussion suffira pour en faire justice, et le Peuple lui-même la repoussera pour adopter un autre système : mais si cette doctrine est la vérité même, elle aura de nombreux prosélytes dans le Peuple, parmi les savants, dans l'Aristocratie; et plus elle en aura, plus elle en conquerra chaque jour, tandis que chaque jour l'Angleterre et l'Amérique feront de nouvelles conquêtes pour tous les autres Peuples comme pour elles-mêmes. A la Communauté l'avenir, par la seule puissance de la Raison et de la Vérité! Et quelque lentement que l'Opinion publique amène son triomphe, elle l'amènera toujours plus promptement et plus solidement que ne le ferait la violence.

Et ma conviction sur ce point est tellement profonde que, si je tenais une révolution dans ma main, je la tiendrais fermée, quand même je devrais mourir en exil!

Tels sont mes principes sur la Communauté.

Peut-être voudra-t-on trouver des *allusions* dans mon ouvrage; car comment parler histoire ou philosophie sans qu'on puisse en trouver, quand Richelieu ne demandait que

cinq lignes quelconques de l'écriture d'un homme pour y trouver un crime à le faire pendre! Mais j'ai bien acheté, je crois, le droit de prétendre qu'on ne peut pas plus douter de ma hardiesse que de ma franchise, et je déclare aux amis comme aux ennemis que, dans toute la partie critique de l'ouvrage, je n'ai jamais eu d'autre but que de signaler les vices de toutes les organisations sociales et politiques sans vouloir faire aucune allusion personnelle.

Hommes de tous les partis, étudiez la question de la Communauté; car c'est la question du *bonheur*, la première et la plus importante des questions, celle qui renferme toutes les autres questions, de morale, de philosophie, d'économie politique et de législation! Ne serait-il pas puéril de gémir sur les maux du Genre humain sans en rechercher la cause et le remède! Ne serait-il pas dérisoire de ne s'occuper qu'à énumérer les vices du Peuple et à lui donner de stériles conseils sans exhorter les puissants à guérir le mal en appliquant la justice et l'humanité!

Hommes de tous les partis, religieux ou politiques, écoutez M. GUIZOT, dans son livre sur la *Religion dans les sociétés modernes* :

« C'est *l'esprit du temps de* DÉPLORER *la condition du « Peuple*... mais *on dit vrai*; et il est impossible de regarder « *sans une compassion profonde* tant de créatures humaines « si misérables.... cela est douloureux, *très douloureux* à « voir, très-douloureux à penser; et cependant il faut y pen- « ser, *y penser beaucoup*; car à l'oublier il y a *tort grave* « et GRAVE PÉRIL. »

Le remède donc! le remède, le remède!!..

Egoïstes, étudiez cette question; car il s'agit de votre propre intérêt!

Bons pères et bonnes mères, étudiez la question; car il s'agit du bonheur pour vos enfants et votre postérité!

Généreux amis du Peuple, étudiez la question ; car il s'agit du bonheur pour le Pauvre et pour le Peuple !

Généreux philantropes, étudiez la question ; car il s'agit du bonheur pour l'Humanité tout entière !

FIN.

TABLE

DES

CHAPITRES DU TOME II.

Suite de la première Partie.

CHAPITRE I. — Jalousie et Folie; Raison et dévouement 1
II. — Prélude aux fêtes de l'anniversaire. — Naissance scholaire, ouvrière, civique. 19
III. — Anniversaire de la Révolution . . . 24
IV. — Fêtes, jeux, plaisirs, luxe 45
V. — Colonies 55
VI. — Religion (Suite du Chap. XX). . . 59
VII. — France et Angleterre 82
VIII. — Mariage de Milord décidé 90
IX. — Des Femmes. 94
X. — Relations étrangères. — Projet d'association communautaire 102
XI. — Première délibération sur ce projet. — Cours d'histoire d'Icarie 107

Deuxième Partie.

XII. — Histoire d'Icarie. 113

XIII. — Vices de l'ancienne organisation sociale 119
XIV. Vices de l'ancienne organisation politique. 142
XV. Révolution de 1782. — Etablissement de la Communauté. 165
XVI. Elections, Constitution, jugement, guerre et paix 184
XVII. Régime transitoire. 200
XVIII. Objections contre l'Egalité et la Communauté 222
XIX. Réponse 242
XX. Progrès de la Démocratie et de l'Egalité. 280
XXI. (Suite). 326
XXII. Progrès de l'Industrie. 372
XXIII. Opinions des Philosophes sur l'Egalité et la Communauté 382
XXIV. (Suite). 421
XXV. Avenir de l'Humanité. 459
XXVI. Deuxième discussion entre les étrangers, et résolution de travailler à préparer la Communauté. 400
XXVII. Croisade Icarienne pour établir la Communauté. 475
XXVIII. Bonheur de Milord. 479
XXIX. Mariage, noces.. 480
XXX. Catastrophe 481

Troisième Partie.

XXXI. *Doctrine* et Résumé théorique des *Principes* de la Communauté. 485

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

